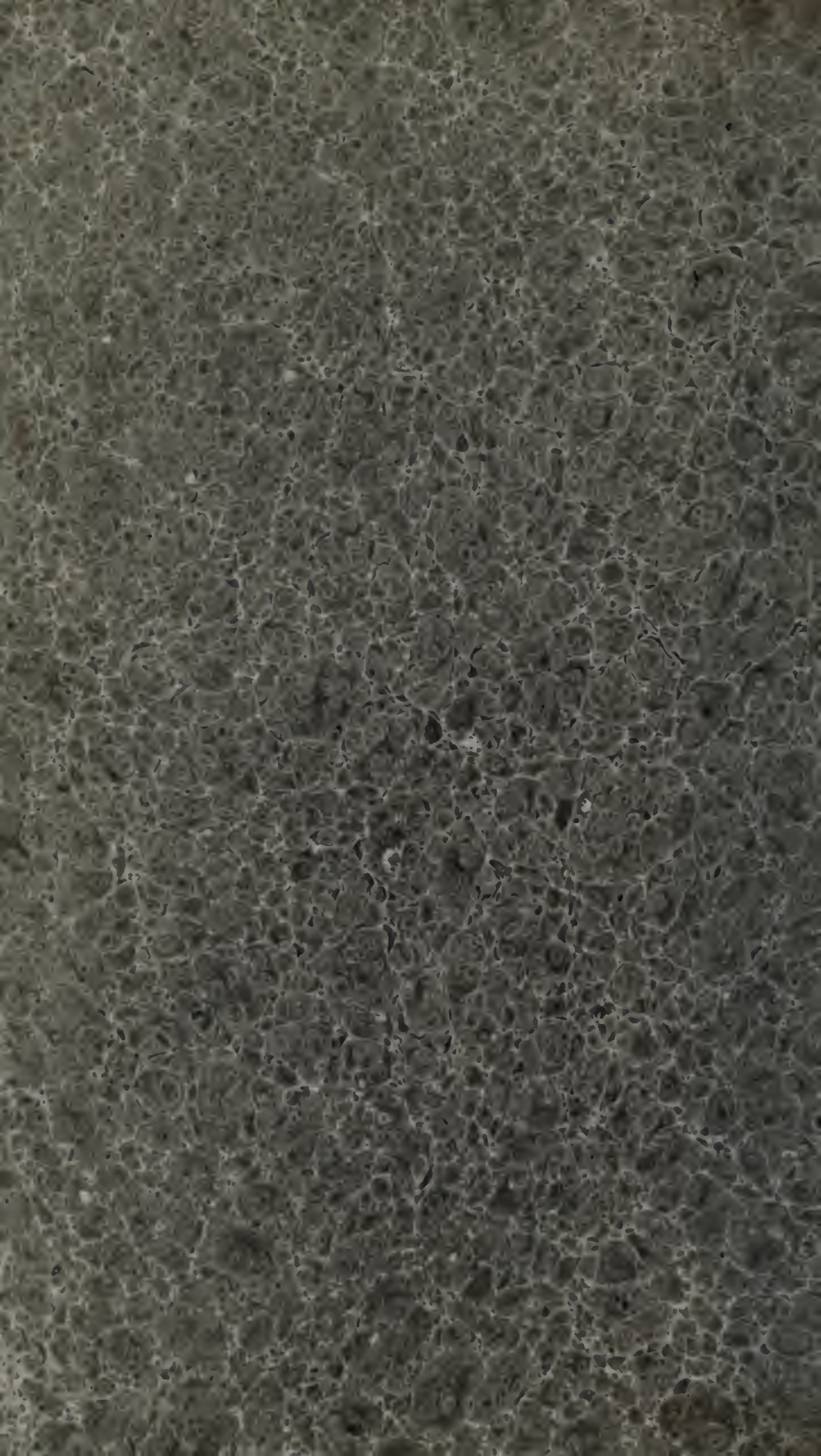
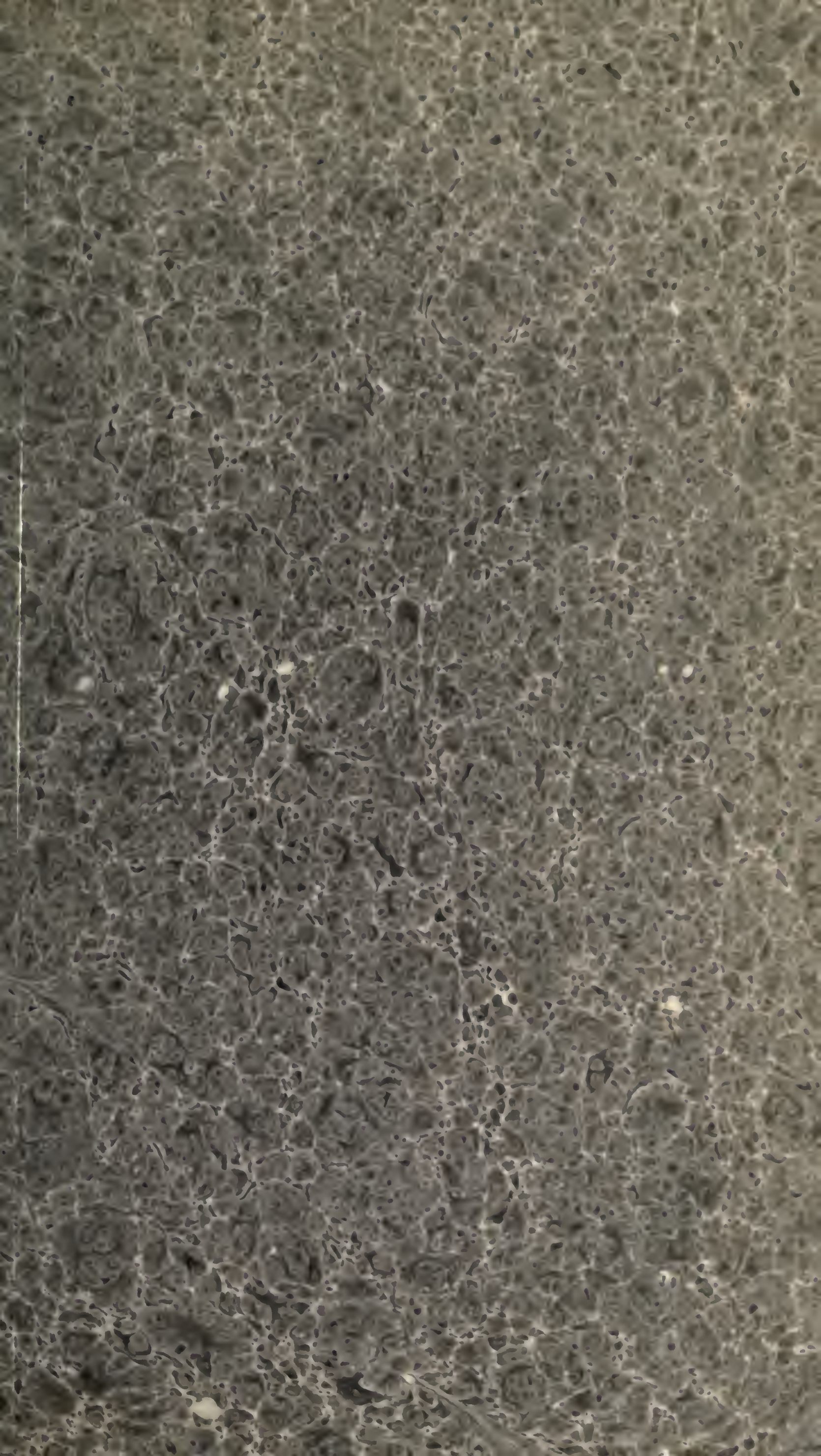






OEUVRES DRAMATIQUES

DE

M. DE LA VILLE DE MIRMONT

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, N° 9

OEUVRES

DRAMATIQUES

DE

M. DE LA VILLE DE MIRMONT

TOME DEUXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

6, RUE DE LA PAIX

1846

L'INTRIGUE ET L'AMOUR,

DRAME.

NOTICE

SUR

L'INTRIGUE ET L'AMOUR.

Quoique j'aie habité l'Allemagne pendant près de deux ans, je sais fort mal la langue allemande; cependant, à l'aide du dictionnaire, je suis en état de comprendre et même de traduire, tant bien que mal, tous les auteurs. Aussi, pour m'entretenir dans le peu que je sais, je fais de loin en loin la traduction de quelque pièce de théâtre. C'est ainsi que j'ai traduit successivement plusieurs ouvrages de Schiller, de Kotzbue, de Babo, de Raupach, de Grillparzer, etc., etc. Je n'ai tiré parti que d'une seule de ces pièces; les autres, je les ai encore, ou je les ai données à mes amis.

Après ce préambule, qui n'est pas aussi inutile qu'on pourrait le croire, je me hâte d'entrer en matière.

Mademoiselle Mars, qui fut longtemps l'honneur du Théâtre-Français, mademoiselle Mars, que le public avait surnommée *la perle* et *l'inimitable*, mademoiselle Mars enfin, à l'apogée du talent et de la gloire, trouva un jour que sa part n'était pas encore assez belle; et, soit qu'elle crût rajeunir son talent

en se montrant dans un autre genre, soit que son oreille fût importunée des éloges qu'elle entendait donner à une actrice célèbre des boulevards, elle voulut, elle aussi, se jeter dans le *drame échevelé*, et peindre des passions qui ne convenaient ni à l'expression de sa physionomie, ni à la douceur de son organe.

Ce fut au commencement de ce caprice, qui a été si funeste à la vraie et bonne comédie, que la grande actrice m'exprima, à plusieurs reprises, le désir de jouer un drame à passions fortes. Je lui parlai de *l'Intrigue et l'Amour*, que j'avais traduit de Schiller; les situations dont cette pièce abonde la séduisirent, et elle me pria de m'occuper de cet ouvrage.

Je n'ai jamais beaucoup aimé les drames, même les meilleurs; on comprendra donc que ce n'était pas par choix que je me déterminais à en composer un : l'envie de faire plaisir à mademoiselle Mars me porta seule à m'imposer ce travail. Au reste, il ne me prit pas grand temps, puisqu'il fut terminé en quatre mois, quoiqu'il m'eût fallu changer entièrement le rôle de la maîtresse du prince, et que j'eusse écrit la pièce en vers. Par cela même que je n'approuvais pas le genre de l'ouvrage dont je faisais une imitation, je cherchai à me relever à mes propres yeux en écrivant en vers. J'avouerai cependant que l'allure poétique m'est plus familière, plus commode, et, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais osé écrire en prose.

Un drame ne peut intéresser le public que par la

nouveauté de l'intrigue et des situations; et le destin, pour me punir sans doute d'avoir abandonné la bonne voie, m'enleva ce moyen de succès. Depuis quelque temps déjà, il avait paru une traduction de Schiller, où personne n'avait songé à aller puiser; mais quand on sut qu'une imitation de *Kabale und Liebe* avait été reçue au Théâtre-Français, plusieurs auteurs s'emparèrent du même sujet; et comme il se passa deux ans entre la réception et la représentation de mon drame, ils eurent tout le temps de faire jouer leurs pièces avant la mienne. Aussi, quand cette dernière parut enfin, les personnages, les caractères, les scènes à effet, le dénouement, tout était connu d'avance, et il devenait difficile d'arracher encore des larmes à des yeux déjà desséchés à la Porte-Saint-Martin et à l'Odéon.

Telle est l'histoire de mon drame de *l'Intrigue et l'Amour*. Sans doute je n'ai pas à rougir d'avoir composé cet ouvrage, mais je n'ai pas non plus à m'en glorifier beaucoup.

Je me rappelle, et je me plais à le consigner ici, que M. de Wailly, auteur du drame de l'Odéon, eut l'extrême politesse de me faire une visite, et qu'il m'offrit de ne laisser jouer sa pièce qu'après la mienne, qui était la première en date. On pense bien que je n'acceptai pas un tel sacrifice; mais je fus sensiblement touché de cet excellent procédé. J'ignore s'il y a aujourd'hui beaucoup d'auteurs qui se conduisissent en pareil cas comme M. de Wailly; mais je

sais qu'il en existe qui abusent de leur toute-puissance dans les théâtres où ils se sont rendus les maîtres.

En 1825, Guiraud, Pichald et moi, nous étions en discussion pour faire décider quelle tragédie devait être jouée la première de *Virginie*, de *Léonidas*, ou de *Charles VI*. Dans le fort de nos débats, nous apprîmes, Guiraud et moi, que Pichald n'était pas dans une position heureuse; aussitôt nous renonçâmes en sa faveur à toutes nos prétentions; et, à cette époque, il ne se trouvait pas, je crois, un seul auteur qui n'eût agi comme nous.

Lorsque je fis jouer mes premières pièces au Théâtre-Français, il y avait encore fraternité entre les écrivains; ils se voyaient, se réunissaient, se communiquaient leurs ouvrages. A ces réunions, où l'on remarquait aussi quelques-uns de nos doyens et plusieurs femmes qui honorent la littérature, se trouvaient ordinairement *Soumet*, *Guiraud*, *Pichald*, *Ancelot*, *Alfred de Vigny*, *Émile Deschamps*, *Frédéric Soulié*, *Mennechet*, *Mely-Janin*, et quelquefois M. *Hugo*, qui commençait alors sa célébrité. Nous passions des soirées charmantes et profitables; car il en est peu d'entre nous qui n'aient tiré quelque avantage des lectures qu'ils entendaient faire et des observations que nous nous adressions mutuellement. Mais depuis que la littérature est devenue un commerce, on s'est dispersé, on s'est isolé les uns des autres; et si les auteurs dramatiques se réunissent

encore, ce n'est plus que pour discuter et défendre leurs intérêts pécuniaires.

Est-il rien de plus noble cependant que des hommes qui suivent la même carrière, et qui se servent, s'éclairent réciproquement, et cherchent à se faire valoir les uns les autres? L'amitié qui unissait Colin d'Harleville, Andrieux et Picard, ne leur gagne-t-elle pas notre estime et notre affection?

Je n'ai jamais lu sans attendrissement l'éloge de Corneille que Rotrou a placé dans sa tragédie de *Saint-Genest*. On eût certainement excusé Rotrou de ressentir un peu de jalousie pour l'homme dont il avait été le maître, et qui l'avait si complétement effacé (*Saint-Genest* est de 1646, *Venceslas* n'est que de 1647). Loin de là! il le loue en plein théâtre, il reconnaît, il proclame sa supériorité! Je ne puis résister au plaisir de transcrire ici ces vers, que bien peu de gens connaissent; car on écrit beaucoup aujourd'hui, mais on ne lit guère.

Dioclétien demande au comédien Genest quels sont, à son avis, les meilleurs auteurs dramatiques de l'époque; Genest répond:

Nos plus nouveaux sujets, les plus dignes de Rome,
Et les plus grands efforts des veilles d'un grand homme
A qui les rares fruits que la Muse a produit
Ont acquis dans la scène un légitime bruit,
Et de qui certe l'art comme l'estime est juste,
Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste;
Ces poëmes sans prix, où son illustre main
D'un pinceau sans pareil a peint l'esprit romain.

Rendront de leurs beautés votre oreille idolâtre,
Et sont aujourd'hui l'âme et l'amour du théâtre.

Ces vers étaient bien dignes de l'âme de Rotrou, de ce grand citoyen qui, quatre ans plus tard, et à l'âge de quarante et un ans, alla chercher à Dreux une si belle mort.

Dans une de ses notices, Duval avoue, avec sa franchise bretonne, que les succès d'autrui lui causaient, dans le premier moment, un sensible chagrin; d'où il suit qu'il ne devait pas être fort affligé de la chute de ses confrères. Montaigne l'a dit, lui qui avait tant étudié le cœur humain : *Au milieu de la compassion, nous sentons au dedans je ne sais quelle aigre-douce pointe de volupté maligne à voir souffrir autrui.* Mais Duval, après avoir payé son tribut au malin, surmontait bientôt cette faiblesse, et, comme il était homme d'honneur et de probité, il prenait ensuite une part sincère aux triomphes ou aux revers de ses rivaux. Pour moi, après avoir fait scrupuleusement mon examen de conscience, je déclare que je n'ai jamais éprouvé la moindre peine de la réussite des pièces qui me semblaient bonnes; mais je confesse également que j'ai toujours ressenti un profond déplaisir à voir le succès des ouvrages qui me paraissaient mauvais ou indignes de la scène française. Ce mécontentement m'est-il inspiré par mon amour pour l'art, ou par un retour sur moi-même? car, en effet, si le public accueille favorablement ce que je trouve défectueux, il s'en-

suit qu'il repousserait mes ouvrages, qu'apparemment je croirais bons, puisque je me déterminerais à les lui offrir. Je ne puis définir lequel de ces deux sentiments me domine; je ferai observer toutefois que depuis que je ne travaille plus pour le théâtre, et que par conséquent je suis désintéressé dans la question, je me sens aussi malheureux que par le passé des applaudissements donnés aux mauvais ouvrages.

Dans ma préface, j'ai averti le monsieur entre les mains duquel tombera un jour ce manuscrit, que mes notices n'auraient ni ordre ni liaison, que je battrais souvent la campagne, enfin que je dirais tout ce qui me viendrait à l'esprit, sans trop m'embarrasser si mon bavardage a le moindre rapport avec la pièce de théâtre qui me sert de texte. Ce monsieur voit que je tiens parole, car me voilà à cent lieues de mon drame; et ce que je viens d'écrire aurait pu se trouver aussi bien dans la notice sur tout autre ouvrage.

Pour montrer cependant que je n'oublie pas tout à fait mon titre, je dirai qu'après la première représentation de *l'Intrigue et l'Amour,* je trouvai sur le théâtre le docteur Marc, qui m'avait cherché partout pendant le spectacle. Le docteur Marc était premier médecin du duc d'Orléans; il s'occupait beaucoup de médecine légale, et laissait rarement passer une semaine sans aller faire des observations à la Conciergerie du Palais. Je remerciai le docteur de l'intérêt qu'il voulait bien me témoigner; mais j'étais dans

une erreur complète sur les motifs de son empressement. Quoique nous fussions très-liés, ce n'était point à cause de l'amitié qu'il me portait qu'il avait demandé après moi, c'était uniquement par amour pour la science : il ne me cherchait que pour me tâter le pouls!.... Il avait remarqué plusieurs fois, me dit-il, que le pouls d'un auteur, pendant la première représentation de sa pièce, était exactement le même que celui d'un condamné à mort, lorsqu'on lui fait *la toilette* pour le conduire à l'échafaud; et il voulait obtenir sur moi une nouvelle preuve à l'appui de ses précédentes observations. La comparaison me parut assez étrange; toutefois je témoignai à Marc combien je regrettais de n'avoir pu lui servir de *sujet* pour renouveler son expérience.

C'est en effet un rude moment pour la plupart des auteurs, que celui d'une première représentation. Casimir Bonjour, dans un opuscule qui, je crois, n'a pas été imprimé, décrit d'une façon très-spirituelle les diverses manies de plusieurs écrivains, dans l'instant où ils composent. Il ne serait pas moins piquant de raconter les habitudes de chaque auteur dramatique, pendant qu'on joue pour la première fois son ouvrage. Il n'est point, en pareil cas, deux hommes qui sentent de même, ou qui expriment de même ce qu'ils éprouvent. J'ai connu des auteurs qui, tandis qu'on représentait leur pièce, restaient enfermés chez eux dans la plus entière solitude; il en est d'autres qui exigent qu'un ami vienne leur annoncer, d'acte

en acte, les applaudissements, les froideurs, ou les murmures du public; j'en ai vu qui ne pouvaient rester en place, qui couraient les rues et les boulevards, comme des insensés, et qui, lorsqu'ils jugeaient que leur sort était décidé, venaient rôder autour du théâtre, et demander en tremblant aux commissionnaires et aux vendeurs de contremarques si la pièce avait réussi; d'autres enfin vont courageusement sur le théâtre, se promènent de coulisse en coulisse, attirent sur eux tous les regards, et troublent souvent les acteurs par leur présence importune et leurs recommandations intempestives. Je n'en finirais pas si je voulais dire ici les angoisses des pauvres poëtes en pareille situation, et leurs différentes manières de les exprimer.

Si maintenant on me demande à laquelle de ces catégories j'appartiens, je répondrai que je ne puis être rangé dans aucune. J'ai étudié, j'ai interrogé mes confrères, et je me suis convaincu que, pendant la grande épreuve, je ne ressemblais à aucun d'eux, que je faisais à moi seul une classe à part. En effet, j'ai assisté à toutes mes premières représentations dans une loge du cintre, et j'ai toujours conservé un sang-froid dont je me félicite, mais que je n'ai jamais pu m'expliquer. Il me semble presque que je ne suis pas là pour mon propre compte; je suis moins occupé de l'arrêt qui va être prononcé que de l'étude que je viens faire; j'observe l'effet des scènes et des morceaux sur lesquels j'ai compté, et de ceux qui m'ont

laissé quelques doutes; je suis avec soin les impressions du public; je reconnais, par ce qu'il éprouve et par ce que je ressens moi-même, si telle situation est trop développée et si telle autre ne l'est point assez; je vois qu'une sortie est maladroite, qu'une entrée n'est point à propos, qu'ici il y a à couper, que là il faut quelques vers de préparation; le moindre mouvement, le silence, la respiration des spectateurs me sont des avertissements; enfin, du haut de ma loge, j'embrasse de l'œil la salle tout entière, aucune de ses sensations n'est perdue pour moi, rien ne m'échappe, et je tire parti de tout pour mon instruction.

Voilà ce que je suis, ce que j'ai toujours été, dans un moment où la plupart de mes confrères n'ont plus la tête à eux, éprouvent les plus vives souffrances, et inspirent une véritable pitié à tous ceux qui les approchent. Mais là ne s'arrête pas la bizarrerie de mon caractère ou de mon tempérament. C'est qnand le succès a été proclamé, que mes craintes commencent. Après avoir assisté avec un calme que l'on pourrait dire insolent à ma première représentation, il me serait impossible d'en voir une autre. J'ai essayé plusieurs fois, quand on donnait un de mes ouvrages, d'aller me mettre dans un coin pour savourer les applaudissements; eh bien, je ne saurais exprimer tout ce que je souffre alors: il me semble que la pièce se traîne, qu'elle manque de verve et de chaleur, que le public s'ennuie, que les acteurs jouent mal, qu'ils ne rendent pas mes intentions; j'ai honte de mon

ouvrage et de moi-même, mes nerfs s'agacent, et je tombe dans un état fébrile qui me force à quitter la place.

La conséquence à tirer de tout ceci, c'est que si les hommes sont différents de figure, ils le sont encore davantage d'humeur, de tempérament et de caractère. Et c'est par cette observation *toute neuve* que je terminerai ma notice sur le drame de *l'Intrigue et l'Amour.*

L'INTRIGUE ET L'AMOUR,

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

IMITÉ DE SCHILLER;

COMPOSÉ EN 1823 ET 1824;

Et représenté pour la première fois, par les comédiens français ordinaires du Roi, le 1er avril 1826.

PERSONNAGES.

Le président DE WALTER, principal conseiller d'un prince d'Allemagne.

Le major Ferdinand DE WALTER, son fils.

La comtesse D'OSTHEIM.

WURM, secrétaire du président (on prononce Vourm).

MILLER, compositeur et professeur de musique.

LOUISE, sa fille.

Madame RONSBERG, sœur de Miller.

JOSEPH, domestique de la comtesse.

Un domestique du président.

Domestiques et gens de justice.

La scène se passe dans une petite principauté d'Allemagne.

L'INTRIGUE ET L'AMOUR,

DRAME.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une chambre chez Miller.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MILLER, MADAME RONSBERG.

MILLER.

Non, ma sœur, tout cela ne peut me convenir;
Vos efforts seront vains, et je veux en finir.

MADAME RONSBERG.

Allons, vous n'avez pas le sens commun, mon frère.

MILLER.

Tout comme il vous plaira; mais ma fille m'est chère:
Son honneur, son repos....

MADAME RONSBERG.

Son honneur, son repos?
Vous m'offensez, Miller, avec de tels propos.
Depuis dix ans c'est moi qui lui tiens lieu de mère,
Et l'on peut sur mes soins s'en reposer, j'espère.

MILLER.

Assurément.

MADAME RONSBERG.

Alors, pourquoi cette chaleur?...

MILLER.

Ma Louise est jolie.

MADAME RONSBERG.

Est-ce donc un malheur?

MILLER.

Le major de Walter, jeune, bien fait, aimable,
Vient ici tous les jours.

MADAME RONSBERG.

Rien n'est plus véritable.
Ensuite?

MILLER.

L'on en jase, et je dois m'opposer....

MADAME RONSBERG.

Prétendez-vous, mon frère, empêcher de jaser?
Hé! qu'importe après tout l'envie et la critique?
Vous êtes, on le sait, professeur de musique:
Le major vient chez pour prendre vos leçons;
Rien n'est plus naturel.

MILLER.

On a d'autres soupçons.

MADAME RONSBERG.

Toujours aux sots rapports l'oisiveté se livre.
Faut-il abandonner l'état qui vous fait vivre,
Et par respect humain chasser vos écoliers?
Je ne vous conçois pas; ces discours singuliers....

MILLER.

Il se peut ; mais je parle en père de famille.
Oui, les soins du major font grand tort à ma fille.
De ses charmes partout on le croit très-épris ;
Et les galants, ma sœur, éloignent les maris.

MADAME RONSBERG.

Vous voyez cependant la preuve du contraire :
Wurm, votre protégé, vous le savez, mon frère,
Avec joie à l'autel la conduirait demain ;
Son cœur....

MILLER.

Hé ! plût à Dieu qu'elle acceptât sa main ;
Et qu'un hymen, fixant ses goûts, ses habitudes,
Me délivrât enfin de tant d'inquiétudes !

MADAME RONSBERG.

Ma nièce épouser Wurm ! quel blasphème odieux !
Tant de grâces, d'esprit, de talents précieux,
Pour un Wurm ? Non, jamais vous n'aurez un tel gendre :
Aux plus nobles partis Louise peut prétendre.

MILLER.

Aux plus nobles partis ! ah ! votre vanité....

MADAME RONSBERG.

N'a-t-on pas vu cent fois la vertu, la beauté....

MILLER.

Cela ne prouve rien : le préjugé subsiste ;
Un grand n'épouse pas la fille d'un artiste.

MADAME RONSBERG.

D'un artiste?

MILLER.

Eh! mais, oui. Que sert de s'aveugler?
Artiste pauvre, obscur.

MADAME RONSBERG.

Pourquoi vous ravaler?
Vos talents ont partout réuni les suffrages,
Et l'Allemagne entière admire vos ouvrages.

MILLER.

Oui! je suis un grand homme! un homme sans pareil!
Mais de moi seul enfin je veux prendre conseil;
Et, malgré mon respect pour tout ce que vous dites,
Je prîrai le major de cesser ses visites.

MADAME RONSBERG.

Comment! vous lui diriez....

MILLER.

J'y suis déterminé.

MADAME RONSBERG.

Mais examinez donc....

MILLER.

Tout est examiné.

MADAME RONSBERG.

Eh bien, homme bizarre, apprenez un mystère
Que votre étrange humeur me forçait à vous taire.

MILLER.

Un mystère? Ma sœur, de grâce, expliquez-vous.

MADAME RONSBERG.

Ce major qui provoque ici votre courroux,
Et que nous devons fuir avec un soin extrême,
Il aime votre fille, et votre fille l'aime.

MILLER.

Elle l'aime!

MADAME RONSBERG.

Oui, vous dis-je; ils m'ont ouvert leur cœur,
J'ai vu croître leurs feux.

MILLER.

Se peut-il bien, ma sœur?
Quoi! vous encouragez une fille égarée....

MADAME RONSBERG.

Quelles expressions! Louise est adorée
Par un amant soumis, tendre, respectueux,
Et j'ai dû protéger un amour vertueux.

MILLER.

Vertueux! A votre âge êtes-vous si crédule!
L'homme riche et puissant a-t-il tant de scrupule?
Il ne veut que séduire; et ma fille....

MADAME RONSBERG.

Arrêtez;
Rougissez des soupçons où vous vous emportez.
Le major de Walter est délicat, sincère.

MILLER.

Eh! quand il serait vrai? le président, son père,
N'approuvera jamais une telle union;
On connaît sa hauteur et son ambition.
Tout ce que je prévois m'épouvante et m'afflige.
Qu'avez-vous fait, ma sœur!

MADAME RONSBERG.

Ne craignez rien, vous dis-je.
L'amour surmonte tout, et vous verrez un jour
Votre fille baronne, et briller à la cour.

MILLER.

Oui, voilà les grands mots qu'il faut pour vous séduire:
La cour! Où tout cela pourra-t-il nous conduire?
Ma fille....

MADAME RONSBERG.

La voici; prenez un ton plus doux.

SCÈNE II.

MILLER, LOUISE, MADAME RONSBERG.

MILLER.

Approche, mon enfant.

LOUISE.

Ah! mon père, c'est vous?

MILLER, à part.

Je la vais affliger; elle croit que j'ignore....

LOUISE.

Vous ne m'embrassez pas.

MILLER.

Tu m'aimes donc encore?

LOUISE.

O ciel! à votre cœur ce doute a pu s'offrir!
Ah! puis-je un seul moment cesser de vous chérir?

MILLER.

Est-il vrai? de l'amour la séduisante ivresse
N'a pas pour ton vieux père affaibli ta tendresse?

LOUISE.

Vous savez....

MADAME RONSBERG.

J'ai tout dit.

LOUISE.

Ma honte, mes regrets....

MILLER.

Pour un père qu'on aime on n'a pas de secrets.

LOUISE.

Pardonnez!

MILLER.

Quand ton âme à l'amour s'abandonne....
Eh bien, oui, je te plains, je t'aime, et te pardonne:
N'en parlons plus.

LOUISE.

Mon père!

MILLER.

Oublions le passé.
Tu reconnais ta faute, et tout est effacé.

LOUISE.

Quoi!....

MILLER.

Ma sœur a tout fait; sa conduite imprudente,
Sa folle ambition....

LOUISE.

N'accusez point ma tante;
Non. Je vis Ferdinand, et je l'aimai d'abord:
Un moment, un regard décida de mon sort.
Il m'en souvient, hélas! oui, sa première vue
Jeta dans tous mes sens une ivresse inconnue,
Un mélange confus de plaisir et d'effroi,
Le besoin d'un bonheur encor caché pour moi.

Ce jour a pour jamais changé mon existence.
Craintive à son aspect, et triste en son absence,
Sitôt qu'il arrivait, je ne m'y trompais pas :
Je le reconnaissais au seul bruit de ses pas;
Partout son souvenir occupait ma pensée;
Sur son chemin toujours je me trouvais placée;
Je le voyais du moins, et même quelquefois
Je rencontrais ses yeux, et j'entendais sa voix!....
Mais enfin ce fut lui qui chercha ma présence;
Chaque jour un prétexte abrégeait son absence,
Chaque jour amenait un plus doux entretien,
Et bientôt tout son cœur s'épancha dans le mien.
Il me dit qu'il m'aimait!.... ô moment plein de charmes!
Je ne répondais pas, non, je versais des larmes;
Je crus que cet instant marquait mon dernier jour;
Je me sentais mourir de bonheur et d'amour.

MILLER.

Ah! ma fille, combien ma tendresse alarmée....

LOUISE.

Non, ne me plaignez pas, j'aime et je suis aimée.

MILLER.

O malheureuse enfant, quel délire est le tien!
Quoi! de guérir ton cœur n'est-il donc plus moyen?
Ce sentiment funeste a-t-il tant de puissance?
Vois le rang du major, et songe à ta naissance:
Nul espoir n'est permis à de telles amours.

LOUISE.

Mon père, il me l'a dit, il m'aimera toujours.

MILLER.

Insensée! ah! reviens de l'erreur qui t'abuse.

C'est en vain qu'au soupçon ton âme se refuse;
Le major t'oublîra : les devoirs, les plaisirs,
L'ambition peut-être, ou de nouveaux désirs,
Tout de ton souvenir doit enfin le distraire.
Abandonnée alors....

MADAME RONSBERG.

En vérité, mon frère,
Vous vous faites un jeu de la désespérer.
Il semble que sans vous elle va s'égarer :
De son honneur aussi je dois être jalouse.
Le baron de Walter n'aura point d'autre épouse :
C'est moi qui suis garant de ses intentions;
Et, malgré vos terreurs et vos prédictions,
Louise est réservée au sort le plus prospère.

MILLER.

Ah! ce n'est point assez pour rassurer un père!
En faveur du major votre esprit prévenu....

LOUISE.

Je le vois, Ferdinand ne vous est pas connu.
Ah! pour moi son respect égale sa tendresse.
Il connaîtra bientôt le chagrin qui vous presse;
Sur lui, sur son amour je peux m'en reposer;
Il parviendra, j'espère, à vous tranquilliser.

MILLER.

Eh bien, je le verrai.

MADAME RONSBERG.

L'on vient.

LOUISE.

C'est lui, sans doute.

MADAME RONSBERG.

C'est Wurm.

LOUISE.

Ah ! vous savez combien je le redoute.
Laissez-moi l'éviter.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

MILLER, MADAME RONSBERG.

MADAME RONSBERG.

Nous avons bien besoin
D'un pareil soupirant !

MILLER.

Ah ! de grâce, ayez soin
De le recevoir....

MADAME RONSBERG.

Lui ! Wurm ! prétendre à ma nièce !

MILLER.

Montrez-lui des égards et de la politesse.

MADAME RONSBERG.

Oui, du respect, peut-être.

MILLER.

Enfin, du président,
Du père du major, il est le confident,
Le secrétaire intime ; et vous devez comprendre....

MADAME RONSBERG.

Tous ces airs protecteurs qu'avec nous il veut prendre...

SCÈNE IV.

WURM, MILLER, MADAME RONSBERG.

WURM.

Bonjour, mon cher Miller.

MILLER.

Votre humble serviteur.

WURM.

Ah ! madame Ronsberg....

MADAME RONSBERG.

Bonjour, bonjour, monsieur.

WURM.

Eh bien, Miller, eh bien, ma charmante future
Fixe-t-elle le jour où nous devons conclure ?

MILLER.

Monsieur....

MADAME RONSBERG.

Fixer le jour ? nous n'en sommes pas là,
Dieu merci.

MILLER, *bas à sa sœur.*

Mais, ma sœur....

WURM.

Comment ? pourquoi cela ?

MILLER.

Monsieur Wurm....

WURM.

Pour époux lorsque je me propose,
Quel motif, quel obstacle à mon bonheur s'oppose?

MILLER.

Aucun; mais cependant....

WURM.

Est-ce que par hasard....

MILLER.

Votre recherche....

WURM.

Alors terminons sans retard.

MADAME RONSBERG.

Rien ne presse.

MILLER.

Ma fille....

WURM.

Eh bien, quoi? votre fille?
Cet hymen fait, je crois, honneur à sa famille:
Un homme tel que moi....

MILLER.

Je sais apprécier....

MADAME RONSBERG.

Quoi! ne craignez-vous pas de vous mésallier?
La fille d'un artiste!

MILLER, à sa sœur.

Hé! sachez donc vous taire.

WURM.

Du président Walter je suis le secrétaire;
Et, partout on le sait, monsieur le président
Exerce sur le prince un entier ascendant;

C'est lui qui, sous son nom, gouverne la province :
Et moi je suis pour lui ce qu'il est pour le prince,
Son ami, son conseil. Je crois, sans vanité,
Que de mon alliance on peut être flatté.

MADAME RONSBERG.

Oui, vous êtes, monsieur, un très-grand personnage.
Mais nous en connaissons....

MILLER, à sa sœur.

Silence ! un tel langage....

WURM.

Comment ? expliquez-vous.

MILLER, à part.

Quel fâcheux entretien !

MADAME RONSBERG.

Des gens très-comme il faut, et qui vous valent bien,
Aux charmes de ma nièce ont su rendre justice,
Monsieur le secrétaire.

MILLER, à part.

Ah ! je suis au supplice !

WURM.

Et qui sont-ils? voyons, parlez-nous sans détour.

MADAME RONSBERG.

Oui, oui, des gens titrés, et qui vont à la cour.

WURM.

Titrés?

MILLER, bas à sa sœur.

Ma sœur....

MADAME RONSBERG.

Louise, en couronnant leur flamme,
Peut, quand il lui plaira, devenir grande dame.

WURM.

Quand verrons-nous cela?

MADAME RONSBERG.

Tout vient avec le temps.

WURM.

Que signifie enfin....

MADAME RONSBERG.

Il suffit, je m'entends.

MILLER, à part.

O ciel!

WURM.

Moi-même aussi je commence à comprendre;
Je devine le but où vous osez prétendre.

MILLER.

Monsieur Wurm, effacez de votre souvenir
Les propos que ma sœur....

WURM.

Il est temps d'en finir.
Je veux, monsieur Miller, avoir une réponse,
Et qu'à l'instant, ici, Louise se prononce.
Faites-la venir.

MILLER.

(Appelant à la porte latérale.)

Soit. Ma fille, approche ici....
Oui, tout de suite, viens, te dis-je.

SCÈNE V.

WURM, LOUISE, MILLER, MADAME RONSBERG.

LOUISE.

Me voici.

(Voyant Wurm.)

Que vous plaît-il ?... O ciel !

WURM.

Venez, mademoiselle.
A fixer mes destins un père vous appelle.
Déjà vous connaissez l'amour que j'ai pour vous :
Parlez, puis-je espérer de me voir votre époux ?

LOUISE.

Monsieur....

WURM.

Voyons.

LOUISE.

L'honneur que vous me voulez faire....

WURM.

Répondez.

LOUISE.

Mais l'accord des goûts, du caractère....
Il faut s'aimer, monsieur, pour former ce lien.

WURM.

Et vous ne m'aimez pas ?

LOUISE.

Mais....

WURM.

Oui, j'entends; fort bien.

LOUISE.

Je l'avoûrai, mon cœur ne répond pas au vôtre.

WURM.

Achevez librement : vous en aimez un autre ?

LOUISE.

Monsieur, je n'ai pas dit....

MADAME RONSBERG.

Hé ! quand cela serait ?

WURM.

Suffit. Pour moi vos vœux ne sont plus un secret.
De ce prétexte vain je ne suis point la dupe ;
Je vois trop quel espoir tous les trois vous occupe :
L'orgueil, l'ambition égarent vos esprits ;
Mais je sais me venger, et punir les mépris.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

Les Précédents, excepté WURM.

MILLER.

Eh bien ! voilà le fruit de vos extravagances !
Vous voyez.

MADAME RONSBERG.

Moquez-vous de ses impertinences.

MILLER.

Mais il sort furieux, mais il veut se venger.

MADAME RONSBERG.

Qu'importe ?

MILLER.

Vous deviez du moins le ménager.
Que faire? Au président il va sans doute apprendre ...

MADAME RONSBERG.

Bon! monsieur le major saura bien nous défendre.

MILLER.

Quoi! toujours le major! et votre déraison....
Qu'il cesse de porter le trouble en ma maison :
Oui, je lui parlerai, ma sœur, aujourd'hui même.
Mais Wurm !.... je crains l'effet de son dépit extrême....
Je vais le suivre, et voir, par des moyens plus doux,
S'il est possible encor d'apaiser son courroux.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LOUISE, MADAME RONSBERG.

LOUISE.

Puisse-t-il parvenir au but qu'il se propose!
Hélas! de ses chagrins c'est moi qui suis la cause!
Sans moi, sans cet amour où j'ai livré mon cœur,
Mon père n'eût connu que des jours de bonheur!
Je ne sais, l'avenir m'effraie et me tourmente:
Un noir pressentiment....

MADAME RONSBERG.

Qu'est-ce à dire?

LOUISE.

Oui, ma tante,
Je prévois des malheurs....

MADAME RONSBERG.

Allons, tout ira bien.

LOUISE.

Mais ce Wurm est méchant; il pourrait....

MADAME RONSBERG.

Ne crains rien.
Hé! qu'importent de Wurm la haine et le manége?
Compte sur Ferdinand; il t'aime, te protége,
C'est assez.

LOUISE.

Ferdinand!... ma tante, il va venir;
Eh bien, laissez-moi seule ici l'entretenir:
Il faut que je lui parle.

MADAME RONSBERG.

Et pourquoi ce mystère?

LOUISE.

Je lui dois avouer les craintes de mon père.

MADAME RONSBERG.

Mais prends garde....

LOUISE.

Il le faut.

MADAME RONSBERG.

Eh bien, soit, j'y consens.
Sa voix rappellera le calme dans tes sens;
Il saura dissiper le trouble qui te presse....
Mais le voici.... je sors; avec lui je te laisse.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

FERDINAND, LOUISE.

FERDINAND.

Enfin je te revois!

LOUISE.

C'est vous?

FERDINAND.

Je viens bien tard?

LOUISE.

En effet.

FERDINAND.

Ah! pardonne. Un funeste hasard....
Tu ne m'attendais plus?

LOUISE.

Si fait, je vous le jure.
De vous voir ce matin je devais être sûre;
Vous me l'aviez promis.

FERDINAND.

Tu combles tous mes vœux.
J'écoute avec transport de si tendres aveux.
Conserve-moi toujours la même confiance,
Louise; de tromper j'ignore la science;
Je t'aime, et de mon cœur rien ne peut te bannir.

LOUISE.

Mais, dites-moi, qui donc a pu vous retenir?

FERDINAND.

Rien de bien effrayant; rassure-toi, ma chère.

La comtesse d'Ostheim, liée avec mon père,
A quitté pour les champs le tumulte des cours :
Il a voulu la suivre ; et, pendant quelques jours,
Nous allons habiter sa maison de plaisance.
J'y suis depuis hier. C'est une complaisance
Que mon père exigeait, et j'ai dû consentir.
Sans pouvoir t'en instruire il m'a fallu partir.

LOUISE.

Est-ce loin ?

FERDINAND.

Ici près, aux portes de la ville :
De te voir chaque jour il me sera facile.

LOUISE.

Et quelle est cette dame ?

FERDINAND.

Elle est veuve : l'on dit
Qu'elle plaît fort au prince, et qu'elle a tout crédit.
Elle joue à la cour un très-grand personnage.
En courtisan adroit mon père la ménage :
D'ailleurs elle est aimable, instruite, et, j'en convien,
J'admire ses talents, j'aime son entretien.
A lui rendre des soins le président m'exhorte.

LOUISE.

Elle est jeune ?

FERDINAND.

Vingt ans.

LOUISE.

Jolie ?

FERDINAND.

Eh ! que t'importe ?

Ton cœur, qui te répond de ma fidélité,
Par un soupçon jaloux ne peut être agité.

LOUISE.

Oh! non; je vous estime autant que je vous aime.

FERDINAND.

Louise!... mais d'où vient cette tristesse extrême?
As-tu quelque chagrin? parle-moi sans détour.

LOUISE.

Mon père a tout appris, il connaît notre amour.

FERDINAND.

Eh bien, par ses conseils nous pourrons nous conduire.
Moi-même, tu le sais, je voulais l'en instruire.
Trop longtemps de nos vœux on lui fit un secret;
Et, si je l'ai souffert, ce ne fut qu'à regret.
Miller est vertueux, je l'aime, je l'honore;
Par lui notre bonheur va s'augmenter encore.

LOUISE.

Ah! ne l'espérez pas; non, j'ai vu sa douleur:
A ses yeux notre amour est un affreux malheur;
Il me croit réservée à l'abandon, aux larmes.

FERDINAND.

O ciel!

LOUISE.

D'un tendre père excusez les alarmes.
Enfin il ne veut plus ici vous recevoir,
Et de vous oublier il me fait un devoir.

FERDINAND.

M'oublier! m'oublier! le pourrais-tu, Louise?
Non, ton cœur m'appartient, ta foi me fut promise;
Tu ne parviendrais pas à rompre nos liens,

Et le ciel a reçu tes serments et les miens.
Va, je verrai Miller, il me rendra justice:
Qu'il m'entende un moment, il nous sera propice;
Il bénira des nœuds qu'il ne saurait briser.

LOUISE.

Non, l'espoir d'être à vous ne doit plus m'abuser:
Je ne jouirai pas d'un destin si prospère.

FERDINAND.

Et quel obstacle encor....

LOUISE.

Ferdinand, votre père!

FERDINAND.

Mon père?... il est trop vrai.... je ne puis le cacher...
Mais son cœur m'est connu, je saurai le toucher.
Compte sur mes efforts.

LOUISE.

On le dit inflexible.

FERDINAND.

Les prières d'un fils le trouveront sensible.

LOUISE.

Il apprendra bientôt, peut-être dès ce jour,
Qu'une fille sans nom possède votre amour;
Pensez-vous qu'il nous montre alors quelque indulgence?
Sur moi, sur tous les miens déployant sa vengeance....

FERDINAND.

Sur toi!... quel avenir viens-tu me présenter?
Grand Dieu! s'il se pouvait!... lui! te persécuter!
Te poursuivre!.. Ah! crois-moi, s'il l'osait entreprendre,
Si son cœur endurci refusait de m'entendre,
S'il osait, m'excitant à trahir mon devoir,

Abuser contre toi du suprême pouvoir....
Il ne l'osera pas! non, il doit me connaître;
D'un horrible secret il sait que je suis maître...

LOUISE.

Qu'est-ce donc, Ferdinand?

FERDINAND.

Juste ciel! qu'ai-je dit?

LOUISE.

Comment? expliquez-vous.

FERDINAND.

Non, l'honneur m'interdit....

LOUISE.

L'honneur!

FERDINAND.

Si je parlais je deviendrais infâme;
Ce funeste secret doit mourir dans mon âme.

LOUISE.

Ferdinand!

FERDINAND.

Tes frayeurs ont troublé mes esprits.
O ciel! craindre pour toi! pour toi que je chéris!...
Non, tu ne conçois pas à quel point je t'adore;
Tu ne sais pas quel feu m'embrase et me dévore:
Je m'enivre à te voir; je rends à ta beauté
Le culte que l'on doit à la Divinité;
Je puise dans tes yeux le bonheur et la vie;
Toute mon existence à la tienne est unie!
Oui, tu dois être à moi, le sort a prononcé;
Et de te perdre un jour si j'étais menacé,
Si mon père employait ou la force ou l'adresse....

Je le sens, n'écoutant qu'une aveugle tendresse,
Rien ne m'arrêterait, l'opprobre, le trépas,
Et de moi-même alors je ne répondrais pas.

LOUISE.

Combien de vos transports je crains la violence!
A vous ouvrir mon cœur maintenant je balance.
Je voulais vous prier.... oui, j'avais résolu....

FERDINAND.

N'as-tu pas sur mon âme un empire absolu?
Louise me prier! parle, ordonne, commande;
Que faut-il? que veux-tu?

LOUISE.

Peut-être ma demande....

FERDINAND.

Achève; en mon amour tu te peux assurer.

LOUISE.

Eh bien, à votre père osez tout déclarer;
Qu'il apprenne par vous....

FERDINAND.

Quoi? le nœud qui nous lie?

LOUISE.

Ce mystère profond m'afflige et m'humilie.
En proie à la douleur, et presque au repentir,
De mon incertitude enfin je veux sortir.

FERDINAND.

Ciel! tu veux que mon père....

LOUISE.

Oui, je vous en conjure.
Aux droits qu'il a sur vous ce secret fait injure:

Aimer à son insu pour moi-même est un tort ;
Il faut qu'il sache tout, et fixe notre sort.

FERDINAND.

Mais attendons du moins....

LOUISE.

Ah ! craignez au contraire
Qu'un avis délateur vous prévienne et l'éclaire.
Quelque ennemi peut-être observe tous vos pas ;
Enfin, si vous m'aimez, ne me refusez pas.

FERDINAND.

Tu l'exiges ? Eh bien, j'obéirai, Louise.
Tôt ou tard, en effet, il faut que je l'instruise.
Que risqué-je après tout ? Il peut me condamner,
Te refuser le nom que je te veux donner ;
Mais son ambition, qui pour nous est à craindre,
A former d'autres nœuds ne saurait me contraindre.
Oui, je lui parlerai.

LOUISE.

Ferdinand, à mes yeux,
De votre amour ce gage est le plus précieux ;
Il rend quelque assurance à mon âme craintive.
Allez donc, et soyez certain, quoi qu'il arrive,
Que le cœur de Louise est à vous pour toujours.

FERDINAND.

Je ne résiste plus ; tu le veux, et j'y cours.
Je vais trouver mon père, et de cette entrevue
Je reviens aussitôt te rapporter l'issue.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Le théâtre représente un salon chez la comtesse d'Ostheim, à la campagne.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRÉSIDENT, WURM.

LE PRÉSIDENT.

Vous perdez la raison.

WURM.

Monsieur le président....

LE PRÉSIDENT.

Allons, je n'en crois rien, vous dis-je.

WURM.

Cependant....

LE PRÉSIDENT.

Venir me relancer jusque chez la comtesse
Pour un pareil sujet!

WURM.

Oui, ma délicatesse,
Mon zèle à vous servir....

LE PRÉSIDENT.

Un amour sérieux?
Mon fils?

WURM.

J'en suis certain; et la tante, à mes yeux....

LE PRÉSIDENT.

Qui? lui! d'une bourgeoise amant soumis, timide....
Vous êtes fou!

WURM.

Monsieur, votre intérêt me guide;
Vous pouvez être sûr....

LE PRÉSIDENT.

Et, si j'ai bien ouï,
La fille, dites-vous, d'un musicien?

WURM.

Oui.
La fille de Miller, le maître de musique.

LE PRÉSIDENT.

Allons!... mais attendez.... en effet, tout s'explique;
Je vois quel intérêt vous dicte ces discours:
Cette fille est l'objet de vos tendres amours,
Je m'en souviens; cent fois vous m'avez parlé d'elle,
Et les soins du major vous troublent la cervelle.

WURM.

Monsieur....

LE PRESIDENT.

Mon pauvre Wurm, vous êtes amoureux,
Vous voulez écarter un rival dangereux,
Des piéges qu'il lui tend sauver votre future,
C'est fort bien.

WURM.

Oui, riez, monsieur; cette aventure
Est très-divertissante, et doit vous amuser.

LE PRÉSIDENT.

Ne craignez rien, un mot va vous tranquilliser.

On vous rendra bientôt votre amante chérie;
Apprenez que dans peu le major se marie.

WURM.

Se marie?

LE PRÉSIDENT.

Oui, mon cher; n'ayez plus de souci.
Ce n'est pas sans motif que nous sommes ici.
Celle qui, du major fixant la destinée,
Va serrer avec lui les nœuds de l'hyménée,
C'est la comtesse enfin.

WURM.

O ciel! que dites-vous,
Monsieur? de la comtesse il deviendrait l'époux?
Elle dont le crédit....

LE PRÉSIDENT.

A mes vœux tout conspire,
Oui, Wurm; sur notre prince on connaît son empire;
Cette alliance augmente, affermit mon pouvoir.

WURM.

Sans doute, et vos honneurs passeront votre espoir.
Le prince est très-épris de la belle comtesse;
Elle-même, dit-on, distingue son altesse....

LE PRÉSIDENT.

Vous perdez le respect.

WURM.

Ne vous offensez point,
Si je répète....

LE PRÉSIDENT.

Moi! m'avilir à ce point!
Déshonorer mon fils! Une telle infamie....

WURM.

Les discours du public....

LE PRÉSIDENT.

Sont une calomnie;
Et si je leur croyais le moindre fondement,
Je romprais sans égard et sans ménagement.

WURM.

Qui le sait mieux que moi?

LE PRÉSIDENT.

Souiller ainsi ma gloire!

WURM.

Je rapporte ces bruits, mais je suis loin d'y croire.

LE PRÉSIDENT.

Il suffit.

WURM.

Vous complaire est mon unique vœu.

LE PRÉSIDENT.

Poursuivons. La comtesse a donné son aveu;
Et nous sommes ici réunis pour conclure.

WURM.

Vous m'étonnez beaucoup, monsieur, je vous le jure.
Et votre fils ne met aucun empêchement....

LE PRÉSIDENT.

Il ne sait rien encor. J'avouerai franchement
Que j'ai craint de sa part quelque obstacle bizarre;
Son esprit romanesque assez souvent l'égare :
J'ai promis en son nom, sans lui rien révéler.
Maintenant, sans me perdre, il ne peut reculer;
Le prince a consenti, la cour même est instruite.
Je lui vais ce matin expliquer ma conduite;

Et, cet hymen pour lui n'eût-il aucun appas,
Mon fils à mes désirs ne résistera pas.

WURM.

Eh bien, parlez-lui donc, et vous allez connaître
Si je vous ai dit vrai; vous l'en croirez peut-être?

LE PRÉSIDENT.

Comment?

WURM.

Oui, je consens à perdre vos bontés,
S'il accepte les nœuds que vous lui présentez.

LE PRÉSIDENT.

Il pourrait refuser une telle alliance?

WURM.

Vous en ferez bientôt la triste expérience.

LE PRÉSIDENT.

Eh quoi! lorsque pour lui je me suis engagé?
Les accords convenus, le contrat rédigé?
O ciel! un tel éclat! retirer ma promesse!
De ce cruel affront accabler la comtesse!
Et le prince!... où cacher ma honte et mon ennui?
Ah! je serais perdu!... l'ingrat, malheur à lui!
Oui, Wurm, si, m'opposant une excuse frivole,
Il ne dégage pas aujourd'hui ma parole,
Il pourra payer cher ses refus indiscrets.

WURM.

N'oubliez pas, monsieur, qu'il sait tous vos secrets.
Il est prompt, violent, craignez de vous commettre;
Sachez vous modérer; songez à cette lettre
Qu'un funeste hasard fit tomber en ses mains.

LE PRÉSIDENT.

Qu'osez-vous rappeler?

WURM.

Il sait par quels chemins
Vous parvîntes naguère à la toute-puissance;
Et comment, d'un rival accusant l'innocence,
Prouvant qu'il fut l'auteur d'un complot prétendu,
Vous occupez sa place après l'avoir perdu.

LE PRÉSIDENT.

Silence!... oui, vos conseils régleront ma conduite,
Wurm; mais au désespoir si mon âme est réduite....
Non, le major craindra d'exciter mon courroux,
Il entendra raison.... le voici; laissez-nous.

WURM, en sortant.

Puissiez-vous l'arracher à l'amour qui l'entraîne!

SCÈNE II.

FERDINAND, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

Ferdinand, le hasard à propos vous amène.

FERDINAND.

Je viens m'ouvrir à vous; mon sort, mon avenir,
Tout dépend....

LE PRÉSIDENT.

J'ai moi-même à vous entretenir.

Écoutez-moi d'abord, mon fils, veuillez m'entendre;
De ma tendresse après vous pouvez tout attendre.

FERDINAND.

Quels que soient vos désirs, ils sont sacrés pour moi.

LE PRÉSIDENT.

Votre intérêt toujours fut ma première loi,
Mon fils. Si l'on m'a vu d'une ardeur peu commune
Poursuivre les honneurs et chercher la fortune;
Si, parmi les dangers me frayant un chemin,
J'ai captivé le cœur de notre souverain;
Si j'ai rendu le sort à mes projets docile;
Enfin (car avec vous la feinte est inutile;
Vous connaissez, mon fils, la triste vérité)
Si j'ai bravé les lois et trahi l'équité;
Savez-vous le motif de tant de sacrifices?
Vers quel but me guidaient mes soins, mes artifices?
Quel dessein important je voulais achever?
J'ai tout fait pour vous seul, et pour vous élever:
De mon amour pour vous ma vertu fut victime;
J'ai tout sacrifié, jusqu'à ma propre estime;
En un mot, c'est pour vous que je suis criminel.

FERDINAND.

Pour moi? qu'avez-vous dit? qu'entends-je!... ah! plût au ciel
Vivre à jamais obscur, en proie à la misère,
Et que vous n'eussiez pas de reproche à vous faire!
Le remords sans relâche assiége vos esprits:
Le rang et les grandeurs sont trop chers à ce prix.

LE PRÉSIDENT.

Vous ne m'étonnez pas, j'attendais ce langage,
Ferdinand; comme vous je pensais à votre âge.

Mes torts vous ont ouvert un brillant avenir,
Et ce n'est pas à vous peut-être à m'en punir.
De mes erreurs ainsi j'ai dû vous rendre compte;
Recueillez-en le fruit, et laissez-m'en la honte;
Oui, mon fils, j'y consens, c'est tout ce que je veux.

FERDINAND.

Ah! mon père!

LE PRÉSIDENT.

Je touche au terme de mes vœux;
J'assure dans ce jour votre grandeur future.

FERDINAND.

Comment?

LE PRÉSIDENT.

Il ne faut plus que votre signature.
Un mariage illustre....

FERDINAND.

O ciel! que dites-vous?

LE PRÉSIDENT.

Tout est prêt; cet hymen est un honneur pour nous.
Celle qu'on vous destine est jeune, riche, belle;
Des grâces, des attraits elle offre le modèle.

FERDINAND, *à part.*

Je suis perdu!

LE PRÉSIDENT.

La cour s'empresse sur ses pas;
On cherche sa faveur. Ne devinez-vous pas?
Notre séjour ici....

FERDINAND.

Dieu! serait-il possible?
La comtesse?

LE PRÉSIDENT.

Elle-même. A vos vertus sensible,
Elle accepte....

FERDINAND.

Jamais! cessez de l'espérer;
Je ne puis consentir à me déshonorer.

LE PRÉSIDENT.

Arrêtez! Je vois trop quel soupçon vous anime.
Si vous me conserviez encore quelque estime,
Si pour votre bonheur mes soins ambitieux
Ne m'avaient pas rendu méprisable à vos yeux,
Vous m'auriez épargné ce discours qui me blesse.
Oui, du prince, en effet, on connaît la faiblesse;
Ses démarches, ses soins ont prouvé son amour:
Qu'en osez-vous conclure? est-ce donc qu'à la cour
On ne peut être aimée et rester vertueuse?
Non, cette passion, toujours respectueuse,
A flatté la comtesse, et n'a pu la toucher:
Elle n'a, croyez-moi, rien à se reprocher.

FERDINAND.

Soit: j'aime à le penser; mais qui voudra le croire?
Et lorsque la comtesse a compromis sa gloire,
Puis-je, lui confiant mon honneur, mon repos....

LE PRÉSIDENT.

Le temps la vengera de ces honteux propos.
Enfin, tout est conclu, ma parole est donnée,
Et partout ce matin l'on sait votre hyménée.

FERDINAND.

Je vous l'ai déjà dit, je n'y puis consentir.

LE PRÉSIDENT.

Qu'entends-je? ah! vous pourriez bientôt vous repentir...
Écoute, mon cher fils; quelle est cette folie?
Allons, cède à mes vœux, un père t'en supplie;
Ferdinand, donne-moi cette marque d'amour.
Songe que tes refus me perdraient sans retour.
Tu ne l'ignores pas, le prince est inflexible;
Il se croira joué....

FERDINAND.

Non, il m'est impossible!
Je puis, pour votre gloire et pour votre bonheur,
Sacrifier ma vie, et non pas mon honneur.

LE PRÉSIDENT.

Ah! c'est trop m'outrager, ingrat, et ma constance
Est lassée à la fin de tant de résistance.
A mes ordres ainsi ne crois pas échapper:
Tous ces prétextes vains ne sauraient me tromper;
Je vois trop (jusqu'ici je ne pouvais le croire)
Qu'un méprisable amour....

FERDINAND.

Oui, j'aime, j'en fais gloire;
Oui, je connais l'amour, et j'ai su l'inspirer:
Je vous cherchais ici pour vous le déclarer.

LE PRÉSIDENT.

Quoi! c'est peu d'être sourd à ma voix qui t'implore,
C'est peu de me trahir, tu me braves encore!
Eh bien, tremble à ton tour; garde-toi de penser,
Ingrat, qu'impunément je me laisse offenser.
Tu sais ce que je puis, et tu dois me connaître.
Finissons. La comtesse en ces lieux va paraître;

Elle-même a daigné te choisir pour époux ;
Accepte cet honneur, ou mon juste courroux,
Cherchant l'indigne objet de ta coupable flamme,
Le punira des maux où tu livres mon âme.

FERDINAND.

Dieu !

LE PRÉSIDENT.

Crains de me réduire à cette extrémité ;
Il en est temps encor, cède à ma volonté.

FERDINAND.

Vous l'exigez ? eh bien, je verrai la comtesse.

LE PRÉSIDENT.

Allons, mon fils, allons, dégage ma promesse ;
Songe, songe à ton rang, forme un noble lien,
Assure pour jamais ton bonheur et le mien.

FERDINAND.

Je la verrai, vous dis-je.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! de ta déférence
Mon cœur.... mais la voici : remplis mon espérance ;
Pour ton propre intérêt je t'en conjure encor.

SCÈNE III.

FERDINAND, LE PRÉSIDENT, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Bonjour, cher président.... ah ! monsieur le major....
Avez-vous parcouru ma retraite paisible ?

LE PRÉSIDENT.

Nous attendions ici que vous fussiez visible.

LA COMTESSE.

Toujours pour vous, baron, vous n'en sauriez douter.

LE PRÉSIDENT.

Une telle faveur a droit de me flatter.
Permettez donc alors, sans plus de préambule,
Du cérémonial abrégeant la formule,
Que j'ose à l'instant même ici vous présenter
L'époux que de ma main vous daignez accepter.

LA COMTESSE.

Au point où nous voilà toute feinte est frivole :
J'ai déjà consenti, vous avez ma parole ;
Et je me soumettrai sans peine à ce lien,
Si le vœu de monsieur s'accorde avec le mien.

FERDINAND.

(A part.)
Madame.... D'un refus comment sauver l'outrage ?

LE PRÉSIDENT, bas au major.

Que ma perte, mon fils, ne soit pas ton ouvrage.

FERDINAND.

Mon père....

LE PRÉSIDENT, de même.

Notre sort ne dépend que de toi.

LA COMTESSE, à part.

Il se trouble ! il hésite !

FERDINAND.

Autant que je le doi,
Je sais apprécier l'honneur que vous me faites.
J'étais loin de penser, dans le rang où vous êtes...

Oui, vos bontés, madame, ont pénétré mon cœur;
Mais j'ose réclamer encore une faveur:
D'un moment d'entretien accordez-moi la grâce.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc! d'un père ici l'aspect vous embarrasse?
Ne puis-je être témoin de vos remercîments?

LA COMTESSE.

Monsieur vient d'exprimer mes propres sentiments,
Baron, je l'avoûrai; nous devons l'un et l'autre....

LE PRÉSIDENT.

Je ne saurais avoir d'autre avis que le vôtre,
Madame; c'est assez, je vous laisse tous deux,
(Au major.)
Je me retire. Et toi, songe à remplir mes vœux.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

FERDINAND, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, à part.

Sa vertu m'est garant du bonheur où j'aspire:
Il mérite en effet l'intérêt qu'il m'inspire.
(Haut.)
Eh bien, nous sommes seuls; vous l'avez souhaité.

FERDINAND.

Madame....

LA COMTESSE.

Expliquez-vous en toute liberté.

FERDINAND.

(A part.) (Haut.)
Que lui dire? Ah! d'avance excusez-moi.

LA COMTESSE.

Qu'entends-je?

FERDINAND.

J'éprouve un embarras....

LA COMTESSE.

Qui me parait étrange.
Ah! parlez, monsieur.

FERDINAND.

Oui, comtesse, il faut parler;
Il n'est plus temps ici de rien dissimuler:
Le péril m'environne, et la douleur m'accable.
Mais croyez qu'envers vous je ne suis point coupable.
Mon père à mon insu vous engagea ma foi;
Sans m'en avoir instruit il disposa de moi;
Et ce n'est qu'en ce jour, ici, dans l'instant même,
Qu'il m'a signifié sa volonté suprême.

LA COMTESSE.

Ciel! que m'apprenez-vous? Eh quoi, le président
N'a pas craint d'employer ce détour imprudent?
Quoi! lorsqu'en votre nom....

FERDINAND.

Je l'ignorais, madame.
Et puisqu'il faut enfin vous dévoiler mon âme,
S'il m'avait consulté....

LA COMTESSE.

Je comprends: vos refus
L'auraient dissuadé....

FERDINAND.

Vous me voyez confus;
Madame, épargnez-moi : peut-être ma franchise....

LA COMTESSE.

Je dois être en effet offensée et surprise.
Vous refusez ma main!... mais puis-je au moins savoir
Les motifs de l'affront qu'il me faut recevoir?
Oui, ce sont des aveux où l'honneur vous oblige.

FERDINAND.

Dispensez-moi, de grâce....

LA COMTESSE.

Ah! parlez, je l'exige.

FERDINAND.

Ma honte et ma rougeur vous en disent assez.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous, monsieur.

FERDINAND.

C'est vous qui m'y forcez.
Ne me reprochez rien si mon discours vous blesse.
De votre sang, madame, on connaît la noblesse;
Chacun admire en vous des charmes séducteurs,
Les grâces de l'esprit, des talents enchanteurs;
C'est peu de la beauté qu'en vos traits on adore,
Celle de votre cœur est plus parfaite encore;
Et, lorsqu'à vos bontés le malheur a recours,
Il obtient un appui, des soins et des secours.
Vous possédez, objet et d'amour et d'envie,
Tout ce qui d'un époux peut embellir la vie :
Oui, je vous rends justice, et j'aime à vous louer,
Madame. Mais enfin, puisqu'il faut l'avouer,

Pour vous de notre maître on connaît la tendresse ;
Et je ne puis du prince....

LA COMTESSE.

Épouser la maîtresse?
Achevez, Ferdinand.

FERDINAND.

Vous avez exigé....

LA COMTESSE.

Enfin, il est donc vrai, je vous ai bien jugé!

FERDINAND.

Comment?

LA COMTESSE.

Vous avez droit à toute mon estime.

FERDINAND.

Madame....

LA COMTESSE.

Je le vois, l'honneur seul vous anime.

FERDINAND.

Qu'entends-je?

LA COMTESSE.

Oui, tel était, major, votre devoir;
Oui, vous avez rempli mes vœux et mon espoir.

FERDINAND.

Cet étrange discours....

LA COMTESSE.

Vous étonne peut-être?
Eh bien, écoutez donc, et vous m'allez connaître.
Veuve depuis un an, dans l'âge des plaisirs,

N'ayant connu jamais que de tristes loisirs,
Et du monde ignorant les attraits et les vices,
Je parus à la cour. Ce séjour de délices,
Je l'avoûrai, bientôt sut enivrer mes sens;
En tous lieux du plaisir j'entendais les accents,
Partout je rencontrais des hommages, des fêtes,
Je voyais chaque jour s'étendre mes conquêtes,
On vantait à l'envi mes grâces, mes appas,
Le prince même enfin s'attacha sur mes pas.
Pourquoi vous le cacher? jeune, inconsidérée,
Je trouvai du bonheur à me voir adorée;
Mon orgueil imprudent fut en secret flatté
Des soins qu'un souverain rendait à ma beauté.
Tout conspirait, hélas! contre mon innocence:
Les courtisans soumis adoraient ma puissance,
Chacun de mes désirs leur semblait une loi,
Les grâces, les faveurs, tout dépendait de moi.
Ainsi, sans réfléchir, je courais à ma perte;
A la séduction mon âme était ouverte.
Un ami de mon père, un vertueux vieillard,
Vint à moi, fut sincère.... il n'était pas trop tard!
Il me dit les soupçons répandus sur mon compte,
Que mon crédit passait pour le prix de ma honte,
Que, par mon imprudence affermissant ces bruits,
De ma conduite enfin je recueillais les fruits,
L'opprobre, les dédains de toute une province!....
Confuse, hors de moi, j'allai trouver le prince;
Mes larmes, mes sanglots, mon désespoir affreux
Parvinrent à son cœur sensible et généreux;
Il comprit ma douleur, hélas! trop légitime;

J'offensais son amour, et j'acquis son estime;
Il promit, renonçant à de coupables vœux,
De respecter ma gloire, et d'éteindre ses feux.
Ce n'était point assez. D'injustes apparences
M'accusaient, détruisaient toutes mes espérances;
La calomnie encor m'accablait de ses coups :
Je crus la désarmer en prenant un époux
Dont le nom, la vertu, le noble caractère
Me fût dans ma disgrâce un appui salutaire;
Qui pût, vers le bonheur me frayant un chemin,
Me ramener l'estime en acceptant ma main;
Un homme respecté, que l'on sût incapable
D'honorer de son nom une femme coupable,
D'excuser ses erreurs, de détourner les yeux,
Et de souffrir jamais un partage odieux.
Vous seul vous n'aviez point encensé ma fortune,
Seul je vous distinguai dans la foule commune;
J'étudiai vos mœurs, vos sentiments, vos goûts,
J'appris à vous connaître, et je fis choix de vous.
Telle est la vérité, sans fard, sans subterfuge;
Je n'ai rien déguisé, major, soyez mon juge.

FERDINAND.

Et je vous accusais! j'ai pu vous condamner!
A la commune erreur me laissant entraîner,
Ici même, à l'instant, j'ai pu vous faire injure!
Hélas! pardonnez-moi des soupçons que j'abjure.
Oui, lorsqu'on vous connaît il faut vous admirer :
Du nom de votre époux on se doit honorer;
Posséder votre amour, embellir votre vie,
Ce doit être en effet un sort digne d'envie!...

Mais, telle est du destin l'irrévocable loi,
Vous m'offrez un bonheur qui n'est pas fait pour moi.

LA COMTESSE.

Comment? que dites-vous? quel langage est le vôtre?

FERDINAND.

Le ciel ne nous a pas destinés l'un à l'autre;
Non, madame. Avec vous pourquoi dissimuler?
Apprenez tout, mon cœur ne vous doit rien celer.
J'aime; une passion dont je ne suis plus maître
A captivé mes sens, ma raison, tout mon être;
Former d'autres liens n'est plus en mon pouvoir.

LA COMTESSE.

Vous aimez!... Ferdinand!... Si vous pouviez savoir
Combien un tel aveu.... vous venez de détruire....
Une autre!... quelle est-elle? Achevez de m'instruire.

FERDINAND.

Celle à qui j'ai promis un éternel amour
Est pauvre, d'un artiste elle a reçu le jour.
Mais Louise Miller (c'est son nom)... ah! madame,
De combien de vertus le ciel para son âme!
Elle possède tout, la grâce, la beauté,
Un mélange touchant de candeur, de fierté;
Elle est bonne, sensible, aimante, généreuse....

LA COMTESSE.

Il suffit!... Vous l'aimez, sans doute elle est heureuse!
Vous l'aimez!... mais du moins songez-vous à l'affront
Qu'aujourd'hui vos refus impriment sur mon front?
Ils confirment les bruits auxquels je suis en butte;
Ils vont servir de preuve aux erreurs qu'on m'impute;
Et quand on me verra l'objet de vos mépris....

FERDINAND.

Non, je veux ramener, convaincre les esprits ;
Mes soins....

LA COMTESSE.

Cette pitié me serait une offense,
Monsieur; mon époux seul doit prendre ma défense.

FERDINAND.

Madame....

LA COMTESSE.

Finissons.

FERDINAND.

Il m'aurait été doux....

LA COMTESSE.

De grâce.... c'en est trop, monsieur, retirez-vous.

(Ferdinand sort.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE.

Ah! que viens-je d'apprendre! une autre a sa tendresse!
Qu'il ignore du moins combien il m'intéresse,
Et qu'en m'offrant à lui, l'amour seul consulté....
Il me dédaigne!... allons, rappelons ma fierté.
Cet outrage cruel pour moi, pour ma famille....
Quoi! Louise Miller.... je veux voir cette fille.
Oui, peut-être (et mon cœur embrasse cet espoir)
Sur elle l'intérêt aura quelque pouvoir.

Que lui sert d'être aimée? et qu'en doit-elle attendre?
A le voir son époux elle ne peut prétendre.
Oui, le sort d'un amant, et son propre danger,
A renoncer à lui la pourront engager.
Alors.... ah! je ne sais quel parti je dois suivre!
Je chéris Ferdinand, sans lui je ne peux vivre;
Je ne peux me résoudre à souffrir des mépris;
Et l'amour et l'orgueil égarent mes esprits.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, WURM, qui reste au fond du théâtre.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, de Ferdinand êtes-vous satisfaite?
Mon fils.... mais vous semblez occupée et distraite:
Que faut-il que je pense? et quel trouble soudain...

LA COMTESSE.

Président, votre fils.... il refuse ma main.

LE PRÉSIDENT.

Qu'entends-je?

LA COMTESSE.

Un autre amour....

LE PRÉSIDENT.

Ah! bientôt, je vous jure,
Que....

LA COMTESSE.

Monsieur de Walter, une pareille injure
Ne se pardonne pas, vous devez le penser.

LE PRÉSIDENT.

Madame, si mon fils a pu vous offenser....

LA COMTESSE.

Non, c'est par vous surtout que je suis outragée.
Sur votre foi, monsieur, je me suis engagée;
C'est par vous qu'aujourd'hui d'un hymen prétendu
A la ville, à la cour le bruit est répandu.
Ah! d'un affront sanglant s'il faut que l'on m'accable,
Si du public ainsi je dois être la fable....
Vous m'entendez, monsieur, vous savez mon pouvoir;
Détournez donc le coup que vous devez prévoir.
Pour rompre ou terminer ce fatal hyménée,
Je vous laisse à tous deux encor cette journée:
Qu'aujourd'hui notre sort soit fixé sans retour.
J'attends votre réponse avant la fin du jour.

SCÈNE VII.

LE PRÉSIDENT, WURM.

LE PRÉSIDENT.

O ciel! il est donc vrai! mon fils, ce fils rebelle....
Ah! Wurm, votre récit n'était que trop fidèle!

WURM.

Vous en doutiez pourtant.

LE PRÉSIDENT.

Que dois-je faire ? hélas !
Cet hymen annoncé, s'il ne s'achève pas
Ma perte est sûre !... Eh quoi ! c'est une créature
Sans fortune, sans nom, d'une naissance obscure,
Qui renverse aujourd'hui mon espoir le plus doux !

WURM.

Quel moyen employer ? et que résolvez-vous ?

LE PRÉSIDENT.

Que sais-je ? ah ! pour parer le coup qui me menace,
Tout moyen sera bon. L'ingrat ! il a l'audace....
Je veux, je veux le voir ! qu'on le fasse appeler ;
Oui, Wurm, et qu'à l'instant il vienne me parler :
Le temps presse. A mes vœux qu'il consente à se rendre...
Ou nous aviserons au parti qu'il faut prendre.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

(Même décoration qu'au premier acte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME RONSBERG, LOUISE.

MADAME RONSBERG.

Allons, Louise, allons, tu t'affliges à tort.

LOUISE.

Peut-être cet instant décide de mon sort !

MADAME RONSBERG.

Il est vrai ; mais aussi c'est ta faute, ma chère :
Exiger du major qu'il instruise son père,
C'est hasarder beaucoup, tu devais le prévoir.

LOUISE.

Ah ! j'aurais dû plus tôt accomplir ce devoir.

SCÈNE II.

MADAME RONSBERG, MILLER, LOUISE.

MADAME RONSBERG.

C'est vous, mon frère ? Eh bien, vous venez de la ville ?

MILLER.

Oui, ma sœur, je reviens plus calme et plus tranquille.

Louise !... ah ! viens... ton sort... pardonne, mon enfant,
Je dois te préparer au malheur qui t'attend.

LOUISE.

Que dites-vous, mon père ?

MADAME RONSBERG.

Expliquez, je vous prie....

MILLER.

Le major de Walter dans trois jours se marie.

LOUISE.

Ferdinand ?

MADAME RONSBERG.

Se marie ? Allons, y pensez-vous ?

MILLER.

La comtesse d'Ostheim l'accepte pour époux.

LOUISE.

La comtesse d'Ostheim ?

MADAME RONSBERG.

Se peut-il ? Le perfide !
Après tant de serments, quoi ! son cœur se décide !...
Mon enfant, dans quel piége il a conduit tes pas !

LOUISE.

Ferdinand !... dans trois jours !... Non, ne le croyez pas.

MILLER.

Ah ! cesse de nourrir des espérances vaines.
Ma fille, je te plains, je prends part à tes peines ;
Mais avec fermeté supporte ton malheur :
Le temps guérit l'amour et finit la douleur.
Que dis-je ? du major bénissons l'inconstance ;
Il eût au repentir livré ton existence.
Quel espoir à ton cœur pouvait être permis ?

Aux lois d'un père enfin Ferdinand est soumis,
D'un père ambitieux et qu'aucun frein n'arrête.
Cet hymen loin de nous détourne la tempête.
Le passé dans l'oubli se doit ensevelir:
L'avenir est à nous, nous pouvons l'embellir.
Prends courage; l'honneur, le devoir te l'ordonne;
Éloigne de ton cœur celui qui t'abandonne.
A soulager tes maux un père est destiné;
C'est un consolateur que le ciel t'a donné.
Oui, mes soins, ma tendresse auront pour toi des charmes;
Et, lorsqu'un souvenir t'arrachera des larmes,
Qu'à ton meilleur ami ta douleur ait recours;
Dans mes bras, mon enfant, viens chercher des secours.

LOUISE.

Mon père, ah! pardonnez les maux que je vous cause.
Mais cet hymen prochain.... non, l'on vous en impose;
Je connais Ferdinand, son cœur n'a pu changer.

MILLER.

De ces illusions redoute le danger.
Combien de ton erreur mon âme est alarmée!
Bientôt la vérité te sera confirmée;
Alors....

SCÈNE III.

MADAME RONSBERG, JOSEPH, MILLER, LOUISE.

JOSEPH.

Monsieur Miller?

MADAME RONSBERG.

Oui, monsieur, c'est ici.

MILLER.

Oui, c'est moi.

JOSEPH.

Votre fille est-elle....

MILLER.

La voici.

JOSEPH.

C'en est assez.

MILLER.

Comment? qu'est-ce à dire? qu'annonce....

JOSEPH.

Ma maîtresse est en bas, elle attend ma réponse;
Elle-même bientôt saura vous informer....

MILLER.

Mais quelle est-elle, enfin? ne peut-on la nommer?

JOSEPH.

La comtesse d'Ostheim.

TOUS.

La comtesse?

JOSEPH.

Elle-même.

LOUISE.

O ciel! qu'ai-je entendu?

MADAME RONSBERG.

Ma surprise est extrême.

MILLER.

Répondez, quel motif....

JOSEPH.

Ne me retenez pas.
Vous l'allez voir d'abord paraître sur mes pas.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME RONSBERG, LOUISE, MILLER.

MILLER.

La comtesse d'Ostheim!

MADAME RONSBERG.

Cette étrange visite....

LOUISE.

Je ne puis commander au trouble qui m'agite.

MILLER.

Eh bien, ma sœur, eh bien, j'avais su le prévoir!
C'est ce fatal amour....

MADAME RONSBERG.

Vous voyez tout en noir,
Mon frère; il faut attendre.

MILLER.

Ah! combien je redoute....

SCÈNE V.

MADAME RONSBERG, LOUISE, LA COMTESSE, MILLER.

LA COMTESSE.

C'est à monsieur Miller que je parle sans doute?

MILLER.

Oui, madame. Qui peut me procurer l'honneur....

LA COMTESSE.

Professeur de musique?

MILLER.

Aurais-je le bonheur
De....

LA COMTESSE.

Ces dames, je crois....

MILLER.

Composent ma famille,
Madame; vous voyez et ma sœur et ma fille.

LA COMTESSE.

Votre fille?... ah!... très-bien.

MILLER.

Sur vos intentions
Puis-je enfin....

LA COMTESSE.

Pardonnez à tant de questions.
Rassurez-vous, madame; et vous, mademoiselle,
Croyez que le motif qui près de vous m'appelle....

(A part, en examinant Louise.)

Une candeur, un charme empreint sur tous ses traits....

MILLER.

Madame....

LA COMTESSE.

Excusez-moi. De puissants intérêts,
Votre bonheur, le mien, près de vous m'ont conduite.

MADAME RONSBERG.

Notre bonheur? comment?

LA COMTESSE.

Vous en serez instruite :
Votre nièce bientôt satisfera vos vœux.
De son cœur j'ai besoin d'obtenir des aveux;
Et pour vos intérêts vous connaîtrez mon zèle,
Si je puis un moment rester seule avec elle.

LOUISE.

Avec moi?

MADAME RONSBERG.

Ce mystère....

LA COMTESSE.

Eh bien, consentez-vous....

MILLER.

Madame, vos désirs sont des ordres pour nous.
Venez, ma sœur.

LOUISE.

Ma tante....

MADAME RONSBERG.

Allons, de l'assurance.
Que peux-tu craindre?

LOUISE.

Hélas!

MADAME RONSBERG.

Moi, j'ai bonne espérance.

MILLER, à sa sœur.

Sortons.

MADAME RONSBERG.

De tout ceci que devons-nous penser?

MILLER.

Ah! ma sœur, que de maux semblent nous menacer!

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE VI.

LOUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Nous sommes seules; bien. Écoutez-moi, Louise:
J'ose exiger de vous une entière franchise.

LOUISE.

Daignez vous expliquer.

LA COMTESSE.

Vous allez tout savoir.
Je n'ai pu résister au besoin de vous voir :
Déjà de toutes parts on m'a fait votre éloge....

LOUISE.

Madame....

LA COMTESSE.

Permettez que je vous interroge.

LOUISE.

Parlez.

LA COMTESSE.

Vous connaissez le major de Walter?

LOUISE.

Mais.... oui.

LA COMTESSE.

Depuis longtemps?

LOUISE.

Non; depuis cet hiver.

LA COMTESSE.

Qui l'attire chez vous?

LOUISE.

Chez nous?

LA COMTESSE.

Soyez sincère.

LOUISE.

Il venait prendre ici des leçons de mon père.

LA COMTESSE.

C'est là le seul motif? le seul?... Vous rougissez.

LOUISE.

Hélas!

LA COMTESSE.

Je vous comprends; oui, c'est en dire assez.

LOUISE.

Madame....

LA COMTESSE.

Calmez-vous. Ainsi donc il vous aime?

LOUISE.

Il le dit, je le crois.

LA COMTESSE.

Et vous l'aimez de même?

LOUISE.

Il est vrai!... mais, hélas! on assure en ce jour,
On dit.... Ah! permettez.... si j'osais à mon tour....

LA COMTESSE.

Pourquoi cet embarras? parlez, qui vous arrête?

LOUISE.

De votre hymen, dit-on, l'on prépare la fête;
Est-il vrai? Ferdinand doit être votre époux?

LA COMTESSE.

Lui!... Voilà quel motif m'amène auprès de vous:
Oui, ma sincérité doit égaler la vôtre.
Nous étions en effet destinés l'un à l'autre;
Mais il a refusé de former ce lien.

LOUISE.

Refusé! Ferdinand! ah! je le savais bien;
Mon cœur me le disait.... Pardonnez-moi, madame.

LA COMTESSE.

Enfin qu'attendiez-vous d'une imprudente flamme?
En aimant le major, quel était votre espoir?

LOUISE.

Je ne sais; je l'aimais sans but, sans rien prévoir;
Le présent suffisait à mon âme ravie,
Et la crainte ou l'espoir ne troublait point ma vie:
Je croyais, sans songer à percer l'avenir,
Que ma félicité ne devait pas finir:
Sous sa protection je me sentais placée;
Je l'aimais, c'était là mon unique pensée.

LA COMTESSE, à part.

Son aimable candeur, sa grâce, ses accents....
(Haut.)
Louise, vos discours ont des charmes puissants.
Mais en vain je vous porte un intérêt extrême.
Quand je consentirais à me trahir moi-même,
Croyez-moi, vous n'auriez nulle espérance encor;
Il vous faudrait toujours renoncer au major.
Oui, c'est la vérité qu'ici je vous expose;
Le président, le prince, à vos vœux tout s'oppose,
Vous n'en sauriez douter: Ferdinand aujourd'hui
Dans un abîme enfin vous entraîne avec lui.
Ah! plutôt, ramenez le calme dans son âme;
Cherchez à l'oublier.

LOUISE.

Hé! le puis-je, madame?
Il m'aime!

LA COMTESSE.

Votre absence éteindrait son amour.

LOUISE.

Quoi!...

LA COMTESSE.

Louise, je dois vous parler sans détour.
De vos périls, des siens, il faut tarir la source,
Et la fuite est enfin votre unique ressource.

LOUISE.

Le fuir!

LA COMTESSE.

Oui, son bonheur vous en fait un devoir.

LOUISE.

O ciel! nous séparer! renoncer à le voir!
Jamais!

LA COMTESSE.

Réfléchissez....

LOUISE.

Je n'y pourrais survivre.

LA COMTESSE.

Ah! voyez les malheurs où ce refus vous livre!
Le major se perdra, sans être votre époux.
Il va, s'abandonnant à l'espoir d'être à vous,
Des honneurs à jamais se fermer la carrière;
Il va sacrifier son existence entière,
Son état, sa fortune, et d'un père irrité,
Pour vous garder sa foi, braver l'autorité.
Le président peut tout, redoutez sa colère;
Tremblez pour votre amant, pour vous, pour votre père;
A ses ressentiments il croira tout permis,
Et c'est en vous frappant qu'il punira son fils.

LOUISE.

Que dites-vous? mon père!... il serait la victime....

Oui, vous m'ouvrez les yeux sur le bord de l'abîme.
Que dois-je faire? ô ciel!

LA COMTESSE.

Eh bien, en ce danger,
C'est votre père seul qu'il faut interroger :
Lui-même il vous dira si ma bouche est sincère.

LOUISE.

Eh! s'il juge en effet ce départ nécessaire,
Quel sera son destin? ou diriger ses pas?
Glacé par l'âge, errant de climats en climats,
Il va donc, exilé des lieux qui l'ont vu naître,
Usé par la douleur, par le besoin peut-être....
Cette idée est affreuse!

LA COMTESSE.

Ah! calmez votre effroi.
Veiller sur vos destins est un devoir pour moi.
Si votre père et vous quittez cette contrée,
Je me charge de tout; oui, soyez rassurée.
Dans un secret asile, embelli par mes soins,
Moi seule je prétends pourvoir à vos besoins;
J'assure votre sort; et lorsqu'enfin votre âme,
Libre du sentiment....

LOUISE.

Je refuse, madame.

LA COMTESSE.

Comment?

LOUISE.

A vos bienfaits je ne veux point de part;
Accepter, ce serait vous vendre mon départ.

LA COMTESSE.

Louise!

LOUISE.

Contre nous si le destin conspire,
S'il faut quitter les lieux où Ferdinand respire,
Si nous sommes réduits à cette extrémité,
Nous céderons sans honte à la nécessité,
Nous saurons dignement tenir tête à l'orage.
Mon père a de l'honneur, et j'ai quelque courage;
Sous un ciel étranger, sans amis, sans secours,
Nous gagnerons le pain qui soutiendra nos jours:
D'un père infortuné mon active tendresse
Soulagera les maux; et lorsque la vieillesse,
En épuisant sa force accroîtra ses besoins,
Puisque le ciel est juste, il bénira mes soins,
Il me protégera sans doute, et, je l'espère,
Le travail de mes mains pourra nourrir mon père.

LA COMTESSE.

Chère enfant! A sa voix tous mes sens attendris....
Ah! de tant de vertus le ciel vous doit le prix!
De vos refus pourtant j'ai lieu d'être surprise.
Vous méprisez mes dons?

LOUISE.

Excusez-moi.

LA COMTESSE.

Louise,
Vous avez de l'orgueil.

LOUISE.

On doit me pardonner;
Je suis pauvre.

LA COMTESSE.

Ah! jamais puis-je vous condamner?
Mais enfin ce départ a-t-il votre suffrage?
Louise, répondez, aurez-vous le courage
De rendre le major à son père, au devoir,
Et de vous arracher au danger de le voir?
Parlez; il faut qu'enfin votre cœur se décide.

LOUISE.

Je vais prendre mon père et pour juge et pour guide:
Quoi qu'il puisse ordonner, je remplirai ses vœux.
N'exigez rien de plus.

LA COMTESSE.

C'est tout ce que je veux.
Cependant, permettez que je réclame encore
Votre discrétion: que Ferdinand ignore
La démarche qu'ici....

LOUISE.

Je le promets.

LA COMTESSE.

Fort bien.
Adieu, Louise, adieu. Ce moment d'entretien
Vous acquiert à jamais des droits à mon estime.
D'un préjugé cruel vous êtes la victime.
Mais si je puis un jour adoucir vos malheurs,
Si mon zèle vous peut épargner quelques pleurs,
Venez à moi, venez; l'amitié la plus tendre
Saura vous protéger, vous servir, vous défendre;
A toute heure, en tout temps, quels que soient vos revers,
Adressez-vous à moi, mes bras vous sont ouverts.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LOUISE.

Est-il vrai? dois-je croire aux maux qu'elle m'annonce?
A Ferdinand, dit-elle, il faut que je renonce;
La nature et l'honneur m'en imposent la loi;
Fuir celui que j'adore est un devoir pour moi!...
Mais non, tous ces discours sont ceux d'une rivale;
Son intérêt.... que dis-je? ô vérité fatale!
Mon bonheur fut un songe, hélas! il va finir!....
Mon père, Ferdinand, qu'allez-vous devenir?

SCÈNE VIII.

MILLER, LOUISE, MADAME RONSBERG.

MILLER.

Eh bien, ma chère enfant, cette étrange visite....
Mais tu pleures?

LOUISE.

Mon père....

MILLER.

Agitée, interdite....

MADAME RONSBERG.

J'attendais cet effet d'un pareil entretien;
Mais monsieur le major....

LOUISE.

Ah! qu'il n'en sache rien,
Ma tante; gardez-vous de lui faire connaître
Qu'en ces lieux la comtesse....

MADAME RONSBERG.

En effet, oui, peut-être
Vaut-il mieux lui cacher....

MILLER.

Mais enfin, apprends-moi
La cause de ces pleurs, du trouble où je te voi.
La comtesse aurait-elle....

LOUISE.

Ah! rendez-lui justice!
Son cœur est généreux, noble, sans artifice;
C'est moi seule.... mes yeux sont ouverts désormais;
Mon imprudent amour va vous perdre à jamais.
Je m'y devais attendre! Oui, son rang, sa naissance,
De son père offensé l'orgueil et la puissance....
On le dit implacable, hélas! et son courroux,
S'il épargne son fils, va retomber sur vous.

MILLER.

Ah! malheureuse enfant!.. Cependant, prends courage:
Nos soins pourront suffire à détourner l'orage.
D'abord....

MADAME RONSBERG.

Ne redoutez, mon frère, aucun danger;
Et monsieur le baron saura nous protéger.

MILLER.

Et quoi! votre folie....

MADAME RONSBERG.

Oui, vous pouvez prétendre....

MILLER.

Finissons, s'il vous plaît.

MADAME RONSBERG.

Comment ?....

MILLER.

Daignez m'entendre,
Ma sœur; si mon repos, mon honneur vous est cher....

SCÈNE IX.

MILLER, FERDINAND, LOUISE,
MADAME RONSBERG.

FERDINAND.

Ah! Louise!... madame!... et vous, mon cher Miller!...

LOUISE.

Ferdinand, qu'avez-vous?

FERDINAND.

Souffrez que je respire.
Quelle scène, grand Dieu!

LOUISE.

Quoi! que voulez-vous dire?

FERDINAND.

Mon père....

LOUISE.

Votre père? Achevez. Je frémis!

FERDINAND.

La comtesse.... ma foi, mes vœux lui sont promis;
Il prétend me contraindre à m'unir avec elle.

MILLER.

Oui, de ce mariage on m'a dit la nouvelle.

MADAME RONSBERG.

Quoi! monsieur le major....

LOUISE.

Hélas!

FERDINAND.

Ah! ne crains rien;
Je ne saurais former ce funeste lien.
Non, Louise; j'ai vu la comtesse elle-même,
J'ai refusé sa main, elle sait que je t'aime,
Elle sait que toi seule as des droits sur mon cœur,
Que le ciel te créa pour moi, pour mon bonheur;
J'ai dit tout, mes serments, notre espoir, ta tendresse....
Mais mon père!.... mon père! instruit par la comtesse,
Il m'a fait appeler, tout à l'heure, à l'instant....
Non, jamais la fureur, le mépris insultant
N'avaient jusqu'à ce point poussé leur violence!
Longtemps j'ai tout souffert, sans rompre le silence;
Mais lorsqu'il s'est permis, pour vaincre mes refus,
De te calomnier, d'outrager tes vertus!...
Ah! de moi-même alors je n'ai plus été maître!
Dépouillant un respect, qui me gênait peut-être,
Je n'ai plus retenu mon indignation,
J'ai bravé ses fureurs, sa malédiction....
Que sais-je où m'égara le soin de ta défense!
Enfin, désespéré, j'ai fui de sa présence,

J'ai couru sans dessein, sans but.... et je te voi,
Sans savoir quels chemins m'ont conduit jusqu'à toi.

LOUISE.

Ciel! que viens-je d'entendre? à peine je respire.
Vous, outrager un père, et braver son empire!
Méconnaître ses droits, son titre! Ferdinand,
C'en est fait, notre amour est un crime à présent.
Oui, cessons d'offenser et mon père et le vôtre:
Un rêve séduisant nous trompa l'un et l'autre;
Ce jour anéantit vos serments et les miens.

FERDINAND.

Quoi!...

LOUISE.

Souffrez que j'achève. Oui, rompons nos liens.
On prépare pour vous un plus digne hyménée;
Louise à Ferdinand n'était pas destinée:
Votre père commande, il lui faut obéir.
Obéissez.

FERDINAND.

O ciel! qui? moi! moi, te trahir!...
Non, tu ne le veux pas; n'est-il pas vrai, Louise?
Tu ne peux le vouloir! Reviens de ta surprise;
Va, ne crains pas les maux qui menacent nos jours;
Nous les adoucirons en nous aimant toujours.

LOUISE.

Dieu!

MILLER.

Jeune homme, du moins respectez sa souffrance;
Ne flattez plus son cœur d'une vaine espérance:

Prenez pitié de nous ; j'invoque votre honneur.
Vous nous avez ravi la paix et le bonheur,
Vous avez mis le trouble au sein de ma famille,
Et flétri sans retour l'avenir de ma fille ;
Je vous pardonne tout, je puis tout supporter,
Si vous cessez enfin de nous persécuter.
Fuyez donc ; à mes soins laissez votre victime.
Vos sentiments pour elle ont droit à mon estime,
Je le sais : vous vouliez, par les nœuds les plus doux,
Honorant sa vertu, l'élever jusqu'à vous ;
Son innocence enfin vous fut toujours sacrée :
Ma fille est malheureuse, et non déshonorée.
Eh bien, jusques au bout montrez-vous généreux.
Vous êtes sans remords, vous pourrez être heureux.
D'un père désarmé dégagez la parole :
Qu'au moins votre bonheur quelque jour nous console.
Oubliez-nous. Ma fille est soumise à mes lois ;
Vous la voyez ici pour la dernière fois.
Oui, je dois, s'il se peut, sauver sa renommée,
Et pour vous désormais ma maison est fermée.
Allez, éloignez-vous.

FERDINAND.

Non, j'ai reçu sa foi,
Miller, il n'est plus temps, votre fille est à moi.
Que dis-je ? ses périls marquent ici ma place.
Oui, redoutez mon père ; il m'a fait la menace
De recourir contre elle à d'indignes éclats,
De venir jusqu'ici l'arracher de mes bras.

LOUISE.

Ferdinand !

FERDINAND.

Ne crains rien, je saurai te défendre.

MILLER.

Ah ! ma fille !

MADAME RONSBERG.

Écoutez ! quel bruit se fait entendre ?

MILLER.

Voyez, voyez, ma sœur. Et vous, jeune imprudent....

MADAME RONSBERG.

Ah ! nous sommes perdus !... monsieur le président !

LOUISE.

Grand Dieu !

MILLER.

Le président ?

FERDINAND.

Mon père ?

LOUISE, au major.

Ah ! qu'il obtienne
Les égards, le respect....

FERDINAND.

Mon père !... Eh bien, qu'il vienne !
Qu'il vienne ! je l'attends.... Non, reste auprès de moi ;
Je brave sa vengeance, et je réponds de toi.

SCÈNE X.

MILLER, LE PRÉSIDENT, FERDINAND, LOUISE, MADAME RONSBERG.

(Au fond du théâtre deux domestiques du président.)

LE PRÉSIDENT.

Mon fils ici !

FERDINAND.

J'y viens protéger l'innocence.

LE PRÉSIDENT.

Tu vas y voir punir ta désobéissance.

FERDINAND.

Eh bien, punissez-moi ; mais du moins respectez....

LE PRÉSIDENT, à Miller.

Vous êtes le père ?

MILLER.

Oui, monsieur.

FERDINAND.

Ah ! permettez....

LE PRÉSIDENT.

Et c'est là cette fille....

FERDINAND.

Oui, c'est celle que j'aime ;
C'est ma Louise, enfin, l'honneur, la vertu même ;
Tant de perfections, de charmes réunis....

LE PRÉSIDENT, à Louise.

Depuis trois mois, dit-on, vous connaissez mon fils ?

LOUISE.

Oui, monsieur.

LE PRÉSIDENT, à Louise.

Avez-vous de lui quelque promesse?

FERDINAND.

Les plus saintes.

LE PRÉSIDENT, à Louise.

Eh bien?

LOUISE.

J'avoue.... oui.... je confesse....
Il jura de m'aimer.

LE PRÉSIDENT.

Et d'un tendre retour
Apparemment aussi vous payez son amour?

LOUISE.

Mais....

LE PRÉSIDENT.

Cela se conçoit; et ses bienfaits, je pense,
Ont de votre tendresse été la récompense?

LOUISE.

O ciel! qu'ai-je entendu! moi.... quelle indignité!

MILLER.

Ah, c'en est trop!

FERDINAND.

Vous seul avec impunité
Vous pouviez proférer cette exécrable injure;
Mais n'allez pas plus loin, mon père, ou je vous jure...

LE PRÉSIDENT.

Des menaces? des pleurs? ce que je prévoyais.

MILLER.

Monsieur le président !...

LE PRÉSIDENT.

Oui, je vous oubliais,
Vous qui favorisez des ardeurs si parfaites;
Je vous garde le prix du métier que vous faites.

MILLER.

Le métier !... nous flétrir !... nous arracher l'honneur !...
Et moi, je vous déclare un calomniateur.

LE PRÉSIDENT.

Quoi ! vous osez....

LOUISE.

Grand Dieu !

MADAME RONSBERG.

Vous nous perdez, mon frère.

MILLER.

Un calomniateur, je l'ai dit.

LE PRÉSIDENT.

Téméraire !...

MILLER.

Oui, je suis pauvre, obscur, vous pouvez m'écraser;
Mais tout votre pouvoir ne saurait m'imposer.
Non, mon sort doit plutôt exciter votre envie;
Je compte soixante ans d'une honorable vie,
Au sentier du devoir je fus toujours constant,
Et vous ne pourriez pas peut-être en dire autant.

LE PRÉSIDENT.

Malheureux ! sais-tu bien qu'une telle insolence....

FERDINAND.

Vous recueillez le fruit de votre violence;
Et devant des valets....

LE PRÉSIDENT.

C'est trop tarder enfin;
Il faut agir. Wilhelm!

(Il parle bas à un valet.)

FERDINAND.

Quel est donc son dessein?

LE PRÉSIDENT.

Qu'ils montent à l'instant; allez qu'on m'obéisse.

(Le valet sort.)

Oui, qu'ils soient tous livrés aux mains de la justice.

FERDINAND.

O ciel!

LE PRÉSIDENT.

Leur châtiment ne peut être trop prompt.

(A Miller.)

Tu pleureras longtemps un si cruel affront.

FERDINAND.

Comment! vous oseriez....

LE PRÉSIDENT.

Non, non, point d'indulgence;
Je les veux accabler du poids de ma vengeance.
Et quant à cette fille, objet de ton amour,
Mes ordres et les lois ont marqué son séjour:
Tu vas l'y voir conduire.

LOUISE.

O mon Dieu, je t'implore!

FERDINAND.

Non, ne redoute rien; je suis là, je t'adore,
Ce projet inhumain ne saurait s'achever.

LE PRÉSIDENT.

Tous tes emportements ne pourront la sauver.

FERDINAND.

Mon père, vous voyez à quel excès je l'aime;
Eh bien, si vous avez quelque soin de vous-même,
Je vous le dis, craignez de me pousser à bout;
Je suis au désespoir, et capable de tout.

LE PRÉSIDENT.

Qu'importent tes fureurs, ingrat? je les méprise.

LOUISE, voyant entrer les gens de justice.

Les voilà! les voilà!... je me meurs.

FERDINAND.

Ciel! Louise!
Secourez-la.... venez.... la douleur et l'effroi....
Ah! reprends tes esprits.... c'est Ferdinand, c'est moi!

LOUISE.

Hélas!

LE PRÉSIDENT.

Au nom du duc, messieurs, prêtez main-forte,
Saisissez cette fille, et que sous bonne escorte....

MILLER.

La saisir! ah! dussé-je expirer sous vos coups....

FERDINAND.

Non, laissez-moi ce soin, Miller, éloignez-vous.

LE PRÉSIDENT.

Messieurs....

FERDINAND.

N'avancez pas, ou craignez ma colère.

LE PRÉSIDENT.

Qu'on la saisisse.

FERDINAND, tirant son épée.

Eh bien, vous m'y forcez mon père,
Leur sang....

LE PRÉSIDENT.

C'est donc à moi d'accomplir mon dessein;
Voyons si ton épée ira chercher mon sein.

FERDINAND.

Qui? moi?... jamais! jamais!

(Il jette son épée.)

LE PRÉSIDENT.

Allez, qu'on m'obéisse.

MILLER.

Barbare, crains un père; on me rendra justice;
J'irai, j'irai du prince embrasser les genoux.

LE PRÉSIDENT.

Emmenez-la.

FERDINAND.

Mon père! Ah! que votre courroux
Se laisse désarmer! Un fils qui vous implore....

LE PRÉSIDENT.

Qu'on l'entraîne.

FERDINAND.

Arrêtez! Un mot, un mot encore.
Mes prières, mes pleurs n'ont pu vous émouvoir;
Vous m'y forcez enfin.... craignez mon désespoir.
Vous allez la plonger dans le séjour du vice;

Vous la déshonorez par ce honteux supplice!...

(L'amenant sur le devant de la scène.)

Eh bien, moi, du remords bravant aussi les traits,
Je divulgue partout vos horribles secrets;
Le respect, la vertu n'ont rien qui me retienne;
Notre honte à tous deux suivra d'abord la sienne.
Maintenant, poursuivez, je la livre à vos coups.

(Il sort.)

LE PRÉSIDENT.

(Aux gens de justice, après un silence.)

Dieu!... Cette fille est libre; allez, retirez-vous.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

(Même décoration qu'au second acte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRÉSIDENT, WURM.

LE PRÉSIDENT.

Je n'en puis revenir! mon trouble, ma colère....
Il aurait sans remords déshonoré son père!

WURM.

Suivez donc mes conseils.

LE PRÉSIDENT.

En effet, je conviens....
Mais, Wurm, votre projet....

WURM.

Qu'importent les moyens?
Vous voulez du major étouffer la tendresse:
Où la contrainte échoue, il faut user d'adresse.

LE PRÉSIDENT.

Cependant....

WURM.

Le succès ne peut être douteux.

LE PRÉSIDENT.

Vous croyez?

WURM.

Le major est jeune, impétueux,
L'amour va dans son cœur jusqu'à la frénésie;

Il nous faut en ce cœur porter la jalousie;
Et, de la politique appliquant les leçons,
Sur l'objet de ses feux lui donner des soupçons.
D'un scrupule insensé ne soyez point victime:
Pour vous sauver, monsieur, tout devient légitime;
Votre salut enfin doit l'emporter sur tout,
Et la nécessité pleinement vous absout.

LE PRÉSIDENT.

Il est vrai. Mais comment déterminer Louise....

WURM.

Je m'en charge. A nos lois vous la verrez soumise,
Comptez-y.

LE PRÉSIDENT.

Mais mon fils sera bientôt instruit:
Alors de nos efforts nous perdons tout le fruit.
Prévoyez quels malheurs sa fureur peut produire.

WURM.

Reposez-vous sur moi du soin de tout conduire;
Jusqu'aux moindres détails mon plan est arrêté.
Miller ne sera point remis en liberté
Que tous n'aient devant moi fait serment de se taire,
Et de tenir caché ce dangereux mystère.

LE PRÉSIDENT.

Eh! qu'est-ce qu'un serment, Wurm?

WURM.

Soyez rassuré;
Pour ces petites gens, un serment est sacré.

LE PRÉSIDENT.

Oui, ce hardi projet.... en effet, plus j'y pense....
Ah! Wurm, s'il réussit, par quelle récompense....

WURM.

Il n'en faut pas. L'insulte est commune entre nous,
Et je sers ma vengeance en travaillant pour vous.
Je vais porter d'abord, pour entamer l'affaire,
Cet ordre d'arrêter et la tante et le père.

LE PRÉSIDENT.

Wurm, quelle extrémité!

WURM.

C'est l'unique moyen.
Je vous réponds de tout, monsieur, ne craignez rien.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LE PRÉSIDENT.

Ce misérable Wurm! quelle infernale ruse!
Et j'ai pu.... mon danger doit me servir d'excuse!...
Que ce Wurm est adroit!... oui, je dois le savoir!...
Il fit naître en mon cœur le besoin du pouvoir;
Il détruisit l'obstacle à ma haute fortune....
Ah! souvent ce penser me pèse et m'importune!
Ses conseils, m'écartant du chemin de l'honneur,
M'ont donné la puissance, et ravi le bonheur!...
Peut-être est-ce un remords encor qu'il me prépare!...
Et de mes volontés je souffre qu'il s'empare!
Un complice est un maître!... ô pénibles combats!
Mais non, je ne saurais revenir sur mes pas...
C'est la comtesse!

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT.

LA COMTESSE.

Eh bien, que venez-vous m'apprendre,
Monsieur? qu'avez-vous fait? quel espoir dois-je prendre?

LE PRÉSIDENT.

Ah! d'un jeune insensé, madame, ayez pitié.
Par un premier penchant il se croyait lié;
Il pensait (à son âge erreur bien naturelle)
Que l'honneur exigeait qu'il demeurât fidèle.
Ne précipitez rien, et pour vous et pour lui.
J'espère à vos genoux le conduire aujourd'hui,
Revenu pour jamais de son délire extrême.
Oui, j'ose m'en flatter; cette fille elle-même,
Celle qui sur son cœur a pris tant de pouvoir,
Est, dit-on, disposée à le rendre au devoir.
Soit crainte, soit raison, elle cherche avec zèle
Un moyen, quel qu'il soit, de le détacher d'elle;
Elle renonce à lui.... tout l'atteste du moins.

LA COMTESSE.

(A part.)

Louise?... Oui, de Miller les conseils et les soins....
Il se peut en effet.... Pour un père qu'elle aime
Elle se sacrifie et s'immole elle-même.

LE PRÉSIDENT.

Enfin tout me rassure; et j'ai lieu d'espérer
Que les torts de mon fils pourront se réparer,

Si, coupable envers vous de cet outrage insigne,
De vos bontés encore il peut vous sembler digne.

LA COMTESSE.

Monsieur....

LE PRÉSIDENT.

Mais pardonnez; un éclaircissement,
Un avis, que le prince exige en ce moment,
Me force à vous quitter; excusez....

LA COMTESSE.

Point d'excuse;
Vous ne m'en devez pas.

(Le président sort.)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE.

Est-ce lui qui s'abuse?
Le major.... je ne sais, mais cet espoir soudain,
Son fils qui, dès ce jour, doit rechercher ma main,
Louise à nous servir tout à coup amenée,
Et même par ses soins hâtant mon hyménée!...
Tout cela m'est suspect, et je soupçonnerais
Qu'il dérobe à mes yeux quelques desseins secrets.
Pour atteindre son but quelle voie a-t-il prise?
Il est puissant!... ma crainte égale ma surprise.
J'entrevois un complot; mais comment dévoiler....

SCÈNE V.

LA COMTESSE, JOSEPH.

JOSEPH.

Madame....

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc ?

JOSEPH.

On voudrait vous parler.

LA COMTESSE.

Je vous l'ai déjà dit, je n'y suis pour personne.

JOSEPH.

Il est vrai, je le sais ; mais madame est si bonne,
Et cette pauvre enfant tout en pleurs....

LA COMTESSE.

Qui ?

JOSEPH.

Pardon,
C'est cette jeune fille....

LA COMTESSE.

A-t-elle dit son nom ?

JOSEPH.

C'est Louise Miller, que ce matin....

LA COMTESSE.

Louise ?
Louise ! ah ! qu'elle vienne, allez, qu'on l'introduise.

(*Le domestique sort.*)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, ensuite LOUISE.

LA COMTESSE.

Elle me cherche! moi! que vais-je apprendre, hélas!
Quel dessein, quel malheur conduit ici ses pas?
Déjà le président peut-être.... ah! qu'elle vienne!
S'il est en mon pouvoir de soulager sa peine....

LOUISE.

Ah! madame!... excusez.... j'embrasse vos genoux!

LA COMTESSE.

Le trouble où je vous vois....

LOUISE.

Par pitié, sauvez-nous,
Sauvez mon père.

LA COMTESSE.

Quoi! quel danger le menace?

LOUISE.

Non, il n'est pas coupable, et tout autre en sa place...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc? rappelez le calme en vos esprits.

LOUISE.

Chez mon père, tantôt, le président, son fils....
Madame, ils sont venus, se sont trouvés ensemble.

LA COMTESSE.

O ciel! tous deux?

LOUISE.

Tous deux.

LA COMTESSE.

Achevez. Ah ! je tremble !

LOUISE.

Comment vous retracer cet horrible moment ?
L'effroi m'avait ravi presque tout sentiment.
Le président, je crois, m'a d'abord insultée....
Oui, bien cruellement, hélas ! il m'a traitée !
Nos prières, nos pleurs ne pouvaient le toucher ;
Du sein de ma famille il venait m'arracher ;
Il voulait m'enfermer dans un séjour infâme.

LA COMTESSE.

Se peut-il ? vous, Louise ?

LOUISE.

Oui, moi-même, madame.
Mon père.... en cet instant d'épouvante et d'horreur,
Il n'a plus écouté que sa juste fureur ;
Bravant du président la puissance et la rage,
Il a versé sur lui le mépris et l'outrage....
Ferdinand, égaré, voulait me secourir....
Moi, je tombai sans force, hélas ! je crus mourir....
Je ne sais qui daigna nous prêter assistance ;
Mais lorsque je revins au jour, à l'existence,
Tout avait disparu, tout ; je cherche, et je voi
Que ma tante et mon père étaient seuls près de moi.

LA COMTESSE.

Et c'est le président.... Grand Dieu ! puis-je le croire ?
Aurait-il donc perdu jusqu'au soin de sa gloire ?
Enfin vous êtes libre.

LOUISE.

Hélas ! protegez-nous.

LA COMTESSE.

Le repentir sans doute a calmé son courroux;
Désormais....

LOUISE.

Son pouvoir peut encor nous atteindre.

LA COMTESSE.

Le péril est passé, vous n'avez rien à craindre.

LOUISE.

Qu'importent mes dangers? je ne crains rien pour moi;
Mais mon père! mon père!

LA COMTESSE.

Ah! comptez sur ma foi;
Je préviendrai les maux que votre amour redoute;
Mes soins....

LOUISE.

De vos bontés je ne fais aucun doute;
Mais à mon cœur troublé qui peut rendre la paix?
Le président, dit-on, ne pardonne jamais.
Tôt ou tard sa vengeance....

LA COMTESSE.

Eh bien, que puis-je faire?
Parlez.

LOUISE.

A ses regards dès demain nous soustraire.
Oui, vous aviez raison, madame, et vos avis,
Je le vois maintenant, doivent être suivis.
Ce jour a détrompé ma crédule ignorance;
Il faut partir, la fuite est ma seule espérance;
Ferdinand.... il m'aimait! ô regrets superflus!
Il m'oublîra peut-être en ne me voyant plus....

Il le doit, il le faut, c'est ma plus chère envie.
Moi-même d'autres soins vont occuper ma vie :
Je me dois tout entière à l'auteur de mes jours ;
Je vais quitter ces lieux, je vais fuir pour toujours....
Mais hâtez mon départ.... il m'aime, je l'adore....
Éloignez-moi, voilà la grâce que j'implore.

LA COMTESSE.

Songez-y, ce départ doit être sans retour ;
Réfléchissez encore ; et s'il arrive un jour
Que, loin de Ferdinand, de regrets poursuivie....

LOUISE.

Ferdinand !... c'est à vous que mon cœur le confie :
Le vôtre, je le sais, est noble et généreux.
Il sera votre époux !... vous le rendrez heureux ;
Vous me le promettez, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE.

Moi ? Louise !...

LOUISE.

Il sera votre époux !... Le ciel vous favorise !
Oui, vous pourrez le voir, l'entendre chaque jour ;
Vous pourrez sans remords lui peindre votre amour ;
Il le partagera ! mais, pour grâce dernière,
Rappelez-vous du moins qu'il m'aima la première :
Ma perte, je le sens, lui coûtera des pleurs ;
Ménagez, excusez quelque temps ses douleurs ;
Et si mon souvenir parfois trouble son âme,
S'il m'accorde un regret, pardonnez-lui, madame.

LA COMTESSE.

C'en est trop ! à sa voix je ne puis résister !...
Quoi ! mon nom servirait à les persécuter !

Je pourrais abuser... c'est le ciel qui m'inspire !
Oui, le prince, à l'instant... j'ai sur lui quelque empire;
Il connaîtra par moi toute la vérité,
Tant d'amour, de vertu, de générosité.

LOUISE.

Vous sortez ?

LA COMTESSE.

En effet, il faut que je vous quitte.

LOUISE.

Ne consentez-vous pas à protéger ma fuite ?

LA COMTESSE.

Je ne puis m'expliquer; le temps est précieux.
Allez, ne restez pas davantage en ces lieux.

LOUISE.

Eh quoi !...

LA COMTESSE.

Je vous verrai demain, ce soir peut-être;
Adieu, vous apprendrez alors à me connaître.

SCÈNE VII.

LOUISE.

Elle sort! m'abandonne! Ah! que dois-je penser ?
De nos malheurs sans doute elle a pu se lasser !
Me quitter sans un mot, lorsque je la conjure
De seconder... mais non, non, je lui fais injure:
Au destin qui m'accable elle a pris trop de part;

Déjà ses soins peut-être assurent mon départ.
Oui, je dois de mon sort me reposer sur elle.

SCÈNE VIII.

WURM, LOUISE.

WURM, à un domestique qui le suit.

Veille autour de ces lieux; je compte sur ton zèle.

LOUISE.

Ah! puissé-je en fuyant recouvrer le repos!

WURM, à Louise.

Demeurez.

LOUISE.

Monsieur Wurm!

WURM.

Je vous trouve à propos.

LOUISE.

Moi! quel motif?...

WURM.

J'allais chez vous, mademoiselle.
Je dois vous annoncer une triste nouvelle.

LOUISE.

Parlez, monsieur.

WURM.

Miller m'a chargé de vous voir.

LOUISE.

Mon père? où donc est-il?

WURM.

Que votre désespoir...

LOUISE.

Que fait mon père?

WURM.

Eh bien, puisqu'il faut vous instruire...

LOUISE.

Achevez.

WURM.

En prison on vient de le conduire.

LOUISE.

En prison! lui? pourquoi? quel est donc son forfait?

WURM.

Il fut commis pour vous; il est grand en effet;
La suite, je le crains, en peut être sinistre.

LOUISE.

Expliquez-vous.

WURM.

Du prince insulter le Ministre!
Le menacer!

LOUISE.

O ciel!

WURM.

D'un pareil attentat
Le châtiment importe au repos de l'État.

LOUISE.

Mon Dieu, ne permets pas que ma foi s'affaiblisse!
Je pourrais à la fin douter de ta justice!

WURM.

Songez....

LOUISE.

Quoi ! je renonce à celui que j'aimais ;
Je consens à le fuir, à ne le voir jamais ;
Un seul attachement me reste et me console ;
Je n'ai plus que mon père... et c'est moi qui l'immole !
C'en est trop ! c'en est trop !

WURM.

Un tel coup, j'en convien,
Surpasse....

LOUISE.

Poursuivez, et ne me cachez rien :
Parlez, quel est le sort qui menace mon père ?

WURM.

S'il faut vous l'avouer....

LOUISE.

Parlez, point de mystère.

WURM.

Le baron, qui peut tout, jure de se venger,
Et les jours de Miller sont peut-être en danger.

LOUISE.

En danger !... ah ! je cours partager sa souffrance.
Mes soins....

WURM.

Vous vous flattez d'une vaine espérance :
Vous ne sauriez le voir ; et des ordres exprès....

LOUISE.

Il n'importe.

WURM.

Arrêtez ! Suspendez vos regrets.

Je vous l'ai déjà dit, c'est Miller qui m'envoie :
Vous pouvez le sauver.

LOUISE.

Comment? par quelle voie?
Que faut-il?... Je consens.... ne me trompez-vous pas?

WURM.

Moi? votre intérêt seul conduit ici mes pas.
De ce honteux soupçon vous rougirez, j'espère.
Oui, lisez cet écrit.

(Il lui donne une lettre.)

LOUISE.

C'est la main de mon père.

(Elle lit.)

« Rassemble tout ton courage, mon enfant.... Ta « tante et moi nous sommes dans les fers.... On nous « menace des plus cruels châtiments; on nous menace « de nous oublier dans le fond d'un cachot.... Que « sais-je?... J'ai offensé le président; il est implaca- « ble, il nous hait, et il est capable de tout. Wurm « assure que tu peux faire tomber nos chaînes.... Je « ne t'ordonne rien; mais si tu en as la force.... O ma « fille, nous sommes bien malheureux!... »

Oui; le devoir, mon cœur m'appelle à son secours.
Parlez, qu'exige-t-on? ma liberté? mes jours?
Tout, tout est à mon père!

WURM.

Ainsi, d'un cœur docile....

LOUISE.

Que dois-je faire, enfin?

WURM.

Le moyen est facile.

LOUISE.

Quel est-il?

WURM.

De vous seule il dépend.

LOUISE.

Mais encor?

WURM.

Il faut entièrement dégager le major....

LOUISE.

De ses serments? Déjà l'on a su m'y contraindre;
Le sacrifice est fait, l'on n'a plus rien à craindre;
Loin de lui, dès demain, je veux porter mes pas:
Tous nos nœuds sont rompus.

WURM.

Vous ne m'entendez pas.
C'est trop peu de le fuir; le devoir vous l'ordonne:
Il faut que ce soit lui, lui qui vous abandonne.

LOUISE.

Pouvez-vous l'espérer?

WURM.

A vous l'on a recours;
Le succès est certain avec votre secours.

LOUISE.

Il ne saurait douter d'un cœur dont il est maître:
Je ne puis le forcer à me haïr?

WURM.

Peut-être.
Quoi qu'il en soit, du moins nous allons le tenter.

Écrivez le billet que je vais vous dicter.
Voici tout ce qu'il faut.

LOUISE.

Écrire? à qui?

WURM.

Qu'importe?
A suivre mes conseils un père vous exhorte;
Son salut....

LOUISE, allant s'asseoir près d'une table à écrire.

J'obéis.

WURM, dictant.

« Tout est rompu, mon cher comte....

LOUISE.

Mon cher comte?

WURM.

Écrivez.

(Il dicte.)

« Il faut que je renonce à l'espérance d'épouser le
« major.

LOUISE.

Hélas!

WURM.

Avez-vous mis?

LOUISE.

Monsieur Wurm!...

WURM.

Poursuivez.

LOUISE.

Mais à qui ce billet?

WURM.

Songez à votre père.

LOUISE.

Dieu! je croyais avoir épuisé ta colère?

(Elle écrit.)

WURM.

Fort bien.

(Il dicte.)

« Pardonnez-moi donc d'avoir voulu un moment sa-
« crifier à l'ambition l'amour que vous m'inspirez. »

LOUISE.

Non, non, jamais je n'écrirai cela!
C'est un arrêt de mort que vous me dictez là.
M'avouer criminelle! Aisément je pénètre
Que c'est pour Ferdinand que j'écris cette lettre.
On veut guérir son cœur par ce honteux détour;
On veut que le mépris étouffe son amour.
Je ne puis consentir à perdre son estime.
Non; que le président me prenne pour victime;
Je puis tout supporter, la prison, le trépas;
Mais ce billet affreux, je ne l'écrirai pas.

WURM.

Je n'ai pas prétendu vous en faire un mystère.
Pour rendre le major au devoir, à son père,
J'aurais entre ses mains fait tomber ce billet.
Vous ne le verrez plus, vous partez, c'en est fait;
Qu'importe qu'il vous juge inconstante et volage?
Qu'importe de ses nœuds quel moyen le dégage?
Cependant vous sauviez un père infortuné :

Il est captif, bientôt il sera condamné;
Enfin vous savez trop quel péril le menace.
Eh bien, le président vous offre encor sa grâce:
Écrivez cette lettre, il pardonne à ce prix
D'un vieillard criminel l'audace et les mépris.
Miller à son secours lui-même vous appelle....
Vous ne répondez rien?... Adieu, mademoiselle.

LOUISE.

Arrêtez! arrêtez!... mon père est dans les fers!...
Quoi! ce n'est point assez des maux qu'il a soufferts,
Il faut pour le sauver que je me déshonore!...
Eh bien, soit, j'y consens... que puis-je craindre encore?
Mes tourments sont au comble, et mes pleurs superflus;
Tout m'est indifférent, je ne réfléchis plus;
Je m'abandonne enfin au malheur qui m'entraîne.
De mon père, en mourant, je dois rompre la chaîne;
C'est là mon seul espoir. Dictez, j'écrirai tout:
Oui, dictez.

WURM.

Puisqu'enfin votre cœur s'y résout,
Poursuivez.

LOUISE.

C'est écrit.

WURM, dictant.

« Vous seul m'occuperez désormais; vous me verrez
« toujours constante.

LOUISE.

Bien! bien! toujours constante.

WURM, dictant.

« Louise. »

LOUISE.

Cette lettre en effet doit remplir votre attente,
Monsieur; l'art de tromper ne peut aller plus loin.

WURM.

Donnez donc.

LOUISE.

Et l'adresse?

WURM.

Il n'en est pas besoin.

LOUISE.

Ah! j'entends.

WURM.

Écoutez. Des soupçons peuvent naître:
En tout temps, en tout lieu vous devrez reconnaître
Que vous avez écrit ce billet librement.

LOUISE.

Quoi! monsieur....

WURM.

Vous allez en faire le serment.

LOUISE.

Ah! vous n'oubliez rien. Oui, monsieur, je le jure.

WURM.

Il suffit. Qu'à présent votre cœur se rassure.
Mais, songez-y, Louise, une indiscrétion,
Un mot qui produirait une explication,
Miller est pour jamais replongé dans les chaînes.
Sachez d'un tel remords vous épargner les peines.
Allez, rassurez-vous; quittez cette maison;
Votre père à l'instant va sortir de prison.

(Comme il s'éloigne, le domestique reparait.)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Wurm !

WURM.

Eh bien, qu'est-ce ? et que viens-tu m'apprendre?
Dis.

LE DOMESTIQUE.

Le major s'approche, et pourrait vous surprendre.

WURM.

Le major?

LE DOMESTIQUE.

Oui.

WURM.

Tu vas lui rendre ce billet ;
Mais viens, suis-moi, je veux t'expliquer mon projet.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

LOUISE, ensuite FERDINAND.

LOUISE.

La force m'abandonne, et ma raison chancelle !...
C'en est fait ! Ferdinand va me croire infidèle !
Et ma bouche jamais ne lui peut découvrir....

FERDINAND.

Louise !

LOUISE.

A mes regards, ô ciel! qui vient s'offrir?
C'est lui! c'est lui!... Mon Dieu, soutenez mon courage!

FERDINAND.

Toi, dans ces lieux?... Que vois-je? est-ce un nouvel outrage?
Tes larmes, ta pâleur.... Dissipe mon effroi,
Quel malheur imprévu.... Louise, réponds-moi;
Chez nos persécuteurs enfin que viens-tu faire?

LOUISE.

Vous voyez.... je ne sais.... la comtesse.... mon père...
Ferdinand, par pitié, ne m'interrogez pas.

FERDINAND.

Comment? explique-toi; d'où naît ton embarras?

LOUISE.

Vers la comtesse....

FERDINAND.

Eh bien?

LOUISE.

Redoutant l'infamie,
Je venais....

FERDINAND.

Implorer, prier notre ennemie?
Toi, Louise? Ah! pourquoi mendier ses secours?
Va, c'est à ma tendresse à veiller sur tes jours.

LOUISE.

Ferdinand!

FERDINAND.

Oui, bannis cette terreur extrême.

LOUISE.

Ferdinand, croyez-vous que Louise vous aime?

FERDINAND.

Que dis-tu! je mourrais plutôt que d'en douter!
Vainement on s'applique à nous persécuter;
J'entrevois leurs complots, et l'espoir qui les guide.

LOUISE.

Non, ne les croyez point, je ne suis pas perfide,
Je ne vous trahis pas, je vous garde ma foi,
Et l'apparence en vain s'élève contre moi.

FERDINAND.

Louise, quels discours?

LOUISE.

Qu'ai-je dit? je m'égare!
Mon père!... mes serments!...

FERDINAND.

Les fureurs d'un barbare
Ont troublé tes esprits.

LOUISE.

Laissez-moi, laissez-moi....
Il faut nous séparer.

FERDINAND.

Louise, explique-toi.

LOUISE.

Sa haine!... ses mépris!... le devoir me l'ordonne!

FERDINAND.

Écoute....

LOUISE.

Je le sens, la raison m'abandonne!...

Non, ne me suivez pas, demeurez en ce lieu....
Demain, vous apprendrez.... vous saurez tout.... Adieu.

(Elle sort.)

FERDINAND.

Que dit-elle? pourquoi ce désespoir, ces larmes?...
Ah! suivons-la, je veux dissiper ses alarmes.

(Comme le major s'éloigne, Wurm parait sur un côté du théâtre avec le domestique, auquel il remet la lettre.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

(La scène se passe chez Miller. Il fait nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE. (Elle écrit.)

Oui, connais mes tourments, plains une infortunée!...
Il le fallait!... j'ai dû remplir ma destinée!
Le désespoir d'avance a marqué tous mes jours;
Et pourquoi vivre encor, s'il faut souffrir toujours?
Cet horrible billet.... il le lit à cette heure!
C'en est fait!... Ferdinand! c'est sur toi que je pleure!
Quand ce récit fidèle et ces derniers adieux
Feront tomber le voile étendu sur tes yeux,
Lorsque, attestant ma foi, ces tremblants caractères
T'auront de nos malheurs éclairci les mystères,
Oh! de quel désespoir ton cœur sera troublé!
A cette idée, hélas! mon courage ébranlé....
Non, il vaut mieux pour lui, mon cœur me le révèle,
Me savoir au tombeau que me croire infidèle.
Achevons cette lettre, et suivons mon dessein.

SCÈNE II.

MILLER, LOUISE.

MILLER.

La voilà! mon enfant!

LOUISE.

Ah!

MILLER.

Viens, viens sur mon sein,
Ma Louise! ma fille?

LOUISE.

O mon père! mon père!
Je vous revois!

MILLER.

C'est toi qui finis ma misère;
Un sacrifice affreux!... je n'ai d'appui que toi.

LOUISE.

Ma tante ne vient pas.

MILLER.

Elle était avec moi.
Nous comptions t'embrasser lors de notre arrivée;
Mais en entrant ici ne t'ayant point trouvée,
Inquiets sur ton sort, qu'on semblait nous cacher,
Nous sommes ressortis tous deux pour te chercher.
Ma sœur chez nos amis s'informe par la ville:
Elle ne peut tarder.

LOUISE.

Allons, je suis tranquille.

MILLER.

Demain nous causerons; tu sauras quel dessein
Je....

LOUISE.

Demain, dites-vous?

MILLER.

Oui, ma fille.

LOUISE.

Demain!

MILLER.

Sans doute. Qu'as-tu? parle.

LOUISE.

Embrassez-moi, mon père.

MILLER.

Qu'est-ce à dire? ces pleurs, cette douleur amère....

LOUISE.

Qui? moi, je suis heureuse.

MILLER.

Oui, tu peux l'être un jour.
Cesse donc de nourrir un si funeste amour.
Ici, seule, irritant l'ennui qui te dévore,
Du major, j'en suis sûr, tu t'occupais encore;
Cet écrit....

LOUISE.

O ciel!

MILLER.

Non, tu n'y dois plus pènser,

(En allant prendre la lettre.)

Entre vous tout rapport désormais doit cesser.

LOUISE.

Ne lisez pas, mon père ! A vos pieds que j'embrasse....

MILLER.

Lève-toi ; quel discours? Je frémis !

LOUISE.

Grâce ! grâce !

Ne ne me maudissez pas... ayez pitié de moi !

MILLER.

Qu'est-ce donc? chaque instant ajoute à mon effroi.
Lisons.

(Il lit.)

« On vous a trompé, Ferdinand ; je ne vous ai point « trahi, je n'ai jamais cessé de vous aimer. Cette lettre « infâme qui m'accuse à vos yeux, ils me l'ont dictée, « ils m'ont forcée de l'écrire. J'ai dû payer de ce sa- « crifice la liberté de mon père. J'avais juré de garder « le silence sur ce complot odieux....

LOUISE.

Mon père....

MILLER. (Il lit.)

« Mais la mort dégage de tous les serments ; et lorsque « cette lettre vous sera remise, votre Louise n'existera « plus.... »

O ciel !... toi, mourir, toi, ma fille?

LOUISE.

C'est trop de mes malheurs fatiguer ma famille.
Oui, mon cœur est brisé du coup que je reçoi :
Le fardeau de la vie est trop pesant pour moi.

MILLER.

Mourir!.... Eh! que veux-tu sans toi que je devienne?
J'existe par toi seule, et ta vie est la mienne.

LOUISE.

Consolez-vous, mon père; un paisible avenir
Vous rendra moins amer mon triste souvenir :
Au milieu des dangers il vous eût fallu vivre;
Des persécutions ma perte vous délivre.
Quant à moi, réservée à des tourments nouveaux,
J'ai déjà trop souffert, j'ai besoin de repos.

MILLER.

Louise, si ta perte est par toi résolue,
Toute ma vigilance est ici superflue,
Je le sens; j'aurais beau m'attacher sur tes pas,
Mes efforts, malgré toi, ne te sauveraient pas :
Chaque objet, secondant ta criminelle envie,
Peut servir d'instrument pour terminer ta vie.
Oui, tu peux de tes jours éteindre le flambeau.
Mais tout n'est pas fini quand on entre au tombeau :
Ma fille, il est un Dieu; notre âme est immortelle;
Il est une justice immuable, éternelle.
Veux-tu te présenter au juge des humains
Couverte de ton sang répandu par tes mains?
Songes-y, mon enfant, ce mot doit te confondre :
Dieu t'interrogera, que pourras-tu répondre?

LOUISE.

Arrêtez.... votre voix me glace de terreur!

MILLER.

Eh bien, abjure donc une coupable erreur;

Dans ton cœur égaré que la vérité brille :
Cède, cède à mes pleurs, conserve-moi ma fille ;
Prends pitié de ton père et de ses cheveux blancs ;
Laisse un dernier soutien à mes pas chancelants ;
Je n'ai que toi ; ta main doit fermer ma paupière ;
Ne m'abandonne pas ; exauce ma prière :
Délaissé, pauvre, en proie à des vœux superflus,
Hélas ! qui m'aimera quand tu ne sera plus ?

LOUISE, à part.

O ciel !

MILLER.

De mes terreurs que ta voix me délivre.
N'est-ce pas, mon enfant, tu me promets de vivre ?

LOUISE, à part.

Qu'ai-je fait ?

MILLER.

Tu seras l'appui de mes vieux jours.

LOUISE, prend la lettre des mains de Miller, et la déchire.

Prolongeons son erreur !

MILLER.

Ah ! tu m'aimes toujours !
Oui, cet écrit fatal, que ta main le détruise.
Mon unique trésor, ma fille, ma Louise....
Des larmes de bonheur s'échappent de mes yeux.

LOUISE.

O mon père !

MILLER.

Bientôt nous quitterons ces lieux :
Pour te rendre le calme il n'est rien qui me coûte.

LOUISE.

J'entends quelqu'un ; on vient : c'est ma tante, sans doute.
Ah ! dans ses bras encor.... Ciel !

SCÈNE III.

LOUISE, FERDINAND, MILLER.

FERDINAND.

D'où naît ton effroi ?
Quel trouble à mon aspect s'est emparé de toi ?
Louise, on ne craint rien quand on est sans reproche ;
D'où vient donc que ton front pâlit à mon approche ?

MILLER.

Mais, monsieur le baron....

FERDINAND.

Ah ! Miller, vous voici ?

MILLER.

Dans un pareil moment qui vous conduit ici ?
Que voulez-vous enfin ? est-ce une heure opportune ?...

FERDINAND.

Ma visite en effet doit paraître importune ?
Je le sais. Autrefois, dans ce même séjour,
L'empressement, la joie accueillaient mon retour ;
On le disait du moins, et j'aimais à le croire.
Les temps sont bien changés !

MILLER.

Ah! de votre mémoire
Bannissez pour jamais un fatal souvenir.

FERDINAND.

Oui, vous avez raison, Miller, tout doit finir.

MILLER.

Eh bien, retirez-vous; de cette infortunée
Vous avez trop longtemps troublé la destinée:
Laissez-nous donc, monsieur, et, par humanité,
Cessez de mettre obstacle à sa tranquillité.

FERDINAND.

Tu ne dis rien, Louise.

MILLER.

Ah! veuillez me promettre....

FERDINAND.

C'en est trop! parle enfin; connais-tu cette lettre?

LOUISE.

Ciel!

MILLER.

Vous voyez ses pleurs, vous devez l'épargner.

LOUISE, à part.

Si mon père un moment se pouvait éloigner!

FERDINAND.

Non, à sa trahison je ne saurais survivre!
Mais, parle, ce billet que le hasard me livre,
Réponds, est-il de toi?

LOUISE.

Je ne puis le nier.

FERDINAND.

Ciel! que dis-tu?

MILLER.

Major!...

FERDINAND.

Mais pourquoi t'effrayer?
L'innocence troublée elle-même s'accuse.
A croire un tel forfait mon âme se refuse :
Oui, cesse de me voir comme un juge irrité;
Je suis calme à présent, dis-moi la vérité.
N'est-ce pas, cette lettre....

LOUISE.

Est de moi. Je mérite....

FERDINAND.

Non, te dis-je.... tais-toi.... tu ne l'as point écrite,
Ce n'est pas là ta main; ces traits mal imités....
Non, ton cœur n'est pas fait pour tant de faussetés!...
Prends pitié du tourment où le doute me plonge;
Oui, rends-moi le bonheur, fût-ce par un mensonge;
Qu'importe? trompe-moi, j'y consens, je le veux;
Dis : « Je suis innocente; » et tu combles mes vœux.

LOUISE.

Ne m'interrogez plus.

FERDINAND.

Quoi! d'un pareil outrage....

MILLER.

Non, de voir leurs tourments je n'ai plus le courage!
Dans l'horreur des cachots quand je devrais périr,
C'en est fait, il le faut, je vais tout découvrir.

FERDINAND.

Que dites-vous?

LOUISE.

Mon père ! ah ! je vous en supplie....

MILLER.

Non, ton honneur....

LOUISE.

Songez au serment qui nous lie.

MILLER.

Imposé par la force il ne peut m'engager :
Je ne puis plus longtemps te laisser outrager.
Oui, d'une trahison ma fille est incapable,
Major, elle vous aime, elle n'est point coupable.

FERDINAND.

Elle m'aime ! elle m'aime ! O ciel ! il se pourrait !
Cet écrit....

MILLER.

J'en pénètre à présent le secret.
Non, je n'accepte pas cet affreux sacrifice ;
Je dois de leurs complots dévoiler l'artifice.

FERDINAND.

Expliquez-vous.

LOUISE.

Eh bien, c'est à moi de parler ;
En cet instant fatal je puis tout révéler.

FERDINAND.

Louise !...

LOUISE.

Mais, mon père, ici votre présence....

MILLER.

Te doit encourager à rompre le silence.

LOUISE.

Non, permettez plutôt....

MILLER.

Laissons de vains débats;
Dans un pareil moment je ne te quitte pas.

LOUISE, à part.

Ciel!

FERDINAND.

Oui, restez, Miller; oui, tout vous y convie:
Contraignez la cruelle à me rendre la vie.

LOUISE, à part.

Je ne puis l'éloigner; et déjà vers mon cœur....

FERDINAND.

Parle, ne tarde plus à me rendre au bonheur.

LOUISE.

Eh bien, il est trop vrai, victime obéissante,
Je vous aimai toujours, et je suis innocente.

FERDINAND.

Se peut-il?

LOUISE.

Cette lettre....

FERDINAND.

Achève.

LOUISE.

Oui, Wurm, tantôt....
Mon père en criminel plongé dans un cachot....

FERDINAND.

Grand Dieu!

LOUISE.

Pour le sauver.... il m'a fallu souscrire....
Et cette lettre.... Wurm me força de l'écrire.

FERDINAND.

Ai-je bien entendu?

MILLER.

Telle est la vérité.

FERDINAND.

Il n'est donc plus d'obstacle à ma félicité!
Innocente!.... ah! mon cœur me le disait sans cesse.
Eh bien, fuyons tous trois; le temps, le péril presse;
Oui, quittons ce séjour, et qu'en d'autres climats
Les liens les plus doux....

MILLER.

Non; ne l'espérez pas.
A se justifier j'ai dû forcer ma fille;
Mais vous n'appartiendrez jamais à ma famille.

FERDINAND.

Miller!

MILLER.

J'ai prononcé : vous ne la verrez plus;
Étouffez un amour et des vœux superflus.

FERDINAND.

Louise....

MILLER.

Obéira; je suis père, et j'ordonne.

LOUISE, à part.

Tous mes efforts sont vains.... la force m'abandonne....

(Elle tombe dans un fauteuil.)

FERDINAND.

Cruel! de votre fille ayez pitié du moins!
Voyez son trouble affreux!.... Va, compte sur mes soins,
Compte sur mon amour, sur ma persévérance.
Nous fléchirons ton père, oui, reprends l'espérance;
Un jour, de son aveu, tu recevras ma foi;
L'avenir....

LOUISE.

L'avenir? il n'en est plus pour moi.

FERDINAND.

Comment?

LOUISE.

Oui, c'en fait.... l'horreur qui m'environne....

MILLER.

Qu'est-ce donc?

LOUISE.

Ah! priez le ciel qu'il me pardonne.

MILLER.

Ma fille!

FERDINAND.

Quel discours!

LOUISE.

C'est un dernier adieu:
Je vais dans un instant paraître devant Dieu.

FERDINAND.

Non, tu vivras pour moi; dissipe tes alarmes.

MILLER.

Quel soupçon!

LOUISE.

Écoutez, et retenez vos larmes.

De ne rien révéler j'avais fait le serment :
La mort seule a pu rompre un tel engagement ;
Le poison....

MILLER.

Malheureuse !

FERDINAND.

O ciel ! empoisonnée ?
Nos secours....

LOUISE.

Seraient vains.... ma vie est condamnée....

FERDINAND.

Ah ! le même tombeau....

LOUISE.

Non ; vivez, Ferdinand....
Prenez soin de mon père... Adieu... C'est maintenant....
(A Miller.)
Votre main.

MILLER.

Mon enfant !

FERDINAND.

Chère et triste victime !

LOUISE.

Calmez ce désespoir.... J'emporte ton estime....
Mon père me pardonne.... et je meurs dans vos bras.

(Elle meurt.)

FERDINAND.

Louise.... écoute-moi !.... ne m'abandonne pas.

MILLER.

Ma fille !

FERDINAND.

Ah! ne crois pas que ta mort nous sépare!

SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

MADAME RONSBERG, MILLER, LOUISE, FERDINAND, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

(Derrière le théâtre.) (Sur la scène.)

Où sont-ils? où sont-ils? Votre hymen se prépare;
Le prince a consenti. Ses bienfaits éclatants
Répandus sur tous deux....

FERDINAND.

Madame, il n'est plus temps.

LA COMTESSE ET MADAME RONSBERG.

Louise!

MILLER.

Elle est morte.

FERDINAND.

Oui, morte!... Je veux la suivre....
Et je jure à ses pieds de ne pas lui survivre....

(Il tombe évanoui à ses pieds.)

FIN DE L'INTRIGUE ET L'AMOUR.

LE ROMAN,

COMÉDIE.

NOTICE

SUR

LE ROMAN.

Nous avons en France trois sortes de noblesses ou d'aristocraties, comme on voudra les nommer : celle des talents et des services, celle de la naissance, et celle de l'argent. La première est sans cesse contestée pendant la vie de ceux qui la possèdent ; des détracteurs de mauvaise foi et des partisans fanatiques, voilà ce qu'elle rencontre sur sa route. La seconde est surtout l'objet de la haine et des criailleries, parce que, dans notre siècle d'égalité, où nous aimons tant les distinctions, si chacun peut se créer un nom ou de la fortune, il n'est au pouvoir de personne d'avoir eu un aïeul qui se soit rendu célèbre il y a trois ou quatre cents ans. La troisième, la noblesse d'argent, excite sans doute quelque jalousie (car on aime prodigieusement l'argent aujourd'hui), mais elle n'en inspire pas autant, à beaucoup près que les deux autres ; soit parce qu'elle est moins élevée dans l'opinion, soit parce qu'elle est à la portée de tout le monde, puisqu'il n'est aucun de nous qui ne puisse devenir millionnaire, s'il est doué de quelque intelligence, et si le hasard le favorise.

Cette noblesse d'argent est la plus envieuse, comme elle est aussi la plus intolérable des trois. A son moindre signe, cent bras sont en mouvement pour la servir, elle est entourée de parasites et de flatteurs, elle n'a point de caprices qui ne soient d'abord satisfaits, le monde entier est son tributaire, elle peut se procurer tout ce qu'elle désire, tout !... excepté ce qui ne s'achète pas, la noblesse de race et les talents. Aussi elle hait ce qu'elle ne saurait atteindre, elle affecte de mépriser les distinctions et les titres qu'elle convoite en secret; sa vanité lui persuade que les richesses doivent tenir lieu de tout; et, d'ordinaire, elle croit s'élever, à force d'impertinence, au niveau de la célébrité et de l'illustration qui lui manquent. J'ai vu de près des hommes célèbres, des hommes de haute naissance, et des hommes à argent; et c'est seulement chez ces derniers que j'ai trouvé la morgue et la suffisance, ou du moins la morgue et la suffisance qui sont blessantes et de mauvais goût, et qui n'ont que la richesse pour justification et pour excuse.

Je n'ai pas besoin de dire que je ne parle ici qu'en général, et que j'admets tout autant d'exceptions que l'on voudra. Ce n'est certes pas moi qui, après un séjour de quelques heures dans une petite ville, et n'ayant parlé qu'à mon hôtesse, écrirais péremptoirement sur mes tablettes : *Toutes les femmes de tel endroit sont rousses et acariâtres.*

Mes observations sur nos trois espèces d'aristocra-

ties, observations que je viens d'indiquer sommairement ci-dessus, me conduisirent à la pensée de mettre sur la scène la fatuité d'un homme de finance. Mais l'exécution de ce projet me sembla d'abord au-dessus de mes forces. Je ne sentais pas dans mon talent les ressources nécessaires pour composer cinq actes avec mon banquier lui seul, et avec les intérêts qui se rattacheraient à lui. Son caractère, et les situations qu'il devait amener, pouvaient bien m'offrir quelques scènes piquantes, mais je ne trouvais pas là une pièce; le canevas, l'intrigue me manquaient, et je ne savais où les prendre. Sans doute je pouvais me jeter dans la comédie larmoyante, en appelant à mon aide la banqueroute, la ruine et les désespoirs; le sujet que je voulais traiter me donnait toutes facilités à cet égard: je savais d'ailleurs qu'au théâtre les grandes catastrophes sont un puissant moyen de succès, et qu'un auditoire attendri est toujours de bonne composition; mais ce n'est pas ainsi que j'entends la comédie, et les dénouements qui font pleurer n'ont jamais été de mon goût.

J'étais donc dans une grande perplexité, et j'allais peut-être renoncer à mon dessein, lorsque je compris enfin qu'il fallait sans doute que mon banquier fût fortement rattaché à l'action, mais que c'était hors de lui que je devais chercher le nœud de la pièce. Cette idée me fut un trait de lumière. Il ne me restait plus qu'à imaginer une petite intrigue, étrangère à mon financier, mais qui, loin de nuire aux déve-

loppements que je voulais donner à son caractère, pût servir au contraire à mettre ce personnage en relief; car *le Roman* n'est en effet que le prétexte de ma comédie; c'est surtout, et avant tout, l'homme à argent que j'ai eu l'intention de peindre. Le hasard vint à mon secours. Je trouvai, dans un recueil de nouvelles, l'histoire d'une jeune femme qui, réduite par des revers de fortune à se faire une ressource de sa plume, s'occupe en secret de littérature, et n'est connue pour auteur que par son libraire, que l'on suppose bientôt être son amant, à cause du mystère dont ses fréquentes visites sont entourées. Je vis d'abord que je pouvais bâtir ma pièce en m'emparant de cette anecdote. La réussite ne dépendait plus que du talent et de l'adresse avec lesquels je saurais fondre la légère intrigue du *Roman* avec ce qui concerne seulement le banquier et sa famille; car, dans une comédie, il faut surtout que l'action soit une, quoiqu'on puisse se permettre quelques excursions, pour faire mieux ressortir les travers et les ridicules des principaux personnages.

Voilà de bien longues explications pour dire comment et pourquoi j'ai composé cette comédie; mais ces souvenirs ont du charme pour moi. D'ailleurs, *le Roman* a cela de particulier, que le titre n'a aucun rapport avec le véritable sujet de la pièce; et je ne pouvais mettre une notice en tête de cet ouvrage, sans entrer dans quelques détails sur cette singularité.

Maintenant parlons d'autres choses.

On m'a souvent fait des compliments (on en fait à tous les auteurs) sur la fidélité de mes portraits. Je n'ai pas lu une seule fois *la Journée d'Élection*, sans que quelqu'un de mes auditeurs ne retrouvât dans ma pièce une anecdote ou un personnage de sa petite ville ; et chacun de s'étonner que j'eusse deviné si bien, moi qui ne suis pas même électeur. Il n'est aucune de mes comédies qui ne m'ait valu de pareils étonnements : on reconnaissait ce trait de caractère, on avait entendu ce mot, on avait assisté à cette conversation, etc., etc., il semblait enfin que j'eusse écouté aux portes, comme Poinsinet. Rien de plus simple cependant ; car ce qu'on appelle notre talent, et j'invoque ici le témoignage de tous mes confrères, est un don de la nature, qui consiste surtout à nous faire préjuger la conduite et les discours des hommes, dans les diverses situations où ils peuvent se trouver. Cette espèce de seconde vue, jointe au goût et à l'imagination, est ce qui constitue le poëte comique. Je ne parle pas du génie ; nous nous en passons, depuis Molière. L'auteur comique, après avoir étudié la société dans ses différentes classes, doit donc tout deviner, les sentiments, les actions et les paroles ; il doit savoir ce que tel individu, placé dans telle position sociale, et ayant telle passion et tel caractère, fera et dira dans une situation donnée. S'il se trompe, ou du moins si ses erreurs sont fréquentes, il faut qu'il renonce à faire de la comédie ; il n'en a ni l'instinct ni la vocation.

Je raconterai, à l'appui de ce que je viens de dire, un fait qui m'est personnel; et je suis sûr que plusieurs de mes confrères pourraient également citer de pareils exemples. Après la première représentation du *Roman*, ayant été remercier mademoiselle Dupuis, dont le zèle et les talents ont été si utiles à la plupart de mes ouvrages, je rencontrai dans sa loge un maire de Paris, ou un adjoint, je ne sais lequel, qui était venu lui faire compliment sur la manière dont elle avait joué le rôle de madame de Rosbelle. Ce monsieur m'adressa de nombreuses félicitations, et il s'étendait en éloges sur les scènes qui lui avaient fait le plus de plaisir dans mon ouvrage, lorsque changeant tout à coup de discours: — Ah ça, s'écria-t-il, vous connaissiez donc l'anecdote? — Quelle anecdote? — Oui, celle de la souscription. — Je ne vous comprends pas. — Dans votre scène entre le banquier et son caissier. — Eh bien? — C'est que c'est cela mot pour mot. — Quoi? cela. — Ce qui m'est arrivé avec M. *** — Que vous est-il donc arrivé? — Comment, vous l'ignoriez? — Je ne sais ce que vous voulez dire. — C'est singulier! exactement la même chose! — Enfin, ne puis-je savoir.... — Très-volontiers. Vous allez être aussi surpris que moi.

« L'année dernière, au commencement de l'hiver, « je fis une quête, chez les plus riches habitants de « Paris, pour les pauvres de mon arrondissement. Je « ne pouvais oublier M. ***, le banquier; je me pré- « sentai donc chez lui. Il me reçut avec cette dignité

« un peu roide, qui est la politesse de l'opulence; et « lorsque je lui eus exposé nos besoins et le but de ma « visite, — Les pauvres! me dit-il, les pauvres!... « tout cela est fort bien; mais, M. le maire, je ne « suis pas de votre arrondissement. — Eh! qu'importe? « m'écriai-je. D'ailleurs, un homme tel que vous, un « banquier, moins célèbre encore par son immense « fortune que par le noble emploi qu'il en a fait, « n'appartient-il pas à tous les arrondissements de « Paris? — Cette flatterie, qu'il attendait peut-être, « me mit tout à fait dans ses bonnes grâces. — Allons « donc! dit-il, il faut bien en passer par où vous vou-« lez! et puis, il ne serait pas séant que vous m'eus-« siez fait une visite inutile. — Alors il sonna, et « ordonna à un domestique de faire venir son caissier. « Eh bien, dites-moi, continua-t-il, pendant qu'on exé-« cutait ses ordres, votre quête est-elle un peu bonne, « au moins? ça rapporte-t-il? trouvez-vous quelques « gens qui se montrent généreux? — Mais je ne peux « pas me plaindre, lui répondis-je, cela commence « bien, j'ai déjà reçu des sommes assez rondes; M. le « duc d'Orléans, par exemple, vient de me donner « mille francs. — Ah! le duc d'Orléans vous a donné « mille francs?.. Peste!.. il vous a donné mille francs!... « M. tel, dit-il à son caissier qui entrait en ce moment, « vous allez remettre à M. le maire trois mille francs « pour ses pauvres. »

Voilà ce qui s'est passé, ajouta le maire. Jugez de ma surprise, lorsque j'ai retrouvé dans votre comédie

la même scène, et jusqu'aux mêmes sommes. Vous en conviendrez, j'ai dû croire que les détails de ma visite à M. *** vous avaient été racontés.

J'avoue que la petite anecdote du maire me fit plaisir; car elle me prouva que j'avais touché juste, en traçant le personnage de mon banquier.

On me demandera peut-être si une pareille exactitude est indispensable. Oui, certainement; car, dans une comédie, tout l'esprit du monde ne saurait rendre bon ce qui n'est pas vrai. Mais comment la plupart des spectateurs peuvent-ils juger de la vérité? Je répondrai, et chacun en a pu faire l'expérience, que des hommes réunis dans un théâtre, ont un instinct et un tact merveilleux. Le public devine qu'un caractère est bien saisi, comme nous sentons quelquefois qu'un portrait doit être ressemblant.

Je le répète, dans la comédie, il faut avant tout être vrai, en acceptant, bien entendu, certaines formes qui ne tiennent qu'à l'art et qui sont purement de convention. On n'est pas vrai, par exemple, quand on fait parler un personnage en vers, ce langage n'est pas celui de la société; mais il est admis au théâtre, et cela suffit pour qu'un auteur puisse l'employer sans manquer à la vérité.

Mais, même dans ce langage de convention, il doit y avoir, comme dans la prose, une reproduction fidèle des discours, des conversations de nos compatriotes, dans les divers rapports qu'ils ont entre eux. Ainsi, comme notre langue est construite de telle sorte que,

presque toujours, on a compris ce que nous voulons dire avant que notre phrase soit achevée, et que, dans nos entretiens, la réponse arrive la plupart du temps avant la fin de la demande, il s'ensuit qu'au théâtre, pour être dans la nature, il faut employer non-seulement le dialogue vif, qui est inhérent au caractère français, mais encore le dialogue coupé, qui est la conséquence de la construction de notre langue.

Cette observation m'a toujours été présente quand j'ai écrit pour la scène, et toujours je m'en suis bien trouvé. Dans toutes mes comédies, j'ai introduit quelqu'un de ces dialogues vifs et heurtés dont la société nous offre sans cesse des modèles, et ces passages ont constamment obtenu la faveur du public.

Mais que les jeunes auteurs y prennent garde, le dialogue coupé, qui permet aux interlocuteurs les exclamations et les interruptions, est d'autant plus difficile à bien faire qu'il semble mettre plus à l'aise la négligence et la paresse de l'écrivain. Quoi de plus commode en effet que de placer un *ah!* ou un *mais* pour compléter l'hémistiche? que de suspendre le sens quand on ne sait comment finir la phrase, ou qu'on est embarrassé par la rime? Mais qu'arrive-t-il alors? vous tombez dans le style lâche, dans les chevilles, dans l'incorrection; et le public reconnaît bientôt votre incurie ou votre impuissance, en voyant vos personnages s'interrompre sans motif les uns les autres, et paraître moins occupés de la passion qui les

anime que du soin de ne pas manquer à la rime et à la mesure.

Des gens de goût m'ont dit souvent que je dialoguais bien. Je crois, en effet (et pourquoi n'en conviendrais-je pas, puisque je le pense), je crois être un des hommes de notre époque qui a le mieux écrit la comédie en vers. Mais aussi que de peines je me suis données ! Ce qui semble le plus naturel dans mes ouvrages, est presque toujours ce qui m'a coûté le plus de travail. Quand on me complimente sur ma facilité on ne sait pas combien j'ai noirci de feuilles de papier pour composer une seule page de dialogue ; combien j'ai changé de fois la marche et le mouvement d'une scène qui semble écrite du premier jet ; que de vers, que de tirades à effet j'ai sacrifiés pour ne pas sortir de la vérité ; enfin, que d'expressions j'ai essayées avant de m'arrêter à celles dont je me suis servi.

Je crois donc que pour composer des comédies, le travail consciencieux et opiniâtre est aussi nécessaire que l'observation. Il n'y a que les hommes de génie qui puissent peut-être improviser des chefs-d'œuvre ; et je ne m'adresse ici qu'aux auteurs qui ont seulement du talent.

Peu de pièces ont été aussi bien jouées au Théâtre-Français que *le Roman*. J'avais pour principaux interprètes, outre *mademoiselle Dupuis*, dont j'ai parlé plus haut, *Baptiste aîné*, *Armand*, *Devigny*, *Michelot* et *Firmin*. Tous ces acteurs, surtout les deux

derniers, chargés des personnages du banquier et de son fils, s'acquittèrent de leurs rôles avec un naturel, une verve, un entrain qui ne laissaient rien à désirer, et l'on a vu bien rarement un ensemble aussi parfait.

Qu'on se figure maintenant ma comédie représentée aujourd'hui pour la première fois!... Je le demande, par qui et comment serait-elle jouée?... Pauvre Théâtre-Français!...

LE ROMAN,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

COMPOSÉE EN 1824 ET 1825,

Et représentée pour la première fois, par les comédiens français ordinaires du Roi, le 22 juin 1825.

PERSONNAGES.

M. DUPRÉ, riche financier.
CHARLES, son fils.
MADAME DORFEUIL, belle-sœur de M. Dupré.
HENRI, avocat, neveu de M. Dupré et de madame Dorfeuil.
LE BARON DE FORLANGE, lieutenant général.
MADAME DE ROSBELLE, sa fille.
M. PRÉVAL, ami de la famille Dupré.
M. GERMAIN, caissier de M. Dupré.
M. ROLIN, libraire.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris, chez M. Dupré.

LE ROMAN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRÉVAL, seul.

Peste soit du libraire! il devait nous donner
Une épreuve à midi; deux heures vont sonner!
Madame de Rosbelle attend, s'impatiente....
Si j'allais.... Mais on vient; c'est peut-être....

SCÈNE II.

PRÉVAL, MADAME DORFEUIL, HENRI.

HENRI.

Ma tante,
Calmez-vous, écoutez....

MADAME DORFEUIL.

Non; il faut en finir.

HENRI.

Mais....

MADAME DORFEUIL.

C'en est trop, vous dis-je; on n'y peut plus tenir.

PRÉVAL.

Eh! bon Dieu! qu'avez-vous?

MADAME DORFEUIL.

Sa fortune l'enivre;
Avec lui désormais je ne saurais plus vivre.

HENRI.

Qu'est-ce donc? Expliquez ce langage étonnant,
Ce trouble....

MADAME DORFEUIL.

Oui, mon beau-frère est un impertinent.

HENRI.

Mon oncle! y pensez-vous?

PRÉVAL.

Monsieur Dupré?

MADAME DORFEUIL.

Lui-même.

HENRI.

Un homme respectable, un parent qui vous aime!
Ah! ma tante!

MADAME DORFEUIL.

Qui? lui! dont l'orgueil protecteur....

HENRI.

De toute sa famille il est le bienfaiteur.

MADAME DORFEUIL.

Eh! qu'importe?

HENRI.

Il prit soin d'élever mon enfance;
Vous-même lui devez quelque reconnaissance.

MADAME DORFEUIL.

Il fait payer trop cher les services qu'il rend.
Il veut, par vanité, paraître bon parent;
Mais lorsque du public il capte les suffrages,
Il semble que chez lui nous soyons à ses gages.
Jamais le moindre égard; enflé d'un sot orgueil....

HENRI.

Quelles expressions!

PRÉVAL.

Ah! madame Dorfeuil!

HENRI.

Vos plaintes ont sans doute une cause légère.
Convenez-en, toujours le dépit exagère.

MADAME DORFEUIL.

Exagère!.... Préval, l'ami de la maison,
Lui qui connaît Dupré, dira si j'ai raison.

PRÉVAL.

Moi?

MADAME DORFEUIL.

Vous; oui, jugez-moi; soyez sans complaisance.

PRÉVAL.

Madame....

MADAME DORFEUIL.

Vous savez quelle est sa suffisance.

PRÉVAL.

Mais....

MADAME DORFEUIL.

Parlez.

PRÉVAL.

En effet, son caractère altier....

HENRI.

Préval!

MADAME DORFEUIL, à Henri.

Vous l'entendez.

PRÉVAL, à part.

De la contrarier
Je me garderais bien.

HENRI.

Mais aujourd'hui, ma tante,
Quelle cause nouvelle ainsi vous mécontente?

MADAME DORFEUIL.

Un trait abominable.

HENRI.

Enfin, expliquez-vous,
De grâce.

MADAME DORFEUIL.

Vous allez partager mon courroux.
Vous le savez, Henri, madame de Rosbelle....

HENRI.

La charmante Amélie! Eh quoi! cette querelle....
Se pourrait-il? serait-ce à son occasion?....

MADAME DORFEUIL.

Écoutez jusqu'au bout.

HENRI.

Oui, mon attention....
Poursuivez.... Amélie! ô ciel! que dois-je croire?

MADAME DORFEUIL.

Veuve d'un colonel mort aux champs de la gloire,
Madame de Rosbelle est venue à Paris
Des exploits d'un époux solliciter le prix,
Faire valoir des droits, hélas! trop légitimes!
Avec empressement ici nous l'accueillîmes,
Depuis un an bientôt elle habite avec nous.

HENRI.

Mais enfin cette scène entre mon oncle et vous?

MADAME DORFEUIL.

De notre ancienne amie Amélie est la fille;
Elle a droit aux égards de toute ma famille.

HENRI.

Sans doute; et parmi nous qui pourrait y manquer?

MADAME DORFEUIL.

Votre oncle.

HENRI.

Lui? comment? Daignez vous expliquer.
Il l'aime autant que nous, il la trouve accomplie;
Ses soins....

MADAME DORFEUIL.

Vous allez voir. Le père d'Amélie,
Le baron de Forlange, un ami de vingt ans,
Officier général, et qui, depuis longtemps,
Après avoir servi son pays et son prince,
Vit sans ambition au fond de sa province,
Vient, sans qu'on l'attendît, d'arriver à Paris.

HENRI.

Ce matin; je le sais. Mécontent et surpris

Des refus qu'éprouvait madame de Rosbelle,
Lui-même il vient ici solliciter pour elle.

MADAME DORFEUIL.

Justement.

HENRI.

Poursuivez.

MADAME DORFEUIL.

Votre oncle était absent;
Toutefois, j'ai pensé qu'il n'était pas décent
De laisser un ami, le père d'Amélie,
Prendre son logement dans une hôtellerie;
J'ai forcé le baron de rester avec nous.

HENRI.

Eh bien? mon oncle....

MADAME DORFEUIL.

Eh bien! il s'est mis en courroux;
Et, foulant à ses pieds toutes les convenances,
Il a payé mes soins de cent impertinences.

HENRI.

Ciel! que me dites-vous?

MADAME DORFEUIL.

Cela n'a pas de nom;
Des propos offensants pour moi, pour le baron;
Enfin, et c'est alors que j'ai rompu la glace,
Il a, le croirez-vous? osé me dire en face
Que tout se fait chez lui sans son ordre formel,
Et que de mendiants je remplis son hôtel.

HENRI.

De mendiants?

MADAME DORFEUIL.

Tel est son terme.

HENRI.

C'est infâme!

Le père d'Amélie!

MADAME DORFEUIL.

Un parent de sa femme!

HENRI.

Et vous avez souffert qu'il osât devant vous....

MADAME DORFEUIL.

Mon indignation....

HENRI.

Non, non, votre courroux
N'a pas, comme il fallait, repoussé cette injure;
Et je vais à l'instant....

MADAME DORFEUIL.

Henri, je vous conjure....

PRÉVAL.

Jeune homme....

MADAME DORFEUIL.

C'est vous perdre.

HENRI.

Ah! je veux....

MADAME DORFEUIL.

Arrêtez:
Songez que votre sort dépend de ses bontés.

PRÉVAL.

En effet.

HENRI.

Insulter le père d'Amélie!

MADAME DORFEUIL.

C'est votre oncle, après tout.

PRÉVAL.

Allons, pas de folie.

MADAME DORFEUIL.

Voulez-vous vous fermer son cœur et sa maison?
Faire un éclat fâcheux?

PRÉVAL.

Oui, madame a raison.

HENRI.

Raison? Vous condamnez la douleur que j'éprouve?

PRÉVAL.

Moi?

HENRI.

Vous osez blâmer....

PRÉVAL.

Du tout; je vous approuve.

MADAME DORFEUIL.

Comment? vous approuvez....

PRÉVAL.

Non pas.

HENRI.

Non pas?

PRÉVAL.

Si fait.

MADAME DORFEUIL.

Si fait?

PRÉVAL.

Ah! par ma foi, je m'y perds en effet.

HENRI.

Mon oncle, se permettre une pareille offense!

MADAME DORFEUIL.

Eh bien, c'est donc à moi de prendre sa défense.

HENRI.

Vous, qui dans cet instant....

MADAME DORFEUIL.

J'avais tort, j'en convien;
Et votre emportement me fait rougir du mien.
Oubliez, comme moi, les torts de mon beau-frère.

HENRI.

Ah! ma tante! Amélie....

MADAME DORFEUIL.

Oui, voilà le mystère,
Voilà le vrai motif de ces emportements.
Je soupçonnais déjà vos secrets sentiments;
Et malgré vous ici votre amour se révèle.

HENRI.

Oui, j'aime, je chéris madame de Rosbelle;
Je ne m'en cache pas, j'ose le déclarer.
Eh! qui peut la connaître et ne pas l'adorer?
En elle, on le sait trop, tout séduit, tout enchante,
Ses talents, ses attraits, cette grâce touchante!
Oui, depuis qu'en ces lieux je suis l'heureux témoin...
Que dis-je? mon amour date encor de plus loin!
Vous vous en souvenez, de sa correspondance
Souvent votre amitié me faisait confidence....
Ah! ces écrits charmants, ces entretiens si doux
Où sa plume causait librement avec vous,
Ce style ravissant, simple avec élégance,

Tant de naïveté, jointe à tant d'éloquence,
De ses expressions le charme, le bonheur,
Ces mots qu'on cherche en vain et qui partent du cœur,
Tout enivrait mes sens, et préparait mon âme
Au sentiment vainqueur qui pour jamais l'enflamme;
Et lorsqu'en ce séjour Amélie a paru,
Au-devant de ses fers aussitôt j'ai couru.
Non, d'un amour plus vrai nul mortel n'est capable.

MADAME DORFEUIL.

Et c'est là ce qui rend votre oncle si coupable.
En effet, un amant doit pour l'objet chéri....

HENRI.

Ma tante, pouvez-vous....

MADAME DORFEUIL.

Écoutez-moi, Henri :
Jugez sans passion un oncle qui vous aime.
Oui, tout à l'heure ici vous le disiez vous-même,
Il est bon, bienfaisant, ses parents ont en lui
Un ami véritable, un généreux appui.
Mais enfin ici-bas chacun a ses faiblesses.
Entouré de flatteurs qu'attirent ses richesses,
Dupré, banquier fameux, vivant avec éclat,
Se croit au moins l'égal des premiers de l'État;
Toute distinction l'importune et l'irrite;
A ses yeux la fortune est le premier mérite;
Du rang, des dignités, il ne fait aucun cas,
Et ne saurait souffrir les titres qu'il n'a pas.
Tel est son caractère. Il n'est donc pas étrange,
Quand j'établis chez lui le baron de Forlange,
Qu'à ce nom de baron, qui choque son orgueil,

Il m'ait, dans son dépit, fait un mauvais accueil.
Mais la réflexion calmera sa colère.
Il chérit Amélie, en tout il veut lui plaire,
Et, changeant, dès ce jour, de langage et de ton,
Il va se faire honneur d'accueillir le baron.
Soyez prudent, et tout s'arrangera, vous dis-je.

PRÉVAL.

En effet, votre amour, votre intérêt l'exige.
Songez-y ; n'allez pas causer quelque malheur.

HENRI.

Oui, j'en conviens, j'ai pris avec trop de chaleur
Un discours....

MADAME DORFEUIL.

Allons donc ! On a bien de la peine
A vous persuader.

HENRI.

Pardon ; mais cette scène....

MADAME DORFEUIL.

Un avocat ainsi crier hors de saison !
Quand on n'est pas en robe, on doit parler raison,
Entendez-vous ?

HENRI.

Du moins j'y ferai mon possible.

MADAME DORFEUIL.

Ah ça, notre Amélie est-elle un peu sensible
Aux sentiments....

HENRI.

C'est trop vous en faire un secret ;
Son cœur répond au mien.

MADAME DORFEUIL.

Ah! monsieur le discret!

HENRI.

Mais Amélie et moi nous sommes sans fortune.

MADAME DORFEUIL.

A son neveu, Dupré peut en assurer une.

PRÉVAL.

Il le peut, il le doit.

MADAME DORFEUIL.

Et vous comprenez bien
Que dans vos intérêts je n'épargnerai rien.

SCÈNE III.

MADAME DORFEUIL, CHARLES DUPRÉ, HENRI, PRÉVAL.

CHARLES, derrière le théâtre.

Le sot!

MADAME DORFEUIL.

Quel est ce bruit?

CHARLES, de même.

Allons, pas de réponse.

HENRI.

C'est mon cousin.

MADAME DORFEUIL.

Lui-même; et ce fracas l'annonce.

PRÉVAL, à part, en sortant.

Courons chez le libraire.

CHARLES, de même.

Oui, c'est mon tilbury
Que j'avais demandé.

MADAME DORFEUIL.

Mais j'y pense, Henri,
Il est votre rival; madame de Rosbelle
A fixé son cœur.

HENRI.

Bon! il court de belle en belle:
Le caprice du jour dirige ses penchants.

CHARLES, entrant en scène.

L'imbécile! un coupé pour aller à Longchamps!
Ah! vous voilà, ma tante?

MADAME DORFEUIL.

Hé, bon Dieu, quel tapage!

CHARLES.

Ce n'est rien; des valets dont le sot bavardage....
Vous avez un chapeau ravissant sur ma foi.

MADAME DORFEUIL.

Tête folle!

CHARLES, à Henri.

Bonjour, avocat.

MADAME DORFEUIL.

Dites-moi,
Et mes commissions? Vous avez, je l'espère....

CHARLES.

Oui.... demain. A propos, avez-vous vu mon père?
Je le cherche partout; où diable est-il fourré?

MADAME DORFEUIL.

(A part.)

Si je l'ai vu? Que trop!

CHARLES.

On le disait rentré.

HENRI.

Il vient de ressortir.

CHARLES.

Justement! il m'évite!
Il aura, j'en suis sûr, pressenti ma visite;
Il aura deviné qu'il me faut de l'argent.

MADAME DORFEUIL.

Quoi! toujours....

CHARLES.

Je suis loin, certes, d'être exigeant:
Oh! je sais me borner quand la raison l'ordonne;
Mais je ne peux pas vivre avec ce qu'il me donne.

HENRI.

Trois mille francs par mois, et demeurant chez lui.

CHARLES.

Que veux-tu? les plaisirs sont si chers aujourd'hui.
D'ailleurs mon père est riche, et je suis fils unique:
Il a des millions; dès lors il est inique
De ne pas largement pourvoir à mes besoins.

HENRI.

Mon oncle te chérit; et nous sommes témoins....

CHARLES.

D'accord. A mon égard il est trop économe,
Je le gronde parfois; mais c'est un fort brave homme.

MADAME DORFEUIL.

Ah! mon neveu, quel ton!

CHARLES.

Qu'y pouvez vous blâmer?

HENRI.

Avec plus de respect il faudrait t'exprimer.

CHARLES.

Du respect! oui, voilà toujours ce qu'on m'objecte!
Mon père veut qu'on l'aime, et non qu'on le respecte.
Les enfants *respectaient* du temps de nos aïeux,
Et devant leurs parents n'osaient lever les yeux.
Nous avons réformé ce préjugé maussade:
De son fils maintenant un père est camarade.
Tous deux libres, amis, et quelquefois rivaux,
Leurs devoirs sont légers, et leurs droits sont égaux.
Les enfants, après tout, ne sont pas des esclaves;
La raison, de nos jours, a brisé leurs entraves:
Pour nous plus de rigueur, de contrainte, d'ennui;
La coupe du plaisir nous enivre aujourd'hui;
Les liens, les devoirs, n'ont plus rien de sévère;
Et, comme on le craint moins, on aime mieux son père.

HENRI.

Quelle légèreté! Peux-tu parler ainsi?

MADAME DORFEUIL.

Mon frère, en vous gâtant, a fort bien réussi;
Certes, votre morale est tout à fait honnête.

CHARLES.

Allez-vous sermonner?

MADAME DORFEUIL.

Il suffit, je m'arrête.

CHARLES.

Que de nos entretiens ce sujet soit banni.

MADAME DORFEUIL.

Charle, avez-vous hier été chez Tortoni?

CHARLES.

Mais un moment.

MADAME DORFEUIL.

Eh bien, à quel taux est la rente?

CHARLES.

Cette matière-là m'est fort indifférente;
Les gens de bourse et moi n'avons rien de commun.

HENRI.

Quoi donc? Y prenez-vous quelque intérêt?

MADAME DORFEUIL.

Aucun....

C'est curiosité.... Mais je connais des dames....

HENRI.

Tout le monde s'en mêle, il est vrai; jusqu'aux femmes!
On les voit, se livrant à de hardis trafics,
Jouer avec fureur sur les effets publics.
Leur humeur maintenant suit le cours de la bourse;
De leurs secs entretiens c'est l'unique ressource.
Dans nos brillants salons, d'où les plaisirs ont fui,
Quel jargon dans leur bouche entend-on aujourd'hui?
Fin courant, fin prochain, reports, marchés à terme,
Monsieur achète à prime, et madame vend ferme;
Et cent autres propos plus baroques encor!
C'est le travers du siècle, on veut, on veut de l'or:
Chacun pour s'enrichir s'expose à l'indigence.

On croirait être encore aux jours de la Régence,
Lorsque ducs et laquais, magistrats et bourgeois,
Se pressaient, confondus, au quartier Quincampoix.
Mais les femmes alors demeuraient spectatrices;
A présent, du hasard affrontant les caprices,
Elles vont exposer dans l'antre de Plutus
Leur repos, leur bonheur, et souvent leurs vertus.

CHARLES

Peste! tu plaides bien!

MADAME DORFEUIL.

Vous êtes satirique.

(A part.)

Saurait-il...

HENRI.

Pardonnez; mais je suis véridique.

CHARLES.

Ah ça, ce tilbury? Vont-ils donc en finir?

MADAME DORFEUIL.

Vous allez à Longchamps?

CHARLES.

Voulez-vous y venir?

Je vous conduirai.

MADAME DORFEUIL.

Non.

CHARLES.

La matinée est belle.

Décidez-vous.

MADAME DORFEUIL.

J'attends madame de Rosbelle.

CHARLES.

Ah ! l'inflexible objet de mes tendres amours !
C'est une ingrate ; eh bien, je l'adore toujours.

HENRI.

Tu prends assez gaîment ton parti, ce me semble.

CHARLES.

Il le faut bien. D'ailleurs veux-tu que je ressemble
A ces gens langoureux, qui n'ont d'autre souci....

MADAME DORFEUIL.

Contez-lui tout cela ; justement la voici.

SCÈNE IV.

MADAME DORFEUIL, MADAME DE ROSBELLE, CHARLES, HENRI.

MADAME DORFEUIL.

Vous êtes aujourd'hui bien contente, j'espère ?

MADAME DE ROSBELLE.

(Saluant Charles et Henri.)

Oui, mon bonheur est grand. Messieurs....

MADAME DORFEUIL.

Et votre père
Sans doute est retiré dans son appartement ?
Il doit avoir besoin de repos.

MADAME DE ROSBELLE.

Non, vraiment ;
Il est sorti.

MADAME DORFEUIL.

Comment! après un long voyage?
Ayant passé deux nuits?

MADAME DE ROSBELLE.

La fatigue ni l'âge
Ne sauraient l'arrêter. Actif comme à vingt ans,
Prodigue de sa peine, avare de son temps,
Il marche en droite ligne au but qu'il se propose.
Venu pour me servir, il est, je le suppose,
Allé chez le Ministre.

MADAME DORFEUIL.

Au moins vos intérêts....

CHARLES.

Ah ça, moi, je m'oppose aux entretiens secrets.

MADAME DORFEUIL.

Quoi!...

CHARLES.

Vous rendez pour nous madame inaccessible.

MADAME DE ROSBELLE.

En vérité, monsieur....

CHARLES.

Allons, belle insensible,
Ayez quelque pitié du moins des malheureux.

MADAME DE ROSBELLE.

Toujours extravagant!

CHARLES.

Et toujours amoureux.

MADAME DE ROSBELLE.

Oh! je n'en doute pas.

CHARLES.

Vous plaisantez, madame;
Eh bien, vous répondrez tôt ou tard à ma flamme.

MADAME DE ROSBELLE.

Moi?

CHARLES.

Vous. Retenez bien ce que je vous dis là:
Vous m'aimerez un jour.

MADAME DE ROSBELLE.

Je voudrais voir cela.

CHARLES.

Vous le verrez.

MADAME DE ROSBELLE.

D'honneur, on dirait qu'il le pense.

CHARLES.

Oui, des feux si constants auront leur récompense.
Mon plan est tout tracé: je m'attache à vos pas,
Je vous poursuis sans cesse, et ne vous quitte pas;
D'aveux et de serments c'est peu d'être prodigue,
De soins, d'attentions partout je vous fatigue;
Et vous serez contrainte à couronner ma foi,
Pour vous pouvoir enfin débarrasser de moi.

MADAME DE ROSBELLE.

Le moyen est fort bon.

CHARLES.

Pas si mauvais, peut-être.
Persécutez un cœur, vous en deviendrez maître.
L'amour est aujourd'hui comme la charité,
Il accorde souvent à l'importunité.

UN DOMESTIQUE, à Charles.

Monsieur, votre voiture.

CHARLES.

(A Amélie.)

Il suffit. Je vous quitte....

Riez.... c'est fort bien ; mais vous n'en êtes pas quitte.

MADAME DE ROSBELLE.

Est-on plus étourdi?

CHARLES.

Tu ne sors pas, Henri?

HENRI.

Une affaire m'occupe, et me retient ici.

MADAME DORFEUIL, à part.

J'entends.

CHARLES.

A la bonne heure.

MADAME DORFEUIL.

Et moi je me ravise.

Je vais avec vous, Charle.

CHARLES.

Agréable surprise!

Venez, venez, ma tante.

MADAME DORFEUIL.

Amélie, au revoir.

CHARLES.

Cousin, je t'établis mon fondé de pouvoir :

Fais ma cour à madame, et plaide bien ma cause.

HENRI.

Je ne te promets rien.

MADAME DORFEUIL.

Bon ! le voilà qui cause,
Au lieu....

CHARLES.

Quand vous voudrez.

MADAME DORFEUIL.

Partons.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

MADAME DE ROSBELLE, HENRI.

MADAME DE ROSBELLE.

Votre cousin
Est plus d'à moitié fou.

HENRI.

Nous sommes seuls enfin !
Combien il est cruel de toujours se contraindre !
De mon sort en effet j'ai bien droit de me plaindre :
A peine si je puis vous parler un moment.

MADAME DE ROSBELLE.

Mais est-ce ma faute ?

HENRI.

Oui. Dans votre appartement,
D'abord, tout le matin vous êtes renfermée ;
On ne saurait vous voir.

MADAME DE ROSBELLE.

Je suis accoutumée
A consacrer ce temps à l'étude.

HENRI.

Fort bien !

MADAME DE ROSBELLE.

Et d'ailleurs, vous savez quel tourment est le mien.
Oui, des solliciteurs c'est la commune histoire ;
Chaque jour rédiger un placet, un mémoire....
C'est à n'en plus finir.

HENRI.

Soit. Mais du moins, le soir,
Pourquoi me privez-vous du bonheur de vous voir ?
Quand je peux en jouir vous y mettez obstacle.
Hier encore, hier, vous allez au spectacle :
De vous accompagner je réclame l'emploi ;
Mais, non, vous refusez de sortir avec moi ;
Vous choisissez Préval !

MADAME DE ROSBELLE.

Soyez donc raisonnable !
Mettez-vous en ma place ; était-il convenable
D'aller seule avec vous ?

HENRI.

Vos yeux indifférents....

MADAME DE ROSBELLE.

Ah ! c'est une querelle, à ce que je comprends.

HENRI.

J'ai tort : de mes discours pardonnez l'injustice.
Mais pour moi ce mystère est un affreux supplice.

Vous m'aimez, notre hymen ne dépend que de vous;
Eh bien, consentez donc que je sois votre époux.

MADAME DE ROSBELLE.

Vous le voulez?

HENRI.

O ciel! quel destin plus prospère....

MADAME DE ROSBELLE.

Vos désirs sont les miens. Parlez donc à mon père;
Obtenez son aveu, ma main....

HENRI.

Je l'obtiendrai,
Il y doit consentir, oui, je le convaincrai;
Le véritable amour donne tant d'éloquence!
Amélie! Ah! ce mot m'a rendu l'existence!
Vous allez être à moi! le plus tendre lien.....

MADAME DE ROSBELLE.

O ciel! j'entends quelqu'un! sortez.

HENRI.

Ne craignez rien;
C'est notre ami Préval, c'est le dépositaire....

SCÈNE VI.

PRÉVAL, MADAME DE ROSBELLE, HENRI.

PRÉVAL, à Amélie.

Il faut que je vous parle un instant.

HENRI.

Du mystère?
Vous avez entre vous toujours quelque secret.

MADAME DE ROSBELLE.

Oh! ce n'est rien.

HENRI.

Je sors; je sais être discret.

MADAME DE ROSBELLE.

Mon Dieu! quel air piqué!

HENRI.

Ma foi, je vous confesse
Que tous ces entretiens alarment ma tendresse;
Et Préval...,

MADAME DE ROSBELLE.

Allez-vous être jaloux de lui?

HENRI.

Non; je suis trop heureux pour gronder aujourd'hui.

PRÉVAL.

Eh mais, d'un séducteur n'ai-je pas bien la mine?

HENRI.

Pardon. Mais je vous laisse; il faut que j'examine
Un procès que mon oncle a commis à mes soins.
Adieu. Dans la journée on vous verra, du moins?

MADAME DE ROSBELLE.

Ai-je d'autre bonheur que celui de vous plaire?

HENRI, lui baisant la main.

Chère Amélie!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

PRÉVAL, MADAME DE ROSBELLE.

MADAME DE ROSBELLE.

Eh bien?

PRÉVAL.

J'ai vu votre libraire.

MADAME DE ROSBELLE.

Enverra-t-il?

PRÉVAL.

Lui-même il marche sur mes pas.

MADAME DE ROSBELLE.

Monsieur Rolin?

PRÉVAL.

Sans doute.

MADAME DE ROSBELLE.

O ciel!

PRÉVAL.

Ne craignez pas;
De sa discrétion vous avez eu des preuves.
Il vient vous apporter les dernières épreuves.

MADAME DE ROSBELLE.

Si quelqu'un le rencontre?

PRÉVAL.

Alors, tout est prévu;
A tout événement ma prudence a pourvu:
J'ai d'avance à Rolin prescrit ce qu'il doit faire.
C'est à moi seul ici qu'il doit avoir affaire,

Moi qu'il va demander, moi qui le recevrai;
Enfin, dans tout ceci, moi seul je paraîtrai.

MADAME DE ROSBELLE.

Tant de précautions accusent ma folie!
Pour tromper mes ennuis et ma mélancolie,
Ma plume me prêtait un secours bienfaiteur :
N'était-ce point assez? Mais devenir aûteur!
Mais me faire imprimer! c'est une inconséquence....
Oui, je me la reproche!

PRÉVAL.

Allons donc, quelle enfance!

MADAME DE ROSBELLE.

Oh! j'ai tort, je le sens, je ne puis m'abuser.

PRÉVAL.

En ce cas, c'est moi seul qu'il faudrait accuser.
Vous m'avouez un jour que, triste et solitaire,
Au fond du Vivarais, cherchant à vous distraire,
En forme de roman vous aviez rédigé
Les détails d'un procès nouvellement jugé.
Vous me le confiez, je le lis!.... Mon suffrage
Ne prouvait rien sans doute en faveur de l'ouvrage;
Mais deux ou trois amis sont de mon sentiment;
Rolin, à la lecture, est dans l'enchantement;
Et dans l'enthousiasme enfin qui le transporte,
Il en offre, comptant, une somme assez forte.
Vous êtes sans fortune, et Paris est coûteux.
Votre embarras présent, votre avenir douteux,
Aux offres de Rolin me font prêter l'oreille,
Et de les accepter c'est moi qui vous conseille;
D'autant qu'il garantit le plus profond secret.

Vous suivez mon avis; votre ouvrage paraît;
Le succès qu'il obtient passe votre espérance;
Les salons, les journaux, Paris, toute la France,
D'une Cottin nouvelle admirent les accents;
Et vous, incognito, vous savourez l'encens.
Ainsi dans ce parti, que la raison approuve,
La gloire, le profit, à la fois tout se trouve;
Vous ne devez qu'à vous un bien-être plus grand....
Et je ne vois rien là de si désespérant.

MADAME DE ROSBELLE.

Oui, ma première faute est peut-être excusable;
Mais la seconde! Allons, je suis impardonnable
D'avoir repris la plume.

PRÉVAL.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?
Vous obtiendrez encore un triomphe complet.
Vous n'avez aucun tort, aucun : il est, vous dis-je,
Des dépenses ici que votre rang exige;
D'autres dont votre cœur vous a fait un devoir;
Et le nouveau roman pouvait seul y pourvoir.

MADAME DE ROSBELLE.

A votre opinion il faut que je me rende.
Mais l'indulgence en vous n'est-elle pas trop grande?
Votre faible s'étend à toute la maison,
Et je vois qu'avec vous tout le monde a raison.
Excusez ma franchise.

PRÉVAL.

Oh! j'en conviens moi-même;
Je suis approbateur par goût et par système.
Je suis garçon, je n'ai ni neveux, ni parents,

Et mon revenu net monte à dix mille francs;
Ayant peu de désirs et tant d'indépendance,
Je n'ai point à rougir de ma condescendance.
Oui, j'approuve toujours : c'est peut-être un défaut;
Mais il me rend heureux, et c'est ce qu'il me faut.
Contrariez quelqu'un, il le supporte à peine;
Prouvez-lui qu'il a tort, vous encourez sa haine.
L'homme est vain par nature, et les raisons d'autrui
Provoquent son humeur sans rien gagner sur lui :
De ses affections l'orgueil est le mobile.
Et j'irais disputer, et m'échauffer la bile?
Contredire un ami, souvent hors de propos,
Aliéner son cœur et troubler mon repos?
Non; je suis dans le monde une route plus sûre;
J'applaudis constamment, jamais je ne censure;
L'avis que l'on exprime est aussitôt le mien;
Tout ce qu'on dit est vrai, tout ce qu'on fait est bien :
Enfin, j'ai tant d'horreur de la moindre querelle,
Qu'au mois d'août, à midi, l'on me dirait qu'il gèle,
Pour ne pas disputer j'en conviendrais, je crois,
Et je m'empresserais de souffler dans mes doigts.

MADAME DE ROSBELLE.

Certes, c'est un peu loin pousser la déférence.
Mais avec moi peut-être....

PRÉVAL.

Ah! quelle différence!
Pour vous....

(Un domestique paraît.)

MADAME DE ROSBELLE, au domestique.

Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE.

Un monsieur, qui ne dit pas son nom,
Et qui voudrait parler à monsieur Préval.

PRÉVAL.

Bon.

(Le domestique sort.)

Faites entrer. C'est lui, Rolin, votre libraire.

MADAME DE ROSBELLE.

Le sort en est jeté; terminons cette affaire.

SCÈNE VIII.

PRÉVAL, MADAME DE ROSBELLE, ROLIN.

ROLIN.

Belle dame, je suis votre humble serviteur.

MADAME DE ROSBELLE.

Bonjour, monsieur Rolin, bonjour.

ROLIN.

Sur mon honneur,
Avoir autant d'esprit quand on est si jolie,
C'est un scandale affreux.

MADAME DE ROSBELLE.

Venons, je vous supplie,
A l'objet important qui vous amène ici.

ROLIN.

Aux éloges pourquoi vous dérober ainsi?
Mais, avant tout, daignez agréer cet hommage.

(Il lui présente quatre volumes élégamment reliés.)

MADAME DE ROSBELLE.

Qu'est-ce donc, s'il vous plaît?

ROLIN.

Votre premier ouvrage,
Louise et Ferdinand, cinquième édition.

MADAME DE ROSBELLE.

Ah! je vous sais bon gré de cette attention.

ROLIN.

J'ai fait, exprès pour vous, tirer cet exemplaire.
Format, papier, gravure, enfin tout doit vous plaire;
Je n'occupe jamais que des gens à talent....
En artistes, du moins.

MADAME DE ROSBELLE.

Vous êtes trop galant.
La reliure est d'un goût, d'une magnificence!

(Elle donne les livres à Préval, qui, après les avoir examinés, les pose sur une table.)

ROLIN.

C'est un faible tribut de ma reconnaissance.
Pour moi, votre roman est une mine d'or:
J'en ai vendu cinq mille, on en demande encor.

MADAME DE ROSBELLE.

J'aime à voir qu'avec moi vous fassiez vos affaires.

ROLIN.

Il est juste, en effet, que les pauvres libraires
Trouvent de temps en temps à se dédommager;
Car tout n'est pas profit, on court plus d'un danger;
Nos marchés, bien souvent, ont de tristes issues.
Et puis, tous ces auteurs sont autant de sangsues;
De notre bénéfice ils pompent le plus clair.

Et bientôt avec nous voudront aller de pair....
Oui, madame, avec nous, nous qui les faisons vivre!
Car, ainsi qu'un habit, nous commandons un livre;
Et ces littérateurs, si vains et si jaloux,
Ce sont des ouvriers qui travaillent pour nous;
Pas autre chose.

MADAME DE ROSBELLE.

Oui-da?

ROLIN.

J'en excepte les dames.
Le feu de leurs écrits est puisé dans leurs âmes;
De plaire, de charmer vous possédez le don.

MADAME DE ROSBELLE.

Mon cher monsieur Rolin, il est tard.

ROLIN.

Ah! pardon!
En faveur du beau sexe alors qu'il faut des preuves,
Oh! moi.... Mais il suffit, et voici vos épreuves.

MADAME DE ROSBELLE.

Est-ce tout?

ROLIN.

Mon Dieu, non : j'en suis désespéré.
Reste une feuille encor; mais je vous l'enverrai
Par un de mes commis.

PRÉVAL.

Non; de peur de surprise,
Ou que votre commis fasse quelque méprise,
Ce sera moi tantôt qui passerai chez vous.

MADAME DE ROSBELLE, à Préval.

Que de soins vous prenez!

PRÉVAL.

Croyez qu'ils me sont doux!

ROLIN.

Tout comme il vous plaira. Je vais à l'instant même
Ordonner.... A propos, et la lettre vingtième
Que vous vouliez refaire?

MADAME DE ROSBELLE.

Oui, je vais la revoir;
Elle est presque achevée, et vous l'aurez ce soir.

ROLIN.

J'y compte.

PRÉVAL.

Je vous suis; il est bien, ce me semble,
Pour bannir tout soupçon, que nous sortions ensemble.

MADAME DE ROSBELLE.

Et moi, votre ouvrier, je vais, sous mes verrous,
Me procurer l'honneur de travailler pour vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPRÉ, PRÉVAL.

DUPRÉ.

Eh bien, ma belle-sœur est-elle encor fâchée?
D'un mot dit au hasard d'abord effarouchée,
Elle m'a menacé de quitter la maison.

PRÉVAL.

Elle n'y pense plus.

DUPRÉ.

C'est qu'elle avait raison.

PRÉVAL.

Vraiment?

DUPRÉ.

Oui; je suis vif, quelquefois je m'emporte....

PRÉVAL.

J'en conviens; mais bientôt vous revenez.

DUPRÉ.

N'importe.
Et, tenez, je vous parle avec sincérité,
Je ne sais plus souffrir la contrariété;
J'entre en courroux, Préval, sitôt qu'on me résiste.

PRÉVAL.

C'est assez naturel.

DUPRÉ.

En effet ; il existe
Des gens dont la richesse et l'immense crédit
Mériteraient....

PRÉVAL.

Voilà ce que j'ai toujours dit.

DUPRÉ.

La fortune a des droits qu'on devrait reconnaître.

PRÉVAL.

D'accord.

DUPRÉ.

Quand on est riche, on peut parler en maître.

PRÉVAL.

Parbleu !

DUPRÉ.

L'argent est seul une réalité ;
Seul il doit parmi nous rompre l'égalité.

PRÉVAL.

Cette observation est juste et sans réplique.

DUPRÉ.

Je dis plus, avec vous franchement je m'explique,
Notre gouvernement est fort mal entendu ;
Les gens riches n'ont pas le rang qui leur est dû :
Car enfin, de l'État nous sommes les arbitres.
Ce n'est pas que je tienne aux dignités, aux titres ;
Mais à tous ces honneurs, frivoles, j'en conviens,
Qui peut avoir des droits mieux fondés que les miens ?
J'ai, moi, touchant à peine au midi de ma vie,
Acquis des millions ; il faut plus de génie,

Certes, pour obtenir un pareil résultat
Que pour être préfet, ou conseiller d'État.

PRÉVAL.

Cent fois plus!

DUPRÉ.

On devrait, sans égard, sans faiblesse,
Régler, d'après les biens, le rang et la noblesse.

PRÉVAL.

Cette noblesse-là serait de bon aloi.

DUPRÉ.

C'est aux mœurs d'une époque à réformer la loi.
Aujourd'hui c'est l'argent surtout qu'on apprécie;
On ne reconnaît plus d'autre aristocratie.
Gentilshommes, savants, gens d'honneur, beaux esprits,
Dès qu'ils n'ont pas d'argent, tombent dans le mépris;
L'argent fait le mérite et procure l'estime.
Aussi pour en avoir tout semble légitime:
On déserte pour lui le chemin du devoir;
Il donne des flatteurs aux agents du pouvoir,
Des hommes les plus purs il ébranle les âmes,
Et fait évanouir les scrupules des femmes.

PRÉVAL.

Eh quoi! vous penseriez....

DUPRÉ.

En attaquant un cœur,
Lorsqu'on a ma fortune, on est toujours vainqueur.

PRÉVAL.

Ah!....

DUPRÉ.

Plaît-il?

PRÉVAL.

Oui, Boileau dit que, parmi les belles,
Jamais Surintendant ne trouva de cruelles.

DUPRÉ.

Et Boileau dit fort bien.

PRÉVAL.

Ces imputations
Souffrent, vous l'avouerez, quelques exceptions?

DUPRÉ.

Bah!

PRÉVAL.

Par exemple, ici, madame de Rosbelle....

DUPRÉ.

Est charmante! oui, Préval! oui, j'aime à parler d'elle.
Mais convenez aussi qu'on n'a pas plus d'attraits;
L'esprit, le sentiment, animent tous ses traits;
On ne peut de sang-froid ni la voir, ni l'entendre.
Au sort le plus brillant elle a droit de prétendre;
Et je ne sais personne, à la ville, à la cour,
Qui ne dût s'honorer d'obtenir son amour.

PRÉVAL.

Je lui rends, comme vous, une justice entière.
Elle est parfaite.

DUPRÉ.

Moi, je la crois un peu fière.

PRÉVAL.

Peut-être bien un peu.

DUPRÉ.

Dites-moi franchement,
Soupçonnez-vous son cœur de quelque attachement?

PRÉVAL.

Ma foi....

DUPRÉ.

Non, n'est-ce pas?

PRÉVAL.

Mais je ne puis connaître....

DUPRÉ.

Non, non, il n'en est rien; cela ne saurait être.
Nul de ses soupirants n'a pu l'intéresser.

PRÉVAL.

Et son prochain départ va l'en débarrasser.

DUPRÉ.

Son départ?

PRÉVAL.

Son départ.

DUPRÉ.

Eh quoi! nous quitte-t-elle?

PRÉVAL.

Je le suppose, au moins.

DUPRÉ.

Madame de Rosbelle?

PRÉVAL.

Elle-même.

DUPRÉ.

En ces lieux je prétends l'arrêter.
Au fond d'une province elle irait végéter!
A de fades plaisirs abandonner son âme!
Sa place est parmi nous, et Paris la réclame;
Paris, centre du goût et de l'urbanité,
Est l'unique séjour digne de la beauté.

PRÉVAL.

Depuis un an, sans doute, elle en a fait l'épreuve ;
Mais le devoir....

DUPRÉ.

Comment ? elle est libre, elle est veuve ;
Rien à fuir les plaisirs ne la peut condamner.

PRÉVAL.

Son père cependant compte la remmener.

DUPRÉ.

Son père ! Dans Paris que diable vient-il faire ?
De sa présence ici nous avions bien affaire !

PRÉVAL.

Vous savez les motifs...

DUPRÉ.

Je vous le dis, Préval,
Ces gens titrés et moi nous accordons fort mal.
Je hais tout privilége, et trouve ridicule
De leurs noms allongés la noble particule.
Il leur faut des respects et des distinctions ;
Ils fatiguent chacun de leurs prétentions :
Pour moi, leur seul aspect me choque et m'importune.

PRÉVAL.

Et d'ailleurs la plupart sont des gens sans fortune.

DUPRÉ.

Et chez eux ! c'est bien pis ! une hauteur, un ton....
Qu'est-ce ?

PRÉVAL.

Votre caissier, monsieur Germain.

SCÈNE II.

GERMAIN, DUPRÉ, PRÉVAL.

DUPRÉ.

C'est bon.

(A Préval.)

Despotes, durs....

GERMAIN.

Monsieur....

DUPRÉ, à Germain.

Tout à l'heure; silence.

(A Préval.)

Pour leurs subordonnés ils sont d'une insolence!...

GERMAIN.

Je venais vous soumettre....

DUPRE, à Germain.

Approchez ce fauteuil.

(A Préval.)

Vous n'imaginez pas jusqu'où va leur orgueil.

GERMAIN.

J'aurai fini d'abord; si vous voulez m'entendre....

DUPRÉ.

Je vous trouve plaisant! vous pouvez bien attendre?

GERMAIN.

Mais l'heure du courrier....

DUPRÉ.

Je vous paie, et je crois....

GERMAIN.

Un commis, aux égards comme un autre a des droits.

Vous ne traiteriez pas un valet de la sorte :
De chez vous à l'instant trouvez bon que je sorte.

DUPRÉ.

Pardon, mon cher ami.... Je suis fâché vraiment....
C'est que vous m'avez pris dans un mauvais moment.

GERMAIN.

M'humilier !... Tenez, s'il faut ne rien vous taire,
Vous changez tous les jours, monsieur, de caractère :
Vous devenez trop riche.

DUPRÉ.

Allons, mon cher Germain,
Excusez mon humeur, et donnez-moi la main.

GERMAIN.

Croyez-en mes avis, je parle en conscience.

DUPRÉ.

J'ai tort, j'ai cent fois tort. Avec impatience
Sur les travers des grands ici je m'expliquais,
Et leur ton m'a gagné quand je le critiquais.
Vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas ? sans rancune ?

GERMAIN.

Puis-je avec vous jamais en conserver aucune ?
Tout est oublié.

DUPRÉ.

Moi, je veux m'en souvenir.

PRÉVAL, à part.

Son cœur est excellent, il faut en convenir.

DUPRÉ, à Germain.

Ah ça, n'aviez-vous pas quelque chose à me dire ?

PRÉVAL.

Vous êtes en affaire, adieu, je me retire.

DUPRÉ.

Vous dînez avec nous, Préval?

PRÉVAL.

Je tâcherai.

DUPRÉ.

Oh! je compte sur vous.

PRÉVAL.

Adieu, mon cher Dupré.

(Il sort.)

SCÈNE III.

GERMAIN, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Voyons.

GERMAIN.

Voici d'abord votre correspondance.

DUPRÉ.

Ah! donnez. Je connais, Germain, votre prudence,
Je signe aveuglément.

(Il se met à une table et signe ses lettres.)

Parlez, parlez toujours;
J'écoute en signant.

GERMAIN.

Soit.

(Après avoir consulté son mémento.)

La comtesse des Tours
Vous propose, monsieur, de choisir des arbitres.

DUPRÉ.

Devant les tribunaux je produirai mes titres.
J'ai remis à Henri les pièces du procès;
Ses talents et mon droit m'assurent du succès.

GERMAIN.

On le dit fort habile, et sa délicatesse....

DUPRÉ.

Un accommodement avec une comtesse!

GERMAIN.

Pourtant....

DUPRÉ.

Je n'entends rien. Ses vœux sont superflus;
Nous plaiderons, morbleu.

GERMAIN.

Monsieur....

DUPRÉ.

N'en parlons plus.
Poursuivez.

GERMAIN.

A propos, j'oubliais cette lettre.
Je voulais, en entrant, d'abord vous la remettre;
Mais notre différend a troublé mon esprit.

DUPRÉ.

Eh bien! qu'annonce-t-elle? et qu'est-ce qu'on m'écrit?

GERMAIN.

Je ne vous dirai pas; je ne l'ai point ouverte.
Elle est pour vous seul.

DUPRÉ, après avoir lu.

Oui?

GERMAIN.

Qui vous fait rire?

DUPRÉ.

Certe,
Ce n'est pas sans motif.

GERMAIN.

Daignez me confier....

DUPRÉ.

L'auriez-vous cru, Germain, on veut me marier.

GERMAIN.

Vous?

DUPRÉ.

Lisez; c'est d'Arthur.

GERMAIN, après avoir lu.

Mais excellente affaire!
Si ce qu'il dit est vrai, vous ne sauriez mieux faire.
Des charmes, des vertus, un million de dot....
A votre place, moi je le prendrais au mot.

DUPRÉ.

Quoi! Germain, contracter un nouveau mariage?

GERMAIN.

Sans doute. Voulez-vous rester veuf à votre âge?
A quarante ans.

DUPRÉ.

Eh bien, c'est mon projet.

GERMAIN.

Pourquoi?

DUPRÉ.

L'intérêt de mon fils m'en impose la loi.
Il est l'unique objet de toute ma tendresse.

Peut-être, de mon cœur se rendant la maîtresse,
Une épouse, avec art s'assurant mon appui,
Affaiblirait bientôt l'amour que j'ai pour lui.
Figurez-vous alors les aigreurs, les querelles,
Des accusations, des plaintes éternelles....
Non, Germain, non; je tiens à ma tranquillité.
D'ailleurs, que manque-t-il à ma félicité?
Je puis me procurer tous les biens de la vie;
A les goûter encor mon âge me convie.
Mon fils est mon ami; j'ai toujours évité
Le ton grave d'un père et sa sévérité;
Affranchi des devoirs à l'amitié contraires,
Il marche à mes côtés, et nous vivons en frères;
Je veille à son bonheur, je préviens ses désirs;
Presque du même pas nous suivons les plaisirs.
Et j'irais immoler mes goûts, mes habitudes?
Vivre au milieu des soins et des sollicitudes?
Non; et, puisqu'être heureux est le premier devoir,
A moins d'événements que je ne peux prévoir,
Evitant à jamais le joug du mariage,
Je prétends savourer les douceurs du veuvage.

GERMAIN.

Renoncer au beau sexe! Ah! sans vous offenser....

DUPRÉ.

Eh! qui vous dit, Germain, que j'y veux renoncer?
Ne le supposez pas: je suis homme et sensible,
Ce sacrifice-là me serait impossible.
Que dis-je? En ce moment un objet enchanteur
Captive ma pensée et subjugue mon cœur.
Si j'osais m'expliquer! Si mes soins, ma constance....

Mais ce sujet n'est pas de votre compétence;
Je dois, vous épargnant de semblables discours,
Vous parler de ma caisse, et non de mes amours.
Achevez.

GERMAIN, après avoir consulté son mémento.

Voulez-vous sur Londre et la Hollande,
Procurer à Lambert le papier qu'il demande?

DUPRÉ.

Allons donc! rechercher un si mince profit!
Un homme comme moi! non, mon cher.

GERMAIN.

Il suffit.

DUPRÉ.

Faites mieux : opérez pour vous; l'affaire est sûre,
Et je vous prêterai, Germain, ma signature.

GERMAIN.

Ce bienfait....

DUPRÉ.

Est tout simple. Achevez.

GERMAIN.

Je ne puis
Exprimer....

DUPRÉ.

Voulez-vous me fâcher?

GERMAIN.

Je poursuis.

(Il consulte son mémento.)

Une commission vous invite à souscrire.
C'est pour un monument....

DUPRÉ.

Qui? moi? vous voulez rire.
On ne voit aujourd'hui que faiseurs de projets,
Qui savent exploiter nos douleurs, nos succès,
Feindre de beaux transports pour exciter les nôtres,
Et se faire valoir avec l'argent des autres.
Je n'encourage point de tels spéculateurs.

GERMAIN, ployant un papier pour le mettre dans sa poche.

Passons.

DUPRÉ.

Qu'avez-vous là?

GERMAIN.

Le nom des souscripteurs.

DUPRÉ.

Voyons un peu. Comment! le duc de Sombreville
Souscrit pour mille francs!.. Souscrivez pour trois mille.

GERMAIN, prenant note.

Trois mille francs.

DUPRÉ.

Ce duc est d'une vanité!
Partout au premier rang il veut être cité!...
Non, non, monsieur le duc, à vos vœux je m'oppose;
Après moi, s'il vous plaît. Avons-nous autre chose?

GERMAIN.

Oh! le plus important, l'affaire de Francfort.

DUPRÉ.

En effet, oui, l'emprunt pour cette cour du Nord.

GERMAIN.

Voilà ce qui s'appelle une affaire superbe.

DUPRÉ.

C'est un prince qui veut manger son blé en herbe :
Tout comme il lui plaira.

GERMAIN.

Sur les conditions
Avez-vous rédigé vos observations ?

DUPRÉ.

Il n'en est pas besoin, je n'en ai point à faire,
Et le projet en tout a dû me satisfaire.

GERMAIN.

Alors je vais répondre, et mander....

DUPRÉ.

Un instant ;
Il reste à convenir d'un point fort important.
Le prince qui réclame ainsi notre assistance,
D'un voisin redoutable a lassé la constance.
Une guerre, dit-on, menace ses États.
Ces chocs de souverains ne me conviennent pas.
Je prétends m'éclaircir, et, sur ce bruit sinistre,
Faire, avant de conclure, expliquer son Ministre.

GERMAIN.

Comment !...

DUPRÉ.

Répondez donc : Que nous voulons d'abord
Qu'entre les souverains il ménage un accord.
Leurs griefs ou leurs droits ne nous importent guère,
Mais dans notre intérêt il ne faut point de guerre ;
Nous exigeons la paix, c'est un besoin urgent ;
Sans cette garantie on n'aura pas d'argent.
Quand vous aurez écrit, je reverrai la lettre.

GERMAIN.

Écrire sur ce ton! oser se le permettre!
Un Ministre, monsieur!...

DUPRÉ.

N'est rien auprès de nous;
Et celui-là, d'ailleurs, est raisonnable et doux.
Vous verrez qu'avec zèle à mes vœux il se prête....
L'emprunt doit contenir une clause secrète.

GERMAIN.

Eh quoi....

DUPRÉ.

Notre pouvoir peut-être vous surprend?
Moi-même quelquefois il me semble trop grand,
Je l'avoue; oui, bientôt il faudra qu'on le craigne:
Les rois sont sur le trône, et c'est l'argent qui règne.

SCÈNE IV.

GERMAIN, DUPRÉ, CHARLES.

CHARLES.

Ah! je te trouve enfin!... Germain est avec toi?
(A Germain qui veut sortir.)
Tant mieux. Restez, mon cher.

DUPRÉ.

Que veux-tu donc de moi?
Est-ce quelques plaisirs encor qu'on nous propose?
Un concert? un souper?

CHARLES.

Non, c'est tout autre chose.

DUPRÉ.

Es-tu content, dis-moi, de ton nouveau cheval?

CHARLES.

Oui.

DUPRÉ.

Tu sais qu'Aglaé doit nous donner un bal?
Tout Paris y sera; son bien qu'elle dissipe....

CHARLES.

Je n'irai pas.

DUPRÉ.

Pourquoi?

CHARLES.

Bah! je l'ai prise en grippe.

DUPRÉ.

Elle, dont je t'ai vu le galant chevalier?

CHARLES.

Je ne peux la souffrir, depuis un mois entier.

DUPRÉ.

Comment?

CHARLES.

Chez elle, un jour que je la trouvai seule....

DUPRÉ.

Ah! fripon!

CHARLES.

Non, ma foi; non, c'est une bégueule:
Je crus qu'à ses côtés je périrais d'ennui.
Laissons cela. Je viens réclamer ton appui.
Ma bourse est aujourd'hui d'une maigreur extrême,
Et tu vas l'arrondir.

DUPRÉ.

C'est tous les jours de même.
Ta pension suffit, je ne peux l'augmenter;
Sois économe.

CHARLES.

Ah ça, tu veux donc plaisanter?
Econome? Quel est ce langage bizarre?
Est-ce que, par hasard, tu deviendrais avare?
Fi! le vilain défaut!

DUPRÉ.

On a de l'ordre, au moins.
Les caprices d'un fou ne sont pas des besoins.
A tout ta pension peut fort bien satisfaire:
Tu me ruinerais si je te laissais faire.

CHARLES.

Fi! te dis-je. On croirait, à de pareils avis,
Entendre un boutiquier du faubourg Saint-Denis.
De quoi peux-tu te plaindre, enfin? tout se compense:
Tu gagnes de l'argent, et moi je le dépense.
C'est dans l'ordre.

DUPRÉ.

Il se peut; mais je n'ai pas d'argent.

CHARLES.

Tu me refuses?

DUPRÉ.

Oui.

CHARLES.

Mon besoin est urgent.

DUPRÉ.

D'accord.

CHARLES.

Aux usuriers j'aurai recours.

DUPRÉ.

Sornettes!

CHARLES.

Eh bien! à la bonne heure! et je ferai des dettes!

DUPRÉ.

Fais-en.

CHARLES.

Tu les paîras.

DUPRÉ.

Je ne les paîrai pas.

CHARLES.

Oh! que si!

DUPRÉ.

Non, vraiment.

CHARLES.

Nous verrons.

DUPRÉ.

Tu verras.

CHARLES.

Ton cœur sera touché.

DUPRÉ.

J'aurai de l'énergie.

CHARLES.

Tu me laisseras mettre à Sainte-Pélagie?

DUPRÉ.

Je t'y laisserai mettre.

CHARLES.

Allons!

DUPRÉ.

Essaye un peu.

CHARLES.

Ton fils?

DUPRÉ.

Mon fils.

CHARLES.

Bah! bah!

DUPRÉ.

Ceci n'est point un jeu.

CHARLES.

Quoi! d'un trait aussi noir tu te rendrais coupable?
C'est une atrocité!

DUPRÉ.

Dont je suis très-capable.

CHARLES.

Eh bien! puisque sur toi la raison ne peut rien,
De te désespérer je sais un bon moyen.
Ton orgueil avec moi trouvait toujours son compte,
Je te faisais honneur.... je veux te faire honte.
J'aurai des vêtements mesquins, de mauvais goût,
Dans un fiacre, en plein jour, je paraîtrai partout,
Au spectacle jamais je n'irai qu'au parterre,
Je fuirai mes amis, je vivrai solitaire!....
Ce changement subit, on voudra l'expliquer;
On dira que de tout tu me laisses manquer;
Et dans huit jours au plus, chacun, je le parie,
Sera persuadé de ta lésinerie.

DUPRÉ.

Il a perdu l'esprit!

CHARLES.

Sois raisonnable; allons,
Ne deviens pas ainsi la fable des salons.
Songes-y, tu me dois bien plus que tu ne penses;
Ta réputation s'accroît par mes dépenses.
J'ai des chevaux de prix? mais quel affront pour toi
Qu'un duc ou qu'un marquis fût mieux monté que moi!
Sur mes brillants rivaux quand j'obtiens la victoire,
Mes voitures, mon train, concourent à ta gloire;
C'est pour te faire honneur, pour illustrer ton nom,
Que j'invente la mode et dicte le bon ton.
Pour ma mise et mon goût partout on me renomme.
On demande souvent: « Quel est donc ce jeune homme?
« — Lequel? — Là, devant vous, ce joli cavalier?
« — C'est le fils de Dupré. — De Dupré le banquier?
« — Oui. — Jeune homme charmant! fortune colossale. »
Et ton nom aussitôt parcourt toute la salle.
Que diable! c'est flatteur! on doit payer cela.

DUPRÉ.

Est-il un étourdi pareil à celui-là?
Qu'en dites-vous, Germain?

GERMAIN.

Mais je dis qu'à son âge
Peut-être bien, monsieur, vous n'étiez pas plus sage.

CHARLES.

C'est parler comme il faut; car encore aujourd'hui....

DUPRÉ.

Vous me conseillez donc d'avoir pitié de lui?

GERMAIN.

Sans doute; et je fais plus, monsieur, je vous en presse.

CHARLES.

Vous êtes mon sauveur!

DUPRÉ.

Allez donc à la caisse;
Nous vous joindrons tous deux, Germain, dans un instant.

(Germain sort.)

SCÈNE V.

DUPRÉ, CHARLES.

CHARLES.

Victoire!

DUPRÉ.

Écoute-moi. Je ne suis pas content.

CHARLES.

Vas-tu recommencer?

DUPRÉ.

Non. Tes dépenses folles,
Tes plus beaux jours perdus en des plaisirs frivoles,
J'excuse ces erreurs, qui m'affligent pourtant;
Mais il s'agit d'un tort beaucoup plus important.

CHARLES.

Eh! bon Dieu! qu'est-ce donc? Où tend ce préambule?

DUPRÉ.

Je ne suis ni pédant, ni censeur ridicule;
Quand il en est besoin, je sais fermer les yeux.
Mais il est des écarts trop grands, trop sérieux....

CHARLES.

Au fait; voyons, quel crime échauffe ainsi ton zèle?

DUPRÉ.

Votre conduite envers madame de Rosbelle....

CHARLES.

Ma conduite? Comment?...

DUPRÉ.

Ces soins passionnés,
Ce ridicule amour dont vous l'importunez,
Aux discours du public déjà donnent matière;
Vous la compromettez d'une étrange manière:
Il en est temps, cessez de troubler son repos.

CHARLES.

Eh! faut-il du public écouter les propos?

DUPRÉ.

Il est de mon devoir, lorsque mon fils s'oublie....

CHARLES.

Tu ne peux m'empêcher d'adorer Amélie.

DUPRÉ.

Adorer!

CHARLES.

Je le dois; c'est le moindre tribut....

DUPRÉ.

Enfin, qu'espérez-vous? et quel est votre but?

CHARLES.

Mon but.... est de l'aimer, de lui plaire.

DUPRÉ.

A ton âge?
Enfant! tu ne saurais songer au mariage.

CHARLES.

Je n'y songe pas.

DUPRÉ.

Quoi ! vos projets scandaleux..

CHARLES.

D'honneur, je ne te vis jamais si scrupuleux.
Madame de Rosbelle est d'âge à se conduire ;
Elle se défendra si je veux la séduire.
Tu prends à son honneur un bien tendre intérêt.

DUPRÉ.

Ce ton léger....

CHARLES.

Allons, ne fais pas le discret.
As-tu quelque dessein ?

DUPRÉ.

Quand je vous représente....

CHARLES.

Cette rivalité serait, ma foi, plaisante.
Comment ! à quarante ans disputer contre moi !
Et si tu l'emportais, quel triomphe pour toi !

DUPRÉ.

Finissons, s'il vous plaît ; un tel discours m'offense,
Et d'ajouter un mot je vous fais la défense.

CHARLES.

On ne peut avec toi plaisanter un moment ;
Tu te fâches d'abord.

DUPRÉ.

Me fâcher ?... Nullement.

Mais tu dois respecter madame de Rosbelle,
Et ne plus te permettre....

CHARLES.

On vient, j'entends.... C'est elle.

SCÈNE VI.

MADAME DE ROSBELLE, DUPRÉ, CHARLES.

MADAME DE ROSBELLE.

Ah! pardon!

DUPRÉ.

Demeurez. Pourquoi nous fuir ainsi?

MADAME DE ROSBELLE.

C'est madame Dorfeuil que je cherchais ici.

DUPRÉ.

Ma sœur?

MADAME DE ROSBELLE.

Avec monsieur n'est-elle pas rentrée?

DUPRÉ.

Je l'ignore.

CHARLES.

A Longchamps ma tante est demeurée;
Madame Doligny doit nous la ramener.
Pour moi, que loin de vous rien ne peut enchaîner....

DUPRÉ.

Mais à propos, Germain nous attend à la caisse.
Va toujours, je te suis.

CHARLES.

Quoi ! mon père....

DUPRÉ.

Eh bien ! qu'est-ce ?
N'as-tu pas entendu?

CHARLES.

Je conçois ton projet,
De cet ordre subit je vois quel est l'objet ;
Mais tu prétends en vain éloigner de mon âme....

DUPRÉ.

Silence.

CHARLES.

Malgré toi je parlerai. Madame,
Mon père me défend de vous faire ma cour,
De vous offrir mes vœux, de vous parler d'amour ;
Mais, en dépit de lui, je vous répète encore
Que vous êtes charmante, et que je vous adore.

SCÈNE VII.

MADAME DE ROSBELLE, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Ah ! madame, excusez....

MADAME DE ROSBELLE.

Bon ! c'est un etourdi.

DUPRÉ.

Je ne soupçonnais pas qu'il fût assez hardi
Pour oser devant moi....

MADAME DE ROSBELLE.

Pure galanterie :
Je ne m'offense pas d'une plaisanterie.
Des vœux d'un jeune fou pourquoi vous alarmer?

DUPRÉ.

En effet, à son âge on ne sait point aimer.

MADAME DE ROSBELLE.

Du moins ce n'est pas lui qui me rendrait sensible.

DUPRÉ.

Je l'avais bien pensé qu'il était impossible....
Enfin, vous pardonnez ce ridicule amour.

MADAME DE ROSBELLE.

Vous n'en sauriez douter.

DUPRÉ.

Mais de vous, à mon tour,
N'aurais-je pas aussi quelque droit de me plaindre?

MADAME DE ROSBELLE.

De moi, monsieur?

DUPRÉ.

De vous; oui, c'est trop me contraindre :
Vous me traitez fort mal.

MADAME DE ROSBELLE.

Je ne puis découvrir....

DUPRÉ.

Bien souvent, par ma sœur, je vous ai fait offrir
De ces riens qu'on accepte, en bijoux, en dentelles,

Quelque étoffe peut-être, ou d'autres bagatelles;
Et vos refus....

MADAME DE ROSBELLE.

Pour vous n'étaient point offensants.
Je suis pauvre, j'ai dû refuser vos présents:
J'aurais tout accepté si j'eusse été plus riche.
Mais ce luxe qu'ici vous voulez que j'affiche,
Tous ces dons....

DUPRÉ.

Un ami les met à vos genoux.

MADAME DE ROSBELLE.

Mais, monsieur....

DUPRÉ.

Suis-je donc un étranger pour vous?

MADAME DE ROSBELLE.

Non; mon séjour ici témoigne le contraire:
Je trouve en vous les soins et l'amitié d'un père.

DUPRÉ, à part.

D'un père? Peste soit de la comparaison!
(Haut.)
Je vous chéris sans doute, oui, vous avez raison.
Pourquoi donc m'envier le bonheur et la joie....

SCÈNE VIII.

HENRI, MADAME DE ROSBELLE, DUPRÉ.

HENRI.

Mon oncle....

DUPRÉ.

Que veux-tu?

HENRI.

C'est Charles qui m'envoie.

DUPRÉ, à part.

Le traître!

HENRI.

Il craint, dit-il, qu'un aimable entretien
Ne vous fasse oublier qu'il vous attend.

DUPRÉ.

Fort bien.

(A part.) (Haut.)

Tu me le revaudras. Vous savez, Amélie,
Combien votre fierté m'afflige et m'humilie:
Songez-y. Je n'ai pu m'expliquer qu'à demi;
Mais vous voyez en moi votre meilleur ami.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

HENRI, MADAME DE ROSBELLE.

HENRI.

Mon oncle vous grondait, du moins j'ai cru l'entendre.

MADAME DE ROSBELLE.

Votre oncle me marquait l'amitié la plus tendre.
Oui, ses reproches même attestent sa bonté.
Henri, nous lui devrons notre félicité.

HENRI.

Mon sort dépend de vous, c'est en vous que j'espère.
Qu'il me tarde d'avoir l'aveu de votre père!...
Allons! encor Préval! On ne peut un moment
Être seul avec vous.

MADAME DE ROSBELLE.

Ah! point d'emportement.

SCÈNE X.

HENRI, MADAME DE ROSBELLE, PRÉVAL.

PRÉVAL, bas à madame de Rosbelle.

J'ai le reste.

MADAME DE ROSBELLE, à Préval.

Fort bien.

HENRI.

Ma présence vous gêne.

MADAME DE ROSBELLE.

Non, demeurez.

HENRI.

Je crains....

MADAME DE ROSBELLE.

Ne soyez point en peine;
C'est une bagatelle, une commission....
Vous permettez?

HENRI.

Sans doute : à ma soumission
N'avez-vous pas des droits?

MADAME DE ROSBELLE.

Peut-être j'en abuse;
Mais vous me pardonnez, n'est-ce pas?

HENRI.

Point d'excuse.
Vous-même faites grâce à mon premier transport.
Entière liberté.

MADAME DE ROSBELLE.

Je suis à vous d'abord.

(Henri s'approche d'une table et feuillette des livres, parmi lesquels sont ceux que Rolin a apportés.)

MADAME DE ROSBELLE, à Préval.

Tout est-il prêt?

PRÉVAL, à madame de Rosbelle.

Oui, tout; et voici....

MADAME DE ROSBELLE, de même.

Prenez garde.

PRÉVAL, de même.

C'est l'épreuve....

MADAME DE ROSBELLE, de même.

Arrêtez! peut-être il nous regarde.

PRÉVAL, de même.

Non.

MADAME DE ROSBELLE, de même.

Portez-la chez moi.

PRÉVAL, de même.

Chez vous?

MADAME DE ROSBELLE, de même.

Oui, sans tarder.

PRÉVAL, de même.

Mais Rolin....

MADAME DE ROSBELLE, de même.

Qu'est-ce encore?

PRÉVAL, de même.

Il vous fait demander

Cette lettre qui manque, et je ne puis vous taire....

MADAME DE ROSBELLE, de même.

Il l'aura dès ce soir.

PRÉVAL, faisant le mouvement de sortir.

Bon.

MADAME DE ROSBELLE, le retenant.

Dans mon secrétaire :

Voici la clef.

HENRI, parcourant les livres.

Ah! ah! vous lisez les romans?

MADAME DE ROSBELLE.

(A Henri.) (A Préval.)

Mais quelquefois. Allez, ne perdez pas de temps.

(Préval sort.)

SCÈNE XI.

HENRI, MADAME DE ROSBELLE.

HENRI, lisant un titre d'ouvrage.

Louise et Ferdinand.

MADAME DE ROSBELLE, à part.

Que dit-il?

HENRI, de même.

Par madame
Trois étoiles.... Fort bien! c'est encor d'une femme!
Quelle pitié!

MADAME DE ROSBELLE.

Comment?

HENRI.

Sur ce chapitre-là
J'en aurais trop à dire.

MADAME DE ROSBELLE.

Oui? Voyons donc cela.

HENRI.

Veuillez me dispenser....

MADAME DE ROSBELLE.

Non, parlez, je vous prie.

HENRI.

Vous trouverez en moi peu de galanterie.

MADAME DE ROSBELLE.

Ainsi vous condamnez....

HENRI.

Oh! je vous en réponds!
Je ne saurais souffrir les auteurs en jupons,

Ces femmes dont la verve un beau matin s'allume,
Qui dédaignent l'aiguille et s'arment de la plume,
Et vont, cherchant la gloire et trouvant des regrets,
Occuper le public et subir ses arrêts.
Votre sexe sur nous a plus d'un avantage;
Il perd tout, en voulant ravir notre partage.
Si l'homme doit prétendre à la célébrité,
L'éloge d'une femme est son obscurité;
Ou bien, de ses talents si le mérite brille,
Que ce soit en secret, au sein de sa famille:
Les femmes, de la gloire évitant les sentiers,
Doivent cueillir des fleurs, et non pas des lauriers.

MADAME DE ROSBELLE.

D'un pareil jugement la rigueur est extrême.
Vous marquez un dédain....

HENRI.

Que vous avez vous-même.
Rien ne peut excuser un semblable travers.
Toute femme imprimant ou sa prose ou ses vers,
Se montrant dans la lice et marchant sur nos traces,
A renié son sexe, en a perdu les grâces;
Le besoin de briller obscurcit sa raison;
Honteuse de descendre aux soins de sa maison,
Son esprit élevé sur d'autres s'en repose;
Tout est bien, tout va bien, pourvu qu'elle compose.
Les doigts barbouillés d'encre, et les cheveux épars,
Chez elle son désordre afflige les regards;
Dans la société, plus ridicule encore,
Constamment et sur tout c'est elle qui pérore;
Il la faut écouter, en dépit qu'on en ait:

Une distraction est un vol qu'on lui fait.
« [1] Elle revient toujours à citer ses ouvrages;
« Réclame des conseils pour avoir des suffrages;
« Parlant d'elle, encor d'elle, et sans cesse, et toujours,
« La vanité pédante enfle tous ses discours;
« Le mot moi, dans sa bouche, est de plusieurs syllabes!...
« J'aimerais mieux cent fois, malgré les astrolabes,
« Le plan d'académie, et l'amour du latin,
« Armande et Philaminte admirant Trissotin,
« Que ces femmes auteurs dont notre siècle abonde,
« Fléau qu'à chaque pas on trouve dans le monde,
« Et dont, presque en naissant, les fatigants écrits
« Sont offerts au rabais sur les quais de Paris. »

MADAME DE ROSBELLE.

Votre sévérité me surprend, je l'avoue.
Mais ce tableau malin où votre esprit se joue,
Ne présente, monsieur, je le dis à regret,
Qu'une caricature et non pas un portrait.
Si des femmes auteurs ont quelques ridicules,
Font imprimer souvent de faibles opuscules,
Cherchent dans les salons à montrer leur esprit,
Il en est que partout on estime, on chérit,
Dont la France s'honore, et qui forcent l'envie
D'admirer leurs écrits, de respecter leur vie.
On peut être sensible, et modeste en ses goûts,
S'occuper du bonheur d'un père ou d'un époux,
Bien régler son ménage et diriger sa fille,

[1] Les vers marqués de guillemets sont supprimés à la représentation.

Remplir tous les devoirs de mère de famille,
Et pourtant composer des romans ou des vers :
Je pourrais en citer vingt exemples divers.
Oui, croyez-moi, malgré vos amères critiques,
Le talent n'exclut pas les vertus domestiques.
Que dis-je ? ces travaux, objets de vos mépris,
Pour de nobles motifs souvent sont entrepris.
Supposez, en effet, une femme bien née,
D'un malheur imprévu victime infortunée,
Qui souffre sans se plaindre, et garde avec fierté
Le secret de ses maux et de sa pauvreté;
Tout à coup un espoir en son cœur vient de naître:
Le destin lui donna quelques talents peut-être!
Eh bien, elle eût rougi d'accepter des secours,
Avec joie au travail son courage a recours;
Sans qu'on soupçonne rien, lorsque chacun sommeille,
Luttant contre le sort, en secret elle veille :
Le ciel a couronné ses efforts et ses soins,
Sa plume, avec honneur, pourvoit à ses besoins,
Son travail sous ses pas ferme le précipice....
Et vous la condamnez!.... Une telle injustice
Me révolte!.... et de vous je ne l'attendais pas.

HENRI.

Bon Dieu! quelle chaleur! En de pareils débats
Vous n'êtes plus la même. et vous mettez une âme....

MADAME DE ROSBELLE.

Qui? moi? quel intérêt.....

HENRI.

Eh mais, vous êtes femme;
Et supposant par moi votre sexe outragé....

MADAME DE ROSBELLE.

Oui, voilà justement à quoi j'avais songé....
Mais laissons ce sujet, Henri, je vous supplie;
N'en parlons plus, de grâce.

HENRI.

En effet, Amélie,
Que vous importe, à vous? Pourquoi prendre le soin
D'excuser un travers dont vous êtes si loin?
Non, votre dignité ne saurait le permettre;
Vous ne voudriez pas jusque-là vous commettre,
Pour l'espoir d'un succès risquer votre repos,
D'un public médisant essuyer les propos,
Et changer, poursuivant une vaine fumée,
La réputation contre la renommée;
Je vous connais trop bien.

MADAME DE ROSBELLE.

Assurément.

HENRI.

Aussi
Mon cœur est tout à vous.

MADAME DE ROSBELLE.

J'aime à le croire. Ainsi
C'est assez qu'une femme ait écrit quelque ouvrage,
Pour perdre sans retour ses droits à votre hommage?

HENRI.

Eh bien, vous l'avez dit; oui, c'est plus fort que moi;
J'ai des femmes auteurs une espèce d'effroi,
C'est une antipathie!... Au point que si vous-même,
Vous, Amélie, enfin, que j'estime, que j'aime,

Si vous vous avisiez d'être auteur quelque jour,
Vos triomphes pourraient affaiblir mon amour.

MADAME DE ROSBELLE, à part.

Juste ciel !

HENRI.

Qu'avez-vous ?

MADAME DE ROSBELLE.

Je ris de votre idée :
Auteur ! moi !

HENRI.

Pardonnez ; soyez persuadée....

MADAME DE ROSBELLE.

Mais il est déjà tard, mon père va rentrer ;
A vous bien recevoir je le veux préparer.

HENRI.

Je me retire donc. Oui, vos soins, je l'espère,
Sauront en ma faveur disposer votre père.
Vous ne m'en voulez pas des discours médisants....

MADAME DE ROSBELLE.

Du tout ; et vos portraits étaient fort amusants.

HENRI.

Adieu. D'un mot de vous mon bonheur va dépendre.

SCÈNE XII.

MADAME DE ROSBELLE, seule.

Enfin il est parti ! Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Eh quoi ! perdre son cœur ! encourir ses mépris !....

La peur de me trahir égarait mes esprits!
S'il apprenait un jour.... Non, il faut qu'il l'ignore;
Je puis tout réparer, il en est temps encore,
Je le veux; qu'à jamais ce mystère fatal....

SCÈNE XIII.

PRÉVAL, MADAME DE ROSBELLE.

PRÉVAL.

J'ai rangé vos papiers....

MADAME DE ROSBELLE.

Tout est fini, Préval!

PRÉVAL.

Quoi donc? Rolin attend, il faut le satisfaire.

MADAME DE ROSBELLE.

Non; plus d'impression, de roman, de libraire,
Qu'on ne m'en parle plus.

PRÉVAL.

Le trouble où je vous voi....

MADAME DE ROSBELLE.

Son amour, son estime est un besoin pour moi.

PRÉVAL.

Que dites-vous?

MADAME DE ROSBELLE.

Allez, empêchez qu'on imprime....

PRÉVAL.

Mais....

MADAME DE ROSBELLE.

Je l'exige.

PRÉVAL.

Au moins, quel motif légitime....

MADAME DE ROSBELLE.

La raison, le devoir.... je veux mon manuscrit.
Allez, je vous attends.

(Elle sort.)

PRÉVAL, en sortant.

Elle a perdu l'esprit.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DORFEUIL, MADAME DE ROSBELLE.

MADAME DORFEUIL.

Venez, personne ici ne saurait nous entendre.

MADAME DE ROSBELLE.

O ciel! d'où naît ce trouble? et qu'allez-vous m'apprendre?

MADAME DORFEUIL.

Votre amitié, ma chère. est mon unique espoir.

MADAME DE ROSBELLE.

Qu'est-ce donc? Quel malheur....

MADAME DORFEUIL.

Je devais le prévoir!
Je devais éviter la dangereuse amorce....

MADAME DE ROSBELLE.

De grâce, expliquez-vous.

MADAME DORFEUIL.

Je n'en ai pas la force;
Ma honte en ce moment égale ma douleur.
Mais ce billet.... Lisez, connaissez mon malheur;
Apprenez tout.

MADAME DE ROSBELLE.

Comment? et quel discours étrange!
De qui vient ce billet?

MADAME DORFEUIL.

De mon agent de change.

MADAME DE ROSBELLE.

Quoi!...

MADAME DORFEUIL.

Lisez, Amélie.

MADAME DE ROSBELLE lit.

« Madame, vous n'avez pas voulu suivre mes con-« seils, vous avez persisté à jouer la baisse, et la hausse « considérable que j'avais prévue est arrivée. Ne soyez « donc pas surprise si la différence que vous avez à « solder s'élève à *dix mille francs*. J'oserai vous prier, « madame, de me faire compter cette somme dans la « soirée au plus tard; j'ai des paiements à faire demain « matin, et le remboursement de mes avances m'est « absolument nécessaire pour faire honneur à mes « engagements. »

Ah! qu'est-ce que j'apprends!
Se peut-il? vous avez perdu dix mille francs!

MADAME DORFEUIL.

Hélas! il est trop vrai!

MADAME DE ROSBELLE.

Vous jouiez à la bourse!...
Mais pouvez-vous payer?

MADAME DORFEUIL.

Non, je suis sans ressource;
Je n'ai pas dix louis.

MADAME DE ROSBELLE.

Qu'allez-vous devenir?

MADAME DORFEUIL.

Peut-être de Dupré l'on pourrait obtenir....

MADAME DE ROSBELLE.

Oui, c'est la seule voie; et dans l'instant, ma chère,
Il faut tout avouer à monsieur votre frère.

MADAME DORFEUIL.

Tout avouer?

MADAME DE ROSBELLE.

Sans doute.

MADAME DORFEUIL.

A mon beau-frère?

MADAME DE ROSBELLE.

A lui.

MADAME DORFEUIL.

N'en parlons plus.

MADAME DE ROSBELLE.

Pourquoi? Réclamez son appui.

MADAME DORFEUIL.

Je ne saurais.

MADAME DE ROSBELLE.

Lui seul peut vous tirer de peine.

MADAME DORFEUIL.

D'ailleurs nous avons eu ce matin une scène....

MADAME DE ROSBELLE.

Que dites-vous?

MADAME DORFEUIL.

Enfin je n'oserai jamais.

MADAME DE ROSBELLE.

Que faire, alors? Comment vous servir désormais?

MADAME DORFEUIL.

Ah ! si vous le vouliez !

MADAME DE ROSBELLE.

Moi ? je pourrais....

MADAME DORFEUIL.

Vous-même.

MADAME DE ROSBELLE.

Par quel moyen ?

MADAME DORFEUIL.

Dupré vous estime, vous aime,
De vous complaire en tout il se fait un devoir,
Et sur lui vous avez un absolu pouvoir :
Si vous disiez un mot, je suis sûre d'avance
Qu'empressé de répondre à votre confiance,
Il vous accorderait les fonds dont j'ai besoin.

MADAME DE ROSBELLE.

Eh bien, je parlerai ; je prends sur moi le soin
De vous sauver l'aveu que vous craignez de faire ;
C'est par moi qu'il saura cette fâcheuse affaire.

MADAME DORFEUIL.

Quoi ! vous me nommeriez ?

MADAME DE ROSBELLE.

Mais il le faut bien.

MADAME DORFEUIL.

Non ;
Il faut me secourir sans prononcer mon nom.

MADAME DE ROSBELLE.

Eh ! comment ? ma démarche a besoin d'une cause :
Quel prétexte donner ? Voulez-vous qu'il suppose
Que c'est pour moi....

MADAME DORFEUIL.

Non pas; dites-lui qu'un parent,
Un ami, qu'un revers au dépourvu surprend,
Et qui dans son malheur ne veut pas qu'on le nomme,
A, pour huit jours au plus, besoin de cette somme:
C'en est assez; Dupré, prompt à vous obliger,
Ne se permettra pas de vous interroger.

MADAME DE ROSBELLE.

Que me proposez-vous? Une telle imposture....

MADAME DORFEUIL.

Doit me sauver.

MADAME DE ROSBELLE.

D'accord; mais....

MADAME DORFEUIL.

Je vous en conjure,
Épargnez-moi, ma chère, un éclat affligeant.

MADAME DE ROSBELLE.

Pardonnez.... il s'agit d'emprunter de l'argent....
Et, je l'avoue....

MADAME DORFEUIL.

Avant la fin de la semaine
Je pourrai rembourser, oui, soyez-en certaine.

MADAME DE ROSBELLE.

Non, tenez, je ne puis vraiment prendre sur moi....

MADAME DORFEUIL.

Alors n'en parlons plus.

MADAME DE ROSBELLE.

Croyez....

MADAME DORFEUIL.

Je m'aperçoi

Que votre répugnance enfin est invincible;
Je n'insisterai pas.

MADAME DE ROSBELLE.

S'il m'eût été possible....

MADAME DORFEUIL.

C'est assez; terminons ce pénible entretien,
Et croyez que mon cœur ne vous reproche rien.

MADAME DE ROSBELLE.

Arrêtez!... Sa douleur me pénètre et m'accuse!
Je me rends.... L'amitié doit me servir d'excuse!
Oui, je consens à tout.

MADAME DORFEUIL.

Est-il vrai?

MADAME DE ROSBELLE.

Je le dois;
Je ne puis supporter le trouble où je vous vois.

MADAME DORFEUIL.

Ah! comment reconnaître un pareil sacrifice!

MADAME DE ROSBELLE.

Je m'oblige moi-même en vous rendant service.

MADAME DORFEUIL.

Chère Amélie!... On vient! Agissez prudemment.

SCÈNE II.

MADAME DORFEUIL, MADAME DE ROSBELLE, HENRI.

HENRI.

Je guettais votre père; il rentre en ce moment.
Je ne puis résister à mon impatience,
Et je lui veux d'abord demander audience.

MADAME DE ROSBELLE.

Mais vous ne songez pas....

HENRI.

Pourquoi dissimuler
Ma tante?... Elle sait tout, et vous pouvez parler.

MADAME DE ROSBELLE.

Madame....

MADAME DORFEUIL.

Oui, je connais son secret et le vôtre.

MADAME DE ROSBELLE.

Ah! pardon! Deviez-vous apprendre par un autre....
J'ai vingt fois été près de vous ouvrir mon cœur.

MADAME DORFEUIL.

Le mystère, en amour, est encore un bonheur;
Je sais cela. Mes soins vous ont servi, peut-être;
Et je veillais pour vous sans rien faire paraître.

MADAME DE ROSBELLE.

Mon excellente amie! Oui, je dois à mon tour....

MADAME DORFEUIL.

Chut!... Votre père.

SCÈNE III.

Les précédents, LE BARON DE FORLANGE.

MADAME DE ROSBELLE.

Enfin vous voilà de retour.

LE BARON.

(A madame Dorfeuil.)

Bonjour, ma chère enfant. Agréez mon hommage,
Madame.

MADAME DORFEUIL.

Quoi! baron, arrivant de voyage,
Vous courez tout Paris?

LE BARON.

Sans regretter mes pas.
Hé! c'est monsieur Henri! je ne vous voyais pas.
De vos talents partout on vante la puissance:
Touchez là; nous ferons plus ample connaissance.

HENRI.

Monsieur.... assurément... Ah! l'aimable homme!

MADAME DE ROSBELLE.

Eh bien,
Notre affaire!

LE BARON.

Est finie.

MADAME DE ROSBELLE.

Allons! je n'en crois rien.

LE BARON.

D'honneur.

MADAME DE ROSBELLE.

Vous avez vu le Ministre?

LE BARON.

Sans doute.
Laquais, concierge, huissiers, j'ai mis tout en déroute;
Mon nom jusqu'au Ministre a protégé mes pas,
Et mon ancien ami m'a pressé dans ses bras.
J'ai bientôt expliqué le motif qui m'attire;
Lui-même il a voulu tout connaître, tout lire:
Il parcourt ton placet, les pièces à l'appui,
Et tes droits aussitôt sont évidents pour lui.
Mécontent des retards qu'éprouvait une affaire
Et si juste et si simple, au premier secrétaire,
Avec une apostille, il a tout envoyé,
Et demain ton brevet doit être expédié.

MADAME DE ROSBELLE.

Demain?

LE BARON.

Oui.

MADAME DE ROSBELLE.

Grâce à vous.

MADAME DORFEUIL.

L'heureuse réussite.

HENRI.

Madame, permettez que je vous félicite.

LE BARON.

Le Ministre te sert, mais il m'a bien grondé:
Pour moi-même jamais je n'ai rien demandé;
Il semble qu'aux faveurs je veuille me soustraire;
Il prétend, malgré moi, m'obliger au contraire....

Avec le roi, sur l'heure, il allait travailler,
Sans cela nous serions encore à batailler.

MADAME DE ROSBELLE.

Il veut vous être utile? Eh bien, laissez-le faire.

LE BARON.

C'est ton avis? Allons, il faut te satisfaire :
Pour ton bonheur à tout je me résignerai.
Mais je voudrais bien voir enfin monsieur Dupré.
L'accueil que je reçois au sein de sa famille,
Les constantes bontés qu'il témoigne à ma fille,
A ma reconnaissance ont assuré ses droits.
Est-il visible?

HENRI.

Il est dans ses bureaux, je crois.

MADAME DORFEUIL.

Mais on peut à l'instant l'inviter à descendre,
Le faire avertir.

LE BARON.

Non, ici je vais l'attendre;
Ne le dérangez pas.

MADAME DORFEUIL.

Aussi bien mon neveu
Désire vous parler, et vous faire un aveu.

MADAME DE ROSBELLE.

Ma chère....

LE BARON.

(A Henri.)

A moi? Je suis tout à votre service.

HENRI, au baron.

Ah! vous m'encouragez.

MADAME DORFEUIL.

Le moment est propice.
Nous, messieurs, nous sortons pour ne pas vous troubler,
(A madame de Rosbelle, en sortant.)
Quand Dupré sera seul vous viendrez lui parler.

SCÈNE IV.

LE BARON DE FORLANGE, HENRI.

LE BARON.

Voyons, expliquez-vous sans détour, sans contrainte.

HENRI.

Je l'avouerai, j'éprouve une espèce de crainte
Au moment d'entamer un pareil entretien.

LE BARON.

Ouvrez-moi votre cœur, et ne redoutez rien.

HENRI.

En effet.... je le dois.... l'espoir qui me possède....

LE BARON.

Il faut, je le vois bien, que je vienne à votre aide,
Que je fasse pour vous la moitié du chemin.
Vous aimez Amélie, et demandez sa main,
N'est-il pas vrai? Voilà le fardeau qui vous pèse?
Je sais tout. Maintenant mettez-vous à votre aise.

HENRI.

Quoi! vous sauriez déjà que mon amour, ma foi....

LE BARON.

Oui; ma fille jamais n'eut de secret pour moi.
De choisir un époux Amélie est maîtresse;
Mais j'ai sa confiance ainsi que sa tendresse :
Il vous faut mon aveu pour obtenir le sien.

HENRI.

Assurez donc, monsieur, son bonheur et le mien.

LE BARON.

Quelle chaleur!.... Eh bien, je n'en fais pas mystère,
Vous me convenez fort. De votre caractère,
De vos mœurs, vos talents, je me suis informé,
Et de ce que j'apprends j'ai lieu d'être charmé.

HENRI.

Ah! l'excès de ma joie....

LE BARON.

Un moment. La fortune....

HENRI.

N'en doutez pas, monsieur, je saurai m'en faire une.
La carrière est ouverte, et je dois parvenir.

LE BARON.

Tout cela c'est fort beau, mon cher, pour l'avenir;
Oui; mais en attendant?

HENRI.

Mon travail, je l'espère....

LE BARON.

Vous parlez en amant; moi, je dois voir en père.
Écoutez-moi : votre oncle a souvent déclaré
Qu'un sort brillant par lui vous serait assuré.
Il faut le pressentir sur votre mariage;

Et si son amitié vous fait quelque avantage,
Je ne vois plus d'obstacle à former ce lien.

HENRI.

Mais mon oncle, monsieur, est maître de son bien;
Je n'ai, vous le savez, aucun droit d'y prétendre.
Ainsi donc du hasard mon bonheur va dépendre!
Ah! de grâce....

LE BARON.

Je dois servir vos intérêts.
Faites ce que je dis, et nous verrons après.

SCÈNE V.

DUPRÉ, LE BARON DE FORLANGE, HENRI.

LE BARON.

Ah! c'est monsieur Dupré!

HENRI, au baron, en sortant.

J'évite sa présence.

LE BARON.

Je me suis installé chez vous en votre absence;
Veuillez me pardonner; c'est votre belle-sœur
Qui....

DUPRÉ.

Monsieur le baron me fait beaucoup d'honneur.

LE BARON.

De l'honneur? pas du tout; mais du plaisir, j'espère.

DUPRÉ.

Vous n'en pouvez douter.

LE BARON.

Oui, je vous crois sincère;
Car, si vous visitiez mon modeste manoir,
Je serais enchanté de vous y recevoir.

DUPRÉ.

Ah! monsieur....

LE BARON.

Permettez que je vous remercie:
Nous vous devons beaucoup; et mon cœur apprécie
Tous les aimables soins dont ma fille est l'objet.

DUPRÉ.

J'ai rempli mon devoir.... Laissons un tel sujet.
Ma belle-sœur, toujours si vive, si pressante,
Vous a-t-elle logé d'une façon décente?
De votre pied-à-terre êtes-vous satisfait?

LE BARON.

Pied-à-terre? Comment! appartement complet!
Cinq pièces de plain-pied, de superbes tentures,
Un luxe de tableaux, de glaces, de dorures!
Et pour un vieux soldat par la goutte assiégé!
D'honneur, notre préfet n'est pas si bien logé.

DUPRÉ.

(A part.) (Haut.)
Parbleu, je le crois bien! Ma joie est infinie,
Si monsieur le baron....

LE BARON.

Que de cérémonie!
Vous vous moquez, je pense: allons, changez de ton.

Et mettez de côté ce *monsieur le baron*.
Croyez-vous voir en moi l'un de ces gentillâtres,
Avec juste raison bernés sur nos theâtres,
Qui, promenant l'orgueil de leur oisiveté,
Exigent les honneurs dus à leur qualité?
Je ne suis pas atteint d'un pareil ridicule:
D'en agir sans façon n'ayez pas de scrupule;
Traitez-moi comme ami, cela vaudra bien mieux.

DUPRÉ.

Votre titre pourtant, vous semble précieux:
Vous y tenez beaucoup, m'a-t-on dit.

LE BARON.

Je l'avoue.
La fortune m'a mis au plus bas de sa roue;
Elle me fut contraire, elle peut l'être encor;
Mais un nom honorable est le premier trésor.
Un pareil préjugé n'est point une faiblesse.
Mes aïeux dans les camps ont acquis leur noblesse;
Et, depuis trois cents ans, l'histoire a signalé
Qu'il n'est point de bataille où leur sang n'ait coulé.
De tant de braves gens je suis fier de descendre.
A servir mon pays, comme eux j'osai prétendre;
Et, dans ces jours fameux de forfaits et d'exploits,
Lorsqu'un nom n'ouvrait plus la route des emplois,
Du simple grenadier devenu camarade,
J'ai porté le mousquet, j'ai gagné chaque grade;
Au milieu des hasards, en suivant nos guerriers,
Aux lauriers paternels j'ai joint quelques lauriers;
Et mes nombreux travaux, du moins j'aime à le croire,
D'une ancienne famille ont rajeuni la gloire.

Enfin je suis baron, et j'en fais vanité :
Ce titre, mes aïeux noblement l'ont porté ;
Tous ont justifié cette faveur insigne,
Et peut-être à mon tour j'ai su m'en rendre digne.
Français, nous sommes tous égaux devant la loi ;
Je le sais ; mais pourtant il est beau, croyez-moi,
Monsieur, par ses talents, sa valeur, son génie,
D'acquérir la noblesse en servant sa patrie.

DUPRÉ.

Sans doute ; et c'est ainsi que j'ai toujours pensé :
Le vrai mérite a droit d'être récompensé.
Mais ces titres, monsieur, j'en ai de sûrs indices,
Sont refusés souvent à d'importants services ;
Des gens.... très-distingués ne les obtiennent pas.

LE BARON.

Les honneurs vont chercher des gens de tous états :
Médecins, avocats, poëtes, publicistes,
Des manufacturiers, des savants, des artistes,
Tous ont part aux faveurs qu'ils ont su mériter.

DUPRÉ.

Hé! quels hommes, monsieur, venez-vous de citer?
Quoi ! des faiseurs de vers, de drap, ou de peinture!
Leurs services vraiment sont d'étrange nature.
Que font-ils, s'il vous plaît, pour le bien général?
Que font-ils pour l'État? Mais, au premier signal,
Procurer au Trésor des fonds lorsqu'il en manque,
Venir, en ses besoins, au secours de la banque,
Remplir tous les emprunts par le Ministre ouverts,
Porter notre crédit au bout de l'univers,
De l'étranger partout braver la concurrence,

Voilà ce que j'appelle être utile à la France;
Voilà, monsieur, voilà, j'ose le déclarer,
Les services enfin qu'on devrait honorer.

LE BARON.

Tenez, monsieur Dupré, mettons bas toute feinte.
J'entrevois le chagrin dont votre âme est atteinte:
C'est votre propre cause ici que vous plaidez;
Ces honneurs, c'est pour vous que vous les demandez.

DUPRÉ.

Pour moi? Je vous assure....

LE BARON.

Allons, de la franchise;
Pareille ambition, après tout, est permise.
Mais, sans trop vous fâcher, si je puis répliquer....

DUPRÉ.

N'en doutez pas, monsieur; veuillez vous expliquer.

LE BARON.

Eh bien, soit; je vais donc parler sans me contraindre.
Quel sujet raisonnable avez-vous de vous plaindre?
Vous venez, dites-vous, au secours de l'État?
D'accord; mais dans quel but? quel est le résultat?
Votre unique motif est-il donc d'être utile?
Bon Français, je le crois, mais financier habile,
On sait qu'avec l'État vos opérations
Vous ont déjà valu, monsieur, des millions;
Ainsi, faire avec lui d'énormes bénéfices,
Vous appelez cela lui rendre des services!....
Ah! cessez d'envier le mérite indigent;
Il acquiert des honneurs, vous gagnez de l'argent.

DUPRÉ.

Quoi! monsieur....

LE BARON.

Pardonnez, je vais trop loin, peut-être.
De ma vivacité je n'ai pas été maître;
Mais de vous offenser je n'eus jamais dessein.

DUPRÉ.

Je me plais à le croire.

LE BARON.

Oui, soyez-en certain.
Sans parler de vos droits à ma reconnaissance,
J'estime vos vertus et votre bienfaisance;
Vous êtes bon parent, ami sûr, généreux,
Votre pitié s'étend sur tous les malheureux,
Et vous faites, chacun vous rend ce témoignage,
D'une immense fortune un noble et digne usage.

DUPRÉ.

Ces éloges, monsieur....

LE BARON.

Partout sont répétés;
Le public vous les donne, et vous les méritez.
Quant au désir secret de posséder un titre....

DUPRÉ.

C'est assez; tout est dit, monsieur, sur ce chapitre.

LE BARON.

Eh bien, n'en parlons plus; et même, à l'avenir,
Je promets, s'il le faut, de n'y plus revenir.
Mais vos moments sont chers, je vois que j'en abuse,
Je sors, en vous priant d'agréer mon excuse.

DUPRÉ, le reconduisant.

Monsieur....

LE BARON.

Ah! demeurez, traitez-moi sans façon.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DUPRÉ, ensuite MADAME DE ROSBELLE
et MADAME DORFEUIL.

DUPRÉ.

Le fat! venir ici me faire ma leçon!
Sa présence chez moi me gêne et me tourmente.
C'est un impertinent.... Mais sa fille est charmante!
Oui, charmante!

MADAME DORFEUIL, à madame de Rosbelle.

Il est seul, vous pouvez approcher.

DUPRÉ.

Les plaisirs de Paris ont paru la toucher.

MADAME DE ROSBELLE, à madame Dorfeuil.

Je tremble.

MADAME DORFEUIL, à madame de Rosbelle.

Du courage, allons.

DUPRÉ.

Tout me l'atteste,
Elle est coquette au fond, malgré son air modeste.

MADAME DE ROSBELLE, à madame Dorfeuil.

Qu'exigez-vous de moi!

MADAME DORFEUIL, à madame de Rosbelle.

Mon Dieu, ne craignez rien.
Je vous laisse avec lui, parlez, tout ira bien.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DE ROSBELLE, DUPRÉ.

MADAME DE ROSBELLE, à part.

Quelle commission!

DUPRÉ.

Oui, j'ai lu dans son âme;
Et le besoin de plaire.... Eh quoi! c'est vous, madame?

MADAME DE ROSBELLE.

Pardon, j'ai mal choisi peut-être le moment....

DUPRÉ.

Pouvez-vous le penser? Ordonnez seulement;
A vos désirs d'abord je suis prêt à souscrire.

MADAME DE ROSBELLE.

Monsieur....

DUPRÉ.

Parlez.

MADAME DE ROSBELLE.

Je viens.... oui, je voulais vous dire....

DUPRÉ.

Eh bien, pourquoi ce trouble et cette émotion?

MADAME DE ROSBELLE.

Vous allez me trouver d'une indiscrétion!....

DUPRÉ.

Vous? jamais.

MADAME DE ROSBELLE.

Oh! si fait! Une telle demande....

DUPRÉ.

N'importe, expliquez-vous, que votre voix commande;
Sur moi n'avez-vous pas un empire absolu?

MADAME DE ROSBELLE.

Ah! malgré vos bontés, croyez qu'il a fallu
Les plus puissants motifs....

DUPRÉ.

Ayez donc confiance;
Parlez enfin, cédez à mon impatience.

MADAME DE ROSBELLE.

Oui, vous m'encouragez; je me rends, c'est assez.
Quelqu'un qui m'intéresse, et que vous connaissez,
D'un malheur imprévu vient d'être la victime;
Tout l'accable à la fois; pour sortir de l'abîme,
Il lui faut aujourd'hui trouver dix mille francs.
On pourrait s'adresser sans doute à des parents;
Mais on craint d'avouer des torts, une imprudence:
Enfin de ce revers on m'a fait confidence;
On croit que vous voudrez peut-être, en ma faveur,
D'un ami qui m'est cher devenir le sauveur.

DUPRÉ.

Quoi! n'est-ce que cela?

MADAME DE ROSBELLE.

Dans moins d'une semaine
Tout serait remboursé.

DUPRÉ.

Je n'en suis point en peine.

MADAME DE ROSBELLE.

Ainsi vous me rendrez ce service important ?
Vous prêterez....

DUPRÉ.

Sans doute.

MADAME DE ROSBELLE.

Aujourd'hui ?

DUPRÉ.

Dans l'instant.

MADAME DE ROSBELLE.

Mais, monsieur, je ne puis vous nommer la personne...

DUPRÉ.

Il n'en est pas besoin; et d'ailleurs je soupçonne....

MADAME DE ROSBELLE.

Vous soupçonnez....

DUPRÉ.

(A part.)

Rien, rien. C'est son père.

MADAME DE ROSBELLE.

Comment
Vous exprimer jamais....

DUPRÉ.

Point de remercîment.
Causer quelque plaisir aux personnes qu'on aime,
Vous n'en sauriez douter, c'est un bonheur extrême :
Jugez, en vous servant, combien je suis heureux.

MADAME DE ROSBELLE.

Oui, j'accepte en mon nom ce secours généreux.

Vous tirez mon ami d'une peine cruelle,
Et je lui vais porter cette bonne nouvelle.

DUPRÉ.

Déjà?

MADAME DE ROSBELLE.

C'est un devoir.

DUPRÉ.

Qui me devient fatal :
Un moment. A propos, que m'a donc dit Préval?
Bientôt, si je l'en crois, vous quittez cette ville?

MADAME DE ROSBELLE.

Je le crains.

DUPRÉ.

Quel motif loin de nous vous exile?
Ah! jamais vos amis n'y pourront consentir.

MADAME DE ROSBELLE.

Sans doute avec mon père il me faudra partir.

DUPRÉ.

Pourquoi?

MADAME DE ROSBELLE.

L'affaire ici qui m'avait amenée,
Par ses soins aujourd'hui vient d'être terminée ;
Nul prétexte à présent ne peut me retenir.

DUPRÉ.

Mais vous aimez Paris?

MADAME DE ROSBELLE.

Je dois en convenir.
Ce séjour enchanteur a pour moi mille charmes,
Et quitter mes amis me coûtera des larmes.

DUPRÉ.

Eh bien, qui vous oblige à les abandonner?
Ici par les plaisirs laissez-vous enchaîner;
Prévenez les regrets où vous seriez livrée.
Le bonheur est aux lieux où l'on est adorée :
A Paris désormais fixez votre séjour;
L'amitié vous réclame, et peut-être l'amour.

MADAME DE ROSBELLE.

Vous-même en conviendrez, si vous êtes sincère,
A Paris la fortune est surtout nécessaire.
Quelle existence ici le sort peut-il m'offrir?
Ma fierté, je le sens, aurait trop à souffrir.

DUPRÉ.

Eh! qu'avez-vous besoin des dons de la richesse?
Vous avez la beauté, les grâces, la jeunesse;
Et tel homme opulent, si vous y consentiez,
Mettrait avec plaisir sa fortune à vos pieds.

MADAME DE ROSBELLE.

Vous êtes indulgent. Mais je me rends justice;
Je ne mérite pas un pareil sacrifice.

DUPRÉ.

Comment! dites un mot, le plus brillant destin....

MADAME DE ROSBELLE.

De m'offrir un époux auriez-vous le dessein?
Vous, constant ennemi d'un second mariage!

DUPRÉ.

Non, sans doute! Évitez ce pénible esclavage.
Votre dette est payée; et libre désormais,
Donnez partout des fers, et n'en portez jamais.
Vous êtes libre; eh bien, continuez de l'être;

Vous avez des sujets, ne prenez point un maître ;
Régnez, dictez vos lois; et si vous permettez
Que, se chargeant du soin de vos félicités,
Un ami, dont les vœux ne sauraient vous surprendre...

MADAME DE ROSBELLE.

Je vous estime trop, monsieur, pour vous comprendre.

DUPRÉ.

Madame....

MADAME DE ROSBELLE.

C'est assez.

DUPRÉ.

(A part.) (Haut.)
Quelle école! Arrêtez !
Vous ne m'entendez pas, et vous interprétez
D'une étrange façon.... souffrez que je le dise....
Moi ! vous avez pu croire.... une telle méprise,
Quand mon profond respect....

MADAME DE ROSBELLE.

Brisons là, s'il vous plaît,
Monsieur.

DUPRÉ.

Oui, c'en est trop sur un pareil sujet.
Vous désirez sauver l'honneur d'un galant homme;
Et je vais à l'instant vous envoyer la somme....

MADAME DE ROSBELLE.

Épargnez-vous, monsieur, un inutile soin;
Je ne puis l'accepter, je n'en ai plus besoin.

DUPRÉ.

Mais....

MADAME DE ROSBELLE.

Finissons.

DUPRÉ.

Je sors, il faut vous satisfaire.

(A part, en sortant.)

Trouver précisément une vertu sévère !
C'est jouer de malheur.

SCÈNE VIII.

MADAME DE ROSBELLE, seule.

M'avilir ! m'insulter !
Ah ! dans cette maison je ne dois plus rester....
Mais quoi ! faire un éclat ! provoquer le scandale !
Une imprudence à tous nous deviendrait fatale ;
Oui, mon père, Henri.... Prévenons ce malheur,
Dérobons à leurs yeux ma honte et ma douleur.
Mon départ est prochain ; jusque-là je dois feindre,
Voir celui qui m'offense, et savoir me contraindre.
Mais madame Dorfeuil !... comment la secourir ?
Que lui dirai-je ? à qui peut-elle recourir ?...
Non, je ne devais plus, après cette infamie,
Accepter les moyens de servir mon amie....
Elle compte sur moi ! Quelle position !
Que faire ?

SCÈNE IX.

MADAME DE ROSBELLE, PRÉVAL.

PRÉVAL.

J'ai rempli votre commission,
J'ai vu monsieur Rolin. Mais j'avouerai sans feindre
Que de vous en effet il a droit de se plaindre.
Votre nouveau roman doit paraître demain,
On l'attend, tout est prêt, le débit est certain,
Et vous changez d'avis ! Un procédé semblable
Fait à votre libraire un tort irréparable.

MADAME DE ROSBELLE.

C'est vous, monsieur Préval? Excusez, je pensais....
Eh bien? vous me disiez....

PRÉVAL.

On répond du succès;
Les journaux à l'envi loueront votre Gustave;
Et si vous n'avez pas de motif assez grave....

MADAME DE ROSBELLE.

Que dites-vous?

PRÉVAL.

Enfin Rolin au désespoir,
Compte encor vous fléchir, et demande à vous voir.

MADAME DE ROSBELLE, à part.

Mon roman!... Quelle idée!

PRÉVAL.

Au moins qu'il vous souvienne
Qu'avec votre libraire....

MADAME DE ROSBELLE.

Oui, j'y consens, qu'il vienne.

(A part.) (Haut.)

C'est un trait de lumière! Allez, hâtez ses pas.

(Préval sort.)

SCÈNE X.

MADAME DE ROSBELLE, seule.

Mon roman!.... Ce moyen, où je ne songeais pas,
De madame Dorfeuil dégage la parole.
Mais Henri! s'il apprend.... Cette crainte frivole
Sur mon cœur maintenant doit être sans pouvoir,
Et sauver mon amie est mon premier devoir.

SCÈNE XI.

MADAME DE ROSBELLE, ROLIN.

ROLIN.

Ah! madame, est-il vrai? que vient-on de m'apprendre?
Et votre manuscrit que vous voulez reprendre....

MADAME DE ROSBELLE.

Le temps est cher, laissons les discours superflus.
De douze mille francs nous étions convenus?

ROLIN.

Sans doute. Mais pour vous je dois être facile;
Et si vous exigez....

MADAME DE ROSBELLE.

Je n'en veux que dix mille.

ROLIN.

Quoi!...

MADAME DE ROSBELLE.

Mais il me les faut dès aujourd'hui.

ROLIN.

Comment?
Aujourd'hui?

MADAME DE ROSBELLE.

Dans une heure.

ROLIN.

Un pareil changement....

MADAME DE ROSBELLE.

Voyons, consentez-vous?

ROLIN.

Au moins veuillez permettre....

MADAME DE ROSBELLE.

Répondez.

ROLIN.

Si je puis....

MADAME DE ROSBELLE.

Non, il faut me promettre.

ROLIN.

Eh bien donc, j'y consens; je dois vous contenter.

MADAME DE ROSBELLE.

J'aurai l'argent ce soir?

ROLIN.

Vous pouvez y compter;
Oui, j'ai déjà chez moi la moitié de la somme.

MADAME DE ROSBELLE.

Je respire!

ROLIN.

Pourtant je suis trop galant homme
Pour profiter ainsi, madame....

MADAME DE ROSBELLE.

Je vous croi....
Nous conviendrons de tout; venez, entrons chez moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, des papiers à la main.

Oui, je dois empêcher un semblable procès.
Mes soins près de mon oncle auront un plein succès.
M'expliquer franchement, c'est lui rendre service.
(Il met les papiers dans sa poche.)
Mais il faut au baron d'abord que j'obéisse,
Que j'informe mon oncle.... Il va se récrier,
Dire qu'on a grand tort d'oser se marier,
Plaisanter sur l'hymen, en combattre l'idée,
Et de ses quolibets me lâcher la bordée.
A soutenir ce choc je dois me tenir prêt.
Mais au fond, je le sais, il me porte intérêt;
Il souscrira sans peine au bonheur de ma vie.
Il ne soupçonne pas que j'adore Amélie :
S'il allait s'offenser de ma discrétion?
Il vaut mieux différer cette explication,
Obtenir son aveu pour l'hymen que j'espère,
Et prier le baron de nommer mon beau-père :
Par sa présence au moins je serai soutenu.

(Comme il est près de la porte pour sortir, il voit entrer Rolin, et il revient sur ses pas.)

SCÈNE II.

ROLIN, HENRI.

ROLIN, *sans voir Henri.*

Allons, je suis tranquille, et tout est convenu.

HENRI, *à part.*

Quel est donc ce monsieur?

ROLIN, *de même.*

Elle avait des scrupules;

Mais j'ai su dissiper ces craintes ridicules.

HENRI, *à part.*

Il faut que je lui parle.

ROLIN, *de même.*

Allons, sans plus tarder....

HENRI.

Monsieur!

ROLIN.

Quelqu'un!

HENRI.

Un mot. Puis-je vous demander....

Pardon.... Vous connaissez madame de Rosbelle?

ROLIN.

Qui? moi, monsieur?

HENRI.

Vous, oui; vous sortez de chez elle.

ROLIN.

Ah! vous étiez ici....

HENRI.

Depuis quelques instants.

ROLIN.

(A part.)

En effet... oui... je viens... Quel fâcheux contre-temps!

HENRI, à part.

Il paraît interdit.

ROLIN, à part.

Je ne sais que répondre.

HENRI, à part.

Mon aspect en ces lieux a semblé le confondre;
Tâchons adroitement....

ROLIN, à part.

Ne nous trahissons pas.

HENRI.

Excusez-moi, monsieur, si je retiens vos pas.

ROLIN.

Monsieur....

HENRI.

Sur mes motifs gardez de vous méprendre.
Madame de Rosbelle, au moins j'ai cru l'entendre,
Vous estime beaucoup.

ROLIN.

Elle me fait honneur.

HENRI.

Accueillir ses amis est pour nous un bonheur.

ROLIN.

Ses amis?.... Il est vrai.... madame de Rosbelle,
Cette femme charmante, aimable autant que belle....
Je lui suis dévoué, je vous en fais l'aveu.

HENRI.

(A part.)

Ah! je le crois sans peine. Il en parle avec feu.

(Haut.)

Vous la voyez souvent?

ROLIN.

Le plus qu'il m'est possible.

HENRI.

Elle a cent qualités.

ROLIN.

Surtout elle est sensible.

HENRI.

Vous trouvez?

ROLIN.

Ah! monsieur, le cœur le plus aimant!....

HENRI.

Vous êtes bien instruit, je vous fais compliment.

(A part.)

Peste de l'entretien!

ROLIN, à part.

Qu'est-ce donc qui le blesse?

HENRI, à part.

Mais non, j'ai tort de craindre; elle a trop de noblesse,

(Haut.)

De franchise.... Monsieur, vous la jugez fort bien.

ROLIN.

Aussi pour la servir je ne ménage rien.

HENRI.

La servir?

ROLIN.

Mais sans doute. Elle a pu reconnaître
Avec quel dévoûment....

HENRI.

J'ai deviné, peut-être!
C'est pour sa pension.

ROLIN.

Non.... Oui, sa pension,
Justement.

HENRI.

Ah! monsieur quelle obligation!
(A part.)
Oui, voilà ce que c'est. Allons, je suis tranquille.
Quelque homme en place.

ROLIN.

Heureux quand je puis être utile!

HENRI, à part.

Non, il est trop poli.

ROLIN.

Je crois vous l'avoir dit,
Je vois beaucoup de monde, et j'ai quelque crédit.

HENRI.

(A part.)
Oh! je n'en doute pas. Qui diable peut-il être?
(Haut.)
Nous serions tous, monsieur, ravis de vous connaître.
Si vous daigniez ici vous faire présenter....

ROLIN.

Cette invitation a de quoi me flatter.
Mais chez les financiers j'ai fort peu d'habitude;

Je fréquente des gens qui chérissent l'étude.
En ce brillant hôtel on n'admet volontiers
Que des agents de change et de riches banquiers;
Je serais auprès d'eux en mauvaise posture,
Moi qui fais mon bonheur de la littérature.

HENRI.

Ah!...

ROLIN.

Les lettres! les arts!...

HENRI.

J'entends à demi-mot;
Oui, vous êtes auteur.

ROLIN.

Auteur? moi? pas si sot!

HENRI.

Comment?

ROLIN, à part.

Je parlerais; sortons.

HENRI.

Un tel langage....

ROLIN.

Pardonnez, je ne puis m'arrêter davantage.
Enchanté d'avoir eu le plaisir de vous voir.
Je vous salue.

(En sortant il se rencontre avec Charles, qui entre.)

SCÈNE III.

HENRI, CHARLES.

HENRI.

Allons, je n'ai rien pu savoir !...
Mais j'outrage Amélie; et cette défiance...

CHARLES.

Ah ! ah ! dans ce salon tu donnais audience,
Cousin ?

HENRI.

Moi ?

CHARLES.

N'est-ce pas un de tes clients ?

HENRI.

Non.

CHARLES.

Quel est-il donc alors ?

HENRI.

Je ne sais pas son nom.

CHARLES.

Il venait voir quelqu'un ?

HENRI.

Madame de Rosbelle.

CHARLES.

Que dis-tu là ? Comment ! il sortait de chez elle ?

HENRI.

A l'instant.

CHARLES.

Un jeune homme! assez bonne façon!
Elle qui ne reçoit personne! Quel soupçon!
Si c'était un amant!

HENRI.

Un amant! Tu supposes....

CHARLES.

Pourquoi pas? On a vu de plus étranges choses.
(Voyant entrer Dupré.)
Ah! mon père!

HENRI, à part.

Écartons un ridicule effroi.
Amélie est sincère, et son cœur est à moi.

SCÈNE IV.

HENRI, DUPRÉ, CHARLES.

CHARLES, à Dupré.

Te voilà bien pensif.

DUPRÉ.

(A lui-même.)
Ah! c'est toi? Sa surprise,
Son indignation....

CHARLES.

Peut-être une entreprise
Qui n'a pas réussi?

DUPRÉ.

Quelque chose à peu près.

CHARLES.

C'est un légor malheur.

DUPRÉ, à lui-même.

Inutiles regrets !

Je ne puis réparer ma fatale imprudence.

CHARLES.

Allons, de tes chagrins fais-nous la confidence.

HENRI.

En effet, qu'avez-vous?

DUPRÉ.

Mes amis, ce n'est rien ;

Préoccupation.

CHARLES.

On se distrait.

DUPRÉ.

Eh bien,

Je veux prendre sur moi, me faire violence.

(A part.)

Sa modestie au moins me répond du silence.

(Haut.)

Henri, tu m'attendais, je crois, pour me parler ?

HENRI.

Oui, mon oncle.

CHARLES.

Un secret! Je pourrais vous troubler;

Et par discrétion....

HENRI.

Où vas-tu donc? Demeure.

CHARLES.

Non....

HENRI.

Reste.

CHARLES.

Tu le veux ?

HENRI.

Sans doute.

CHARLES.

A la bonne heure.

DUPRÉ.

Çà, de quoi s'agit-il ? voyons.

HENRI.

De vous prier....

Mon oncle.... je voudrais....

DUPRÉ.

Eh bien ?

HENRI.

Me marier.

DUPRÉ.

Te marier ?

HENRI.

Mais oui.

CHARLES.

Qui ? toi ?

HENRI.

Moi.

CHARLES.

Tu veux rire.

HENRI.

(A Dupré.)

Rien n'est plus sérieux. Si vous daignez souscrire....

DUPRÉ.

As-tu perdu l'esprit?

HENRI.

En aucune façon.

CHARLES.

T'enchaîner?

HENRI.

M'enchaîner.

DUPRÉ.

Mais, mon pauvre garçon,
Sais-tu bien ce que c'est que de prendre une femme?

HENRI.

Je m'en doute.

DUPRÉ.

Et ce mot ne glace point ton âme?

HENRI.

Du tout. L'hymen me semble un état fort heureux.

CHARLES.

Est-ce que par hasard tu serais amoureux?

HENRI.

Tu l'as dit.

CHARLES.

Toi, l'espoir de la magistrature,
Tu paîrais comme nous tribut à la nature?
Un homme de palais aimer! faire sa cour!....
Tu dois être plaisant quand tu parles d'amour.

HENRI.

Allons, amuse-toi; j'aurai mon tour, peut-être.

DUPRÉ.

Charle a presque raison, je dois le reconnaître.

HENRI.

Vous aussi? C'en est trop; je me tiens pour battu.

DUPRÉ.

Amoureux! De quoi diable aussi te mêles-tu?
Disciple de Cujas, plaide, c'est ton affaire;
Mais soupirer!... c'est bon quand on n'a rien à faire.

HENRI.

Mon oncle!....

DUPRÉ.

Par l'hymen tremble de te lier.
Un avocat jamais ne doit se marier.

HENRI.

Pourquoi donc?

DUPRÉ.

Ah! pourquoi?...

HENRI.

Parlez, je vous supplie.

DUPRÉ.

Il court trop de dangers quand sa femme est jolie.

HENRI.

Vous plaisantez toujours.

CHARLES.

Non, le fait est constant.
Sous le joug de l'hymen songe au sort qui t'attend!
En honnête mari, lorsque sans défiance
Tu viendras chaque jour briller à l'audience,
Ta femme, abandonnée à ses réflexions,
Voudra se procurer quelques distractions;
Les jeunes magistrats, épris de tes mérites,
Quand tu seras absent te feront des visites;

Et le soir, en rentrant, tu trouveras chez toi
Messieurs les substituts du procureur du roi.
Tu joueras là, mon cher, un méchant personnage;
Mais tu seras heureux.... comme on l'est en ménage.

HENRI.

Continuez, fort bien; j'ai su me résigner.

DUPRÉ.

Mais dis-moi, car ce point n'est pas à dédaigner,
Celle dont le regard t'embrase et te tourmente,
Est-elle riche?

HENRI.

Non.

CHARLES.

Jolie?

HENRI.

Elle est charmante!
Elle réunit tout, esprit, talents, beauté.

DUPRÉ.

Sans fortune....

HENRI.

Il s'agit de ma félicité.
Sa famille d'ailleurs tient un rang honorable.

DUPRÉ.

Et quel est cet objet divin, incomparable?

HENRI.

Donnez-moi votre aveu, ce soir vous saurez tout.
Celle dont j'ai fait choix sera de votre goût;
D'avance j'en réponds. Je vous le dis encore,
Mon oncle, à tous égards cet hymen nous honore;
Comptez-y. Vous tromper est indigne de moi.

DUPRÉ.

Oui, je le sais, je peux m'en rapporter à toi.
Tu ne voudras former qu'un lien convenable :
Je t'ai connu toujours prudent et raisonnable.
Tu ne ressembles pas à monsieur ton cousin;
Un fou!...

CHARLES.

Bien obligé, mon très-cher père.

DUPRÉ.

Enfin,
Si ton cœur est fixé, si cette jeune fille
Est vraiment vertueuse et de bonne famille,
J'approuve avec plaisir un tel engagement.

HENRI.

Votre aveu met le comble à mon contentement.

DUPRÉ.

Tu pardonnes, j'espère, à mes plaisanteries?
Tu dois être indulgent, puisque tu te maries.
Je suis un peu railleur, mais le cœur n'y perd rien :
Sois sûr que ton bonheur est nécessaire au mien.

HENRI.

Mon oncle!

CHARLES.

Épouse donc; et que Dieu te protége!

DUPRÉ.

Je plains son avenir, pourtant; car, le dirai-je?
Lorsque l'on est sans bien....

CHARLES.

Tu plaisantes, je crois.
A tes bontés Henri n'a-t-il donc pas des droits?

Sans bien ! quand nous avons une immense fortune ?
Cette richesse-là lui doit être commune :
Il est ton second fils, traite-le comme moi.

HENRI.

Charles !

DUPRÉ.

Bien, mon ami, je suis content de toi.
Mais ma fortune un jour doit être ton partage ;
Toi-même à ton cousin fais donc un avantage.
Que veux-tu lui donner? voyons.

CHARLES.

Mais.... je ne sais.

DUPRÉ.

Dis.

CHARLES.

Trois cent mille francs?

DUPRÉ.

J'y consens.

CHARLES.

Est-ce assez ?

HENRI.

C'est trop ! Si ma prière est de vous entendue....

CHARLES.

Du silence, avocat, la sentence est rendue.

DUPRÉ.

Et sans appel.

CHARLES.

Il faut, ce point est important,
Que tu puisses toujours être en argent comptant.
Car, s'il arrive encor qu'un trop barbare père

Loin de son coffre-fort repousse ma misère,
En cette extrémité, je te donne ma foi
De n'emprunter jamais à nul autre que toi.

DUPRÉ.

Préférence flatteuse !

CHARLES.

Et qui n'est accordée
Que par....

DUPRÉ.

Laissons cela. La chose est décidée.
Venons à mon procès, et voyons entre nous....

CHARLES.

Un procès! je me sauve. Adieu, futur époux.
Sous les lois de l'hymen c'est l'amour qui t'appelle ;
Et je cours à ma tante en porter la nouvelle.

SCÈNE V.

DUPRÉ, HENRI.

DUPRÉ.

Eh bien donc, ce procès, tu l'as examiné ?

HENRI.

Avec attention.

DUPRÉ.

Es-tu déterminé ?
Trouves-tu quelque force aux raisons qu'on m'oppose ?

HENRI.

Non; vous êtes certain de gagner votre cause.

DUPRÉ.

Ah! je le savais bien !

HENRI.

Oui; mais vous m'en croirez,
Je l'espère du moins, et vous transigerez.

DUPRÉ.

Transiger!

HENRI.

Il le faut.

DUPRÉ.

Non, c'est une faiblesse....

HENRI.

Prescrite par l'honneur et la délicatesse.

DUPRÉ.

Qu'est-ce à dire?

HENRI.

Je parle avec sincérité,
Mon oncle; je vous dois toute la vérité.
La comtesse des Tours, votre partie adverse,
Contre qui, sans pitié, votre rigueur s'exerce,
D'un pur défaut de forme est victime aujourd'hui.
Veuve, et dans ses malheurs, sans conseil, sans appui,
Quelques formalités par les lois exigées,
Il est trop vrai, par elle, ont été négligées;
Mais de sa bonne foi tout ici vous répond;
En perdant son procès, elle a bon droit au fond.
A vos vrais intérêts ne soyez point rebelle :
Si les lois sont pour vous, la justice est pour elle.

DUPRÉ.

Je ne veux rien entendre à ces subtilités.

HENRI.

A votre propre cœur en vain vous résistez :
Ne consultez que lui, que lui seul vous conseille ;
Aux avis de l'orgueil osez fermer l'oreille ;
Transigez, l'équité vous en fait un devoir.

DUPRÉ.

Une femme insolente!....

HENRI.

Elle est au désespoir.

DUPRÉ.

Il n'est plus temps; trop loin elle a poussé l'audace.
M'insulter! s'oublier jusques à la menace!....
Quoi! quand des souverains réclament mon secours,
Quand je fais le destin des peuples et des cours,
Une mince comtesse....

HENRI.

Eh! qu'importe son titre?
Son sort dépend de vous, vous en êtes l'arbitre.
Voulez-vous, l'accablant, pour de vils intérêts....

DUPRÉ.

Je veux gagner ma cause.... et nous verrons après.

HENRI.

Mais, l'honneur vous le dit, votre cause est inique.
Craignez du moins, craignez l'opinion publique.
La vanité vous offre un appât suborneur :
En gagnant son procès on peut perdre l'honneur.

DUPRÉ.

Henri!

HENRI.

De mes discours excusez la franchise.

DUPRÉ.

Elle me lasse, enfin. Qu'un seul mot te suffise :
Je ne veux pas céder, et tes efforts sont vains.
Les pièces du procès sont toutes en tes mains;
A remplir mon espoir que ton cœur se résigne.

HENRI.

Qui? moi, de vos bontés que je me rende indigne!....
Je ne puis du devoir déserter les sentiers,
Je ne puis vous trahir!.... Reprenez ces papiers;
Je ne plaiderai pas.

DUPRÉ.

Quoi!....

HENRI.

Je le dis encore,
Ce procès odieux vous perd, vous déshonore.
Et je pourrais servir votre ressentiment!
De cette iniquité je serais l'instrument!
Non, mon amour pour vous accroît ma résistance;
Vos projets n'auront point ma coupable assistance :
Qu'au pied des tribunaux d'autres guident vos pas;
Mais moi, votre neveu, je ne plaiderai pas.

DUPRÉ.

Ah! c'en est trop, enfin! ton audace obstinée....
Écoute, je t'accorde encor cette journée;
Mais si je ne parviens à vaincre tes refus,
J'abandonne un ingrat, et ne te connais plus.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

HENRI, seul.

Quoi! l'orgueil à ce point le domine et l'emporte!
Je perds son amitié quand mon zèle.... N'importe,
J'ai rempli mon devoir, et son ressentiment....

SCÈNE VII.

HENRI, MADAME DORFEUIL.

MADAME DORFEUIL.

Ah! vous voilà, Henri? Je vous fais compliment;
Charles m'a tout conté. Pour votre mariage,
Dupré.... Mais qu'avez-vous? et ce morne visage....

HENRI.

Un instant a suffi pour briser mon espoir.
Mon oncle et furieux, et ne veut plus me voir.

MADAME DORFEUIL.

Allons, encore un trait de sa bizarrerie!
Mais expliquez-moi donc....

HENRI.

Excusez, je vous prie;
Tantôt vous saurez tout.

MADAME DORFEUIL.

Eh bien, soit. Mais aussi

Rassurez-vous; pourquoi vous affecter ainsi?
Nous ferons votre paix.

HENRI.

Oui, mon cœur se confie
A la tendre amitié....

MADAME DORFEUIL.

J'aperçois Amélie;
Laissez-nous un moment.

HENRI.

Mais ne lui dites rien
Du débat....

MADAME DORFEUIL.

Soit.

HENRI.

Moi-même à l'instant je revien
Pour lui tout avouer.

MADAME DORFEUIL.

Vous?

HENRI.

Je le dois, ma tante.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE ROSBELLE, MADAME DORFEUIL.

MADAME DE ROSBELLE, un papier à la main.

Non, ce n'est pas cela; je ne suis pas contente....
Ciel!... Ah! c'est vous?

MADAME DORFEUIL.

Eh bien, vous avez vu Dupré?

MADAME DE ROSBELLE.

Les fonds me sont promis.

MADAME DORFEUIL.

Tout est donc réparé.

Ma prière aurait eu moins d'effet que la vôtre.
Mon frère a consenti!

MADAME DE ROSBELLE.

Votre frère.... ou quelque autre,
Il n'importe; ce soir vous aurez votre argent.

MADAME DORFEUIL.

Quoi! n'est-ce pas lui?...

MADAME DE ROSBELLE.

Non. En ce besoin urgent,
A lui parler d'emprunt je n'ai pu me soumettre;
J'ai craint de me troubler et de vous compromettre.
Sans son appui je peux vous tirer d'embarras.

MADAME DORFEUIL.

Comment?

MADAME DE ROSBELLE.

Par un moyen où je ne songeais pas.

MADAME DORFEUIL.

Lequel?

MADAME DE ROSBELLE.

Quelqu'un de riche.... un ami de mon père.

MADAME DORFEUIL.

Ah! combien je vous dois!

MADAME DE ROSBELLE.

Laissons cela, ma chère;
C'est tout simple, et pour moi vous en feriez autant.

MADAME DORFEUIL.

De grand cœur! Mais il faut que j'écrive à l'instant
A mon agent de change. Adieu, ma bonne amie.
Me voilà corrigée, et pour toute la vie.

SCÈNE IX.

MADAME DE ROSBELLE, seule.

Je ne savais d'abord quel prétexte donner!...
Elle me croit; son cœur est loin de soupçonner
Le motif.... Ah! gardons qu'aucun ne le pénètre!
Je suis seule; à Rolin j'ai promis cette lettre;
Voyons. Oui, ce passage est sans expression....
Je voudrais plus de trouble et plus d'émotion....
Je le sens, c'est un rien, un mot qui m'embarrasse....
Si je changeais.... Mais non, ce tour n'a point de grâce;
Je dois trouver.... Peut-être assez bien jusque-là;
Mais la transition.... il faudrait.... m'y voilà!...
Je dois tout mon talent à l'amour qui m'enflamme;
Ce mot que je cherchais est sorti de mon âme!
Écrivons.

(Elle se met à une table et écrit.)

Cher Henri, c'est en pensant à toi
Que j'ai tracé ces mots.

SCÈNE X.

MADAME DE ROSBELLE, HENRI.

HENRI.

C'est elle que je voi!...
Elle écrit!... Mon aspect la gênerait, peut-être;
Éloignons-nous... Pourtant je voudrais bien connaître...
C'est une lettre!...

MADAME DE ROSBELLE.

Bien! relisons au plus tôt.

(Elle lit.)

« Quelle soirée délicieuse j'ai passée hier! Que les « instants où je vous vois sont doux, mais qu'ils s'écou- « lent promptement, mon cher Gustave! »

HENRI.

Gustave! N'est-ce pas le monsieur de tantôt?...
Oui, ce nom-là, je crois, a frappé mon oreille.
Quel soupçon!

MADAME DE ROSBELLE.

(Elle lit.)

« On me croyait au spectacle; et ce n'est pas sans « peine que j'ai pu me rendre chez la discrète amie qui « protége notre amour. »

HENRI.

Notre amour! Je ne sais si je veille!

MADAME DE ROSBELLE.

Henri!...

HENRI.

Parlez, madame; et sans déguisement....

MADAME DE ROSBELLE.

Ah! fuyons!

HENRI.

Non, restez.

MADAME DE ROSBELLE.

Pardon.... En ce moment....
Je ne saurais....

HENRI.

D'un mot dépend ma destinée.

MADAME DE ROSBELLE.

Oui, je vous parlerai.... tantôt.... dans la journée....
Ah! je me trahirais! sortons.

SCÈNE XI.

HENRI, seul.

Madame!... O Dieu!
Elle s'éloigne!... Allons, sa fuite est un aveu!
Sa lettre.... Oui, chaque mot prouve sa perfidie.

« On me croyait au spectacle.... »

Hier.... à l'Opéra.... Justement!... Amélie!...
Ses entretiens secrets, son air mystérieux,
Les messages fréquents qui fatiguaient mes yeux,
Tout s'explique à présent!... Une coupable ligue....

Je vois tout ; c'est Préval qui conduit cette intrigue!
J'en étais averti par un instinct secret ;
Oui, cent fois mes soupçons....

SCÈNE XII.

HENRI, PRÉVAL.

HENRI.

C'est vous, agent discret?

PRÉVAL.

Qu'est-ce donc?

HENRI.

Venez-vous pour m'abuser encore?

PRÉVAL.

Moi?

HENRI.

Je sais vos complots.

PRÉVAL.

En vérité j'ignore....

HENRI.

Inutiles détours.

PRÉVAL.

D'où naît votre courroux?

HENRI.

Quoi! Gustave, monsieur, n'est pas connu de vous?
Parlez.

PRÉVAL.

Gustave!

HENRI.

Ah! ah! ce nom vous déconcerte.

PRÉVAL.

Vous savez....

HENRI.

Je sais tout; la fourbe est découverte.

PRÉVAL.

Quoi! vous avez appris....

HENRI.

Qu'on m'a longtemps joué.

PRÉVAL.

Madame de Rosbelle....

HENRI.

Elle a tout avoué.

PRÉVAL.

En ce cas, à mon tour il faut que j'en convienne.

HENRI.

A votre âge! un ami!

PRÉVAL.

Quelle faute est la mienne?

HENRI.

Vous me le demandez?... Mais je voudrais savoir
Où vous avez été tous deux hier au soir.

PRÉVAL.

Au concert.

HENRI.

Au concert?

PRÉVAL.

Oui.

HENRI.

Vous avez l'audace....

PRÉVAL.

Eh bien, n'en parlons plus.

HENRI.

Me soutenir en face. ..

PRÉVAL.

D'accord.

HENRI.

Vous n'étiez point hier à l'Opéra ;
Avouez.

PRÉVAL.

J'avoûrai tout ce qu'il vous plaira ;
Pourtant....

HENRI.

J'en étais sûr ! on écoutait Gustave !

PRÉVAL.

Quel rapport trouvez-vous....

HENRI.

On m'insulte ! on me brave !...
Vous seul de me tromper lui donniez le moyen.

PRÉVAL.

Je l'ai dû; vous savez qu'elle a fort peu de bien.

HENRI.

Comment !...

PRÉVAL.

Oui, c'est à tort qu'un pareil goût vous blesse ;

Quelle femme, après tout, n'a pas une faiblesse?
La sienne est excusable.

HENRI.

Ah!...

PRÉVAL.

Point d'emportement.

HENRI.

Préval!....

PRÉVAL.

En vérité, son Gustave est charmant.

HENRI.

Quoi! vous raillez encor!

PRÉVAL.

Pas du tout, je vous jure.

HENRI.

Je ne puis pardonner cette dernière injure.
Tous liens entre nous sont rompus désormais,
Et gardez-vous, monsieur, de me parler jamais.

PRÉVAL.

Henri!...

HENRI.

Non, laissez-moi.

PRÉVAL.

Mais je ne puis comprendre....

HENRI.

Il suffit.

PRÉVAL.

Écoutez.

HENRI.

Je ne veux rien entendre.

PRÉVAL.

De grâce....

HENRI, en sortant.

Épargnez-vous des discours superflus.

PRÉVAL, en sortant.

Qu'il s'arrange! Pour moi je m'en mêle plus.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, DUPRÉ.

CHARLES.

Quoi! faire à mon cousin une scène pareille!

DUPRÉ.

Mais c'est sa faute aussi.

CHARLES.

Fort bien! je te conseille
De l'accuser encor de tes emportements.

DUPRÉ.

Il me devait au moins quelques ménagements.

CHARLES.

C'est-à-dire, il devait encenser ta faiblesse;
Car, vous autres Crésus, la vérité vous blesse;
Vous ne voulez souffrir que des admirateurs.
Les banquiers sont des rois, il leur faut des flatteurs!
C'est trop juste.

DUPRÉ.

Est-ce ainsi que l'on parle à son père?

CHARLES.

Allons, vais-je à mon tour essuyer ta colère?
Mais là, sans nous fâcher, soyons de bonne foi,
Henri t'a résisté par intérêt pour toi.
Tu sais l'attachement, le respect qu'il te porte?

DUPRÉ.

Oui, je lui rends justice.

CHARLES.

Et tu vas de la sorte....

DUPRÉ.

Il suffit; oublions tout ce qui s'est passé.
Je chéris ton cousin, et, si je l'ai blessé,
J'ai tort.

CHARLES.

Défais-toi donc de l'humeur inégale....

DUPRÉ.

Finissons.

CHARLES.

Non, je veux te faire la morale.

DUPRÉ.

Quel précepteur!

CHARLES.

Essaye, et je suis assuré....

DUPRÉ.

Oui? voyons.

CHARLES.

M'y voici : Mon cher monsieur Dupré,
Une immense fortune a trop enflé votre âme,
La moindre résistance aussitôt vous enflamme,
Vous voulez contre tous avoir toujours raison;
Et, pour comble d'horreur, mesquin hors de saison,
D'un fils, à tous égards digne de récompenses,
On vous voit, sans pitié, contrôler les dépenses!
Mon cher monsieur Dupré, tout cela n'est pas bien.
Croyez-moi, profitez de mon sage entretien;

Dans autrui désormais accueillez la franchise,
Permettez quelquefois que l'on vous contredise,
Surtout à votre fils accordez largement
Des fonds lorsqu'il en manque, et vous serez charmant.

DUPRÉ.

Peut-on porter plus loin l'oubli des convenances?...
J'ai donné lieu moi-même à ces impertinences,
Je l'avoue ; et toujours trop indulgent pour toi....

CHARLES.

Non, ne te repens pas d'être bon avec moi.
Si je suis étourdi, ne deviens pas sévère.
Tu n'en saurais douter, je t'aime et te révère :
De mes discours ton cœur ne peut être troublé ;
Je ne pense jamais qu'après avoir parlé.

DUPRÉ.

Tête folle !

CHARLES.

La paix est faite?

DUPRÉ.

Mais j'oublie
Qu'il faut qu'avec Henri je me réconcilie.

CHARLES.

Fort bien. Hé! Picard!

DUPRÉ.

Oui, qu'on le fasse appeler.

CHARLES, au domestique qui est entré.

Priez monsieur Henri de venir nous parler.

(Le domestique sort.)

Tu n'imagines pas le plaisir que j'éprouve.
Ce cher cousin !

SCÈNE II.

CHARLES, LE BARON, DUPRÉ.

LE BARON.

Tous deux à propos je vous trouve,
Messieurs. Pour mes amis je n'ai point de secret;
Vous daignez à mon sort prendre quelque intérêt;
Je viens vous annoncer une bonne nouvelle.

DUPRÉ.

Vous m'en voyez ravi, baron.

CHARLES.

Et quelle est-elle?

LE BARON.

Je reçois du Ministre un billet à l'instant.

DUPRÉ.

Ah ! que dit ce billet ?

LE BARON.

J'ai lieu d'être content;
Il promet au delà de ce que je désire.
Mais j'aurai plus tôt fait, je crois, de vous le lire.

(Il lit.)

« J'arrive du château, mon vieux camarade. Vos ser-
« vices, non plus que ceux de feu M. de Rosbelle, ne
« sont point oubliés, et ils doivent être récompensés.

« Il faut donc, si vous ne voulez pas qu'on vous accuse
« d'un orgueil déplacé, que vous demandiez quelque
« chose, soit pour vous, soit pour le gendre que ma-
« dame votre fille voudra vous donner.

« Venez déjeuner demain avec moi, nous causerons
« de tout cela. »

CHARLES.

Je vous fais compliment.

DUPRÉ.

Voilà l'occasion
D'obtenir des honneurs.

LE BARON.

J'ai peu d'ambition;
Mais je dois cependant songer à ma famille.
Je vais de tout ceci faire part à ma fille.
Ce billet est pour elle un grand événement;
Et vous pardonnerez à mon empressement.

SCÈNE III.

CHARLES, DUPRÉ.

CHARLES.

Le baron me paraît bien protégé.

DUPRÉ.

Sans doute.
Des honneurs sous ses pas on aplanit la route.
Le Ministre lui porte un véritable amour.

CHARLES.

Il obtiendra peut-être une charge à la cour.

DUPRÉ.

Ou le titre de pair, transmissible à son gendre.

CHARLES.

Tu crois?

DUPRÉ.

Il est baron, à tout il doit prétendre:
Tu peux en être sûr.

CHARLES.

Comment? Que dis-tu là?
Transmissible à son gendre.

DUPRÉ.

Eh! qu'est-ce que cela?
Un brillant esclavage, une chaîne assez belle.

CHARLES.

L'époux que choisira madame de Rosbelle
Sera probablement un homme de grand nom?

DUPRÉ.

Ou fort riche, plutôt.

CHARLES.

Roturier?

DUPRÉ.

Pourquoi non?
Le bon sens a détruit un gothique scrupule;
Les titres, sans argent, ne sont qu'un ridicule.
Les roturiers, ce sont les gens qui vont à pié.

CHARLES.

Aux plus nobles alors tu peux être allié.

Amélie aisément nous serait accordée :
Si je l'épousais ?

DUPRÉ.

(A part.)

Toi ?... Que dit-il ?... Quelle idée !...
Si, moi-même...

CHARLES.

En faveur de ce charmant lien
J'obtiendrais quelque titre, et cela sied fort bien.

DUPRÉ, à part.

Aux dignités d'abord un tel hymen m'appelle.

CHARLES.

Puis, je suis amoureux.

DUPRÉ, à part.

J'ai des torts envers elle.

CHARLES.

Et l'amour, sans l'hymen, ne doit rien espérer.

DUPRÉ, à part.

En demandant sa main je puis tout réparer.

CHARLES.

Eh bien, que penses-tu ?

DUPRÉ.

Que c'est une folie.

CHARLES.

Pourquoi cela ?

DUPRÉ.

Ton âge....

CHARLES.

Eh! qu'importe ?

DUPRÉ.

Amélie
Ne saurait consentir....

CHARLES.

Nous verrons.

DUPRÉ.

J'en suis sûr.
Il lui faut pour époux quelqu'un d'un âge mûr,
Un homme raisonnable.

CHARLES.

Oui, comme toi, peut-être?

DUPRÉ.

Sans doute.

CHARLES.

En mon esprit quel soupçon vient de naître!
Voudrais-tu l'épouser?

DUPRÉ.

Eh! mais....

CHARLES.

Expliquons-nous.

DUPRÉ.

Ce nœud serait sortable, au moins.

CHARLES.

Toi, son époux!
Toi?

DUPRÉ.

Pourquoi pas?

CHARLES.

Jamais! non....

DUPRÉ.

Consens à m'entendre.
Réfléchis; à sa main tu ne saurais prétendre;
Le baron voulût-il même te l'accorder,
Au Ministre pour toi que peut-il demander?
Si jeune, quels emplois veux-tu qu'on te confie?
Ton éducation n'est pas encor finie.
De l'esprit, des moyens; mais tu n'es jusqu'ici,
Il faut en convenir, qu'un aimable étourdi.
Tu courtisais par ton madame de Rosbelle;
La seule ambition te parle encor pour elle.
L'éclat des dignités a paru te toucher,
Et dans ton intérêt je vais les rechercher :
Je t'ouvrirai la route en servant la patrie;
C'est pour te l'assurer que je veux la pairie :
Tu désires un titre, et tu seras titré;
Je serai comte, et toi vicomte de Dupré.

CHARLES.

Eh! que me font à moi les titres, les pairies?
Je ne souffrirai pas que tu te remaries.

DUPRÉ.

Ton bonheur est le mien....

CHARLES.

On se rirait de toi.

DUPRÉ.

Mais, mon fils...

CHARLES.

Mais, mon père!.... Enfin, chacun pour soi.

DUPRÉ.

Un tel langage....

CHARLES.

Non, s'il faut être sincère,
Vois-tu? je ne veux pas avoir de belle-mère.
Cet hymen me déplaît.

DUPRÉ.

Achève; et, sans détour,
Dis qu'à tes intérêts il pourrait nuire un jour.

CHARLES.

Qu'oses-tu supposer? Moi, ce calcul infâme!....
Ce soupçon est affreux, il révolte mon âme!
Un sentiment si bas ne m'occupa jamais.
Ta fortune est à toi; donne, engage, promets,
Qu'importe? mais qu'au moins ton amitié me reste.

DUPRÉ.

Embrasse-moi, mon fils.

CHARLES.

Oui, mon cœur te l'atteste,
Ton bonheur fut toujours le premier de mes vœux.
L'hymen peut l'assurer? forme de nouveaux nœuds.
J'ai su le deviner, tu chéris Amélie;
Demande, obtiens sa main, c'est moi qui t'en supplie:
Pour elle, pour les siens montre-toi généreux;
Je serai riche assez, si je te vois heureux.

DUPRÉ.

Va, je sens tout le prix d'un pareil sacrifice;
Mais si ce mariage....

CHARLES.

Il faut qu'il s'accomplisse;
J'y suis intéressé maintenant plus que toi.
Amélie au plus tôt doit recevoir ta foi;

J'y compte, je l'exige; et l'on verra, j'espère,
Un fils danser gaîment aux noces de son père.

DUPRÉ.

Ton bon cœur....

CHARLES.

Ah! laissons les discours sérieux;
Au jour d'un mariage on doit être joyeux.
Tout est dit; désormais le plaisir nous réclame;
Et je vais m'occuper de ton épithalame.

SCÈNE IV.

CHARLES, DUPRÉ, HENRI.

HENRI.

Mon oncle, je me rends à vos ordres.

CHARLES.

Ah! viens,
Mon cher; de tes talents tu soutiendras les miens.

DUPRÉ.

Henri, lorsqu'à l'honneur tu te montrais fidèle,
J'ai par des duretés tantôt payé ton zèle:
Ma conduite à venir expîra ces excès.

HENRI.

Je vous retrouve enfin!

DUPRÉ.

Et quant à mon procès,
A l'exacte équité je prétends satisfaire:
Comme tu l'entendras termine cette affaire.

HENRI.

Votre amitié, mon oncle, est un bienfait pour moi.
En ce moment surtout j'en ai besoin!

CHARLES.

Eh quoi!
Quel ton tragique! Allons, tout s'oublie et s'arrange.
Moi, je vais t'annoncer une nouvelle étrange,
Un fait inattendu, merveilleux, surprenant,
Et dont je doute encor, même en te l'apprenant.

HENRI.

Quoi donc?

CHARLES.

Tantôt mon père a, sur ton mariage,
Exercé sans pitié son malin persiflage;
Eh bien, prends ta revanche, et persifle à ton tour.

HENRI.

Mon oncle....

CHARLES.

Comme toi, mariage d'amour!

DUPRÉ.

Rien encor....

CHARLES.

La future est jeune, aimable, belle,
Charmante, et c'est enfin madame de Rosbelle.

HENRI.

Madame de Rosbelle?

CHARLES.

Oui; n'a-t-il pas bon goût?
Dis?

HENRI.

(A part.)

Sans doute.... en effet.... Que m'importe, après tout?

(Haut.)

Nos liens sont rompus.... La chose est décidée?

DUPRÉ.

Eh! non; ce n'est encor qu'un projet, une idée.
Amélie....

HENRI.

Est à vous dès que vous parlerez;
Sur son cœur, le plus riche a des droits assurés.

DUPRÉ.

Il est vrai, la fortune est un titre.

HENRI.

A merveille!
Épousez-la, mon oncle, oui, je vous le conseille.
(A part.)
Ce Gustave, du moins, ne l'emportera pas.

CHARLES.

Tu vois, c'est son avis. Allons, plus de débats;
Il faut conclure.

DUPRÉ.

Mais....

CHARLES.

Eh! que peux-tu me dire?
Tu le veux, je le veux, mon cousin le désire,
Nous le souhaitons tous, tout le monde est d'accord;
Il faut brusquer la chose et terminer d'abord.

DUPRÉ.

Toujours extrême en tout! et ton humeur légère....

CHARLES.

Voici fort à propos Amélie et son père.

HENRI, à part.

C'est elle !

CHARLES.

Justement ma tante est avec eux.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON, MADAME DE ROSBELLE, MADAME DORFEUIL.

LE BARON.

Ce billet, de ma fille a comblé tous les vœux.
L'espoir qui m'est permis change son existence.

HENRI, à part.

Peut-elle bien encor soutenir ma présence !

CHARLES, à son père.

Allons, parle.

DUPRÉ, à Charles.

Il faut voir, examiner....

CHARLES, à Dupré.

Pourquoi ?
Tu fais l'enfant ? Eh bien, je vais parler pour toi.
(Haut.)
Madame....

DUPRÉ.

Arrête !

CHARLES.

Non; j'aurai de l'éloquence.
Madame, un étourdi de votre connaissance,
Et de la mienne, osa vous présenter ses vœux,
Vous fatigua longtemps de ses tendres aveux :
Maintenant il avoue, abjurant sa folie,
Qu'il ne mérite pas d'obtenir Amélie ;
Mais, en sa place, il veut vous offrir un époux
Et plus recommandable et plus digne de vous.
C'est un homme veuf, riche, aimable, jeune encore ;
Il a cent qualités, enfin il vous adore ;
Et l'hymen avec lui, je connais bien son cœur,
Sur vos pas à jamais doit fixer le bonheur.
Ce nouveau prétendant du premier est le père ;
D'un jeune extravagant soyez la belle-mère ;
Et dans cet étourdi, léger, présomptueux,
Vous trouverez un fils tendre et respectueux.

MADAME DORFEUIL.

Mon beau-frère !

LE BARON.

Dupré !

MADAME DE ROSBELLE.

Ce que je viens d'entendre....

DUPRÉ.

Cette brusque demande a de quoi vous surprendre,
Madame ; pardonnez à son zèle indiscret ;
Mais je ne démens pas l'aveu qu'il vous a fait.
Consentez ; par l'hymen enchaînés l'un à l'autre,
Je mettrai mon bonheur à m'occuper du vôtre,

Il deviendra le but de mes constants efforts,
Et j'emploîrai ma vie à réparer mes torts.

LE BARON.

Des torts?

CHARLES.

Tu n'en as pas.

MADAME DE ROSBELLE.

Pour moi je les ignore.
L'offre de votre main et me flatte et m'honore;
Mais un motif puissant.... Oui, veuillez m'excuser....
Mon père en est instruit.... je ne peux disposer....

LE BARON.

Pourquoi cet embarras? Crains-tu d'être sincère?
Une entière franchise est ici nécessaire.
(A Dupré.)
Monsieur, votre recherche est pour nous un honneur;
Mais ma fille a déjà disposé de son cœur.

DUPRÉ.

Quoi! madame....

CHARLES.

Achevez; quel rival vient détruire
L'espoir....

LE BARON, désignant Henri.

Tenez, monsieur pourra vous en instruire.

CHARLES.

Henri?

DUPRÉ.

Mon neveu?

CHARLES.

Quoi! se peut-il en effet
Que ce soit....

LE BARON.

C'est lui-même.

CHARLES.

Ah! le tour est parfait!
Et nous qui soupirions!...

MADAME DORFEUIL.

Voilà tout le mystère,
Messieurs; de leur secret j'étais dépositaire.

CHARLES, à Henri.

Sournois!

DUPRÉ, à part.

Elle l'aimait!

CHARLES, à Henri.

Tu nous mets en défaut!

DUPRÉ, à part.

Je ne m'étonne plus du courroux de tantôt:
Oui, tout s'explique.

CHARLES, à Henri.

Un rien te trouble et t'embarrasse.

DUPRÉ, à part.

Il faut m'exécuter au moins de bonne grâce.
(Haut.)
Henri, de ton bonheur je dois être jaloux;
C'est toi qu'elle préfère!... Eh bien, sois son époux.
Que l'aspect d'un rival n'ait rien qui t'importune;
Il se charge du soin d'assurer ta fortune.
Oui, ton cousin et moi, nous voulons....

HENRI.

Arrêtez,
Mon oncle; je n'ai plus besoin de vos bontés:
L'hymen dont vous parlez ne saurait se conclure.

MADAME DE ROSBELLE.

Ciel!

MADAME DORFEUIL.

Que dit-il?

DUPRÉ.

Comment?

CHARLES.

Quelle étrange aventure!

LE BARON.

Expliquez-vous, monsieur, j'ai droit de l'exiger.

DUPRÉ.

Henri!...

HENRI.

Ce n'est pas moi qu'il faut interroger.
Consultez votre fille, apprenez de madame
Comment un autre amour m'a chassé de son âme.

CHARLES.

Un quatrième amant! c'est à n'en plus finir!

LE BARON.

Quel discours!

MADAME DE ROSBELLE.

Il le croit!

DUPRÉ.

Je n'en puis revenir.

LE BARON.

Finissons, s'il vous plaît; divulguez sans remise
Le motif....

HENRI.

A propos le sort me favorise;
Et monsieur que voilà....

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, PRÉVAL, ROLIN.

ROLIN.

Du monde! éloignons-nous.

HENRI.

Restez, monsieur Gustave, on a besoin de vous;
Venez.

ROLIN.

Comment?

MADAME DE ROSBELLE.

Rolin!

LE BARON.

Quelle est cette figure?

CHARLES.

Eh! c'est notre monsieur! c'est lui!

ROLIN, à Henri.

Je vous conjure....

HENRI.

N'avez-vous pas reçu de madame, aujourd'hui,
Une lettre?

ROLIN.

Une lettre?

HENRI.

On le sait.

ROLIN.

On sait ?...

PRÉVAL.

Oui.

ROLIN.

Elle m'était promise ; et mon impatience....

HENRI.

Eh bien ! vous l'entendez !... Trahir ma confiance !...

LE BARON.

Mais enfin....

HENRI.

C'est assez ; et puisque dans ce jour
C'est sur vous que madame a fixé son amour,
Vous pouvez l'épouser.

ROLIN.

L'épouser ? Et ma femme ?

HENRI.

Vous êtes marié?

ROLIN.

Sans doute.

HENRI.

C'est infâme !

LE BARON.

Si j'y comprends un mot....

DUPRÉ.

Que veut dire ceci ?

ROLIN.

Çà, monsieur, suis-je donc votre jouet, ici?

CHARLES.

Mais qui donc êtes-vous?

PRÉVAL.

C'est Rolin, le libraire.

HENRI.

Le libraire?

PRÉVAL.

Mais oui; vous connaissez l'affaire.
C'est pour Gustave.

HENRI.

Eh bien?

PRÉVAL.

Monsieur est l'éditeur
De ce joli roman dont madame est l'auteur.

HENRI.

Éditeur!

LE BARON.

Un roman!

DUPRÉ.

Auteur!

MADAME DORFEUIL.

Vous, Amélie?

CHARLES.

Par ma foi, je m'y perds.

MADAME DE ROSBELLE.

Il est vrai, mon amie.

HENRI.

Qu'ai-je fait?

ROLIN.

Et je viens compter dix mille francs,
Prix convenu....

MADAME DORFEUIL.

Qu'entends-je?... Oui, je vois, je comprends....
Cette somme....

MADAME DE ROSBELLE.

Arrêtez!

MADAME DORFEUIL.

Votre amitié constante....
C'était pour me sauver!

CHARLES.

Bon! à présent ma tante!
Nouvel amphigouri!

LE BARON.

Du moins expliquez-nous....

HENRI, à Amélie.

Ah! qui vous soupçonna n'est plus digne de vous,
Je le sens; j'ai rendu mon pardon impossible:
J'outrageai votre cœur, il doit être inflexible.

MADAME DE ROSBELLE.

Croyez-vous?

(Après un mouvement de reconnaissance de Henri.)

A présent, acceptez-vous ma main?

HENRI.

O ciel! tout mon bonheur....

MADAME DE ROSBELLE.

Réfléchissez enfin,
Car une femme auteur....

HENRI.

Ah! grâce! grâce entière!

LE BARON.

Ah ça, dites-nous donc....

MADAME DE ROSBELLE.

Vous saurez tout, mon père.
Chacun doit pardonner; tout le monde a des torts.

DUPRÉ.

Du repentir aussi.

MADAME DORFEUIL.

Des regrets.

HENRI.

Des remords.

LE BARON.

Vous me feriez damner avec un tel langage.

CHARLES.

C'est moi qui, par hasard, me trouve le plus sage.

MADAME DE ROSBELLE.

Mon père, tout ceci n'a rien de sérieux;
Et pourvu que Henri trouve grâce à vos yeux....

LE BARON.

Eh! morbleu! qu'il t'épouse, et que cela finisse.

HENRI, à Amélie.

Mon amour expîra ma cruelle injustice.
Je promets à vos pieds de n'être plus jaloux.

MADAME DE ROSBELLE.

Mon roman est fini, je n'écrirai qu'à vous.

FIN DU ROMAN.

LES INTRIGANTS,

COMÉDIE.

NOTICE

SUR

LES INTRIGANTS.

Comment se fait-il que, depuis *le Folliculaire,* tous mes ouvrages, à peu près, aient été arrêtés ou mutilés par la censure? Penserait-on par hasard que, de 1820 à 1830, j'ai voulu faire de l'opposition au gouvernement? ce serait une grande erreur. On prétend que des fonctionnaires publics se sont vantés, aussitôt après la Révolution de Juillet, d'avoir travaillé pendant quinze ans à renverser la dynastie qui venait de tomber. J'avoue que je n'ai pas à faire valoir un pareil titre à *l'estime* de mes concitoyens. Dans des fonctions obscures, qui n'ont rien à voir avec la politique, j'ai servi loyalement l'ancien gouvernement, et, quelle que pût être ma pensée intime sur la marche que je lui voyais tenir, je n'ai jamais songé à lui faire des ennemis et à provoquer sa chute. Je n'ai donc pas le droit de me poser en victime, et d'attribuer à mes opinions politiques le *veto* qui a frappé la plupart de mes ouvrages.

Les obstacles que j'ai rencontrés dans ma carrière littéraire, obstacles qui ont été si nuisibles à mes in-

térêts et peut-être à ma gloire, proviennent de deux causes : d'abord, d'une espèce de simplicité, dont je n'ai pu encore m'affranchir ; en second lieu, de l'idée, trop élevée peut-être, que je me fais de la mission de l'auteur dramatique.

J'ai toujours cru que, pourvu qu'on respectât la religion, la morale, le gouvernement, et le souverain, on pouvait tout dire sur le théâtre : voilà ce que j'appelle ma simplicité; car je devais mettre en ligne de compte les susceptibilités, les petites passions, les intérêts personnels de ceux qui gouvernent. Quant à mes idées sur ce que j'oserais presque appeler notre apostolat, elles m'ont nécessairement entraîné à composer parfois des comédies qui ont dû paraître dangereuses au pouvoir dont elles contrariaient les vues, les tolérances ou les affections. Selon moi, l'auteur dramatique est appelé à la noble mission de signaler à ses concitoyens les travers, les ridicules, les vices de son époque, quels qu'ils soient et en quelque lieu qu'ils se rencontrent; et, s'il comprend bien son devoir, il s'attaquera plutôt encore aux tendances qui peuvent nuire à la société en général, qu'aux faiblesses et aux erreurs qui ne touchent que certaines classes ou certains individus. Respectant avec scrupule tout ce que j'ai mentionné plus haut, et ne se permettant jamais d'offensantes personnalités, être utile doit être son premier besoin; il ne sera point arrêté par la crainte de se faire des ennemis; et, n'écoutant que sa conscience, il poursuivra son œuvre,

il marchera au but sans calculer s'il doit en résulter pour lui des inconvénients ou des avantages.

Voilà le poëte dramatique, tel que je l'ai rêvé souvent. J'avoue que je n'ai pas marché toujours dans la route que je viens d'indiquer; mais du moins je m'y suis engagé quelquefois, et peut-être doit-on me tenir compte de mes intentions et de mes efforts. Ainsi, par exemple, la Congrégation étendait un réseau sur la France; j'ai vu là un danger pour mon pays, et, dans la comédie des *Intrigants*, j'ai traduit la Congrégation sur la scène. Sans doute, et je devais le prévoir, la représentation de cet ouvrage ne fut pas permise; mais enfin je n'avais pas craint de composer la pièce et de la soumettre à l'examen de la censure : c'est là tout ce que je pouvais; le reste ne dépendait pas de moi.

Quelques personnes ont regardé la comédie des *Intrigants* comme un acte de courage; je n'ai voulu faire qu'une action d'honnête homme. N'avons-nous pas d'ailleurs, nous autres auteurs comiques, l'exemple de notre maître? Si nous ne pouvons atteindre à son génie, imitons du moins sa généreuse hardiesse. Molière a joué les Femmes savantes et les Marquis ridicules : devais-je hésiter à peindre le Folliculaire et les manœuvres des Élections? Il a traîné Tartufe sur la scène : pourquoi aurais-je craint d'y traduire la Congrégation? Ma pièce, il est vrai, a été défendue; mais *Tartufe* fut arrêté pendant plusieurs années, et il n'eût jamais été permis sous la vieillesse de Louis XIV.

Je me résume. Mes pièces de théâtre ont dû être mises à l'index : 1° parce que j'ai eu la naïveté de croire que ce qui est honnête et vrai ne pouvait pas être dangereux ; 2° parce que les Ministres n'ont jamais été de mon avis sur le but où doit tendre l'auteur dramatique, et sur l'importance et la dignité de sa mission.

On pourrait faire un volume sur ce sujet, et la matière ne serait pas encore épuisée; mais je n'écris ici qu'une simple notice, et je laisse à de plus habiles que moi le soin de traiter cette grande question. Je dis *grande*, et elle l'est en effet; car le gouvernement n'a jamais compris, n'a jamais voulu comprendre l'influence qu'avait chez nous la littérature dramatique. Qu'on regarde, par exemple, où ses licences progressives ont amené insensiblement le public, même le plus éclairé : je le demande, aurait-il supporté, il y a quinze ans, ce qui aujourd'hui n'offense plus ni ses yeux, ni ses oreilles?

Mais à quoi bon m'arrêter sans cesse à des observations auxquelles je ne peux donner ici le développement nécessaire? Je reviens donc à ce qui me concerne personnellement, et je vais tâcher de poursuivre directement ma route, sans me détourner, comme cela m'arrive souvent, dans les sentiers qui s'offriront sur mon passage.

Il est des gens, soupçonneux par nature ou que l'expérience a rendus défiants, qui supposent toujours quelque arrière-pensée dans la conduite et les

discours d'autrui. Ces gens-là croient peu au désintéressement et à la franchise; et quelques-uns d'entre eux ont donné à entendre, m'a-t-on dit, qu'il pouvait y avoir calcul de ma part lorsque je composais et envoyais à la censure des ouvrages que je savais devoir être peu agréables au Ministère; attendu que si les gouvernants négligent presque toujours leurs amis, ils n'épargnent aucun sacrifice pour gagner leurs adversaires. Ainsi, ma prétendue indépendance n'aurait été qu'une spéculation; ce que je ne pouvais atteindre par mes talents et mes services, j'aurais cherché à l'obtenir en faisant craindre mes satires et mes quolibets; enfin je serais un de ces hommes dont parle Montaigne, *tenant le dos tourné à l'ambition, mais comme les tireurs d'aviron, qui s'avancent ainsi à reculons.*

Je ne déclamerai pas fastueusement, comme Hippolyte :

> « Examinez ma vie, et songez qui je suis; »

mais je dirai, avec plus d'orgueil peut-être, qu'il est au-dessous de moi de me justifier de semblables imputations.

Je sais qu'on nomme des écrivains, tant en prose qu'en vers, qui ont été accusés d'avoir vendu leur plume ou leur silence aux Ministres mêmes auxquels ils avaient fait la guerre la plus rude et la plus acharnée. J'ignore s'il est vrai que de pareils marchés aient eu lieu, et je n'ai pas une idée assez haute de

l'espèce humaine pour prétendre qu'une telle bassesse soit impossible. Je remarquerai toutefois que, parmi les hommes dont on salit ainsi le nom, on ne cite aucun auteur dramatique. C'est qu'en effet, si l'Autorité peut craindre et acheter un journaliste ou un pamphlétaire, dont rien ne saurait empêcher les publications, elle n'a rien à redouter d'un faiseur de comédies, et n'a pas besoin de le payer pour le faire taire, puisqu'elle peut à son gré le bâillonner, châtrer ses ouvrages et en défendre la représentation. Il les fera imprimer, direz-vous. Eh! qu'importe? tout le monde lit les journaux, les pamphlets; mais qui songe à lire des comédies qui n'ont pas été jouées? Une pièce de théâtre non représentée est, par cela même, condamnée d'avance. N'est-ce pas sous la Régence seulement qu'on s'est avisé qu'*Athalie* était un chef-d'œuvre?

Un auteur dramatique ne peut donc pas se vendre au Ministère, car le Ministère n'a aucun intérêt à l'acheter. Quant à moi, si j'ai voulu tenter de pareils trafics, ils m'ont certes bien mal réussi; car voilà vingt-sept ans que j'appartiens à l'administration, et je me trouve aujourd'hui moins avancé que lors de mon début dans la carrière.

Je le répète (et ma position actuelle l'indique assez), je n'ai jamais eu l'ambition des dignités et de la fortune. Sans doute mon amour pour les lettres m'en a préservé; mais, à coup sûr, j'en aurais été dégoûté par les bassesses que j'ai vues autour des Ministres

dans l'intimité desquels j'ai vécu. Que de prières m'ont été adressées, à moi obscur individu, que de visites m'ont été faites, que de lettres m'ont été écrites par des personnages déjà puissants, et par d'autres qui sont devenus plus puissants encore; et tout cela pour que je disse au Ministre un mot en leur faveur! Combien alors j'étais choyé, caressé, encensé! c'était à en avoir des nausées. Mais dès que le Ministre quittait le portefeuille, tous ces hommages allaient se reporter à d'autres, et mes chers amis de la veille ne me connaissaient plus le lendemain.

Tout cela peut causer du dégoût, mais ne doit inspirer aucun étonnement; car la plupart des hommes sont faits ainsi : ils ne cherchent autre chose que leurs intérêts et les satisfactions de leur vanité; c'est là le mobile de toutes leurs démarches, le but de toutes leurs actions, c'est l'occupation de leur vie entière, et chez eux la reconnaissance même n'est le plus souvent qu'un calcul. Un mois environ après la chute du Ministère Richelieu, j'avais été voir mon ancienne connaissance, le comte de Peyronnet, devenu garde des sceaux. C'était un soleil levant, il y avait donc grand monde dans ses salons. Je causais avec quelqu'un dans l'embrasure d'une croisée, et caché en partie par les rideaux, lorsque deux des plus assidus courtisans du duc de Richelieu s'arrêtèrent auprès de moi en continuant leur conversation. — Mais qu'avez-vous donc fait ce matin? dit l'un, je ne vous ai pas trouvé chez vous. — J'ai été

faire visite ici à côté, répondit l'autre. (L'hôtel qu'habitait le duc de Richelieu est contigu à la Chancellerie.) — Comment ! s'écria le premier, ici à côté ?... est-ce que vous y allez encore ? — Eh ! que sait-on, répliqua le second, il peut revenir sur l'eau !... — En ce moment je me montrai aux deux interlocuteurs; et je puis assurer que jamais mon aspect n'a produit un effet aussi théâtral.

C'est surtout à l'époque de la naissance du duc de Bordeaux que les ambitions furent en mouvement, et montrèrent le plus d'activité. C'était un véritable débordement ; tout le monde sollicitait, tout le monde voulait des places, des pensions, des décorations, des dignités. Comme on me croyait en faveur auprès du Président du Conseil, j'étais harcelé, poursuivi, traqué par les grands et les petits, et il n'y avait ni garçons de bureau, ni huissiers capables de défendre ma porte contre les assauts qu'on lui livrait. Je me rappelle une mauvaise plaisanterie que je me permis alors envers un grand seigneur, qui se cramponnait à moi deux ou trois fois par jour, pour me parler de ses droits au cordon bleu ou à la pairie. Je lui fis lire une lettre que le duc de Richelieu venait de recevoir d'un aide-bourreau de Versailles ou de Chartres, qui demandait à être promu à la dignité de bourreau en titre, *en réjouissance de la naissance du duc de Bordeaux*. Mon grand seigneur fit une grimace épouvantable; et cependant l'ambition du garçon-bourreau n'était-elle pas aussi légitime que la sienne ?

L'interdit qui pesait sur ma comédie des *Intrigants* fut enfin levé par la Révolution de Juillet. Mais d'autres tribulations m'étaient réservées. Au lieu de s'empresser de monter cet ouvrage, dont le sujet aurait eu alors le piquant de la nouveauté, les comédiens ne le jouèrent que huit mois après, c'est-à-dire lorsque les congréganistes et la congrégation avaient été promenés déjà sur tous les théâtres de Paris. Ce n'était rien encore : on me laissa distribuer les rôles, faire toutes mes répétitions, et ce fut seulement à la répétition générale, le 8 mars, que l'on m'annonça que Michelot, chargé de mon principal personnage, prenait sa retraite au 1er avril, et cessait à dater de cette époque de faire partie de la Comédie-Française. Ainsi, en supposant que le public accueillît favorablement mon ouvrage, je ne pouvais espérer tout au plus qu'une dizaine de représentations. C'est en effet ce qui arriva; et après avoir été joués dix ou douze fois, *les Intrigants* disparurent de l'affiche. Depuis cette époque (le 1er avril 1831) ni cette pièce, ni aucune autre des miennes n'a été remise au répertoire du Théâtre-Français.

L'intérêt qui pouvait exciter alors des *Intrigans* était anéanti par la Révolution de Juillet. Mais d'autres tribulations m'étaient réservées. Au lieu de s'empresser de monter cet ouvrage dont le sujet aurait eu alors le piquant de la nouveauté, les comédiens ne le jouèrent que trois mois après, c'est-à-dire lorsque les congrégations et la congrégation avaient été promenés déjà sur tous les théâtres de Paris. Ce n'était rien encore : on me laissa distribuer les rôles, faire toutes mes répétitions, et ce fut seulement à la répétition générale, le 8 mars, que l'on m'annonça que Michelot, chargé de mon principal personnage, prenait sa retraite au 1er avril, et cessait à dater de cette époque de faire partie de la Comédie-Française. Ainsi, en supposant que le public accueillît favorablement mon ouvrage, je ne pouvais espérer tout au plus qu'une dizaine de représentations. C'est en effet ce qui arriva; et après avoir été joués dix ou douze fois, *les Intrigans* disparurent de l'affiche. Depuis cette époque (le 1er avril 1831) ni cette pièce, ni aucune autre des miennes n'a été remise au répertoire du Théâtre-Français.

LES INTRIGANTS,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

COMPOSÉE EN 1825,

Reçue à la Comédie-Française en 1826, et représentée, pour la première fois, le 10 mars 1831.

PERSONNAGES.

M. DE VERTEUIL, receveur-général et député.
EUGÈNE, son fils.
PAULINE, sa nièce.
M. DE ROUGEVAL, ami de M. de Verteuil.
LE VICOMTE DE SAINT-LAURENT.
LA BARONNE D'ORTHIS.
FRANÇOIS, domestique de M. de Verteuil.
MICHEL, menuisier.

La scène se passe à Paris dans un hôtel garni.

LES INTRIGANTS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE VERTEUIL, LE VICOMTE DE SAINT-LAURENT.

(Ils sont assis; M. de Verteuil tient un manuscrit.)

M. DE VERTEUIL.

Oui, vous avez raison, ce sera mieux ainsi;
Le tour sera plus vif.

(Il corrige.)

LE VICOMTE.

Pardon, si j'ose ici
Me permettre....

M. DE VERTEUIL.

Comment! vous me rendez service.

LE VICOMTE.

Vous l'avez exigé; je suis sans artifice,
La franchise toujours fut ma suprême loi.

M. DE VERTEUIL.

Et c'est ainsi qu'il faut en user avec moi.
Vous le savez, mon cher, je hais la flatterie.

LE VICOMTE.

Croyez.... Mais revenons; poursuivez, je vous prie.

M. DE VERTEUIL.

Après mon résumé, par ces mots je conclus :

(Il lit.)

« Oui, messieurs, c'est ainsi que vous adoucirez le « sort des contribuables, sans nuire aux nécessités « des différents services et sans porter atteinte à la « dignité de la couronne; c'est en faisant un tel em- « ploi des impôts que les charges mêmes qui pèsent « sur le peuple deviendront la source de sa pros- « périté.

« D'après toutes ces considérations, et en supposant « l'adoption des divers amendements que j'ai soumis « à la Chambre, et que je me réserve de développer « lors de la discussion des articles, je vote pour le « projet de loi. »

LE VICOMTE.

Mes éloges, monsieur, sont ici superflus.
L'amour du bien public vous guide, vous enflamme;
En ce discours partout on reconnaît votre âme.

M. DE VERTEUIL.

Sans complaisance, là, vous êtes satisfait?
Vous ne voyez plus rien....

LE VICOMTE.

C'est un morceau parfait.

M. DE VERTEUIL.

Vicomte, vos conseils m'ont été fort utiles.

LE VICOMTE.

Vous plaisantez; des riens, des remarques futiles.

M. DE VERTEUIL.

Non, vous m'avez fourni presque un chapitre entier.

LE VICOMTE.

Oui, quelques souvenirs de mon ancien métier.
Je me suis occupé longtemps de politique.
Sans titre officiel, agent diplomatique,
J'ai parcouru l'Europe, et peut-être, en effet,
Des intérêts des cours je suis assez au fait.

M. DE VERTEUIL.

Mais, mon cher Saint-Laurent, excusez ma franchise,
A parler librement l'amitié m'autorise:
Votre position ne se peut concevoir.
Vous avez de l'esprit, des talents, du savoir;
Des secrets de l'État souvent dépositaire,
Vous pourriez être encore utile au Ministère;
Mais de vous employer il semble peu jaloux,
Je vois qu'il vous néglige et ne fait rien pour vous.
D'où peut naître un oubli qui m'étonne et m'irrite?

LE VICOMTE.

C'est tout simple, monsieur: j'ai montré du mérite.
On a craint les talents d'un modeste envoyé:
Si je n'étais qu'un sot je serais employé.

M. DE VERTEUIL.

Espérons qu'à la fin on vous rendra justice.

LE VICOMTE.

Oui, je touche sans doute à ce moment propice.

Vous savez mes malheurs, vous connaissez mes droits,
Vous daignez m'accorder quelque estime, je crois;
Sur vous, sur vos bontés permettez que je compte;
Quand vous serez Ministre....

M. DE VERTEUIL.

Eh quoi! mon cher vicomte,
De vos rêves encore allez-vous m'occuper?

LE VICOMTE.

C'est en vain qu'aux grandeurs vous croyez échapper.
Des talents, des vertus vous offrez le modèle;
A ce poste éminent la France vous appelle.

M. DE VERTEUIL.

Allons, vous êtes fou.

LE VICOMTE.

Tout comme il vous plaira;
Mais bientôt au Conseil on vous appellera.
Receveur-général, et vivant en province,
Vos talents sont perdus pour l'État, pour le prince;
Un semblable théâtre est trop étroit pour vous.

M. DE VERTEUIL.

D'en changer cependant je ne suis pas jaloux.

LE VICOMTE.

A son pays, monsieur, dès qu'on est nécessaire....

M. DE VERTEUIL.

Saint-Laurent, avec vous je dois être sincère:
La puissance et le rang ont pour moi peu d'appas,
Je les crains, et pourtant je ne les fuirais pas.

LE VICOMTE.

Allons donc!

M. DE VERTEUIL.

J'ai peut-être un peu d'expérience ;
Et si jamais du roi l'auguste confiance
Daignait me distinguer, m'élever au pouvoir,
Je devrais me soumettre et remplir mon devoir.

LE VICOMTE.

Oui, l'on saura, monsieur, vous faire violence,
Et nous vous nommerons bientôt *Son Excellence*.

M. DE VERTEUIL.

Puisse d'un tel malheur le ciel me garantir!

LE VICOMTE.

Pourquoi ?

M. DE VERTEUIL.

De mon état je tremble de sortir.
Mes jours s'écoulent tous sans trouble et sans envie ;
Tout concourt à la fois au bonheur de ma vie.
Je suis riche, j'exerce un honorable emploi ;
Mes travaux, mes devoirs sont des plaisirs pour moi ;
Dans le dernier collége un suffrage unanime
De mes concitoyens m'a témoigné l'estime ;
Au sein de ma famille également heureux,
Mon fils, vous le savez, a surpassé mes vœux,
Son esprit, ses talents font l'orgueil de son père ;
Et pour que rien ne manque à mon destin prospère,
Celle enfin dont le ciel m'a rendu le tuteur,
Ma nièce, ma Pauline est un être enchanteur.
Que puis-je désirer ? Mes projets s'accomplissent,
Comme je le voulais mes enfants se chérissent,
Et les nœuds de l'hymen, qui doivent les unir,
Vont bientôt assurer mon bonheur à venir.

Et j'abandonnerais cette heureuse existence
Pour aller du public essuyer l'inconstance!
Car d'un Ministre enfin quel est le triste sort?
Le premier jour chacun l'accueille avec transport;
Il a du jugement, des vertus, du génie,
Chez lui l'expérience aux talents est unie,
C'est l'homme indispensable au bonheur de l'État!....
Mais d'un si beau début quel est le résultat?
A peine sous le joug il a courbé sa tête,
Sur lui de toutes parts éclate la tempête,
Et chaque jour, en butte à des brocards nouveaux,
Il est tympanisé dans cinq ou six journaux.
Me préserve le ciel de cet honneur insigne!

LE VICOMTE.

Non, ne redoutez pas ce traitement indigne:
L'honnête homme d'ailleurs triomphe tôt ou tard.
Mais combien je rends grâce au fortuné hasard
Qui dans le même hôtel qui vous sert de demeure,
M'a fait aussi descendre! Oui, pouvoir à toute heure
M'instruire, m'éclairer par vos sages discours,
De votre appui, monsieur, attendre d'heureux jours,
Que de biens à la fois ce séjour me procure!

M. DE VERTEUIL.

Trêve de compliments, mon cher, je vous conjure.
Croyez qu'avec plaisir moi-même en ce logis
J'ai retrouvé le fils d'un de mes vieux amis.
Mais, vicomte, avec moi pourquoi tant de mystère?
Tout trahit le secret que vous croyez me taire:
Ma présence n'est pas ce qui vous charme ici;
L'amour....

LE VICOMTE.

L'amour?

M. DE VERTEUIL.

Pourquoi vous en défendre ainsi?
Oui, madame d'Orthis....

LE VICOMTE.

La baronne?

M. DE VERTEUIL.

Elle-même.
Allons, convenez-en.

LE VICOMTE.

Votre erreur est extrême.
La baronne sans doute a des droits sur mon cœur;
Mais elle n'est pour moi qu'une amie, une sœur.
Son respectable époux, intendant militaire,
Dont l'armée honorait le noble caractère,
Fut mon plus tendre ami. Sous les murs de Cassel
Il mourut dans mes bras, ô souvenir cruel!
En me recommandant une épouse chérie
Qu'il laissait sans soutien, et loin de sa patrie.
J'ai rempli ses désirs, j'ose le croire au moins.
A madame d'Orthis j'ai donné tous mes soins;
J'ai seul, quand des procès l'ont rappelée en France,
Dans ce dédale obscur guidé son ignorance:
A sauver sa fortune enfin j'ai réussi.
Quelques actes encor la retiennent ici;
Mais bientôt le succès couronnant son attente,
En Touraine elle ira vivre chez une tante.
Vous voyez quels rapports existent entre nous.

M. DE VERTEUIL.

Votre conduite est noble, elle est digne de vous;
On n'y peut rien trouver que de fort estimable.
Mais madame d'Orthis est jeune, belle, aimable,
Et, malgré vos discours, à parler franchement,
Un ami de votre âge a tout l'air d'un amant.

LE VICOMTE.

Monsieur!...

M. DE VERTEUIL.

Pardon; je suis trop indiscret, peut-être?

LE VICOMTE.

Hélas! si vous saviez.... si vous pouviez connaître....
Loin d'aimer la baronne, une autre....

M. DE VERTEUIL.

Poursuivez.

LE VICOMTE.

Qu'ai-je dit!... Non, monsieur, non, jamais.

M. DE VERTEUIL.

Achevez;
Ouvrez-moi votre cœur.

LE VICOMTE.

Qui? moi, moi vous apprendre....

M. DE VERTEUIL.

Cette terreur extrême a de quoi me surprendre.
Votre amour serait-il un outrage au devoir?

LE VICOMTE.

O ciel!

M. DE VERTEUIL.

Parlez.

LE VICOMTE.

Eh bien! vous allez tout savoir;
Ce serait vous trahir que de me taire encore.
Oui, je suis criminel; oui, celle que j'adore
Va bientôt par l'hymen enchaîner son destin;
Elle a donné son cœur, elle a promis sa main;
C'est mon meilleur ami qu'elle épouse, et qu'elle aime!...
Vainement je combats, et m'accuse moi-même,
Je ne puis triompher d'un amour sans espoir,
Je ne puis m'arracher au bonheur de la voir;
Près d'elle, en ce séjour, le feu qui me domine....

M. DE VERTEUIL.

Quoi! se pourrait-il?...

LE VICOMTE.

Oui, c'est elle, c'est Pauline:
Rien ne peut m'excuser, je le sens, je le voi;
Mais vous tromper, monsieur, est indigne de moi.

M. DE VERTEUIL.

J'en conviens, cet aveu m'embarrasse et me gêne;
Pauline, à mon retour, doit épouser Eugène:
Tous deux ils sont d'accord. Mais, parlez sans détour,
Ma nièce, je l'espère, ignore votre amour.

LE VICOMTE.

O ciel! vous me croiriez, monsieur, assez infâme....

M. DE VERTEUIL.

Eh bien donc! je vous plains plus que je ne vous blâme;
Votre franchise même a droit de me toucher,
Et je n'ai pour ma part rien à vous reprocher.
Laissons donc tout cela, mon cher, je vous supplie.

LE VICOMTE.

Quoi! loin de m'accuser, vous plaignez ma folie!

M. DE VERTEUIL.

Notre prochain départ vous rendra le repos.

LE VICOMTE.

C'est mon unique espoir.

M. DE VERTEUIL.

J'en suis sûr. A propos,
Mon discours doit encor subir une censure.
François!

FRANÇOIS, entrant.

Monsieur?

M. DE VERTEUIL.

Qu'on fasse avancer la voiture;
Je descends.

(François sort.)

Un ami que je veux consulter.

LE VICOMTE.

Monsieur de Rougeval? je n'en saurais douter.

M. DE VERTEUIL.

Vous l'avez dit.

LE VICOMTE.

Chacun l'estime et le révère;
J'honore sa vertu, sa probité sévère.

M. DE VERTEUIL.

Ce n'est pas, cher vicomte, un mondain, comme nous;
C'est un homme rangé, mais tolérant et doux:
Pour les autres il est d'une indulgence extrême,
Chacun en l'écoutant est mieux avec soi-même;

On trouve en ses discours un salutaire appui ;
On se sent vertueux en sortant d'avec lui.

LE VICOMTE.

Sans doute, et j'en ai fait vingt fois l'expérience.
Il est digne, monsieur, de votre confiance :
Sa modestie en vain déguise ses talents,
Il peut donner, je crois, des conseils excellents.
Et puis il a partout une influence extrême :
Sans titre, sans emploi, c'est vraiment un problème ;
Mais j'ai vu, vu, vous dis-je, en mainte occasion
Des effets étonnants de sa protection.

M. DE VERTEUIL.

Oui, pour rendre service au besoin on le trouve :
Il a quelque pouvoir, peut-être ; et cela prouve,
Puisque les gens de bien ont autant de crédit,
Que le siècle n'est pas si méchant qu'on le dit.

(François apporte le chapeau et les gants de M. de Verteuil.)

Mais la voiture est prête, il faut que je vous quitte.
Peut-être reviendrai-je après cette visite,
Si l'heure....

LE VICOMTE.

Vous avez tout le temps, en effet.
Adieu donc.

M. DE VERTEUIL, en sortant.

Au revoir.

SCÈNE II.

LE VICOMTE, seul.

Ah! le plus fort est fait!
Oui, j'ai dû, de mes vœux cachant la hardiesse,
Confesser à Verteuil mon amour pour sa nièce....
De l'amour? moi, bon Dieu!.. Sans doute; et de nos jours
Une riche héritière en inspire toujours.
Soyons prudent! Il faut, pour me livrer Pauline,
Qu'Eugène maintenant rompe avec sa cousine.
Déjà d'un amour pur il ne sent plus le prix.
Ces Catons de province, arrivant à Paris,
Le front encor paré des lauriers du collége,
Toujours au premier choc sont jetés dans le piége;
L'air qu'ici l'on respire égare leurs désirs,
Et c'est dans les excès qu'ils cherchent les plaisirs.
J'ai pris soin d'y pourvoir, et sans me compromettre.
De mes adroits calculs je dois tout me promettre.
Mais madame d'Orthis?... Oui, cette liaison
Me gêne.... Ah! je l'espère, elle entendra raison.
Un amour de deux ans! c'est presque ridicule!
De briser ces liens n'ayons aucun scrupule:
Je la sers elle-même en travaillant pour moi,
Je n'en saurais douter.... C'est elle que je voi!
Profitons sans retard de cette conjoncture,
Et tâchons doucement d'amener la rupture.

SCÈNE III.

LA BARONNE, LE VICOMTE.

LA BARONNE.

Ah! c'est vous, Saint-Laurent?

LE VICOMTE.

Oui, je vous attendais.

LA BARONNE.

Vous m'attendiez?

LE VICOMTE.

Sans doute; et loin de vos attraits
Ma vive impatience....

LA BARONNE.

Allons! quelle folie!

LE VICOMTE.

D'honneur, je ne vous vis jamais aussi jolie.

LA BARONNE.

Vous voilà bien galant.

LE VICOMTE.

Croyez-en mes discours.

LA BARONNE, à part.

Est-ce que, par hasard, il m'aimerait toujours?
(Haut.)
Moi-même à vous revoir j'ai grand plaisir, vicomte.

LE VICOMTE.

(A part.)
Ah! vous me ravissez. Ce n'est pas là mon compte.
(Haut.)
J'avais craint que le temps....

LA BARONNE.

Votre exemple est ma loi.

LE VICOMTE.

Franchement, votre cœur n'est pas changé pour moi?

LA BARONNE.

Comment! vous en doutez?

LE VICOMTE.

Non.

LA BARONNE.

Est-ce que vous-même
Vous n'éprouveriez plus....

LE VICOMTE.

Oh! si fait! je vous aime.

LA BARONNE, à part.

Quel contre-temps! Eh quoi! toujours dissimuler!

LE VICOMTE, à part.

C'est jouer de malheur! et je n'ose parler.

LA BARONNE.

A notre hymen prochain ainsi rien ne s'oppose?

LE VICOMTE.

Rien; c'est un joug léger que l'amour nous impose.

LA BARONNE.

Et fidèles tous deux à nos engagements....

LE VICOMTE.

Nous allons nous lier par les plus doux serments.

LA BARONNE.

Quel instant fortuné!

LE VICOMTE.

Quel moment délectable!

LA BARONNE, à part.

Je n'y peux plus tenir !

LE VICOMTE, à part.

Elle est insupportable !

LA BARONNE, à part.

Bien ! j'y suis !

LE VICOMTE, à part.

Il faut rompre, et je dois tout risquer.

LA BARONNE.

Ecoutez, Saint-Laurent, il faut nous expliquer.
Je ne m'attendais point à ces ardeurs subites;
Car vous ne m'aimez pas autant que vous le dites.

LE VICOMTE.

Qui ? moi ?

LA BARONNE.

Vous flattiez-vous de m'en faire un secret?
A vous bien observer j'avais trop d'intérêt.
Non, ce n'est plus vers moi que votre cœur incline.

LE VICOMTE.

Baronne, en vérité....

LA BARONNE.

Vous adorez Pauline.

LE VICOMTE.

Pauline ?

LA BARONNE.

J'en suis sûre : osez me démentir.

LE VICOMTE.

Mais...

LA BARONNE.

Et vous me livrez, ingrat, au repentir.

LE VICOMTE.

Ah çà, croyez-vous donc me prendre ici pour dupe?
Rompre avec moi, voilà le soin qui vous occupe;
C'est vous qui, d'un prétexte au hasard inventé,
Cherchez à colorer votre infidélité.

LA BARONNE.

Mon infidélité? Quoi! me faire une scène!...

LE VICOMTE.

Pourquoi pas, s'il vous plaît? oui, le charmant Eugène
Est aujourd'hui l'objet de vos tendres amours;
De la coquetterie employant les détours,
Vous ne ménagez rien pour surprendre son âme.

LA BARONNE.

Vous osez m'accuser....

LE VICOMTE.

Ah! j'ai des yeux, madame.

LA BARONNE.

Eh bien! oui, oui, monsieur, je le trouve charmant;
Il est l'unique objet de mon attachement;
Je ne vois plus que lui, pour lui seul je respire,
Et captiver son cœur est le but où j'aspire.
Peu m'importe, après tout, ce que vous en direz.

LE VICOMTE.

Eh bien! à votre tour, madame, vous saurez
Que Pauline en effet a toute ma tendresse;
Qu'elle seule me plaît, me charme, m'intéresse,
Et que, pour elle seule arrêté dans ces lieux,
Toute autre affection n'est plus rien à mes yeux.

LA BARONNE.

Quoi! sérieusement, Pauline vous est chère?

LE VICOMTE.

Vous ne plaisantez pas, Eugène a su vous plaire?

LA BARONNE.

J'en conviens; les détours sont ici superflus.

LE VICOMTE.

Vous ne m'aimez plus?

LA BARONNE.

Non. Et vous?

LE VICOMTE.

Ni moi non plus.

LA BARONNE.

Là, vraiment?

LE VICOMTE.

Oui, d'honneur, rien n'est plus véritable.

LA BARONNE.

Ah! vous êtes charmant!

LE VICOMTE.

Vous êtes adorable!

LA BARONNE.

Nous voilà donc d'accord.

LE VICOMTE.

Nous rompons sans retour.

LA BARONNE.

Plus d'hymen.

LE VICOMTE.

Plus d'hymen.

LA BARONNE.

Mais à défaut d'amour,

L'estime....

LE VICOMTE.

L'amitié....

LA BARONNE.

La douce confiance....

LE VICOMTE.

Formeront entre nous une utile alliance.

LA BARONNE.

Un commerce agréable.

LE VICOMTE.

Un libre attachement.

LA BARONNE.

Cela vaut cent fois mieux.

LE VICOMTE.

Cent fois! assurément.
Et nous allions détruire une amitié si tendre!

LA BARONNE.

Mon dieu! oui.

LE VICOMTE.

Ce que c'est pourtant que de s'entendre.

LA BARONNE.

Cher vicomte!

LE VICOMTE.

Euphrasie! amis, et pour jamais!

LA BARONNE.

Oui, pour jamais.

LE VICOMTE.

Ah çà, songeons à nos projets.

LA BARONNE.

Voyons.

LE VICOMTE.

Tout est manqué si quelqu'un nous devine.
Vous voulez épouser Eugène?

LA BARONNE.

Et vous Pauline?

LE VICOMTE.

C'est assez naturel, ils sont riches tous deux.

LA BARONNE.

Mais ils s'aiment.

LE VICOMTE.

N'importe; on peut rompre leurs nœuds.

LA BARONNE.

En effet, ils seraient malheureux l'un par l'autre.

LE VICOMTE.

Leur intérêt ici s'accorde avec le nôtre.
D'un nœud mal assorti sauvons-leur le danger.

LA BARONNE.

C'est un devoir. Eugène est étourdi, léger.

LE VICOMTE.

Pauline, romanesque, exigeante et jalouse,
Serait pour son cousin une maussade épouse.

LA BARONNE.

Ces caractères-là ne peuvent s'accorder.

LE VICOMTE.

Et nous, par la douceur nous saurons les guider.

LA BARONNE.

Nous saurons avec art gagner leur confiance.

LE VICOMTE.

Oui, nous avons du monde et de l'expérience.

LA BARONNE.

Eh bien ! sans nous peut-être ils devenaient époux.

LE VICOMTE.

Qu'ils sont heureux d'avoir des amis comme nous !

LA BARONNE.

Déjà, par quelques mots jetés avec adresse,
J'ai de votre Pauline alarmé la tendresse.

LE VICOMTE.

Sans le savoir, Eugène à mes lois est soumis :
Je le fais diriger par un de mes amis.
Il s'oublie au milieu des plaisirs et des fêtes,
Et se vante déjà d'avoir fait des conquêtes.

LA BARONNE.

Vous le pervertissez.

LE VICOMTE.

Allons, pas de courroux ;
On le ramènera, madame, à vos genoux.
Et tenez, j'ai cru voir qu'à vous plaire il aspire,
Et que pour vous, baronne, en secret il soupire.

LA BARONNE.

Vous ne m'apprenez rien.

LE VICOMTE.

Il faut le ménager.
A risquer un aveu je vais l'encourager ;
Mes conseils aideront au pouvoir de vos charmes ;
Je prétends le forcer à vous rendre les armes.

LA BARONNE.

Je compte sur vos soins.

LE VICOMTE.

Mais, de votre côté,

Armez-vous de rigueur et de sévérité ;
Il s'agit d'un mari, songez-y bien, ma chère,
Et ne vous engagez que par-devant notaire.

LA BARONNE.

Mais vous, donneur d'avis, comment vont vos amours?

LE VICOMTE.

Oh! j'ai dû m'observer dans mes moindres discours!
Pas un geste, un regard!... Cependant, par prudence,
Tout à l'heure à Verteuil j'ai fait ma confidence :
Cet aveu le dispose à me servir un jour.
Mais Pauline?... un seul mot me perdait sans retour.
Réussissez, alors ma victoire est certaine :
Il faut à m'épouser que le dépit l'entraîne ;
Seul il peut la pousser à former ces liens,
Et c'est de vos succès que dépendent les miens.

LA BARONNE.

Oui, nous réussirons.

LE VICOMTE.

Servons-nous bien l'un l'autre ;
Mon sort dépend de vous, comme de moi le vôtre.

LA BARONNE.

Je vous serai fidèle.

LE VICOMTE.

Et moi, je le promets.
Nous nous connaissons trop pour nous trahir jamais.

LA BARONNE.

On vient !

LE VICOMTE.

Tout est réglé. Sans perdre une minute
Il faut tous deux....

LA BARONNE.

Paix donc!... je crois que l'on dispute!...
Écoutez!

LE VICOMTE.

En effet! et je vais sans retard...,
Ce sont nos jeunes gens!

LA BARONNE.

Quel fortuné hasard,
Vicomte!

LE VICOMTE.

Oui, mêlons-nous un peu de la querelle.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, PAULINE, EUGÈNE, LE VICOMTE.

PAULINE.

Oui, monsieur, c'est affreux.

EUGÈNE.

D'accord, mademoiselle.

PAULINE.

Ne me parlez jamais.

EUGÈNE.

Tout comme il vous plaira.

PAULINE.

Je ne veux plus vous voir.

EUGÈNE.

On s'en consolera.

LA BARONNE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

PAULINE.

Vous l'entendez, madame.
Ainsi, depuis une heure il déchire mon âme.

LE VICOMTE, à Eugène.

Mon ami, c'est fort mal.

EUGÈNE.

Ah! toujours m'épier,
Me contraindre sans cesse à me justifier,
Cela me lasse enfin!

LA BARONNE.

Est-il donc vrai, Pauline?
Quoi! vous le tourmentez par votre humeur chagrine?
Ah! cela n'est pas bien.

PAULINE.

Le tourmenter! qui? moi?
Hélas! je ne suis bien qu'aux lieux où je le voi!
Mais lui, mon amitié ne saurait lui suffire;
Lorsque nous sommes seuls il n'a rien à me dire:
Il s'ennuie avec moi, me quitte avec plaisir,
Et jamais de me voir n'éprouve le désir.

LE VICOMTE.

Eugène, pouvez-vous....

EUGÈNE.

Oui, jugez-en, vicomte:
De tout ce que je fais il faut lui rendre compte,
Lui dire quand je sors, où je vais, qui j'ai vu,

Quels devoirs j'ai remplis, à quels soins j'ai pourvu;
Ou plutôt il faudrait, soumis à sa tutelle,
Passer les jours entiers constamment auprès d'elle,
N'agir que par son ordre ou sa permission....
C'est une tyrannie, une inquisition !...
Pour me gouverner seul j'ai du sens, des lumières,
Et je ne suis plus d'âge à porter des lisières.

LA BARONNE.

Vous avez tort, Pauline, il faut en convenir.

PAULINE.

J'ai tort ?... En sa faveur il sait vous prévenir;
Mais il ne dit pas tout! Bien loin d'être exigeante,
Je pardonne toujours, et suis trop indulgente.

LE VICOMTE.

Eh ! quand même en effet vous auriez exigé
Que tout autre devoir par lui fût négligé
Pour rester près de vous, pour vous voir, vous entendre,
Peut-il se plaindre, ô ciel ! d'un intérêt si tendre ?
Ces reproches enfin qu'il reçoit chaque jour
Sont des aveux touchants, sont des marques d'amour.
Ah! si jamais le sort permettait qu'une femme,
Ayant vos qualités, vos attraits et votre âme,
Daignât me distinguer et me donner sa foi,
Lui plaire, l'adorer, ce serait tout pour moi ;
Soumis, obéissant au gré de son envie,
En esclave à ses pieds je passerais ma vie.

PAULINE.

Oui, voilà comme on aime, et monsieur dit fort bien.

EUGÈNE.

Pure galanterie.

LA BARONNE.

Ah! ne confondons rien,
Vicomte. Votre avis doit différer des nôtres,
Car ce n'est pas par vous qu'il faut juger les autres.
Tous les hommes n'ont pas vos sentiments, vos goûts,
Et ne sont pas aimants, sensibles comme vous.
Pour fixer un amant, je ne puis vous le taire,
Pauline, il faut au sien plier son caractère,
Approuver ce qu'il dit, trouver bien ce qu'il fait,
Et lui donner raison, eût-il tort en effet;
Jamais de question, de plainte, de reproche;
D'un sourire toujours accueillir son approche;
Oui, tel est notre lot, je vous dois cet aveu:
Pour obtenir beaucoup, il faut exiger peu.

EUGÈNE, à Pauline.

Vous l'entendez? Eh bien! sachez donc vous instruire.

PAULINE.

Hélas! par mon cœur seul je me laisse conduire.

EUGÈNE.

De reproches sans fin vous tourmentez mes jours.

PAULINE.

C'est que vous m'oubliez.

EUGÈNE.

Vous vous plaignez toujours.

PAULINE.

Oui, je me plains, ingrat, parce que je vous aime.

EUGÈNE.

Quoi! Pauline....

PAULINE.

Mais vous, vous n'êtes plus le même.

EUGÈNE.

Seule tu m'as changé par tes soupçons jaloux.

PAULINE.

Ainsi tu ne veux plus devenir mon époux?

EUGÈNE.

Je n'ai pas dit cela! non....

LE VICOMTE.

Arrêtez, Eugène!...

Secondez-moi, baronne.... une pareille scène!...

LA BARONNE.

Oui, de nous en mêler, vicomte, il est besoin;
Ces funestes débats vont en effet trop loin.

EUGÈNE, au vicomte.

Mon ami....

LE VICOMTE, à Eugène.

Non, mon cher, c'en est trop.

PAULINE, à la baronne.

Il me semble....

LA BARONNE.

C'est les aigrir encor que les laisser ensemble.

LE VICOMTE.

Il faut les séparer.

EUGÈNE, au vicomte.

J'ai cru....

LE VICOMTE, à Eugène.

Silence!

PAULINE, à la baronne.

Mais....

LA BARONNE, à Pauline.

Voulez-vous avec lui vous brouiller pour jamais?

LE VICOMTE, à Eugène

Votre aspect maintenant ne peut que lui déplaire.

LA BARONNE, à Pauline

Sortons; votre présence irrite sa colère.

EUGÈNE.

Elle, me repousser!

PAULINE.

Lui, me traiter ainsi!

LA BARONNE, à Pauline

Venez, entrons chez moi.

LE VICOMTE, à Eugène.

Suivez-moi par ici.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Comment ! c'est toi, Michel ?

MICHEL.

Moi-même.

FRANÇOIS.

Quelle affaire
Te conduit en ces lieux ? chez nous que viens-tu faire ?
Es-tu le menuisier de l'hôtel ?

MICHEL.

Hélas ! non.

FRANÇOIS.

Bon Dieu ! quel air chagrin !

MICHEL.

Ce n'est pas sans raison.

FRANÇOIS.

Quoi ?...

MICHEL.

Je viens rendre grâce à ta jeune maîtresse.
Ses bontés, en secret, soulagent ma détresse ;
Elle m'a fait hier porter quelques secours.

FRANÇOIS.

Des secours ? se peut-il ?

MICHEL.

Oui, François.

FRANÇOIS.

Quel discours.
Toi, si bon ouvrier, dans tes goûts si modeste!
Quel revers t'a réduit à cet état funeste?

MICHEL.

Trois mois de maladie. Enfin j'ai tout perdu :
Pour me pouvoir soigner ma femme a tout vendu.
Il ne nous reste rien.

FRANÇOIS.

Allons, reprends courage.
Tu peux réparer....

MICHEL.

Oui, si j'avais de l'ouvrage.
Mais quand il m'a fallu suspendre mes travaux,
Mes pratiques ont pris des ouvriers nouveaux.
Nous sommes à l'aumône.

FRANÇOIS.

O ciel! est-il possible?

MICHEL.

L'excellente Pauline, à nos malheurs sensible,
Daigne nous prodiguer ses charitables soins.
Hier encor, voulant connaître nos besoins,
Elle envoya chez nous mademoiselle Ursule.

FRANÇOIS.

Sa femme de chambre?

MICHEL.

Oui. Mais je me fais scrupule
D'accepter ses bienfaits, François; il est cruel....

FRANÇOIS.

Il me vient une idée! Écoute-moi, Michel.
Je connais un monsieur d'une obligeance extrême,
Que partout on consulte, on respecte, l'on aime,
Qui n'a d'autre bonheur que de faire du bien;
De t'avoir de l'ouvrage il trouvera moyen.

MICHEL.

Ah! tu me rends la vie! Et quel est ce brave homme?

FRANÇOIS.

Monsieur de Rougeval, c'est ainsi qu'on le nomme,
Sur tous les malheureux étend sa charité;
Son crédit est égal à son humanité:
Il donne aux ouvriers du travail, des pratiques,
Avance les commis, place les domestiques;
Et cela par bonté, sans faste, sans orgueil.
C'est lui qui m'a placé chez monsieur de Verteuil;
Ursule, qui n'était qu'une simple servante,
Grâce à lui, de Pauline est presque gouvernante.
Enfin rendre service est sa plus douce loi.

MICHEL.

Quel homme! et tu consens à lui parler pour moi?

FRANÇOIS.

De grand cœur... Mais on vient... c'est lui, je crois l'entendre..
Justement!... Ici près, Michel, tu vas m'attendre:
J'ai besoin d'être seul un moment avec lui.
Sors; je veux dès ce jour t'obtenir son appui.

MICHEL.

Tu seras le sauveur d'un ami qui t'implore.

SCÈNE II.

FRANÇOIS, ROUGEVAL.

ROUGEVAL.

Verteuil est-il rentré, François?

FRANÇOIS.

Non, pas encore.

Je le croyais chez vous, monsieur?

ROUGEVAL.

Il est venu,

En effet; mais j'étais autre part retenu.

FRANÇOIS.

Il sera bien fâché...

ROUGEVAL.

J'attendrai qu'il revienne.

FRANÇOIS.

Tant mieux.

ROUGEVAL.

Il faut d'ailleurs que je vous entretienne.

Son absence aujourd'hui nous laisse un peu de temps,

Et nous pouvons tous deux causer quelques instants.

FRANÇOIS.

Vos bontés....

ROUGEVAL.

Çà, voyons, qu'avez-vous à m'apprendre?

Je vous ai mis ici pour voir et pour entendre,

Vous le savez, François; mettez-moi donc au fait.

Dans la journée hier qu'est-ce que l'on a fait?

FRANÇOIS.

Monsieur a travaillé tout le matin.

ROUGEVAL.

Ensuite.

FRANÇOIS.

Trois messieurs sont venus pour lui rendre visite.

ROUGEVAL.

Et les connaissez-vous?

FRANÇOIS.

Ce sont probablement
Quelques solliciteurs de son département;
Ils parlaient, en sortant, de places, d'apostilles.

ROUGEVAL.

Que je les plains! leur sort, celui de leurs familles....
Après?

FRANÇOIS.

Un député chez monsieur est entré.

ROUGEVAL.

Lequel?

FRANÇOIS.

C'est ce grand brun, teint pâle, décoré....

ROUGEVAL.

Mais Eugène? quel fut l'emploi de sa journée?

FRANÇOIS.

A l'Institut il a passé la matinée:
On y faisait, je crois, une réception.

ROUGEVAL, à part.

Eugène a des moyens et de l'instruction;
Il deviendrait pour nous un sujet fort utile.

Déjà je le prépare, et son esprit facile....

(Haut.)

Nous verrons. Et Pauline?

FRANÇOIS.

Ursule, hier matin,
L'a conduite, monsieur, au faubourg Saint-Martin,
Chez ces dames pour qui vous avez tant d'estime.

ROUGEVAL.

Sans doute; et je leur paie un tribut légitime.
Elles usent leur vie en de pieux combats,
Et n'ont aucune attache aux choses d'ici-bas.
Leur retraite, François, des vertus est le temple :
Plût à Dieu que partout on suivît leur exemple!
Pauline fera bien d'aller souvent les voir.
Poursuivons. A Lucienne ont-ils été le soir?

FRANÇOIS.

Non pas; à ce projet le temps a mis obstacle :
Alors ils ont été tous les trois au spectacle.

ROUGEVAL.

Voilà les mœurs du siècle! ô coupables excès!
A quel théâtre, au moins?

FRANÇOIS.

Au Théâtre-Français.

ROUGEVAL.

Que donnait-on?

FRANÇOIS.

Tartufe.

ROUGEVAL.

Oui? cet ouvrage infâme?
Y mener ses enfants! empoisonner leur âme!

Quoi! l'autorité même, impassible témoin....
Un jour viendra, j'espère, et ce jour n'est pas loin,
Où nous pourrons enfin, réprimant ce scandale,
Par la rigueur des lois rétablir la morale.
N'avez-vous plus rien?

FRANÇOIS.

Rien, autant que je puis voir,
Non.... A moins que monsieur ne veuille aussi savoir
Ce qu'a fait la baronne, ou monsieur le vicomte?

ROUGEVAL.

Non, non; mon jugement est fixé sur leur compte.
Ce sont gens qu'on est sûr de trouver au besoin,
Et de les observer épargnez-vous le soin.

FRANÇOIS.

Il suffit. Mais, tenez, il faut ne rien vous taire;
Et si vous permettez....

ROUGEVAL.

Parlez-moi sans mystère.
Qu'avez-vous sur le cœur? Voyons, mon cher François.

FRANÇOIS.

Eh bien, de mes rapports je rougis quelquefois.
Oui; monsieur de Verteuil me paie, il est mon maître,
Me comble de bontés; et vous faire connaître
Ce qu'on dit, ce qu'on fait ainsi dans la maison,
Il le faut avouer, c'est une trahison.
A vos ordres souvent à regret je me prête.

ROUGEVAL.

Bien, François, ce scrupule est d'un garçon honnête;
Je me plais à vous voir en de tels sentiments:
Fort bien!... mais je vous dois des éclaircissements.

La trahison sans doute est en soi détestable ;
Mais, ainsi que l'a dit un homme respectable,
On peut rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
Une chose devient innocente ou coupable
Suivant que le motif est bon ou condamnable.
L'acte que l'on commet, par lui-même n'est rien,
C'est le but seul qui fait ou le mal ou le bien
Et, par exemple, ici, lorsqu'avec tant de zèle
Vous me venez de tout rendre un compte fidèle,
Avons-nous, vous ou moi, quelque mauvais dessein?
A qui rapportez-vous ce qui se passe, enfin?
C'est à moi, moi, l'ami de la famille entière,
Moi, qui veux des grandeurs leur ouvrir la carrière ;
Et les renseignements que par vous seul j'obtiens,
De mieux servir Verteuil me donnent les moyens.
Ainsi, d'un petit mal puisqu'un grand bien doit naître,
Au lieu de le trahir, vous servez votre maître.
Chassez donc des terreurs qui sont hors de propos,
Bannissez tout scrupule, et vivez en repos.

FRANÇOIS.

Comme on s'instruit pourtant!

ROUGEVAL.

Que tout le monde ignore!...

FRANÇOIS.

Sans doute.

ROUGEVAL.

Allez, François.

FRANÇOIS.

Je voudrais bien encore....

Car vous êtes si bon!... Si j'osais vous prier....
C'est un de mes amis, un honnête ouvrier,
Qui sort de maladie, et qui n'a pas d'ouvrage.

ROUGEVAL.

L'infortuné! peut-être on l'insulte, on l'outrage!...
Pense-t-il bien?

FRANÇOIS.

Michel? oh! sous tous les pouvoirs....

ROUGEVAL.

J'entends s'il est pieux, s'il remplit ses devoirs?

FRANÇOIS.

Certainement.

ROUGEVAL.

François, tous les hommes sont frères:
Ils se doivent sans doute aider dans leurs misères;
Mais de servir le ciel pour nous montrer jaloux,
Ne secourons que ceux qui pensent comme nous.

FRANÇOIS.

Oh! monsieur, mon ami, dans son malheur extrême....

ROUGEVAL.

Soit; vous me l'enverrez.

FRANÇOIS.

Il est ici lui-même.

ROUGEVAL.

Eh bien! je vais le voir; vous pouvez l'appeler.

FRANÇOIS, à Michel qui paraît.

Michel! Michel! Monsieur consent à te parler.
Il te protégera, j'en suis certain.

MICHEL.

Je tremble.

FRANÇOIS.

Du courage! Je sors, et je vous laisse ensemble.

SCÈNE III.

MICHEL, ROUGEVAL.

ROUGEVAL.

Approchez, mon ami.

MICHEL.

Monsieur....

ROUGEVAL.

Ne craignez rien.

François fait votre éloge, et je vous veux du bien.

MICHEL.

Tant de bonté....

ROUGEVAL.

N'a rien qui doive vous confondre;

Remettez-vous, mon cher, et veuillez me répondre.

Vous vous nommez?

MICHEL.

Michel.

ROUGEVAL.

Eh! oui, je me souvien....

Vous êtes menuisier?

MICHEL.

Oui, monsieur.

ROUGEVAL.

C'est fort bien.
Garçon?

MICHEL.

Non, je possède une femme excellente.
Son sort rend ma misère encor plus accablante.

ROUGEVAL.

De la famille aussi, peut-être?

MICHEL.

Trois enfants.

ROUGEVAL.

De quel âge?

MICHEL.

L'aîné n'a pas encor sept ans.

ROUGEVAL.

Apprend-il quelque chose?

MICHEL.

Oui, monsieur; déjà même
Il sait lire.

ROUGEVAL.

Tant pis; pernicieux système!
Éclairer les esprits, c'est corrompre les cœurs.
Croyez-moi, l'ignorance est la garde des mœurs.
Chez un peuple bientôt la morale est perdue
Lorsque l'instruction est ainsi répandue.
Nous en reparlerons, je vous dirigerai.

MICHEL.

Ah! monsieur....

ROUGEVAL.

Laissez-moi tout conduire à mon gré,
Michel, je vous promets une heureuse existence.

MICHEL.

Si je peux seulement gagner ma subsistance....

ROUGEVAL.

En effet, de ce soin d'abord occupons-nous,
Et vous saurez plus tard ce que j'attends de vous.

MICHEL.

Ah! disposez de moi; vous n'avez qu'à prescrire....

ROUGEVAL.

Bon! voilà justement ce qu'il faut pour écrire.

(Il écrit.)

« Madame, je prends la liberté d'appeler votre intérêt sur le porteur de cette lettre; c'est un honnête ouvrier, père d'une nombreuse famille, et qui se trouve en ce moment sans ouvrage.

« Comme il y a toujours quelques travaux à faire dans une maison aussi considérable que la vôtre, je pense qu'il vous sera facile d'occuper mon protégé.

« Agréez, etc., etc.

« Paris, ce 15 avril 1825. »

MICHEL, après que Rougeval a écrit.

J'aurai donc de l'ouvrage! Ah! je respire enfin!

ROUGEVAL.

Tenez, portez ce mot au faubourg Saint-Martin.
Là, vous demanderez madame Sainte-Agathe;
Le nom est sur l'adresse.

MICHEL.

Il suffit.

ROUGEVAL.

Je me flatte
Que dans cette maison, recommandé par moi,
On pourra dès ce jour vous donner de l'emploi.

MICHEL.

Ah! qu'au gré de mes vœux le ciel vous récompense!

ROUGEVAL.

Ne perdez point de temps, allez donc... Mais, j'y pense,
Peut-être en ce moment vos besoins sont urgents?

MICHEL.

Monsieur....

ROUGEVAL.

Des créanciers avides, exigeants....
Prenez toujours ceci.

MICHEL.

Mais....

ROUGEVAL.

Prenez.... Je l'ordonne.

MICHEL.

Cet or....

ROUGEVAL.

Ce n'est pas moi, Michel, qui vous le donne;
Non, je suis pauvre : en moi ne voyez aujourd'hui
Que le dispensateur des charités d'autrui.
J'entends quelqu'un.... sortez, allez porter la lettre.
Demain, venez chez moi; là je pourrai vous mettre
Au fait de vos devoirs, de mes intentions,
Et je vous donnerai quelques instructions.

MICHEL, *en sortant.*

Je ne puis exprimer le bonheur que j'éprouve!

SCÈNE IV.

M. DE VERTEUIL, ROUGEVAL.

M. DE VERTEUIL.

Vous voilà, Rougeval! à la fin je vous trouve!

ROUGEVAL.

Oui, l'on m'a dit chez moi....

M. DE VERTEUIL.

Vous en venez? ainsi
L'on vous aura remis mon discours?

ROUGEVAL.

Le voici.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien donc! votre avis? l'arrêt irrévocable?
Voyons.

ROUGEVAL.

C'est un morceau tout à fait remarquable.
Je ne le cache pas, moi-même il me surprend,
Et très-haut dans l'État il marque votre rang.

M. DE VERTEUIL.

Votre approbation me flatte, je l'avoue.
Mais tout en ce discours ne vaut pas qu'on le loue;
Vos éloges ont bien quelques restrictions,
Et j'ai droit d'exiger vos observations.

ROUGEVAL.

En effet, je vous dois signaler un passage
Qui, vous en conviendrez, n'est ni prudent, ni sage.

M. DE VERTEUIL.

Lequel ?

ROUGEVAL.

C'est vers la fin.... pas si loin.... permettez....
Intérieur.... c'est là.

M. DE VERTEUIL.

Qu'est-ce donc ?

ROUGEVAL.

Écoutez :

(Il lit.)

« Rendons grâce au souverain qui a voulu mar-
« quer son avénement à la couronne par la restitution
« de la plus chère de nos libertés, etc., etc. »

Ces louanges, mon cher, ne sont point opportunes.
Oui, vous aurez pour vous les journaux, les tribunes,
Un public factieux sans morale et sans foi ;
Mais vous vous faites tort en approuvant le roi.

M. DE VERTEUIL.

Comment ? que dites-vous ?

ROUGEVAL.

La vérité me presse :
Le fléau de la France aujourd'hui c'est la presse.
C'est un glaive sur nous par un fil suspendu ;
Enfin sans la censure un État est perdu.

M. DE VERTEUIL.

Y pensez-vous, ô ciel ! qui? vous, un tel langage !

Quoi! de nos libertés vous réprouvez le gage?
Quoi! le prince au hasard prodiguerait ses soins,
Sans connaître nos vœux, nos douleurs, nos besoins?
Vous voulez, le privant d'un bonheur plein de charmes,
De ceux qu'il consolait lui dérober les larmes?
A tous les opprimés enlever son appui?
Placer un mur d'airain entre le peuple et lui?...
Non, non, la vérité ne sera point proscrite!
Qu'importent les clameurs des hommes qu'elle irrite?
Respectons le flambeau qui brille dans ses mains,
Et du trône à jamais ouvrons-lui les chemins.

ROUGEVAL.

Phrases que tout cela! Nouvelles théories
D'un siècle raisonneur pompeuses rêveries!
De cette liberté vous vantez les bienfaits!
Mais qui peut calculer ses funestes effets?
Chaque jour vingt pamphlets prêchent l'indépendance.
Nîrez-vous des journaux la coupable tendance?
Leurs sophismes brillants et leurs malins brocards
D'une jeunesse ardente excitent les écarts.
Que dis-je? la satire, entassant ses outrages,
Attaque impunément les plus saints personnages!
Croit-on les arrêter par d'insolents discours?
Ils ne répondent pas, mais ils marchent toujours!
Cependant on sourit à cet affreux scandale;
Partout on est sans frein, sans pudeur, sans morale:
Et, comme les cités, infectant les hameaux,
La liberté d'écrire a causé tous ces maux.

M. DE VERTEUIL.

Toujours auprès du bien quelques abus se glissent:

On en reproche même aux arts qui nous polissent;
Mais contre les excès des pamphlets, des journaux,
Les lois nous ont donné l'appui des tribunaux.

ROUGEVAL.

Les lois! les tribunaux! oui, brillantes chimères!

M. DE VERTEUIL.

A la France, en un mot ses libertés sont chères:
Le prince a fait serment de les lui conserver.

ROUGEVAL.

Eh bien! de ce serment on peut le relever.

M. DE VERTEUIL.

Rougeval!

ROUGEVAL.

Effrayé des maux que je redoute,
Tôt ou tard vous viendrez à mon avis.

M. DE VERTEUIL.

J'en doute.
J'estime vos vertus; mais ne puis me ranger
A des opinions dont je vois le danger.

ROUGEVAL.

Allez donc à la Chambre. Après votre séance
Mes conseils seront mieux à votre bienséance.
Vous saurez que sur vous on a de grands projets:
Plus on est élevé mieux on voit les objets.

M. DE VERTEUIL.

Comment?

ROUGEVAL.

Il n'est pas temps encor que je m'explique.
Allez, fixez sur vous l'attention publique;

Et d'atteindre au pouvoir si vous êtes jaloux,
Votre élévation ne dépend que de vous.

M. DE VERTEUIL.

Mais que voulez-vous dire?

ROUGEVAL.

Un peu de patience;
Pesez bien mes avis, et prenez confiance.

SCÈNE V.

M. DE VERTEUIL, EUGÈNE, ROUGEVAL, LE VICOMTE.

(Le vicomte, en entrant, va faire des politesse à Rougeval.)

EUGÈNE.

Bonjour, mon père.

M. DE VERTEUIL.

Ah! ah! c'est toi, mon fils? bonjour.

EUGÈNE, saluant Rougeval.

(A M. de Verteuil.)

Monsieur de Rougeval.... Vous voilà de retour?

M. DE VERTEUIL.

Oui, je rentre à l'instant. Mais à propos, Eugène,
Tu te déranges.

EUGÈNE.

Moi?

M. DE VERTEUIL.

Toi. Je vois avec peine....

EUGÈNE.

Mais au spectacle hier si je vous ai quitté,
Mon père, c'est un bal où j'étais invité....

M. DE VERTEUIL.

Oui, des plaisirs bruyants ! Ce temps que tu dissipes....

ROUGEVAL.

Ne craignez rien, Eugène a d'excellents principes.
La jeunesse, d'ailleurs, doit un peu s'amuser.

EUGÈNE.

Dès que monsieur m'absout, vous devez m'excuser.

LE VICOMTE.

Moi, je suis plus sévère, et souvent je le gronde.
Oui, notre cher Eugène aime un peu trop le monde....
Pardon si devant vous j'ose ainsi lui parler.

M. DE VERTEUIL.

Comment donc! plût à Dieu qu'il pût vous ressembler!

EUGÈNE.

Je ne puis à mon âge....

M. DE VERTEUIL.

Il suffit. Mais Pauline
Serait-elle sortie? Où donc est ta cousine,
Eugène?

EUGÈNE.

Je ne sais, mon père.

M. DE VERTEUIL.

Tu ne sais?
Tes soins, pour un amant, ne sont guère empressés,
(Il appelle.) (A Eugène.)
A ce qu'il me paraît. François! Dans ma jeunesse,

(A François qui entre.)

Quand on aimait.... François, qu'on appelle ma nièce.

FRANÇOIS.

Elle est en ce moment chez madame d'Orthis.

M. DE VERTEUIL.

Priez-la de venir.

(François sort.)

Songes-y bien, mon fils;
Redoute des plaisirs la dangereuse ivresse;
Pauline a, tu le sais, des droits à ta tendresse;
Tu ne peux être heureux qu'en lui gardant ta foi.

SCÈNE VI.

PAULINE, M. DE VERTEUIL, EUGÈNE, ROUGEVAL, LE VICOMTE.

M. DE VERTEUIL.

Viens donc, ma chère enfant; j'attendais après toi :
Je ne pouvais sortir sans t'avoir embrassée.

PAULINE.

Mon oncle....

M. DE VERTEUIL.

Te voilà tremblante, embarrassée;
As-tu quelque chagrin?

PAULINE.

Non.

M. DE VERTEUIL.

Ton air, ton maintien
Annonceraient pourtant....

PAULINE.

Mon oncle, je n'ai rien.

M. DE VERTEUIL.

Je ne veux pas qu'on soit ainsi mélancolique.
Avec Eugène il faut faire un peu de musique :
J'en suis persuadé, cela te distraira.

EUGÈNE.

De la musique!

M. DE VERTEUIL, à Pauline.

Eh bien?

PAULINE.

Mais.... comme il lui plaira.

M. DE VERTEUIL, à Eugène.

Eugène?...

EUGÈNE.

S'il le faut, je....

M. DE VERTEUIL.

Qu'est-ce donc? il semble
Que tous deux ce matin vous soyez mal ensemble?

PAULINE.

Mais mon oncle....

EUGÈNE.

Mon père....

PAULINE.

Il est vrai....

EUGÈNE.

Je convien....

PAULINE.

Sa conduite envers moi....

EUGÈNE.

Ses procédés....

ROUGEVAL, à part.

Fort bien!

M. DE VERTEUIL.

C'est une affaire grave! Et d'où naît la querelle?

PAULINE.

Demandez à monsieur.

EUGÈNE.

Parlez, mademoiselle.

PAULINE.

C'est à vous de parler, les torts viennent de vous.

EUGÈNE.

De moi? c'est vous plutôt....

M. DE VERTEUIL.

Allons, vous êtes fous.

LE VICOMTE.

Quand on s'aime, on doit vivre en bonne intelligence.
Ayez, mademoiselle, un peu plus d'indulgence;
(A Eugène.)
Et vous, songez qu'un jour vous serez son époux.

M. DE VERTEUIL.

Cher vicomte, ce trait....

LE VICOMTE.

Monsieur, que dites-vous?
Je remplis mon devoir.

M. DE VERTEUIL.

Oui, vous devez m'entendre.

Mais il est tard, adieu, je sors sans plus attendre.
Ah çà, je n'entends rien aux querelles d'amour,
Mais je veux que l'on soit d'accord à mon retour.

LE VICOMTE.

Vous allez à la Chambre?

M. DE VERTEUIL.

Oui.

LE VICOMTE.

Victoire assurée!

M. DE VERTEUIL.

Rougeval, vous verrai-je ici dans la soirée?

ROUGEVAL.

Sans doute; n'ai-je pas à vous entretenir?

M. DE VERTEUIL.

J'y compte donc; adieu.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

PAULINE, ROUGEVAL, EUGÈNE, LE VICOMTE.

ROUGEVAL, à part.

Bon! je le vois venir;
Il est à nous!

LE VICOMTE.

Eh bien! plus de débats, j'espère;
Et vos cœurs....

EUGÈNE.

M'accuser ainsi devant mon père!
Tous les torts que l'on a les rejeter sur moi!
Après ce procédé, vicomte, je le voi,
Une explication deviendrait inutile;
Je sors.

LE VICOMTE.

Eugène....

EUGÈNE.

Non.

LE VICOMTE.

D'un esprit plus tranquille....

EUGÈNE.

J'y suis déterminé; n'arrêtez point mes pas.

LE VICOMTE.

Vous entendrez raison; je ne vous quitte pas.

SCÈNE VIII.

PAULINE, ROUGEVAL.

PAULINE.

Il est sorti!... mon cœur ne peut plus se contraindre.

ROUGEVAL.

Si vous l'aimez encor, que vous êtes à plaindre!

PAULINE.

Si je l'aime!

ROUGEVAL.

Pour lui, vous venez de juger
Qu'il oublie aisément....

PAULINE.

Non, il n'a pu changer!

ROUGEVAL.

Vous êtes, mon enfant, trop bonne et trop crédule.

PAULINE.

Oui, voilà tous les jours ce que me dit Ursule.

ROUGEVAL.

Eh quoi! par vos douleurs il n'est point adouci!
Avant votre union s'il se conduit ainsi,
Que n'osera-t-il pas quand vous serez sa femme?

PAULINE.

Hélas!

ROUGEVAL.

Je vous connais, oui, j'ai lu dans votre âme;
Et s'il faut librement m'expliquer entre nous,
L'hymen est un état qui n'est point fait pour vous.

PAULINE.

Quoi, monsieur?....

ROUGEVAL.

Vous serez exigeante et jalouse:
Nul homme n'est ému des pleurs de son épouse;
Il vous faudra subir d'injustes volontés,
Supporter des froideurs, des infidélités....

PAULINE.

Des infidélités! ô ciel! est-il possible?

ROUGEVAL.

Oui, pour vous marier vous êtes trop sensible.

Ah! qu'il vaudrait bien mieux, loin du monde et du bruit,
Chercher dans la retraite un repos qui vous fuit!
Là dans un calme heureux l'âme toujours sommeille,
Chaque jour reproduit le bonheur de la veille;
Là ni regrets amers, ni fragiles plaisirs,
Les sens sont affranchis des terrestres désirs;
Là plus de passions, de trouble, de souffrance,
Jamais de repentir, et toujours l'espérance!

PAULINE.

Ursule hier me tint un langage pareil.

ROUGEVAL.

Loin de moi de vouloir vous donner un conseil:
Cherchez votre bonheur dans l'état qui vous flatte....
Mais vous voyez souvent madame Sainte-Agathe?
Ses compagnes, comme elle, au monde ont dit adieu:
Les croyez-vous à plaindre?

PAULINE.

Elles, à plaindre? ô Dieu!
Non, non, leur sort plutôt excite mon envie,
Et je voudrais ainsi pouvoir passer ma vie!
Mais je ne suis plus libre.

ROUGEVAL.

Oui, vous avez raison.
Il ne faut plus revoir cette sainte maison:
Son aspect du bonheur vous présente l'asile,
Et sans doute à jamais l'amour vous en exile....
A moins qu'Eugène enfin ne vous force.... Mais non,
Il peut se repentir d'un coupable abandon;
Puis votre oncle, d'ailleurs, tient à cette alliance....
Il faut vous résigner, et prendre patience.

PAULINE.

Me résigner?....

ROUGEVAL.

Allons, rentrez, ma chère enfant;
Je n'entendrai plus rien, l'honneur me le défend.
Entre vos seules mains est votre destinée;
Gardez le célibat, préférez l'hyménée,
Je ne m'en mêle point; c'est à vous de choisir:
Je m'éloigne, et vous laisse y penser à loisir.

PAULINE.

Monsieur....

ROUGEVAL.

Non, je n'en puis écouter davantage.

PAULINE.

Adieu donc. Quel destin doit être mon partage!
Hélas!

ROUGEVAL, reconduisant Pauline.

Allez en paix; le ciel veille sur vous.
(Seul et en sortant.)
Encore une querelle, et Pauline est à nous!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE.

Personne ici! tant mieux! respirons un moment!
Je ne puis demeurer dans mon appartement :
Cette pitié d'Ursule accroît mon infortune;
Son zèle, je le sens, me blesse et m'importune.
Je ne sais pas pourquoi, seule je souffre moins.
Enfin quand mes amis me prodiguent leurs soins,
Au lieu de me calmer, leurs discours me désolent;
Je suis plus malheureuse alors qu'ils me consolent!
Eugène!... S'il venait.... Ah! puis-je me cacher
Que c'est lui seul ici que mon cœur vient chercher?
L'espoir... J'entends quelqu'un! si c'était... C'est lui-mêm
Comment lui dérober mon embarras extrême?...
Ah! ce livre!... en effet... du moins sans me troubler...
Oui, lisons.... le voici! S'il pouvait me parler!

(Elle s'assied, un livre à la main.)

SCÈNE II.

PAULINE, EUGÈNE.

EUGÈNE, qui est entré tout pensif.

Ciel ! Pauline !

PAULINE.

Il m'a vue !

EUGÈNE, après un silence.

Elle est charmante !

PAULINE.

Il reste !

EUGÈNE.

Tant de vertus, d'attraits ! cet air doux et modeste....
Et j'ai pu l'offenser !

PAULINE.

Que dit-il donc tout bas ?

EUGÈNE.

Si j'osais lui parler !...

PAULINE.

Il ne s'approche pas !

EUGÈNE.

Il la faut aborder ; mes regrets, ma franchise
La fléchiront peut-être.

PAULINE, le voyant approcher, se lève vivement, et laisse tomber son livre.

Ah !

EUGÈNE.

C'est moi.

PAULINE.

La surprise....
Vous voyez.... je lisais.... votre aspect.... tout à coup....

EUGÈNE, il ramasse le livre.

Cet ouvrage paraît vous occuper beaucoup.

PAULINE.

Oh ! beaucoup, en effet.... je n'étais pas maîtresse....
Vous n'imaginez pas combien il m'intéresse.

EUGÈNE.

Ce livre... Mais que vois-je?... Oui, c'est lui !... ce matin
Ici je l'ai laissé.... c'est un livre latin.

PAULINE.

Latin ?

EUGÈNE.

Oui.

PAULINE.

C'est cela.... j'essayais de comprendre....

EUGÈNE.

Ah ! je devine tout ! Pourquoi vous en défendre ?
Vous vouliez éviter un fâcheux entretien !

PAULINE.

Non, je vous jure.

EUGÈNE.

Hélas ! le plus tendre lien
Jadis nous unissait !

PAULINE.

Nous nous aimions l'un l'autre !

EUGÈNE.

J'ai blessé votre cœur.

PAULINE.

J'ai tourmenté le vôtre.

EUGÈNE.

Par mes emportements et mes légèretés,
J'ai perdu votre estime, et lassé vos bontés.

PAULINE.

J'ai dû vous éloigner par tant de jalousie;
Je le sens maintenant.

EUGÈNE.

Rien ne me justifie :
J'ai tort.

PAULINE.

Oh ! non, c'est moi ! mes soupçons odieux....

EUGÈNE.

Mon injustice....

PAULINE.

Eh bien ! nous avons tort tous deux.

EUGÈNE.

Pauline !

PAULINE.

Eugène !

EUGÈNE.

Va, c'est moi seul que j'accuse;
J'implore mon pardon.

PAULINE.

Je te demande excuse.

EUGÈNE.

Qui ? toi ?

PAULINE.

Tu m'aimes donc ?

EUGÈNE.

Jamais je n'ai changé.

PAULINE.

Tu m'aimes! De quel poids mon cœur est soulagé!

EUGÈNE.

Chère Pauline! Eh bien! n'est-ce pas? tout s'oublie?

PAULINE.

Qu'entre nous pour toujours la paix soit rétablie.
Dis, veux-tu?

EUGÈNE.

Désormais, complaisant, assidu,
Rien ne me distraira de l'amour qui t'est dû.

PAULINE.

Et moi, je m'interdis le reproche et la plainte :
Sors, va, viens à ton gré, sans gêne, sans contrainte ;
Je ne m'informe plus où tu portes tes pas.

EUGÈNE.

Combien je suis heureux!

PAULINE.

Moment rempli d'appas!

EUGÈNE.

Ce cruel démêlé va resserrer nos chaînes.

PAULINE.

Un mot de toi suffit pour effacer mes peines.

SCÈNE III.

PAULINE, LE VICOMTE, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Ah ! vicomte, approchez, partagez mes transports.

LE VICOMTE.

Eh ! qu'est-ce donc ?

EUGÈNE.

Pauline a pardonné mes torts.

LE VICOMTE.

Ah !

PAULINE.

Nous sommes d'accord.

EUGÈNE.

Et pour toute la vie.

LE VICOMTE.

Je vous fais compliment ; oui, ma plus chère envie
Était de réunir....

PAULINE.

Qui le sait mieux que moi ?
De conciliateur vous aviez pris l'emploi.
Mais peut-être en ces lieux ma présence vous gêne ?
Adieu, vous saurez tout de la bouche d'Eugène.
Il m'aime, le bonheur succède à son ennui,
Et moi, je suis encor plus heureuse que lui.

SCÈNE IV.

LE VICOMTE, EUGÈNE.

LE VICOMTE.

Ainsi plus de débats?

EUGÈNE.

Non; ce jour les termine.

LE VICOMTE.

Allons, j'en suis ravi; j'aime à voir que Pauline
Consente à pardonner. Je vous l'ai dit cent fois,
Cet hymen, qu'elle attend, a consacré ses droits;
Il lui donne sur vous une entière puissance.

EUGÈNE.

Mon amour lui répond de mon obéissance.

LE VICOMTE.

Vous voilà raisonnable, et je suis satisfait.
Quel motif de rupture aviez-vous en effet?
Pauline est, direz-vous, soupçonneuse, inquiète,
Jalouse? Eh bien! d'accord; quelle femme est parfaite?
Ces défauts, que son cœur n'a jamais combattus,
Font, avec plus d'éclat, ressortir ses vertus.
Ayez de l'indulgence.

EUGÈNE.

Ah! moi seul en réclame!
Je sais apprécier la beauté de son âme.
D'ailleurs son caractère à présent va changer:
Elle connaît ses torts, et veut se corriger.

LE VICOMTE.

Croyez-vous, mon ami, que cela soit possible?
Non, ne vous flattez pas; Pauline est trop sensible.
La raison pour le cœur est un faible rempart;
Les penchants retenus se font jour tôt ou tard.
Mais, puisque vous l'aimez, tout vous devient facile.
Montrez-vous constamment à ses ordres docile,
Sur vos moindres désirs consultez-la toujours,
Qu'elle préside seule à l'emploi de vos jours,
Supportez des soupçons, qui renaîtront peut-être,
Enfin soyez soumis, tel qu'un mari doit être.
Voilà, mon cher ami, le moyen d'être heureux.

EUGÈNE.

Mais vous me parlez là d'un esclavage affreux!
Quoi! plus de liberté? renoncer à soi-même?

LE VICOMTE.

Eh! qu'importe? on s'y fait; tout est beau quand on aime.

EUGÈNE.

Vicomte, cependant....

LE VICOMTE.

Tel est votre devoir.
Le bonheur d'une épouse est en votre pouvoir.
Prévenez par vos soins ses jalouses alarmes.
Cet esclavage est doux; Pauline a tant de charmes!

EUGÈNE.

N'est-il pas vrai, vicomte, on n'a pas plus d'attraits?

LE VICOMTE.

A qui le dites-vous? Le fini de ses traits,
Ce visage enchanteur.... en la voyant si belle,
Je conçois tout l'amour que vous avez pour elle.

Cependant bien des gens, qui font opinion,
Trouvent que sa figure est sans expression....
Un œil qui ne dit rien.... une beauté muette.

EUGÈNE.

Il me semble pourtant....

LE VICOMTE.

Mais sa taille est parfaite!....
Sans grâce.... c'est tout simple, et l'on doit concevoir
Qu'élevée en province, elle ne peut avoir
Des femmes de Paris l'élégante tournure,
Et qu'elle gâte un peu les dons de la nature.
Elle est gauche.

EUGÈNE.

A son âge....

LE VICOMTE.

Oh! par timidité!....
Puis elle se met mal.

EUGÈNE.

Vicomte, en vérité....

LE VICOMTE.

Trop simple; il est des soins que l'usage réclame.
Aussi, quand on la voit auprès d'une autre femme,
Elle ne gagne pas à la comparaison.

EUGÈNE.

Ah!....

LE VICOMTE.

Je vous en fais juge.

EUGÈNE.

Oui.... vous avez raison....
La baronne d'Orthis, par exemple....

LE VICOMTE.

Oh! pour elle,
C'est une exception! Elle a tout : jeune, belle,
De l'esprit, des talents, des grâces, du savoir....
Mais vous ne devez pas vous en apercevoir.

EUGÈNE.

Pourquoi donc?

LE VICOMTE.

Vous avez les passions trop vives.
Ces grâces, à la fois piquantes et naïves,
Cet aimable abandon, cet ensemble parfait,
Pourraient sur votre cœur n'être pas sans effet.

EUGÈNE.

Vous croiriez....

LE VICOMTE.

Je le crains. Surtout votre hyménée
Étant fixé, dit-on, à la fin de l'année.

EUGÈNE.

Il est vrai.

LE VICOMTE.

Car, d'ailleurs, si ces nœuds imposants,
N'avaient dû se former que dans deux ou trois ans
(Ce qui, j'ose le dire, eût été bien plus sage.)
Il serait naturel que, dans l'ardeur de l'âge,
Un lien moins sévère eût pour vous des attraits;
Le cœur se calme, et puis on se marie après.

EUGÈNE.

C'est parler sensément.

LE VICOMTE.

Je le dis avec peine,

Sans avoir été jeune alors que l'on s'enchaîne,
Plus tard les passions font sentir leur pouvoir;
Et d'une épouse alors quel est le désespoir!
Tandis qu'un étourdi, qui va de belle en belle
Fatiguer l'inconstance à l'homme naturelle,
Jusqu'au jour de l'hymen promenant ses désirs,
Se prépare au bonheur en courant les plaisirs.
Il faut payer sa dette. Après ces jours d'orage,
Eh bien! l'on est heureux, tranquille en son ménage:
D'un lien respectable on sent bien mieux le prix;
Et les fous corrigés font les meilleurs maris.

EUGÈNE.

C'est ce qu'on dit partout.

LE VICOMTE.

Vous avez dû vous-même
Le remarquer?

EUGÈNE.

Souvent!

LE VICOMTE.

C'est un mauvais système
Que celui d'enchaîner trop tôt les jeunes gens.

EUGÈNE.

Très-mauvais! Voyez, moi, qui n'ai que vingt-deux ans....

LE VICOMTE.

Que vingt-deux ans?

EUGÈNE.

Pas plus.

LE VICOMTE.

Que vingt-deux!

EUGÈNE.

Oui, vous dis-je.

LE VICOMTE.

Trop jeune !

EUGÈNE.

N'est-ce pas?

LE VICOMTE.

Beaucoup trop ! Je m'afflige
Du funeste avenir....

EUGÈNE.

Que faire, cependant?

LE VICOMTE.

Vous marier sitôt serait fort imprudent.

EUGÈNE.

Oui, je veux dès demain en parler à mon père.

LE VICOMTE.

C'est fort bien ; mais Pauline ?...

EUGÈNE.

Ah ! Pauline m'est chère,
Vicomte; et ce retard garantit son bonheur.

LE VICOMTE.

Je le crois.

EUGÈNE.

J'en suis sûr. Mon père, homme d'honneur,
Applaudira sans doute à mon juste scrupule.

LE VICOMTE.

C'est son devoir.

EUGÈNE.

Ainsi mon hymen se recule :
Moi, je reste à Paris.

LE VICOMTE.

Et là vous vous formez.

EUGÈNE.

J'essaye un peu mes goûts, jusqu'ici comprimés.

LE VICOMTE.

Des folles passions vous subissez l'empire.

EUGÈNE.

Et puis la raison vient.

LE VICOMTE.

Le voile se déchire.

EUGÈNE.

Enfin mûri par l'âge....

LE VICOMTE.

Instruit et détrompé....

EUGÈNE.

De soins plus sérieux désormais occupé....

LE VICOMTE.

Vous vous offrez vous-même au joug qu'on vous destine...

EUGÈNE.

Je reviens plus épris aux genoux de Pauline....

LE VICOMTE.

Et le tribut qu'alors vous avez acquitté....

EUGÈNE.

Lui répond à jamais de ma fidélité.

LE VICOMTE.

Fort bien!

EUGÈNE.

Qu'en pensez-vous?

LE VICOMTE.

D'honneur, je vous admire!
Croyez-vous me tromper?

EUGÈNE.

Moi? que voulez-vous dire?

LE VICOMTE.

Ce discours, ces desseins confirment un soupçon....
Oui, quelque aimable objet....

EUGÈNE.

Ah!...

LE VICOMTE.

Mon pauvre garçon,
Je sais tout.

EUGÈNE.

Mais....

LE VICOMTE.

Faut-il vous nommer la personne?

EUGÈNE.

La nommer?

LE VICOMTE.

La nommer.

EUGÈNE.

Eh! qui donc?

LE VICOMTE.

La baronne.

EUGÈNE.

La baronne?

LE VICOMTE.

Allez-vous faire encor le discret?

EUGÈNE.

Eh bien! apprenez donc cet étrange secret.
Je n'y conçois plus rien; oui, plus je m'examine,
J'aime à la fois, je crois, la baronne et Pauline.

LE VICOMTE.

Précisément.

EUGÈNE.

Jamais a-t-on rien vu de tel?
Deux femmes à la fois!

LE VICOMTE.

Rien n'est plus naturel.

EUGÈNE.

Oui?

LE VICOMTE.

Je veux mettre fin à votre incertitude.
Pauline vous inspire un amour d'habitude:
Vos liens de son cœur vous ont ouvert l'accès;
Vous l'aimez posément, sans trouble, sans excès,
Honnêtement, enfin comme on aime sa femme.
Mais madame d'Orthis! elle a fait sur votre âme,
Il le faut avouer, toute autre impression!
C'est un amour brûlant, c'est de la passion,
C'est un feu qu'à présent le temps seul peut éteindre.

EUGÈNE.

Je le crains.

LE VICOMTE.

Pourquoi donc? Vous n'avez rien à craindre:
Des sentiments si vifs ne doivent pas durer.

EUGÈNE.

Je me suis vu vingt fois près de me déclarer.

LE VICOMTE.

Oui, renfermer ce feu, c'est l'irriter peut-être.

EUGÈNE.

Oserai-je parler?

LE VICOMTE.

Vous en êtes le maître.

EUGÈNE.

Si je pouvais, vicomte, obtenir du retour!

LE VICOMTE.

Vous allez un peu vite.

EUGÈNE.

Ah! mon brûlant amour....

LE VICOMTE.

Fort bien; mais la baronne est sévère.

EUGÈNE.

Sévère?

LE VICOMTE.

Oh! des principes sûrs! une conduite austère!

EUGÈNE.

Quel malheur!

LE VICOMTE.

En effet, je dois en convenir,
Sa vertu....

EUGÈNE.

Sa vertu! que vais-je devenir?...
Il n'y faut plus penser, allons, tout me l'annonce.

LE VICOMTE.

Je ne dis pas cela.

EUGÈNE.

C'en est fait ! j'y renonce ;
Je la fuirai !

LE VICOMTE.

Pourtant on peut toujours risquer....

EUGÈNE.

Non, je n'ai plus d'espoir.

LE VICOMTE.

Moi, j'ai cru remarquer
Qu'elle ne vous voit pas avec indifférence.

EUGÈNE.

O ciel ! que dites-vous ? une telle espérance....
Quoi ! d'un tendre retour mes soins seraient payés !

LE VICOMTE.

Je ne garantis pas....

EUGÈNE.

Mais que faire ? à ses pieds
Faut-il dès aujourd'hui ?...

LE VICOMTE.

Je n'ai rien à vous dire.

EUGÈNE.

Oui, je parlerai....

LE VICOMTE.

Moi, j'aimerais mieux écrire.
Une femme, mon cher, qui se respecte un peu,
Doit, dès les premiers mots, interrompre un aveu.
Quand même elle pourrait jusqu'au bout nous entendre,
On n'est pas éloquent dans un moment si tendre ;
La crainte, le respect nous mettent en défaut,
Et l'on ne dit jamais le quart de ce qu'il faut.

Puis, un discours s'efface; une lettre demeure :
Elle est lue en secret, en tout temps, à toute heure;
La vanité triomphe, et séduit la raison;
L'on savoure sans crainte un aimable poison;
Cet amour, si bien peint, dans le cœur s'insinue;
Chaque mot semble empreint d'une flamme inconnue;
C'est un charme enivrant qui presse, qui poursuit,
Et que tous vos discours n'auraient jamais produit.

EUGÈNE.

Oui, cela vaut bien mieux, je n'en fais aucun doute.

LE VICOMTE.

Quand on nous lit d'abord, après on nous écoute.

EUGÈNE.

J'écrirai, mon ami, j'emploîrai ce moyen;
Votre conseil....

LE VICOMTE.

Qui? moi? je ne conseille rien.

EUGÈNE.

N'importe, c'est un soin qu'il ne faut pas remettre;
Et mon cœur à l'instant va tracer cette lettre.

LE VICOMTE.

Arrêtez!

EUGÈNE, en sortant.

Quelqu'un vient! adieu.

LE VICOMTE, seul.

J'ai réussi!

SCÈNE V.

LE VICOMTE, ROUGEVAL.

ROUGEVAL.

Ah! je suis enchanté de vous trouver ici.

LE VICOMTE.

Vous me faites honneur, et ma joie est extrême....

ROUGEVAL.

C'est Eugène qui sort, il me semble?

LE VICOMTE.

Lui-même.

ROUGEVAL.

Ah ! tant pis! justement j'avais à lui parler.

LE VICOMTE.

Il ne peut être loin, je vais le rappeler.

ROUGEVAL.

Restez; je dois d'abord entretenir son père;
Et Verteuil à rentrer ne peut tarder, j'espère.

LE VICOMTE.

La séance est finie?

ROUGEVAL.

Oui, certe.

LE VICOMTE.

Et le discours?

ROUGEVAL.

Succès prodigieux.

LE VICOMTE.

Ah! fort bien.

ROUGEVAL.

Et j'accours
Faire à ce cher ami mon compliment sincère.

LE VICOMTE.

Ah! monsieur, ses talents, son noble caractère
Vont le porter sans doute aux plus brillants emplois.

ROUGEVAL.

Eh! mais....

LE VICOMTE.

Au Ministère.

ROUGEVAL.

On le dit.

LE VICOMTE.

Je le crois.

ROUGEVAL.

Il faut voir.

LE VICOMTE.

Oui, bientôt son appui, qui m'honore,
Va répandre sur moi....

ROUGEVAL.

Rien n'est certain encore.

LE VICOMTE.

Eh! quoi....

ROUGEVAL.

Rassurez-vous pourtant; si ce n'est lui,
D'autres pourront, monsieur, vous offrir leur appui.

LE VICOMTE.

Ah! monsieur....

ROUGEVAL.

Mais je crois entendre une voiture....

C'est Verteuil!... nous avons une affaire à conclure :
Laissez-nous, je vous prie; et souvenez-vous bien
De m'amener Eugène après cet entretien.

(Le vicomte sort.)

SCÈNE VI.

ROUGEVAL, M. DE VERTEUIL.

ROUGEVAL.

Arrivez donc, monsieur, que l'on vous félicite.

M. DE VERTEUIL.

Ah! c'est vous, Rougeval?

ROUGEVAL.

Complète réussite!
Voilà ce qu'on appelle un succès éclatant.

M. DE VERTEUIL.

Je dois en convenir, je suis assez content.

ROUGEVAL.

De vous, dans tout Paris, maintenant on s'occupe;
Et demain les journaux....

M. DE VERTEUIL.

Je ne suis pas la dupe
Des éloges pompeux qu'on donne à mon discours;
On n'en parlera plus avant qu'il soit deux jours.

ROUGEVAL.

Pourquoi donc? Ce morceau prouve un profond génie...
Je me tais. Mais déjà la séance est finie
Depuis une heure au moins; qu'êtes-vous devenu?

M. DE VERTEUIL.

Sept ou huit députés là-bas m'ont retenu.

ROUGEVAL.

J'entends.

M. DE VERTEUIL.

Ils m'annonçaient ma prochaine puissance;
Et chacun, réclamant mon crédit par avance,
M'a vanté ses talents, ses services, ses droits.

ROUGEVAL.

C'est juste; ces messieurs à la Chambre ont leur voix,
A leur ambition il faut qu'on satisfasse.

M. DE VERTEUIL.

Le plaisant, c'est que tous veulent la même place.

ROUGEVAL.

Bon?

M. DE VERTEUIL.

Celle que j'occupe à présent; en deux mots,
Tous veulent devenir receveurs-généraux.

ROUGEVAL.

Ils n'ont pas mauvais goût; la place est assez bonne.

M. DE VERTEUIL.

Laissons cela, de grâce.

ROUGEVAL.

Eh quoi! tout vous étonne.
Un portefeuille est-il si pesant?

M. DE VERTEUIL.

Ce discours....

ROUGEVAL.

Écoutez-moi, je vais vous parler sans détours.

Vos collègues déjà, vous l'avez pu connaître,
Vous font Ministre ; eh bien ! voyons, voulez-vous l'être ?

M. DE VERTEUIL.

Comment ?

ROUGEVAL.

Répondez-moi.

M. DE VERTEUIL.

Je ne vous entends pas.
Ministre ?

ROUGEVAL.

Oui, si ce poste a pour vous des appas....

M. DE VERTEUIL.

De l'estime du roi cette éclatante marque
Doit....

ROUGEVAL.

Il n'est pas ici question du monarque.
Je vous dis que pour vous on m'a déjà promis.

M. DE VERTEUIL.

Eh ! qui donc, s'il vous plaît ?

ROUGEVAL.

J'ai de puissants amis ;
Leurs désirs sont des lois, et rien ne les arrête ;
Des honneurs, par leurs soins, vous atteindrez le faîte ;
D'un Ministère enfin ils peuvent disposer,
Et je viens tout exprès pour vous le proposer.

M. DE VERTEUIL.

Ministre !... mon ami, ce poste difficile....
Mais que dis-je ? avec vous la feinte est inutile ;
Vous avez pénétré mes sentiments secrets.
Eh bien, oui, le pouvoir a pour moi des attraits.

Sous les dehors du calme et de l'indifférence,
Je cachais avec soin des vœux sans espérance;
Vous-même, Rougeval, je croyais vous tromper;
Mais mon ambition n'a pu vous échapper.
Condamnez ma faiblesse, elle est digne de blâme.

ROUGEVAL.

Depuis longtemps, mon cher, j'avais lu dans votre âme.
Mais quand vous vous blâmiez, moi je vous jugeais mieux.
Cet amour du pouvoir vous élève à mes yeux;
D'un cœur vraiment français il prouve la noblesse.
Non, votre ambition n'est point une faiblesse.
Un homme tel que vous, de talent et d'honneur,
Sait qu'il peut de la France assurer le bonheur;
Il a le sentiment de son propre mérite;
L'obscurité lui pèse et le repos l'irrite;
Et servir la patrie est un besoin pour lui.
Voilà l'ambition qui vous presse aujourd'hui.

M. DE VERTEUIL.

Rougeval!...

ROUGEVAL.

Maintenant vous comprenez sans doute
Que je peux des grandeurs vous aplanir la route?

M. DE VERTEUIL.

Vous?

ROUGEVAL.

Elles ne sont pas d'un difficile accès.

M. DE VERTEUIL.

Ainsi donc vous voyez des chances de succès?

ROUGEVAL.

Mieux que cela.

M. DE VERTEUIL.

Comment?

ROUGEVAL.

Oui, parlons sans mystère;
De nos intentions je ne dois rien vous taire :
Le plus brillant destin vous est offert par nous,
Et je vais librement m'expliquer avec vous.
Des hommes vertueux, de tout rang, de tout âge,
Qu'un zèle ardent inspire et qu'un saint nœud engage,
Voyant la foi proscrite et le vice honoré,
Des emplois les plus hauts le méchant décoré,
La vertu succombant aux efforts de l'intrigue,
Veulent à ce désordre opposer une digue,
Et, pour sauver l'État des plus affreux malheurs,
Garder tous les emplois pour eux et pour les leurs.
Non que l'ambition trouve accès dans leur âme;
Un sentiment plus pur les guide et les enflamme....
Ne m'interrompez pas; vous répondrez après.
Ces hommes, dont le ciel a béni les progrès,
Sachez quel est leur but, quelle est leur espérance :
Ils veulent par les mœurs régénérer la France,
Et, rangeant tous les cœurs sous leurs pieuses lois,
Ramener les vertus qui brillaient autrefois.
Et c'est pour seconder ce projet salutaire
Que l'on veut aujourd'hui porter au Ministère
Un homme sûr, usant de son autorité
Dans les intérêts seuls de la société,
Et qui, lui prodiguant des preuves de son zèle,
Comme il lui devra tout, fasse aussi tout pour elle.

M. DE VERTEUIL.

Qu'entends-je? et c'est sur moi qu'on a jeté les yeux!
Moi, servir d'instrument à des ambitieux!
Vous me le proposez! Ah! quel soin vous occupe?
Vous, un homme de bien! quoi! vous seriez leur dupe?
Voyez mieux à quel but ils veulent parvenir;
Le passé nous apprend à juger l'avenir.

ROUGEVAL.

Allez-vous rappeler d'anciennes calomnies?
Non, jamais leurs vertus n'en ont été ternies.
Cependant expliquez....

M. DE VERTEUIL.

Il n'en est pas besoin;
Une explication nous conduirait trop loin.
Je ne dirai qu'un mot : cette offre est une offense.
La première leçon que reçut mon enfance
Fut d'aimer, de servir le prince et mon pays,
Et ces devoirs jamais je ne les ai trahis.
Et j'irais, sans pudeur, au déclin de mon âge,
De la déloyauté faire l'apprentissage!
Trafiquer de ma honte, et vendre enfin ma voix
Pour enchaîner la France et renverser nos lois!
Vous m'estimez bien peu si vous l'avez pu croire.
Ah! laissez-moi penser, monsieur, pour votre gloire,
Que c'est en vous trompant qu'on vous rend aujourd'hui
Des gens dont vous parlez l'émissaire et l'appui.

ROUGEVAL.

Mais songez cependant....

M. DE VERTEUIL.

C'en est assez, vous dis-je.

Adieu. Vous reviendrez d'une erreur qui m'afflige ;
Et rougirez alors, en proie au repentir,
Du rôle qu'avec moi l'on vous a fait remplir.

SCÈNE VII.

ROUGEVAL.

Lui, sur qui je comptais ! que je croyais connaître !
Quoi ! malgré les désirs qu'en son cœur j'ai fait naître !
Après trois mois de soins !.... qui l'aurait pu prévoir ?
Un homme ambitieux refuser le pouvoir !....
Imprudent ! sais-tu bien à quel sort tu t'exposes ?
Dédaigner notre appui ! nous mépriser !... Tu l'oses !...
Ton fils, ton fils lui seul peut détourner nos coups :
Ses talents et ses biens l'appellent parmi nous....
Mais un nouveau refus serait irréparable.

SCÈNE VIII.

LE VICOMTE, ROUGEVAL.

LE VICOMTE.

Je guettais près d'ici le moment favorable :
Vous êtes libre enfin ; Verteuil vient de sortir.

ROUGEVAL.

Mais Eugène....

LE VICOMTE.

Aussitôt je l'ai fait avertir.
Dans cet appartement, monsieur, il va descendre.

ROUGEVAL.

Je rends grâce à vos soins.

LE VICOMTE.

Déjà je crois l'entendre;
Je vous laisse avec lui.

ROUGEVAL.

Pourquoi donc nous quitter?
Je vous connais, vicomte, et vous pouvez rester.

SCÈNE IX.

ROUGEVAL, EUGÈNE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, allant au devant d'Eugène.

On vous attend.

EUGÈNE, au vicomte.

Mon cher, la lettre est envoyée.

LE VICOMTE.

Se pourrait-il?

EUGÈNE, au vicomte.

Mon âme à ses yeux déployée....

ROUGEVAL, à Eugène.

Approchez.

EUGÈNE.

Ah! monsieur.

ROUGEVAL.

Soyez le bienvenu.
Écoutez. Je vous ai souvent entretenu
D'une réunion d'hommes recommandables,
Protecteurs tout-puissants, zélés, infatigables,
Qui pour leurs vrais amis sont toujours indulgents,
Et daignent accueillir surtout les jeunes gens.

EUGÈNE.

Je m'en souviens, monsieur : souvent de votre bouche
Je reçois des détails sur tout ce qui les touche;
Je sais qu'ils sont discrets, dévoués, généreux,
Et toujours contre tous se soutiennent entre eux.

ROUGEVAL.

Ajoutez, que celui qu'ils veulent bien admettre
N'a plus qu'à désirer, et peut tout se promettre;
Fortune, dignités, emplois, tout est à lui;
Le corps entier le sert, et devient son appui.

EUGÈNE.

Obtenir cet honneur doit être difficile.

ROUGEVAL.

Non, mon fils; il ne faut que se montrer docile,
Se soumettre aux anciens, du pouvoir revêtus,
Annoncer des talents, ou du moins des vertus....
Mais en suspens pourquoi vous tenir davantage?
Je veux vous procurer un si grand avantage,
Je veux, dès aujourd'hui, vous faire affilier.

EUGÈNE.

Moi?

ROUGEVAL.

Vous, mon cher enfant.

EUGÈNE.

Je sais apprécier....
Une société dont vous faites partie !...
Je ne mérite pas....

ROUGEVAL.

C'est trop de modestie.
Ma sincère amitié m'inspira ce projet;
Et vous serez pour nous un excellent sujet.

EUGÈNE.

Si j'en juge par vous, par votre caractère,
De la société la morale est austère;
Et....

ROUGEVAL.

Ne le croyez pas; vous nous connaîtrez mieux:
On n'est point ridicule, on sait fermer les yeux.

EUGÈNE.

Il faudrait réformer ma conduite, sans doute.

ROUGEVAL.

Pourquoi donc? Vous suivez déjà la bonne route.

EUGÈNE.

A l'attrait des plaisirs je ne puis résister.

ROUGEVAL.

En sauvant les dehors, vous pourrez les goûter.

EUGÈNE.

Mais j'ai pour le spectacle un penchant invincible.

ROUGEVAL.

Tant pis.

EUGÈNE.

Y renoncer me serait impossible.

ROUGEVAL.

C'est un amusement qui n'est pas très-moral....
Mais votre temps pourrait être employé plus mal;
Ce goût, à la rigueur, n'est pas un tel obstacle....
Vous êtes jeune encor.... Va donc pour le spectacle.

EUGÈNE.

Ce n'est pas tout. S'il faut être de bonne foi,
Le feu des passions m'emporte malgré moi;
Et je ne réponds pas enfin qu'une maîtresse....

ROUGEVAL.

Une maîtresse?

EUGÈNE.

Oui.

ROUGEVAL.

Vous? ô jeunesse! jeunesse!
Quoi! la nature ainsi toujours te parlera!...
Une maîtresse!... allons, on vous la passera.

EUGÈNE.

Comment....

ROUGEVAL.

Mais une seule! il faut des mœurs, jeune homme.

EUGÈNE.

Quoi! monsieur...

ROUGEVAL.

Maintenant je vais vous dire en somme
A quels devoirs secrets vous vous êtes soumis.
D'abord, deux fois par mois....

EUGÈNE.

Mais je n'ai rien promis;
Je n'ai pas accepté....

ROUGEVAL.

Que dites-vous, Eugène?

EUGÈNE.

Un tel engagement....

ROUGEVAL.

Qu'a-t-il donc qui vous gêne?

EUGÈNE.

Tout.

ROUGEVAL.

Ne craignez rien.

EUGÈNE.

Non, je n'y puis consentir.

ROUGEVAL.

Songez-y, d'un refus on peut se repentir.

EUGÈNE.

Fort bien.

ROUGEVAL.

De vous servir quand je fais mon étude!...
Je ne m'attendais pas à tant d'ingratitude.

EUGÈNE.

Vous vous fâchez, je sors.

ROUGEVAL.

Mais c'est pour votre bien
Que je veux ...

EUGÈNE.

Terminons, monsieur, cet entretien.
Plus tard, vous trouverez mon refus légitime;
Et je suis sûr alors d'obtenir votre estime.

(Il sort, et le vicomte l'accompagne jusqu'au fond du théâtre.)

SCÈNE X.

ROUGEVAL, LE VICOMTE.

ROUGEVAL.

Ils le veulent!... Eh bien, le sort en est jeté!

LE VICOMTE, *revenant.*

Ah! monsieur, de m'entendre aurez-vous la bonté?

ROUGEVAL.

Puis-je vous être utile?

LE VICOMTE.

Oui, c'est trop me contraindre.
Cette société, que vous venez de peindre,
Excite mon respect, mon admiration;
Et (pardonnez de grâce à ma présomption)
D'être admis dans son sein si vous me jugiez digne,
Si j'obtenais enfin cette faveur insigne,
Un dévoûment entier, les soins les plus constants....

ROUGEVAL.

Oui, je comptais sur vous, monsieur, depuis longtemps.

LE VICOMTE.

Se pourrait-il?

ROUGEVAL.

Tous deux nous devons nous comprendre.
Mais sortons; en ces lieux on pourrait nous surprendre.
Venez; dès aujourd'hui tout va changer pour vous;
Vous verrez ce qu'on gagne à s'unir avec nous.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICOMTE.

Tout est réglé ! je suis au comble de la joie !
Un brillant avenir à mes yeux se déploie ;
Les solides amis que j'acquiers aujourd'hui
A mon ambition vont prêter leur appui.
Pour voir combler l'espoir dont mon âme est saisie,
Que m'en coûtera-t-il ? un peu d'hypocrisie.
Eh bien ! je le demande, est-ce un crime si grand ?
Je ne fais, après tout, que suivre le torrent.
Ainsi de toutes parts le sort me favorise !
Verteuil et Rougeval, mon ancienne entreprise,
Mes nouveaux protecteurs, tout seconde mes vœux !
O bizarre destin, ce sont là de tes jeux !
Cette fortune, objet des tourments de ma vie,
Que dans l'Europe entière en vain j'ai poursuivie,
Dont nul effort jamais ne me put rapprocher,
C'est elle-même ici qui semble me chercher !

SCÈNE II.

LE VICOMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah ! je vous attendais avec impatience,
Vicomte.

LE VICOMTE.

Je signais un traité d'alliance.

LA BARONNE.

Qui ? vous ?

LE VICOMTE.

Il est conclu depuis quelques instants....
Je vous conterai tout quand il en sera temps.
Parlons de vous. La joie en vos yeux étincelle :
Qu'avez-vous à m'apprendre ?

LA BARONNE.

Une grande nouvelle !
Une lettre d'amour, enfin ; oui, la voilà :
Eugène se déclare.

LE VICOMTE.

Oh ! je sais tout cela.
Je vous l'avais promis ; vous voyez mon ouvrage.

LA BARONNE.

Eh quoi ! c'est par vos soins....

LE VICOMTE.

Ont-ils votre suffrage ?

LA BARONNE.

Mon excellent ami !

LE VICOMTE.

Ma foi, sans vanité,
Il fallait de l'adresse et de l'habileté;
Mais, grâces aux ressorts de ma diplomatie,
Vous avez triomphé.

LA BARONNE.

Je vous en remercie.

LE VICOMTE.

J'ai dû même arrêter ce jeune audacieux;
Il voulait à vos pieds....

LA BARONNE.

Un billet vaut bien mieux!

LE VICOMTE.

Oh! sans doute!

LA BARONNE.

Un aveu toujours nous embarrasse.

LE VICOMTE.

Assurément.... et puis ne laisse aucune trace;
Tandis qu'un billet reste.

LA BARONNE.

Il est vrai.

LE VICOMTE.

Ce témoin
Peut devenir utile et paraître au besoin.
N'est-ce pas?

LA BARONNE.

C'est cela.

LE VICOMTE.

Vous riez?... je devine;
Oui, déjà....

LA BARONNE.

Justement ; je sors de chez Pauline.

LE VICOMTE.

Elle connaît la lettre ?

LA BARONNE.

Oui.

LE VICOMTE.

Parfait ! Entre nous,
C'est vraiment un plaisir de travailler pour vous :
Vous saisissez d'abord ; pas d'erreur, de mécompte....
C'est admirable !

LA BARONNE.

Allons, vous me flattez, vicomte.

LE VICOMTE.

Mais Pauline ?

LA BARONNE.

D'abord des pleurs, du désespoir.

LE VICOMTE.

C'est l'usage, en effet ; nous devions le prévoir.

LA BARONNE.

Puis l'indignation a remplacé les larmes.

LE VICOMTE.

La vengeance pour elle aura bientôt des charmes.

LA BARONNE.

Enfin, sans les connaître, aidant à nos desseins,
Pour un parjure Ursule irrite ses dédains.
J'ai dû me retirer et les laisser ensemble.

LE VICOMTE.

Oui, vous avez raison ; tout va bien, ce me semble.
De la prudence au moins.

LA BARONNE.

N'ayez aucun souci.

LE VICOMTE.

Mais voyons donc un peu la lettre.

LA BARONNE.

La voici.

LE VICOMTE.

Peste! quelle chaleur! Mais c'est parfait, baronne.

LA BARONNE.

C'est à moi qu'il écrit, et cela vous étonne?

LE VICOMTE.

Du tout. Mais je vous dois un avertissement.
Ce billet semble empreint des feux du sentiment;
Ne vous y trompez pas : seul, à force d'adresse,
J'ai monté son esprit à ce ton de tendresse;
Eugène enfin, s'il faut vous parler sans détour,
A beaucoup de désirs, mais il a peu d'amour.
Réglez-vous là-dessus. Pour faire sa conquête,
N'attaquez pas le cœur, échauffez bien la tête :
Il est vif, imprudent, ignore le danger,
Et plus loin qu'il ne pense on le peut engager.

LA BARONNE.

Je vous écoute! Ah çà, prétendez-vous m'instruire?
Avec un soupirant m'apprendre à me conduire?
Sur ce chapitre-là la plus sotte de nous,
Malgré tout votre esprit, en sait plus long que vous.

LE VICOMTE.

J'en conviens; pardonnez à l'excès de mon zèle.

LA BARONNE.

J'entends venir quelqu'un!... c'est Pauline!... c'est elle!

Évitons ses regards, sortons; dans un moment
J'irai la retrouver dans son appartement.

(Ils entrent chez la baronne.)

SCÈNE III.

PAULINE.

Non, ne me suivez pas, laissez-moi seule, Ursule.
Que faire? que résoudre?... Ah! mon cœur trop crédule
Doit s'armer maintenant d'une juste fierté.
Que m'importe, après tout, son infidélité?
Non, je n'ai plus d'amour!... cette lettre cruelle....
Ainsi donc, sous mes yeux, il soupirait pour elle!...
Il n'y faut plus penser! Allons! plus je l'aimais....
Je dois le mépriser et le fuir pour jamais.

SCÈNE IV.

ROUGEVAL, PAULINE.

ROUGEVAL.

Qu'est-ce donc, mon enfant? vous voilà tout en larmes.

PAULINE.

Hélas!

ROUGEVAL.

Confiez-moi vos chagrins, vos alarmes:
Comptez sur le secours de ma tendre amitié.

PAULINE.

Je mérite en effet toute votre pitié.

ROUGEVAL.

Comment ? expliquez-vous; un tel trouble m'étonne.

PAULINE.

Ah! monsieur, c'en est fait! Eugène.... la baronne....
Il me trahit, il l'aime, et je n'ai plus d'espoir!

ROUGEVAL.

Est-il possible? ô ciel!... J'avais su le prévoir;
Je vous l'avais prédit. Mais êtes-vous bien sûre....

PAULINE.

Ah! que trop!

ROUGEVAL.

Il faut voir pourtant. Qui vous assure...

PAULINE.

Un billet de sa main.

ROUGEVAL.

Un billet?

PAULINE.

Je l'ai lu.

ROUGEVAL.

Eh bien! que ferez-vous? qu'avez-vous résolu?

PAULINE.

De m'éloigner, de fuir.

ROUGEVAL.

Quel délire est le vôtre!
Eugène vous trahit? peut-être bien qu'un autre....

PAULINE.

Un autre? un autre?... non, je ne veux plus d'époux;
Tous les hommes sont faux, je les déteste tous;

Et dans une retraite inconnue et profonde,
Pour être heureuse encor, je dois fuir tout le monde.

ROUGEVAL.

Qui? vous?... Oui, c'est du ciel une inspiration!
Suivez donc, mon enfant, votre vocation:
Je n'ose la combattre.

PAULINE.

Il faut qu'il me regrette.

ROUGEVAL.

Mais avez-vous déjà fait choix d'une retraite?

PAULINE.

Madame Sainte-Agathe a des bontés pour moi;
C'est chez elle....

ROUGEVAL.

Chez elle?

PAULINE.

Il le faut, je le doi.
Oui, c'est là que je veux oublier un perfide.
Avant huit jours....

ROUGEVAL.

Oui.... mais indulgente et timide,
Demain, ce soir peut-être, avec quelques serments,
Eugène calmera tous vos ressentiments.
Il craint son père; il va jurer qu'il vous adore,
Et vous persuader, pour vous tromper encore.

PAULINE.

Jamais!

ROUGEVAL.

En prolongeant ici votre séjour,
Vous serez le témoin de son nouvel amour.

PAULINE.

Le témoin !

ROUGEVAL.

Sous vos yeux, près de celle qu'il aime...

PAULINE.

Le témoin !... non, je pars, ce soir, à l'instant même.
Tout me rappelle ici sa lâche trahison,
Et je veux, sans retard, quitter cette maison.

ROUGEVAL.

C'est plus prudent. Ursule est discrète et fidèle,
Puisque vous le voulez, partez donc avec elle.

PAULINE.

Ah ! je n'hésite plus.

ROUGEVAL.

Le temps est précieux ;
Si quelqu'un....

PAULINE.

Il est vrai : recevez mes adieux.
L'ingrat !... Mais il saura quelle était ma tendresse ;
Mon souvenir du moins le poursuivra sans cesse ;
Je veux, en le fuyant, lui laisser tout mon bien.

ROUGEVAL.

Que dites-vous ? comment ? ah ! gardez-vous-en bien !
Vous en pourrez, dans peu, faire un meilleur usage :
Nous réglerons cela. Sans tarder davantage,
Allez, ma chère enfant, du courage, partez.

PAULINE.

Mais vous viendrez bientôt, vous me le promettez,
M'apprendre si ma perte a fait couler ses larmes.

ROUGEVAL.

Oui, je vous le promets; oui, soyez sans alarmes.
Allez donc; et surtout que l'on ne sache pas
Vers quel heureux séjour vous dirigez vos pas.

PAULINE, en sortant.

Ah! monsieur, qu'à jamais tout le monde l'ignore!

SCÈNE V.

ROUGEVAL.

C'en est fait!... mais restons quelques instants encore;
De chez elle trop tôt on pourrait approcher.
Elle est à nous! au joug nous saurons l'attacher.
Mais cet amour d'Eugène?... une flamme si prompte!...
Ah! je reconnais là les talents du vicomte.
De madame d'Orthis il sert les intérêts.
J'ai su depuis longtemps pénétrer leurs secrets:
Ils ont de mes desseins hâté la réussite,
Et de tous leurs complots c'est moi seul qui profite.
Mais je puis aisément trouver grâce à leurs yeux....
La baronne!.... Sachons l'arrêter en ces lieux.
Il faut la retenir, sans qu'elle me devine,
Et protéger ainsi le départ de Pauline.

SCÈNE VI.

ROUGEVAL, LA BARONNE.

ROUGEVAL.

Madame....

LA BARONNE.

Ah! pardonnez, je ne vous voyais pas.

ROUGEVAL.

Demeurez donc : si vite où portez-vous vos pas ?

LA BARONNE.

Chez Pauline.

ROUGEVAL.

Au chagrin son âme s'abandonne :
Elle s'est enfermée, et ne veut voir personne.

LA BARONNE.

Comment?....

ROUGEVAL.

Peines d'amour!.... de tout je suis instruit.

LA BARONNE.

De tout?

ROUGEVAL.

Pauline a tort de faire tant de bruit;
Et ses pleurs, puisqu'enfin vous l'emportez sur elle,
Ne ramèneront pas un amant infidèle.

LA BARONNE.

Vous penseriez qu'Eugène....

ROUGEVAL.

Oh! cela saute aux yeux!
Il vous adore.

LA BARONNE.

Moi?

ROUGEVAL.

Cet air mystérieux....
De la franchise.

LA BARONNE.

Mais vous blâmeriez peut-être....

ROUGEVAL.

Pourquoi donc? De son cœur est-ce que l'on est maître?
Pauline lui plaisait, il cesse de l'aimer,
C'est tout simple; par vous il se laisse enflammer,
C'est la marche ordinaire, elle n'a rien d'étrange;
Un goût succède à l'autre, et tout cela s'arrange.

LA BARONNE.

Quoi! si vraiment Eugène....

ROUGEVAL.

Un pareil changement,
Alors que l'on vous voit, se pardonne aisément.
Et d'ailleurs, si Pauline à son cousin renonce....

LA BARONNE.

Elle renoncerait....

ROUGEVAL.

Oui, son dépit l'annonce.
Alors votre projet pourrait être suivi.

LA BARONNE.

Et vous approuveriez....

ROUGEVAL.

Moi? j'en serais ravi!

LA BARONNE.

Monsieur....

ROUGEVAL.

De mes conseils sachez donc faire usage.
Ici s'offre pour vous un brillant mariage;
Poussez votre fortune, allez, ne craignez rien,
Laissez là le scrupule; et souvenez-vous bien,
En marchant vers le but dont l'éclat vous captive,
Que tout chemin est bon, pourvu que l'on arrive.

LA BARONNE.

Et moi qui vous croyais un obstacle à mes vœux!

ROUGEVAL.

Épousez, épousez, c'est tout ce que je veux.
Mais, malgré tant de soins et de persévérance,
Si le succès enfin trompait votre espérance,
Le vicomte vous reste, et je vous garanti
Qu'il deviendra bientôt un excellent parti.

LA BARONNE.

Le vicomte?

ROUGEVAL.

Il est tard, il faut que je vous quitte.
Puissiez-vous obtenir complète réussite,
Baronne! Je vous laisse y penser en ce lieu.
(A part.) (Haut.)
Pauline est déjà loin, je puis partir. Adieu.

SCÈNE VII.

LA BARONNE.

Est-il de bonne foi? je crains qu'il ne m'abuse.
Oui, je lui trouve un air de malice et de ruse....
Bon! c'est là ce qui doit surtout me rassurer.
Il parlait du vicomte!.... il va lui procurer,
Par ses protections, quelque place peut-être....
Épouser Saint-Laurent c'est me donner un maître....

SCÈNE VIII.

EUGÈNE, LA BARONNE.

EUGÈNE.

La baronne!

LA BARONNE.

Tandis qu'Eugène.... Le voici!

EUGÈNE, à part.

Je ne m'attendais pas à la trouver ici.

LA BARONNE, à part.

Forçons-le à s'expliquer.

EUGÈNE, à part.

La lettre m'embarrasse.

LA BARONNE.

Ah! vous voilà, monsieur!.... non, demeurez, de grâce,
Restez; j'ose exiger un moment d'entretien.

EUGÈNE.

(A part.)

Madame, vos désirs.... cela ne va pas bien.

LA BARONNE.

Une lettre de vous vient de m'être remise :
On s'est trompé sans doute, et c'est quelque méprise?

EUGÈNE.

Madame....

LA BARONNE.

Quel motif aurait pu vous guider?

EUGÈNE.

Madame....

LA BARONNE, à part.

Il ne faut pas pourtant l'intimider.

EUGÈNE, à part.

Du courage!

LA BARONNE.

Je vois, c'est une étourderie;
Vous aurez voulu faire une plaisanterie.

EUGÈNE.

Qui? moi? Que dites-vous? qu'osez-vous supposer?
Vous m'outragez, madame, en voulant m'excuser.
Cette lettre, où mon cœur à vos yeux se décèle,
Est de mes sentiments l'expression fidèle.
(A part.)
Allons, je m'enhardis.

LA BARONNE.

Comment ajouter foi
A des discours....

EUGÈNE.

O ciel! vous doutez....

LA BARONNE.

Je le doi....

EUGÈNE.

Je jure....

LA BARONNE.

Vous aimiez enfin votre cousine?

EUGÈNE, à part.

Que répondre?

LA BARONNE.

Parlez.

EUGÈNE.

Qui? Pauline?

LA BARONNE.

Oui, Pauline.

EUGÈNE, à part.

Du courage.

LA BARONNE.

Eh bien?

EUGÈNE.

Oui, je l'avoue, autrefois....
Mais à présent, croyez que mon cœur....

LA BARONNE.

Je le vois,
De constance en amour vous n'êtes point capable.

EUGÈNE.

Ah! madame, est-ce à vous de me trouver coupable?
Comment vous résister? qui réunit jamais
Tant de perfections, tant de grâces, d'attraits?

Oui, vous effacez tout par l'éclat de vos charmes,
Et le cœur le plus froid doit vous rendre les armes.

LA BARONNE, à part.

Fort bien ! je touche au but où je veux parvenir.

EUGÈNE, à part.

Pauline est mieux pourtant, il faut en convenir.

SCÈNE IX.

EUGÈNE, LE VICOMTE, LA BARONNE.

LE VICOMTE.

En tête-à-tête !

EUGÈNE.

O ciel !

LE VICOMTE.

Je vous gêne peut-être ?
Je suis discret, prudent : vous devez me connaître.

EUGÈNE, à part.

Quel contre-temps ! j'allais obtenir un aveu.

LE VICOMTE.

Allons, convenez-en, je vous dérange un peu.

LA BARONNE.

Vicomte, un tel langage....

LE VICOMTE.

Oui, oui, je le parie,
Mon abord imprévu tous deux vous contrarie.

Mais je viens vous donner un avis important :
Votre père me suit ; il rentre dans l'instant.

EUGÈNE.

Ciel ! mon père !

LE VICOMTE.

Pourquoi cet embarras extrême ?
Le voici.... Soyez calme et maître de vous-même.

SCÈNE X.

EUGÈNE, M. DE VERTEUIL, LE VICOMTE, LA BARONNE.

M. DE VERTEUIL.

Bonsoir, mes chers amis.... Ah ! madame, bonsoir ;
Je ne m'attendais pas au bonheur de vous voir.

LA BARONNE.

Monsieur, c'est un hasard dont je me félicite.

LE VICOMTE.

Eh bien ! votre discours ? En tous lieux on le cite ;
Vous avez recueilli de nombreux compliments,
J'en suis sûr.

M. DE VERTEUIL.

En effet.

LE VICOMTE.

Oh ! tous les sentiments
Sont d'accord sur ce point : pour moi, sans flatterie,
Je pense....

M. DE VERTEUIL.

Ah ! laissons-là mes talents, je vous prie.

(A Eugène.)

A propos, dis-moi donc, comment vont tes amours?

EUGÈNE.

(A part.)

Mais.... Que répondre?

M. DE VERTEUIL.

Eh quoi ! vous boudez-vous toujours?

Je vais plaider ta cause auprès de ta cousine.

EUGÈNE.

Mais, mon père....

M. DE VERTEUIL, appelant.

Hé ! quelqu'un !... notre aimable voisine

N'est pas au fait, je crois?

EUGÈNE, à part.

Quel entretien fâcheux !

M. DE VERTEUIL.

Ce sont deux jeunes fous, qui s'adorent tous deux,

Et qui, malgré cela, sont toujours en querelle.

LA BARONNE.

Oui?

M. DE VERTEUIL.

Ce matin encore une scène nouvelle :

Et charitablement je veux prendre le soin

De les mettre d'accord; vous en serez témoin.

EUGÈNE, à part.

La baronne !

M. DE VERTEUIL, à François qui est entré pendant les vers précédents.

Ma nièce; appelez-la.

EUGÈNE, à part.

J'enrage!

LA BARONNE.

Pardonnez, je ne puis demeurer davantage:
Quand vous êtes venu j'allais rentrer chez moi.

M. DE VERTEUIL.

Ne vous gênez en rien, de grâce.

LA BARONNE.

Je le doi;
Une lettre importante, et qu'il me faut écrire....
Vous permettez, monsieur?...

M. DE VERTEUIL.

Comment donc!...

EUGÈNE, à part.

Je respire!
Elle s'éloigne.

LE VICOMTE, à part, à la baronne.

Bien! bonne précaution!

LA BARONNE, à part, au vicomte.

Restez; soyez présent à l'explication.

LE VICOMTE, de même.

Il suffit.

M. DE VERTEUIL, saluant la baronne, qui sort.

Serviteur.

SCÈNE XI.

EUGÈNE, M. DE VERTEUIL, FRANÇOIS, LE VICOMTE.

FRANÇOIS, arrivant.

Monsieur, mademoiselle....

M. DE VERTEUIL.

Eh bien! elle descend?

FRANÇOIS.

Elle n'est pas chez elle.

M. DE VERTEUIL.

Comment? voyez....

FRANÇOIS.

J'ai vu dans toute la maison.

EUGÈNE.

Que veut dire ceci?

M. DE VERTEUIL.

Perdez-vous la raison?

Ma nièce....

FRANÇOIS.

Elle est, dit-on, sortie avec Ursule.

M. DE VERTEUIL.

A dix heures du soir! oh! c'est d'un ridicule!...
Quelque emplette, peut-être!... Il suffit, laissez-nous.

FRANÇOIS.

J'ai trouvé sur sa table une lettre pour vous.

M. DE VERTEUIL.

Une lettre? donnez.

EUGÈNE.

Pauline vous écrire!

LE VICOMTE.

Qu'est-il donc arrivé?

M. DE VERTEUIL.

Grand Dieu! que vais-je lire?

(Il lit.)

« Je vous quitte, mon cher oncle, et je vous quitte « pour ne plus vous revoir. Que ferais-je maintenant « dans le monde? celui que j'aimais si tendrement me « trahit, il m'abandonne!.... Oui, la retraite inconnue « où je vais ensevelir mes douleurs est l'unique séjour « qui me convienne désormais.

« Adieu, mon tendre père. Je vous chéris et je vous « afflige; mais telle est la destinée de la malheureuse « Pauline. »

EUGÈNE.

Qu'ai-je entendu? Pauline!...

LE VICOMTE.

Est-il possible! ô ciel!

EUGÈNE.

Ah! c'est moi, c'est moi seul... Que je suis criminel!

M. DE VERTEUIL.

Le temps est cher : François, à l'instant, ma voiture.

(François sort.)

EUGÈNE.

Malheureux! qu'ai-je fait?

LE VICOMTE.

Quelle étrange aventure!

EUGÈNE.

Mon père!...

M. DE VERTEUIL.

Tous ces pleurs ne conduisent à rien :
Il faut suivre ses pas, interroger....

LE VICOMTE.

Fort bien.
Je vais mettre d'abord tous nos gens en campagne.

EUGÈNE.

Oui, tous.

M. DE VERTEUIL.

Et moi....

EUGÈNE.

Souffrez que je vous accompagne.

LE VICOMTE.

Non, divisons plutôt nos recherches, nos soins.

M. DE VERTEUIL.

Le vicomte a raison.

EUGÈNE.

Et j'ai cru l'aimer moins !
Ah ! je sens à présent combien elle m'est chère !

FRANÇOIS, arrivant.

Monsieur....

M. DE VERTEUIL.

C'est bien.

LE VICOMTE.

Venez.

EUGÈNE.

Partons, partons, mon père.

(Ils sortent tous.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, LE VICOMTE.

LA BARONNE.

Ah! c'est vous! Je brûlais du désir de vous voir.
Ce qu'on m'a dit hier se peut-il concevoir?
Quoi! Pauline....

LE VICOMTE.

Est partie; oui, sa fuite est réelle.

LA BARONNE.

Et ce matin, vicomte, a-t-on quelque nouvelle?

LE VICOMTE.

Je ne vous dirai pas; je m'éveille à l'instant.

LA BARONNE.

Vous?

LE VICOMTE.

D'agir sans retard il était important;
Et j'ai passé dehors presque la nuit entière.
De toute la maison, vous êtes la première
Que je vois aujourd'hui.

LA BARONNE.

Mais cette nuit, comment
On n'a pas obtenu quelque renseignement?

LE VICOMTE.

Non; elle a pris sans doute un carrosse de place.

Verteuil, Eugène et moi, pour retrouver sa trace,
Nous avons jusqu'au jour parcouru tout Paris;
C'est en vain, de son sort nous n'avons rien appris.

LA BARONNE.

Cette fuite vraiment me semble inexplicable.
De tant de fermeté qui la croyait capable?
Si jeune, si timide!

LE VICOMTE.

Oh! la lettre d'hier
A révolté son cœur trop sensible et trop fier;
Et son amour trahi, sa vanité blessée
A ce moyen extrême aisément l'ont poussée.

LA BARONNE.

Parce que son amant pour une autre a du goût,
Se séquestrer du monde et renoncer à tout!
C'est un enfantillage!

LE VICOMTE.

Ah! vous trouvez?

LA BARONNE.

Sans doute.
Quel homme vaut jamais les larmes qu'il nous coûte?
Au reste ce départ est fort heureux pour moi:
Eugène balançait à m'engager sa foi;
Il n'hésitera plus, puisqu'il perd sa cousine.
Oui, dût-on découvrir le séjour de Pauline,
Elle a du caractère, elle ne voudra pas,
Après un tel éclat, revenir sur ses pas.

LE VICOMTE.

Eh bien?

LA BARONNE.

Eh bien! alors Eugène est libre; il m'aime....

LE VICOMTE.

Ah! j'entends.

LA BARONNE.

A l'hymen vous le poussez vous-même.

LE VICOMTE.

C'est tout simple.

LA BARONNE.

Son père....

LE VICOMTE.

Approuve ce lien.

LA BARONNE.

Et je l'épouse.

LE VICOMTE.

Allons, vous l'épousez; fort bien.
Ah çà! mais, et moi?

LA BARONNE.

Vous?

LE VICOMTE.

Oui, moi; que deviendrai-je?

LA BARONNE.

Mais monsieur de Verteuil vous aime, vous protége;
Bientôt à vous placer nous mettrons tous nos soins.

LE VICOMTE.

Vraiment?

LA BARONNE.

Soyez-en sûr.

LE VICOMTE.

C'est quelque chose au moins.

LA BARONNE.

N'est-ce pas?

LE VICOMTE.

Comment donc! tant de bonté m'enchante.

LA BARONNE.

Mais....

LE VICOMTE.

De votre intérêt cette preuve touchante....

LA BARONNE.

Non, vous n'avez pas l'air d'approuver....

LE VICOMTE.

Moi? si fait.
J'aurais mauvaise grâce à me plaindre, en effet.
De votre hymen déjà vous prévoyez la fête;
Et pour récompenser l'appui que je vous prête,
Pour prix de mes efforts, de mes soins généreux,
Vous me protégerez!.... Je me tiens trop heureux.

LA BARONNE.

Vicomte, en vérité....

LE VICOMTE.

Non, ma charmante amie,
Je ne puis jusque-là pousser la bonhomie.
Quoi! c'est peu du malheur de renoncer à vous,
De vous mettre moi-même aux bras d'un autre époux,
Vous voulez, désertant notre cause commune,
Envahir pour vous seule une immense fortune!
Oh! non; rayez cela de vos papiers.

LA BARONNE.

Eh quoi!
Quand mon bonheur....

LE VICOMTE.

Sans doute il est beaucoup pour moi;
Mais je ne suis pas dupe.

LA BARONNE.

Et vous croyez peut-être
Empêcher un hymen....

LE VICOMTE.

N'en suis-je pas le maître?
Vous devez bien savoir qu'une telle union
Ne se peut achever sans ma permission :
Vous comprenez, je pense?

LA BARONNE.

Est-on plus égoïste!

LE VICOMTE.

Après un si beau rêve, oui, le réveil est triste,
Je le sais; mais qu'y faire? il faut se résigner.

LA BARONNE.

Cette conduite indigne....

LE VICOMTE.

Ah! veuillez m'épargner.

LA BARONNE.

Un pareil procédé!.... je ne sais qui m'arrête....
Si je disais un mot....

LE VICOMTE.

Mais vous perdez la tête.
Ah! ne nous brouillons point, baronne.

LA BARONNE.

Nous brouiller?....
Non pas.

LE VICOMTE.

Votre intérêt doit vous le conseiller.

LA BARONNE, à part.

Le traître! il dit trop vrai!

LE VICOMTE.

Voyons, pas de rancune.

LA BARONNE.

Je n'en conserve pas.

LE VICOMTE.

Marchons à la fortune;
Mais ensemble, d'accord, par le même chemin,
En nous aidant l'un l'autre, en nous donnant la main.

LA BARONNE.

C'est mon plus cher désir.

LE VICOMTE.

Quant à l'hymen d'Eugène,
Vous n'aviez nul espoir de former cette chaîne.

LA BARONNE.

Pourquoi?

LE VICOMTE.

L'événement qui nous trouble en ce jour,
Pour Pauline a d'abord réveillé son amour.

LA BARONNE.

Vous croyez?

LE VICOMTE.

Oui, j'ai vu sa douleur, son délire.

LA BARONNE.

Voilà ce qu'en entrant vous auriez dû me dire.

LE VICOMTE.

Enfin tout est au mieux.

LA BARONNE.

Comme vous je le voi.

LE VICOMTE.

Et je bénis le sort qui vous rend toute à moi :
Car nous nous convenons, nous nous aimons, baronne;
Notre hymen, c'est l'amour, la raison qui l'ordonne.

LA BARONNE.

Sans doute.

LE VICOMTE.

Nous savons l'un l'autre nos secrets;
Nous devons, par prudence, unir nos intérêts :
Une fois mariés, nous cessons de nous craindre.

LA BARONNE.

Tenez, mon cher vicomte, il faut parler sans feindre :
Je vous préfère à tous, et vous le savez bien;
Mais s'enchaîner ainsi.... vous ne possédez rien;
Moi, je suis sans fortune....

LE VICOMTE.

Eh bien donc! pour vous plaire,
On sera riche.

LA BARONNE.

Vous? comment allez-vous faire?

LE VICOMTE.

Je ne vous parle plus de l'appui de Verteuil;
Je ne sais maintenant quel sera son accueil;
Il a dû de nos vœux pénétrer quelque chose :
Sur un meilleur soutien mon espoir se repose.

LA BARONNE.

Et lequel?

LE VICOMTE.

Il existe, on doit vous l'avoir dit,
Une société dont l'immense crédit
Soutient, élève, abat, récompense ou châtie,
Qui peut tout, règle tout.... Eh bien! j'en fais partie.

LA BARONNE.

Vous?

LE VICOMTE.

Oui, c'est Rougeval....

LA BARONNE.

Je l'aurais parié.

LE VICOMTE.

Et depuis hier soir je suis affilié.

LA BARONNE.

Quel bonheur!

LE VICOMTE.

Ma fortune....

LA BARONNE.

A présent est certaine.

LE VICOMTE.

Peut-être dès demain....

LA BARONNE.

Je n'en suis plus en peine.

LE VICOMTE.

Eh bien! puis-je prétendre à me voir votre époux?

LA BARONNE.

Je n'ai, vous le savez, jamais aimé que vous.

SCÈNE II.

FRANÇOIS, LA BARONNE, LE VICOMTE.

FRANÇOIS.

J'allais chez vous, monsieur.

LE VICOMTE.

A-t-on quelque nouvelle?

FRANÇOIS.

Madame, pardonnez.... c'est que mademoiselle
Est retrouvée enfin.

LA BARONNE.

Pauline?

LE VICOMTE.

Il se pourrait,
François?

FRANÇOIS.

Dans la maison ce n'est plus un secret.
J'ai d'abord réveillé monsieur pour l'en instruire.
Michel, qu'auprès de lui j'ai pris soin d'introduire,
A tout dit; il l'a vue.... on voudrait la cacher....
Et monsieur est parti pour aller la chercher.

LA BARONNE.

Michel?

FRANÇOIS.

Un menuisier qui près d'ici demeure.

LE VICOMTE.

Et Verteuil....

FRANÇOIS.

Est parti déjà depuis une heure.

LA BARONNE.

Eugène est bien joyeux?

FRANÇOIS.

Il n'était point ici.
Hélas! depuis hier il a bien du souci!
Il sort, revient, s'informe, il s'accuse, il soupire....

SCÈNE III.

FRANÇOIS, EUGÈNE, LA BARONNE, LE VICOMTE.

EUGÈNE.

Est-il vrai? qu'ai-je appris? que vient-on de me dire?
Quoi! Pauline....

FRANÇOIS.

Oui, monsieur; et votre père....

EUGÈNE.

O ciel!
Allez vite, François, qu'on appelle Michel;
Allez, je veux le voir, l'interroger.... Madame,
(François sort.)
Votre présence ajoute au trouble de mon âme....
Envers vous, je le sens, rien ne peut m'excuser;
Je reconnais mes torts, vous devez m'accuser....

LA BARONNE.

Moi, monsieur?

EUGÈNE.

Ces aveux qu'hier j'osai vous faire....
Mais soyez sûre au moins qu'alors j'étais sincère;
Je m'abusais moi-même, et ne vous trompais pas.
Hors de moi, subjugué, séduit par tant d'appas,
Je crus, dans les transports d'une imprudente ivresse,
Que seule de mon cœur vous étiez la maîtresse,
Je crus que, dégagé de mon premier amour,
Un sentiment plus vif m'enchaînait sans retour;
Mais à peine une lettre à mon père rendue
M'eut appris que pour moi Pauline était perdue,
A l'excès de mes maux je connus mon erreur,
Et mes remords enfin ont éclairé mon cœur.

LA BARONNE.

J'attendais ce moment, que j'ai hâté peut-être.
Oui, monsieur, mieux que vous j'avais su vous connaître;
N'en doutez pas, malgré vos aveux, vos serments,
Je ne m'abusais point sur vos vrais sentiments:
Je voyais qu'à mes pieds vous adoriez Pauline.
Enfin ce n'est pas moi que le sort vous destine:
Ne songeons qu'à l'hymen qui vous doit engager.

EUGÈNE.

Vous saviez.... pourquoi donc alors encourager....

LA BARONNE.

Pour vous détromper mieux, pour vous rendre à vous-même,
J'ai cru pouvoir user d'un pareil stratagème.

LE VICOMTE, bas à la baronne.

Parlez-lui de sa lettre.

EUGÈNE.

Est-il vrai?...

LA BARONNE.

J'ai fait plus.
Pour fixer sans retour vos vœux irrésolus,
Votre billet, ce fruit d'un instant de délire,
A Pauline, en ces lieux, hier, je l'ai fait lire.

EUGÈNE.

Elle aurait lu.... par là tout s'explique en effet,
Ses douleurs, son départ.... O ciel! qu'avez-vous fait?
Ah! madame, vous seule avez causé sa fuite!

LA BARONNE.

Mais qui pouvait prévoir une telle conduite?

EUGÈNE.

Madame....

LE VICOMTE.

Oui, mon ami, tel était, en un mot,
Le projet de madame; et j'étais du complot.

EUGÈNE.

Et cependant c'est vous dont la fatale adresse
Sans cesse pour madame excitait ma tendresse.

LE VICOMTE.

Nous voulions vous donner, mon cher, une leçon.

EUGÈNE, à part.

Tout cela n'est pas clair, et mon père a raison.

SCÈNE IV.

MICHEL, EUGÈNE, LA BARONNE, LE VICOMTE.

EUGÈNE.

Ah! vous voilà, Michel! venez.

LA BARONNE, bas au vicomte.

Que faut-il faire?

Il n'est pas convaincu.

LE VICOMTE, bas à la baronne.

Ma foi, c'est son affaire.

EUGÈNE.

Vous avez vu Pauline! Ah! parlez, en quels lieux?
Quand? comment? quel bonheur l'a montrée à vos yeux?
Qu'a-t-elle dit, Michel, en vous voyant paraître?
Parlez, ne cachez rien.

MICHEL.

Vous allez tout connaître.
Hier je me plaignais de mon malheureux sort,
J'étais désespéré, quand François, tout d'abord,
M'a procuré l'appui d'un monsieur que l'on nomme
Monsieur de Rougeval... Oh! le plus honnête homme...
Vous n'imaginez pas!... Sur un mot de sa main,
J'ai trouvé de l'ouvrage au faubourg Saint-Martin,
Chez madame.... attendez.... madame Sainte-Agathe;
Femme de cinquante ans, très-pâle, délicate;
D'autres dames encore avec elle étaient là....

EUGÈNE.

Mais Pauline, Pauline, enfin?

MICHEL.

Oui, m'y voilà.
Aujourd'hui donc, monsieur, le cœur plein de courage,
Je vais au point du jour reprendre mon ouvrage;
J'arrive tout joyeux, je m'apprête, et soudain,
Pour réparer des bancs, je me rends au jardin.
Je travaillais déjà, quand, sous une tonnelle,
Toute seule, en un coin, je vois mademoiselle.

EUGÈNE.

Pauline!

MICHEL.

Oui; mais d'abord je ne pouvais savoir;
Car son visage était caché par son mouchoir.

EUGÈNE.

Elle pleurait, Michel?

MICHEL.

Oh! de toute son âme.

EUGÈNE.

Elle pleurait! C'est moi, c'est ma conduite infâme....
Achevez.... Son bonheur, c'est moi qui l'ai détruit!

MICHEL.

Vous saurez donc qu'alors j'ai fait un peu de bruit,
Elle a levé la tête, et je l'ai reconnue.

EUGÈNE.

Ensuite?

MICHEL.

Elle est restée interdite à ma vue,
Et bientôt tout à coup ses pleurs ont redoublé.

EUGÈNE.

Dieu!

MICHEL.

De la voir ainsi, moi j'étais tout troublé.
Je veux de ses chagrins lui demander la cause,
Elle s'éloigne alors sans répondre autre chose,
Sinon qu'elle est heureuse, et qu'elle me défend
De rien dire à personne.

EUGÈNE.

O ciel !

LA BARONNE.

La pauvre enfant !

MICHEL.

J'ai vu que sa douleur cachait quelque mystère,
Et je suis accouru tout dire à votre père.

EUGÈNE.

Quel service important ! et combien je vous dois !

LA BARONNE, bas au vicomte.

Rougeval est mêlé dans tout ceci, je crois.

MICHEL.

Vous ne me devez rien.

LE VICOMTE, bas à la baronne.

En effet, je devine.

SCÈNE V.

EUGÈNE, PAULINE, M. DE VERTEUIL, LA BARONNE, LE VICOMTE.

(Michel et François au fond du théâtre.)

FRANÇOIS.

La voilà! la voilà!

EUGÈNE.

Pauline! ma Pauline!

PAULINE.

Cher Eugène!

EUGÈNE.

C'est toi! tu m'es rendue enfin!

PAULINE.

Mon ami!

EUGÈNE.

Le remords a déchiré mon sein.
Me refuseras-tu le pardon que j'implore?

PAULINE.

Va, tout est oublié si tu m'aimes encore.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien! j'en étais sûr, et vous voilà d'accord.
(A Michel.)
Mon ami, pour jamais j'assure votre sort:
Allez à votre femme en porter la nouvelle.

MICHEL.

Ah! monsieur!

(Il sort avec François.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, excepté MICHEL et FRANÇOIS.

LE VICOMTE.

Le tableau d'un amour si fidèle....

M. DE VERTEUIL.

Épargnez-vous, monsieur, tous ces vains compliments,
Croyez-moi; je connais vos secrets sentiments.

LE VICOMTE.

Ce discours, je l'avoue, a de quoi me surprendre.

M. DE VERTEUIL.

Mes enfants m'ont tout dit... Vous devez me comprendre.

LE VICOMTE.

Ne vous avais-je pas moi-même ouvert mon cœur?
Mais d'un coupable amour enfin je suis vainqueur;
A des penchants plus purs mon âme s'abandonne,
Et dès demain, monsieur, j'épouse la baronne.

M. DE VERTEUIL.

D'un pareil dénoûment je ne suis pas surpris :
Depuis hier sur vous j'en ai beaucoup appris.

LE VICOMTE.

Quoi? que voulez-vous dire?

M. DE VERTEUIL.

Oui, monsieur le vicomte,
On m'a, dans les bureaux, fixé sur votre compte.

LA BARONNE.

Permettez qu'à mon tour....

M. DE VERTEUIL.

J'admire vos appas,
De vos talents surtout je fais le plus grand cas;
Épousez donc monsieur, vous ne sauriez mieux faire:
Ce sera pour tous deux une excellente affaire.

LA BARONNE.

Ce langage....

M. DE VERTEUIL.

Aussi bien je dois vous prévenir
Qu'à Pauline mon fils dès demain va s'unir.

LA BARONNE.

Que m'importe, monsieur, toute votre famille?
Prenez qui vous voudrez pour votre belle-fille.

M. DE VERTEUIL.

Pardonnez mon erreur : j'ai cru quelques instants....
Mais puisqu'il n'en est rien, nous sommes tous contents.
(Voyant entrer Rougeval.)
Rougeval!

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

EUGÈNE, PAULINE, M. DE VERTEUIL, ROUGEVAL, LA BARONNE, LE VICOMTE.

LA BARONNE, au vicomte.

L'insolent!

LE VICOMTE, bas à la baronne.

Qu'il redoute ma haine!

M. DE VERTEUIL.

Peut-on savoir, monsieur, quel motif vous amène?
Ici, je l'avouerai, votre aspect me surprend.

ROUGEVAL.

Je viens voir mon ami, monsieur de Saint-Laurent.
Lorsque de votre cœur j'éprouve le caprice,
Il sait m'apprécier et me rendre justice.

M. DE VERTEUIL.

Avais-je mérité, monsieur, répondez-moi,
L'horrible traitement que de vous je reçoi?
Est-ce donc là le prix d'une amitié sincère?
C'était peu de venir, imprudent émissaire,
Et d'un emploi honteux près de moi revêtu,
Tenter ma probité, marchander ma vertu;
C'était peu, de mon fils caressant les faiblesses,
De vouloir le capter par d'indignes promesses;
Séducteur obstiné de toute ma maison,
Vous osez d'une enfant égarer la raison;
Aigrissant les chagrins de cette jeune fille,
Vous la forcez de fuir le monde et sa famille!
Vous venez, sans pitié, l'arracher de mes bras!....
C'est une indignité!

ROUGEVAL.

Vous êtes des ingrats.
J'ai voulu vous ouvrir une vaste carrière,
Vous placer sous l'abri d'une auguste bannière,
Au faîte des honneurs vous porter aujourd'hui,
De ceux qui peuvent tout vous assurer l'appui....
Vous m'outragez pourtant!... Mais, le ciel me l'ordonne,
Ancien ami j'oublie, et chrétien je pardonne.

Et quant à cette enfant que, par séduction,
Vous venez d'arracher à sa vocation,
Son bonheur éternel était ma seule envie,
Je détournais ses pas des écueils de la vie :
A rentrer dans le monde on la fait consentir;
Puisse-t-elle avant peu ne pas s'en repentir!

M. DE VERTEUIL.

C'en est assez, monsieur, laissons cette matière;
Vous servez vos amis d'une étrange manière :
Tout est dit entre nous.

ROUGEVAL.

Oui, j'ai fait mon devoir,
Oui, je sers mes amis, et vous allez le voir.
Vicomte, vos talents restaient sans récompense;
Le brevet que voici vous conviendra, je pense :
Vous le devez aux gens que l'on traite si mal.

LE VICOMTE.

O ciel! je suis nommé receveur-général!

LA BARONNE.

Se peut-il?

LE VICOMTE, passant auprès de Rougeval.

Ah! monsieur, un tel bienfait surpasse....

ROUGEVAL.

Lisez donc jusqu'au bout.

LE VICOMTE.

Mais que vois-je? à la place
De monsieur de Verteuil!

PAULINE.

De mon oncle?

EUGÈNE.

Comment?
La place de mon père?

M. DE VERTEUIL, à son fils.

Ah! point d'emportement.

LA BARONNE, à part.

Je suis vengée enfin!

ROUGEVAL.

N'imputez qu'à vous-même
Le coup qui vous atteint; sa rigueur est extrême,
Et de vous l'épargner il m'eût été bien doux;
Mais qui n'est pas pour nous, monsieur, est contre nous.

PAULINE.

Mon oncle!

EUGÈNE, à Rougeval.

Malheureux! votre conduite indigne....

M. DE VERTEUIL.

L'honnête homme se tait, mon fils, et se résigne.
Laissons aux intrigants les clameurs et les cris,
Eugène, imite-moi, réponds par le mépris.
Cette perte, après tout, est presque indifférente;
Nous possédons encor cent mille francs de rente.
De ces messieurs, d'ailleurs, le règne sera court:
A nous en délivrer aujourd'hui tout concourt!
Déjà depuis longtemps ils fatiguent la France;
Le peuple n'en veut plus! Oui, j'en ai l'assurance,
Bientôt nous les verrons, ces hommes triomphants....
Je m'emporte!.... venez, suivez-moi, mes enfants.

Sortons; et pour chasser cette lugubre image,
Allons nous occuper de votre mariage.

(Il sort avec Eugène et Pauline.)

ROUGEVAL. (Il passe entre le vicomte et la baronne.)

Laissons-le, mes amis, exhaler son courroux.
Par les nœuds les plus saints tous deux unissez-vous;
Jouissez du bonheur que le ciel vous envoie;
Gardez d'abandonner jamais la bonne voie :
Vous le voyez enfin, la justice a son cours,
Et les honnêtes gens réussissent toujours.

FIN DES INTRIGANTS.

LA FAVORITE,

COMÉDIE.

NOTICE

SUR

LA FAVORITE.

> Eh quoi! toujours clouer une préface
> A tous mes chants!

s'écriait Voltaire. Je serais bien tenté de dire à mon tour : Eh quoi ! écrire une notice pour chacun de mes ouvrages!... C'est qu'en effet je me trouve ici au bout de mon rouleau. La comédie de *la Favorite* n'a point été représentée, elle n'a pas été défendue par la censure, aucune circonstance remarquable de ma vie littéraire ne se rattache à cette pièce, elle ne me rappelle aucune anecdote, enfin je me suis interdit de juger moi-même mes œuvres dramatiques, de sorte que je ne sais vraiment que dire à propos de cette comédie; et, pour la première fois depuis que j'ai entrepris ce travail, je trouve un peu lourde la tâche que je me suis imposée. Au reste, s'il est vrai que je me suis engagé à écrire des notices, je n'ai pas promis qu'elles seraient intéressantes ; et d'ailleurs rien ne m'oblige à remplir six pages, quand je n'ai de la matière que pour deux. Je vais donc raconter tout simplement ce qui a rapport à *la Favorite*;

et mon récit ne sera pas long, à moins que ma plume ne s'égare sur la route, ce qui n'est pas probable, mais n'est pas cependant tout à fait impossible.

Je pourrais entrer ici dans de longs détails sur les circonstances qui ont empêché la représentation de cette comédie, lorsque déjà tous les rôles étaient copiés, et étaient en partie distribués. Mais quand j'ai dit, dans ma préface, que j'avais à me plaindre des comédiens, j'ai ajouté que je ne spécifierais aucun de mes griefs; et je dois tenir ma parole. A quoi bon en effet rappeler ce qui est passé, ce que je veux oublier, et dont je ne garde aucun ressentiment? Pourquoi verserais-je sur le papier une amertume qui n'est pas dans mon cœur? Si quelquefois, dans ces notices, j'ai critiqué la voie où s'est engagée la Comédie-Française, si j'ai signalé l'état déplorable où elle est tombée, ce ne sont pas, je le certifie, les torts qu'elle a pu avoir envers moi qui ont conduit ma plume; je n'ai été amené à ces tristes observations que par mon amour pour l'art dramatique, et par le profond chagrin que j'éprouve de voir un théâtre qui a procuré de si nobles plaisirs à la génération dont je fais partie, marcher incessamment à sa ruine, trahir ses belles destinées, et perdre à la fois le souvenir de sa gloire et le sentiment de sa dignité.

Je laisserai donc de côté les causes qui ont tout à coup arrêté *la Favorite*, au moment où elle allait être représentée, et je dirai seulement ce qui m'a suggéré l'idée de cet ouvrage.

Ce fut en arrangeant pour la scène française *l'Intrigue et l'Amour*, de Schiller, que me vint la première pensée de ma comédie. Dans le drame allemand, il y a une lady Melford, maîtresse du prince régnant. Ce personnage, qui n'est pas sur le premier plan, tient néanmoins essentiellement à l'action : je ne pouvais donc m'en passer; mais j'ai dû le transformer entièrement, car on n'eût pas supporté chez nous le pathos romantique, philosophique et philanthropique que débite cette lady, pathos qui plaît tant à nos voisins d'outre-Rhin ; on n'eût pas supporté, du moins il y a quinze ans, une courtisane qui a l'effronterie de dire : *J'ai vendu mon honneur au prince ; mais mon cœur, je l'ai conservé libre, et il est encore digne d'un homme.* J'ai donc, dans mon drame, supprimé le rôle de lady Melford, et je l'ai remplacé par celui d'une jeune femme, à laquelle on ne peut reprocher que des inconséquences ; rôle qui sert également à nouer l'intrigue de la pièce, mais sans blesser le goût et la délicatesse d'un public français.

En traçant ce personnage, entièrement de mon invention, et dont je me plaisais à écarter toute souillure, je me demandai s'il serait vraiment impossible de mettre sur la scène, ce qui me répugnait dans Schiller, la maîtresse d'un souverain. Après quelques réflexions, je conclus qu'une femme dégradée révolterait nécessairement les spectateurs, et je repoussai bien loin la pensée de composer une comé-

die sur un sujet aussi scabreux. Mais cette pensée revenait sans cesse, et chaque fois je voyais s'aplanir quelqu'une des difficultés qui, au premier coup d'œil, m'avaient paru insurmontables. D'abord, il me sembla qu'en présentant au public une femme qui n'aurait trahi aucun lien, et dont la faiblesse n'aurait eu pour cause qu'un excès d'amour, et non la cupidité ou l'ambition, cette femme, quoique coupable, ne serait point avilie, et qu'avec un peu d'adresse et de goût, je pourrais jeter sur elle une sorte d'intérêt. Je compris aussi que, si je tentais une pareille comédie, il faudrait, pour la rendre tolérable, éloigner avec soin toute idée de volupté et d'amour matériel, et conserver surtout une grande chasteté de style. Enfin je sentis qu'une *Favorite* serait sans doute supportée au théâtre, si je parvenais à inspirer pour elle quelque pitié; et je vis aussitôt que je devrais la peindre, au milieu de son éclat et de sa puissance, victime de la fausse position où son cœur l'a entraînée; la montrer malheureuse par son amour, par ses craintes, par ses humiliations; la rendre le jouet et la proie de l'égoïsme et de la duplicité; et ne l'entourer que d'intrigants qui la trompent et d'ambitieux qui la trahissent.

Ainsi mes idées se succédaient en foule, et chacune amenait avec elle un personnage ou une situation; de sorte que mon plan se trouva tracé, et que par conséquent ma pièce était faite, lorsque je répétais que c'était une comédie impossible.

Ici j'ai une grande confession à faire. Le plan de la pièce était arrêté, je n'avais plus qu'à écrire les vers, et cependant je repoussais toujours l'idée d'exécuter cet ouvrage; car il devait lui manquer, ainsi que je le dirai plus bas, deux qualités que je regarde comme indispensables dans la comédie. Mais la vanité vint échauffer mon cerveau, et ce fut elle, ce fut elle seule qui me mit la plume à la main. Je dis *la vanité*, car l'amour-propre n'aurait pas eu tant de puissance. L'amour-propre nous répète que nous avons du talent; la vanité nous persuade que nous en avons plus que les autres. C'est ce qui m'arriva en cette circonstance. J'avais toujours trouvé que la plupart des auteurs de notre époque, qui ont mis des gens de cour sur la scène, n'avaient pas su les faire parler, et leur avaient prêté un langage de mauvais ton et de mauvais goût. J'eus la suffisance de croire que j'avais plus de tact et d'habileté que mes confrères, et je ne voulus pas laisser échapper cette occasion d'en donner la preuve. Je me flattai que, sans rien dissimuler des travers et des vices des personnages qu'il me fallait peindre, je saurais les revêtir de ce vernis de bonne compagnie qui n'abandonne jamais les gens de la haute société; et qu'ainsi j'étais destiné à apprendre au public, fort ignorant en ces matières, que, dans un certain monde, la bassesse même de la conduite n'exclut pas l'élégance des formes et la politesse du langage.

Je ferai observer, en passant, que ceci n'est point en

contradiction avec l'opinion que j'ai émise ailleurs sur le tact parfait des hommes réunis dans une salle de spectacle. Oui, le public sentira très-bien si vos personnages disent ce qu'ils doivent dire, mais il ne saura pas s'ils le disent comme ils doivent le dire, lorsque vous mettez sous ses yeux des classes de la société dont il ne connaît ni les manières, ni les habitudes.

Ce fut donc parce que je crus avoir plus de goût, ou avoir mieux observé que beaucoup de mes confrères, que je me déterminai à composer cette comédie. L'aveu d'une telle présomption m'a un peu coûté à faire, mais je ne veux pas me donner pour meilleur que je ne suis, et il faut qu'on sache que si, comme tant d'autres, je ne vante pas à tout propos mon mérite et mes ouvrages, mon silence n'est cependant pas de la modestie. Il y a des auteurs qui disent d'eux plus de bien qu'ils n'en pensent; moi, j'en pense plus que je n'en dis.

La Favorite aurait-elle réussi au théâtre? je l'ignore; mais j'ai dû le croire, puisque j'étais au moment de la faire jouer, et que la représentation n'a été arrêtée, comme on dit au Palais de Justice, que par des circonstances indépendantes de ma volonté.

Venons maintenant aux raisons qui m'ont fait hésiter longtemps avant d'entreprendre cette pièce. Elles sont faciles à déduire; car *la Favorite* manque essentiellement de quelques-uns des caractères qui, selon moi, constituent la vraie comédie. Et d'abord,

qu'est-ce que *la Favorite?* à quoi bon mettre sur la scène une maîtresse en titre du souverain, quand cette charge (qu'on me passe l'expression) quand cette charge n'existe plus en France depuis soixante et dix ans, et ne sera sans doute jamais rétablie? à qui cette peinture peut-elle être utile? à qui peut-elle servir de leçon? En traitant ce sujet, j'ai donc fait une comédie pour faire une comédie, et non, comme je l'aurais dû, dans le but de livrer à la risée du public un travers ou un ridicule de notre temps. Un second et très-grave inconvénient de cet ouvrage, c'est la nécessité où je me suis vu de ne point préciser l'époque où se passe l'action, et de rester dans un vague qui, s'il ne m'a pas empêché de tracer des caractères, ne m'a pas permis de me livrer à la peinture des mœurs. Je le répète, une comédie doit porter le cachet de l'époque où elle a été écrite, et ce sont les contemporains qui doivent en être les personnages. *La Favorite* ne remplit pas ces conditions; je me suis donc écarté, en la composant, de ce que j'appelle la véritable comédie.

Qu'on n'aille pas cependant conclure de ces observations, que je veux dire que *la Favorite* est une mauvaise pièce. Dieu me préserve de me traiter moi-même avec tant de rigueur! Je blâme le sujet et le genre, mais je ne critique pas l'exécution. Peut-être cet ouvrage aurait-il réussi, peut-être aurait-il intéressé le public : c'est beaucoup sans doute; mais, à mon avis, ce n'est point encore assez. Il faut que le

poëte comique jette dans l'esprit des auditeurs une pensée qu'ils emportent en sortant du spectacle, et qui leur soit chez eux un sujet d'entretien et de réflexions. *La Favorite* n'a point cet avantage; et si l'on peut tirer une moralité de cette pièce, c'est une moralité qui ne saurait avoir d'application.

LA FAVORITE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

COMPOSÉE EN 1827,

Reçue à la Comédie-Française le 14 novembre 1829, et non représentée.

PERSONNAGES.

La marquise D'ORBELLE.
La baronne DE MÉRANGE.
Le vicomte D'ARTIGNY.
Le duc DE SAINT-ALBAIN.
M. DÉSORMEAUX.
Le chevalier D'OLBIGNAC.
Le comte DE VILANDRY.
La comtesse DE VILANDRY.
M. DUPERRIER.
M. LAMBERT, notaire.
Un huissier de la chambre.
Un valet de chambre de la marquise.
Un maître d'hôtel de la marquise.
Domestiques de la marquise.

La scène est au château de Saint-Germain-en-Laye, dans un salon faisant partie des appartements de la marquise.

LA FAVORITE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICOMTE D'ARTIGNY, LA BARONNE DE MÉRANGE.

LE VICOMTE.

Il n'est donc plus d'obstacle à mes vœux les plus doux,
Eugénie ! aujourd'hui je serai votre époux.

LA BARONNE.

Ce jour était aussi ma plus chère espérance;
J'attendais comme vous....

LE VICOMTE.

Ah ! quelle différence !

LA BARONNE.

Comment !...

LE VICOMTE.

Oui, votre esprit craintif, irrésolu....

LA BARONNE.

Albert !...

LE VICOMTE.

Il est trop vrai; si vous l'eussiez voulu,
Depuis plus de six mois un heureux hyménée
A votre sort déjà joindrait ma destinée.

LA BARONNE.

Mais ma famille?

LE VICOMTE.

Eh bien?

LA BARONNE.

J'ai dû prendre le soin
D'obtenir son aveu.

LE VICOMTE.

Qu'en aviez-vous besoin?
N'êtes-vous pas veuve?

LA BARONNE.

Oui....

LE VICOMTE.

Maîtresse de vous-même?

LA BARONNE.

Sans doute.

LE VICOMTE.

Vous m'aimez autant que je vous aime?

LA BARONNE.

Ah! vous le savez bien!

LE VICOMTE.

Alors tous ces retards....

LA BARONNE.

Eh! quoi, fouler aux pieds les devoirs, les égards?
Et, pour hâter l'instant qu'appelait votre ivresse,
Perdre de mes parents l'estime et la tendresse?

LE VICOMTE.

Vos parents!... vos parents!... je n'en dis pas de mal;
Mais votre oncle, entre nous, n'est qu'un original,
Et votre tante....

LA BARONNE.

Allons! continuez, vicomte!
De cet emportement n'avez-vous pas de honte?
Quoi! c'est dans l'instant même où je me donne à vous....

LE VICOMTE.

J'ai tort; et ce seul mot a calmé mon courroux.
Le bonheur désormais doit être mon partage.
Cependant s'il fallait attendre davantage,
Si quelque obstacle encor..... je suis de bonne foi,
Je ne répondrais pas....

LA BARONNE.

Albert, écoutez-moi.
Je sentais votre peine, elle m'était commune.
Mais, peu favorisés des dons de la fortune,
D'abord, sans rien prévoir, fallait-il nous unir?
N'avez-vous pas un nom, un rang à soutenir?
Après quelques beaux jours, détrompés l'un et l'autre,
Le malheur eût éteint mon amour et le vôtre....
Mes parents pouvaient seuls prévenir ce danger,
Et dans notre intérêt j'ai dû les ménager.
Vous le savez, toujours le comte et la comtesse
Comme leur propre fille ont regardé leur nièce.
Ma fortune à venir dépend de leurs bontés;
J'ai, pour notre union, suivi leurs volontés.
Nous recueillons le fruit de cette complaisance;
Nous allons leur devoir une honorable aisance,

Et leur consentement, qu'attendaient nos liens,
Nous assure d'avance une part de leurs biens.
Ainsi de notre hymen rien ne trouble les charmes;
Sur votre sort futur mon cœur est sans alarmes;
Et votre indépendance, aidant à vos talents,
Va vous porter bientôt à des emplois brillants:
La richesse toujours fait valoir le mérite.
Voilà, mon cher Albert, le but de ma conduite:
Je vous confesse tout avec sincérité;
Grondez-moi maintenant si je l'ai mérité.

LE VICOMTE.

Si vous saviez quel charme auprès de vous j'éprouve!...
Oui, vous avez raison, en tout je vous approuve,
Je me sens convaincu, je veux me résigner....
D'ailleurs tout est d'accord, et nous allons signer.
Les richesses pourtant sur moi n'ont pas d'empire,
Et le bien qui me reste aurait pu nous suffire.
J'ai peu d'ambition.

LA BARONNE.

Moi, j'en ai pour nous deux.
Quand le temps de l'amour aura calmé les feux,
Vous me remercîrez.

LE VICOMTE.

Soit; mais soyez certaine
Que de notre avenir je n'étais point en peine:
Je serai riche un jour. En des temps malheureux,
Mon père, ramassant des capitaux nombreux,
Prodigue pour son roi, pour lui-même économe,
Aux princes fit passer une très-forte somme:

Elle m'est due encore, et mes prétentions
N'ont rien....

LA BARONNE.

Il est trop tard ; vos réclamations
Dans le délai prescrit n'étant pas présentées,
Déjà, m'avez-vous dit, ont été rejetées.

LE VICOMTE.

On pourra revenir....

LA BARONNE.

Non, n'en attendez rien....
Mais, j'y pense, pourtant, il vous reste un moyen.
Votre cousine....

LE VICOMTE.

Qui ? la marquise d'Orbelle ?

LA BARONNE.

Elle-même. Aujourd'hui l'on obtient tout par elle :
Si pour vous elle veut employer son crédit,
Vous devez réussir.

LE VICOMTE.

O ciel ! qu'avez-vous dit ?
Moi, chercher son appui pour obtenir justice !
Ah ! plutôt de mes biens je fais le sacrifice ;
S'il faut les lui devoir, j'y renonce à jamais.

LA BARONNE.

Ce langage....

LE VICOMTE.

Eh ! comment vous cacher désormais
La honte, la douleur où mon âme est en proie ?
Hortense fit longtemps mon orgueil et ma joie ;
En elle je trouvais une amie, une sœur ;

Et ces liens d'enfance offrent tant de douceur!
Maintenant son éclat empoisonne ma vie;
Et tandis qu'en ces lieux on la flatte, on l'envie,
Sur moi de ses grandeurs je sens peser l'affront,
Son nom seul m'humilie et fait rougir mon front!

LA BARONNE.

Cher Albert, calmez-vous.

LE VICOMTE.

Ah! qui l'aurait pu croire
Qu'avec tant de vertus elle eût trahi sa gloire!
Par un destin fatal conduite en ce séjour,
Sa beauté fit d'abord l'entretien de la cour;
Jusqu'au prince bientôt en vint la renommée:
Il la vit, il l'aima.... Qui ne l'aurait aimée!
Tant de grâces, d'esprit, de talents, de bonté!...
Son âme est plus parfaite encor que sa beauté;
De tout ce qui séduit elle offre le modèle.
Hélas! en ce moment que n'étais-je auprès d'elle!
Mon secours, de son cœur secondant les combats,
Sur les bords de l'abîme eût arrêté ses pas:
Hortense eût écouté l'ami de son enfance!...
Mais contre le péril elle était sans défense.
Que dis-je? d'Olbignac, ce parent éloigné
Qu'ici vous avez vu, par l'intérêt gagné,
De cette infortunée assiégea la faiblesse,
De perfides conseils entoura sa jeunesse,
Et, préparant au prince un favorable accueil,
La poussa dans le piége, en flattant son orgueil.
De sa splendeur bientôt je reçus la nouvelle.
Qu'auraient produit alors les efforts de mon zèle?

Mes conseils ne pouvaient la rendre à son devoir ;
Je gardai le silence et cessai de la voir.

LA BARONNE.

Je vous plains. Cependant, s'il faut être sincère,
A son égard peut-être êtes-vous trop sévère ;
Car enfin....

LE VICOMTE.

C'est assez, j'ose vous en prier :
Il ne vous convient pas de la justifier....
Pardon !... le souvenir de madame d'Orbelle....

LA BARONNE.

Mais vous vouliez la fuir, et vous voilà chez elle ;
Car cet appartement qu'elle occupe au château....

LE VICOMTE.

De mon amour pour vous c'est un gage nouveau.
Vos parents, Eugénie, exigeaient pour conclure
Qu'ici notre contrat reçût sa signature ;
Il m'a fallu céder, venir à Saint-Germain ;
Mais après notre hymen nous partirons soudain,
Si vos désirs....

LA BARONNE.

Je veux tout ce qui peut vous plaire.
Cependant reprenez un calme nécessaire ;
A la marquise enfin montrez quelques égards,
Et qu'elle puisse au moins soutenir vos regards.

LE VICOMTE.

Je mettrai tous mes soins à remplir votre attente ;
Je saurai me contraindre, et vous serez contente.

LA BARONNE.

Oui, devant mes parents montrez-vous circonspect :

La marquise est l'objet de leur profond respect;
D'humbles attentions sans cesse ils la fatiguent,
Et je rougis pour eux des soins qu'ils lui prodiguent.

LE VICOMTE.

Je le sais trop, tous deux rampent à ses genoux;
Ils cherchent dans ses yeux leurs penchants et leurs goûts;
Et notre contrat même, en leur servile zèle,
Ils le font rédiger de concert avec elle.
Tous trois en ce moment....

LA BARONNE.

Je les entends, je croi.

LE VICOMTE.

Oui, ce sont eux.... Enfin vous allez être à moi!

SCÈNE II.

LE VICOMTE D'ARTIGNY, LA BARONNE DE MÉRANGE, LA MARQUISE D'ORBELLE, LE COMTE et LA COMTESSE DE VILANDRY, LE CHEVALIER D'OLBIGNAC, M. LAMBERT.

LA COMTESSE.

Voici nos jeunes gens.

LE COMTE.

Approchez-vous, ma nièce.
Vous allez voir pour vous quelle est notre tendresse.

LA BARONNE.

Mon oncle!

LA COMTESSE.

Vous aurez le tiers de notre bien ;
Ce contrat vous l'assure.

LA BARONNE.

Ah ! je reconnais bien
L'amitié que toujours vous m'avez prodiguée.

LE COMTE, à la marquise.

Ces détails d'un contrat vous auront fatiguée,
Je le crains ?

LA MARQUISE.

Moi ? du tout.

LA COMTESSE.

Oui, ces termes de loi....

LA MARQUISE.

L'intérêt d'un parent les embellit pour moi.

LE VICOMTE.

Madame.... assurément....

LE COMTE.

Quelle âme généreuse !

LA COMTESSE.

C'est le bonheur d'autrui qui seul la rend heureuse.

LA MARQUISE.

Il suffit.

LE COMTE.

Non, d'honneur, dussiez-vous m'en vouloir,
Taire vos qualités n'est pas en mon pouvoir.

LA MARQUISE.

Mon cher comte, un moment laissons là mon mérite.
(A la baronne.)
De votre hymen souffrez que je me félicite :

A ces nœuds, que mon cœur avait su prévenir,
Je devrai le bonheur de vous appartenir.

LA BARONNE.

C'est un honneur pour moi, madame, et j'apprécie...

LA MARQUISE.

Embrassons-nous.

D'OLBIGNAC, au vicomte.

Cousin, que je vous remercie!

LE VICOMTE.

Moi, monsieur?

D'OLBIGNAC.

M'inviter à signer au contrat!

LE VICOMTE, désignant la marquise.

Madame, apparemment....

D'OLBIGNAC.

Je ne suis point ingrat;
Un pareil procédé....

LE VICOMTE.

Vous êtes trop honnête.

LA COMTESSE, qui a considéré avec ravissement les amitiés que la marquise fait à la baronne.

Cette chère marquise!

LE COMTE.

Ah! j'en perdrai la tête!
Simple, bonne, sensible....

LE VICOMTE, à part.

Encor des compliments!

LA MARQUISE.

Il est tard, nous perdons de précieux moments.
Voyons, monsieur Lambert, commencez la lecture.

LAMBERT.

A vos ordres, madame.

LE COMTE.

Et puis la signature.

LA MARQUISE.

D'Olbignac, faites-nous donner des siéges.

(D'Olbignac sonne, et des domestiques avancent des siéges.)

LE COMTE.

Là,

Le notaire au milieu; ma nièce.... c'est cela;
L'époux de ce côté; madame la marquise....
Comment donc! un fauteuil?... vous serez mal assise;
Cette bergère....

LA MARQUISE.

Non, je suis fort bien ainsi.

LE COMTE.

Pourtant....

LA MARQUISE.

Monsieur Lambert, lisez donc.

LAMBERT.

M'y voici.

(Il lit.)

« Par-devant maître Lambert et son confrère, no-
« taires royaux à Saint-Germain-en-Laye, soussignés,

« Sont comparus, d'une part,

« M. Louis Albert, vicomte d'Artigny, colonel de
« cavalerie, etc.

« Stipulant pour lui et en son nom personnel, et
« madame Hortense Angélique d'Artigny, veuve de

« M. le marquis d'Orbelle, etc., cousine germaine du « futur époux,

« Stipulant ici à cause des avantages qu'elle se pro- « pose de faire au colonel, son cousin. »

LE VICOMTE.

Des avantages?

LAMBERT.

Oui.

LE VICOMTE.

Comment donc, qu'est-ce à dire?

LE COMTE.

Silence!

LE VICOMTE.

Mais, monsieur....

LA COMTESSE.

Vous empêchez de lire.

LE VICOMTE à part.

Écoutons.

LAMBERT. (Il lit.)

« Et d'autre part,

« Madame Eugénie Césarine de Vilandry, veuve de « M. le baron de Mérange, etc.

« Stipulant aussi pour elle et en son nom person- « nel, et M. le comte Joseph de Vilandry, ainsi que « madame la comtesse Marie-Scolastique de Vilandry, « son épouse, qu'il autorise, etc., etc., oncle et tante « de la future,

« Stipulants à cause de la donation qu'ils vont faire « ci-après à la future épouse. »

LA BARONNE.

Mon cher oncle!

LE COMTE.

Allons, à votre tour
Allez-vous interrompre aussi?

LA BARONNE.

Par quel retour....

LE COMTE.

Paix. Poursuivez, monsieur....

LAMBERT. (Il lit.)

« Lesquels ont arrêté les clauses et conditions ci-
« viles du mariage projeté entre eux, de la manière et
« ainsi qu'il suit:

Art. 1er, 2 et 3.

Les articles d'usage.

LE COMTE.

Bien.

LAMBERT.

« Art. 4.

« Apport de la future.

« La future apporte en mariage et se constitue per-
« sonnellement en dot, etc. »

Je n'ai pas besoin de lire ce passage.

« De plus, en considération de ce mariage, M. le
« comte et madame la comtesse de Vilandry lui font
« donation entre-vifs, ce qui est accepté par ladite
« future épouse, de la terre de Grandpré, située dans

« la province de Normandie, et d'un revenu de
« 20 000 livres. »

LA BARONNE.

Un tel bienfait....

LE COMTE.

Plus tard vous nous remercîrez.

LAMBERT.

« Art. 5.

« Apport du futur.

« Le futur apporte en mariage, etc. »

Les biens que devant nous vous avez déclarés.

« De plus, en considération de ce mariage, et en « témoignage de l'affection que madame la marquise « d'Orbelle porte au futur époux, elle s'engage par « ces présentes à lui faire obtenir dans le délai de « quinze jours, à dater de la signature du présent « contrat, une charge à la cour, sinon.... »

LE VICOMTE.

Une charge à la cour? ô ciel! est-il possible?

LE COMTE.

Oui, mon cher; j'aime à voir que vous soyez sensible....

LE VICOMTE.

Je ne puis consentir....

LE COMTE.

Quel présent!

LE VICOMTE.

Mais enfin....

LA COMTESSE.

Eh! de grâce, écoutons, messieurs, jusqu'à la fin.

LAMBERT.

« Une charge à la cour, sinon, et faute de ce faire, « elle s'engage à lui constituer une rente viagère de « vingt mille livres, avec hypothèque sur ses biens, « payables de six mois.... »

LE VICOMTE.

Arrêtez! je n'en puis écouter davantage.
De pareils dons jamais ne seront mon partage :
Je les refuse.

LA MARQUISE, à part.

O ciel!

LA COMTESSE.

Perdez-vous la raison?

LA BARONNE, à part.

L'imprudent!

LE COMTE.

Le scrupule est fort peu de saison.

LA MARQUISE.

Vous me refusez?

LE VICOMTE.

Oui.

D'OLBIGNAC.

Cher cousin, prenez garde....

LE VICOMTE.

Hé! monsieur, mêlez-vous de ce qui vous regarde.

LA MARQUISE.

Mais, répondez, pourquoi voulez-vous me ravir
Le bonheur que j'avais, Albert, à vous servir?

LE VICOMTE.

Brisons là, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Voilà bien le caprice....

LE COMTE.

Colonel, il est temps que ce débat finisse.
Expliquez les motifs....

LE VICOMTE.

Il n'en est pas besoin;
Madame me comprend.

LE COMTE.

Mais nous, prenez le soin....

LE VICOMTE.

Devoir à la faveur un prix illégitime!....
Je veux, en m'élevant, garder ma propre estime;
Et d'une charge un jour si je suis honoré,
C'est du roi, du roi seul que je la recevrai.

LA MARQUISE, à part.

Que dit-il!

LE COMTE.

Vous osez ainsi devant madame....

LE VICOMTE.

N'en parlons plus, monsieur.

LE COMTE.

Ici chacun vous blâme.

LE VICOMTE.

Et qui se permettrait....

LA BARONNE.

De grâce, cher Albert!....

LE VICOMTE.

Non, je n'accepte pas; ainsi, monsieur Lambert,
Effacez cet article.

LE COMTE.

Et moi, je vous déclare
Que, si vous persistez dans ce refus bizarre,
Tous les biens par cet acte à ma nièce accordés....

LE VICOMTE.

Reprenez-les, monsieur; qui les a demandés?

LA BARONNE, à part.

Il nous perd!

LE COMTE.

Eh bien! oui; l'insulte est trop cruelle!
J'honorais le parent de madame d'Orbelle;
Mais puisqu'à ses bontés vous vous montrez ingrat,
Je révoque....

LE VICOMTE.

Il suffit. Donnez-moi le contrat,
Monsieur Lambert.

(Il le déchire.)

TOUS.

O ciel!

LE VICOMTE.

Et si mon Eugénie
Veut de ses protecteurs braver la tyrannie,
Si son cœur en effet a pour moi quelque amour,
Vous en ferez un autre avant la fin du jour.
Sortons.

(Il sort avec M. Lambert.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LE VICOMTE et M. LAMBERT.

LE MARQUISE, à part.

Hé quoi! pour lui mes dons sont un outrage!

LA BARONNE, à part.

Que dois-je faire? O ciel!

LA COMTESSE.

Le grossier personnage!

LE COMTE.

Je suis d'une colère!.... ah!....

D'OLBIGNAC.

Je n'y conçois rien.

LE COMTE.

De l'affront de madame, encor plus que du mien,
Je me sens irrité.

LA COMTESSE.

Cette chère marquise!
Voyez en quel état cette scène l'a mise.

LA MARQUISE, à part.

Albert! lui!

LA COMTESSE.

Calmez-vous. S'il ose vous trahir,
Croyez qu'il est des cœurs....

LA MARQUISE, à part.

Pourrait-il me haïr?

LA COMTESSE.

Elle n'écoute pas; à sa douleur en proie....

LA MARQUISE, à part.

Oui, c'est trop balancer, il faut que je le voie!
(Haut.)
D'Olbignac, à l'instant, courez le rappeler;
Qu'il vienne; seule ici je prétends lui parler.

D'OLBIGNAC.

Comment! voulez-vous donc vous exposer encore
Aux....

LA MARQUISE.

Il n'importe, allez.

(D'Olbignac sort.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté D'OLBIGNAC.

LE COMTE.

Pour vous je vous implore;
Chassez un souvenir....

LA MARQUISE.

Ah! pardon! j'aurais dû....
Sans doute ce débat n'est qu'un malentendu;
Tout se peut arranger.

LA BARONNE.

Le croyez-vous, madame?

LA MARQUISE.

Je l'espère.

LE COMTE.

Jamais; sa conduite est infâme....

LA MARQUISE.

Mes soins....

LE COMTE.

Avec mépris repousser vos bienfaits!
Je ne pardonne pas.

LA MARQUISE.

Si je vous en priais?

LE COMTE.

En vérité, madame....

LA MARQUISE.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Elle est charmante!

LE COMTE.

Qui vous résisterait?

LA COMTESSE.

Oui, chaque instant augmente
La tendre affection....

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, D'OLBIGNAC.

LA MARQUISE.

Vient-il?

D'OLBIGNAC.

Il suit mes pas.

LE COMTE.

Songez....

LA MARQUISE.

De ce dessein ne me détournez pas.
Permettez qu'en ces lieux avec lui je demeure.

LE COMTE.

Nous vous laissons.

LA MARQUISE.

Demain, soyez prêts de bonne heure;
Car nous suivons la chasse.

LA COMTESSE.

Ah! prêts au point du jour.

LE COMTE.

Y paraître avec vous, devant toute la cour,
Quel honneur!

LA MARQUISE.

Vous, baronne, un peu de confiance.
Croyez-moi, mon bonheur tient à cette alliance.
Votre hymen ne sera qu'un instant différé;
Nous nous entendrons tous, rien n'est désespéré.
Un beau jour peut encor succéder à l'orage;
Comptez sur mes efforts, et reprenez courage.

LA BARONNE.

Avec empressement j'accepte vos secours,
Madame.

LA COMTESSE.

Quelle grâce en ses moindres discours!

LE COMTE.

Comme elle sait donner, par ce sourire aimable,
A tout ce qu'elle dit un charme inexprimable!

LA MARQUISE.

Mais il vient, je l'entends!... laissez-moi seule ici,
Allez; vous, d'Olbignac, retirez-vous aussi.

(Ils sortent tous, excepté la marquise.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, ensuite LE VICOMTE.

LA MARQUISE.

Il va donc s'expliquer, cet Albert qui m'évite!...
Je ne puis commander au trouble qui m'agite!

LE VICOMTE.

Vous voulez me parler, madame?

LA MARQUISE.

Oui, j'ai besoin
De vous entretenir un moment sans témoin.

LE VICOMTE.

Ce désir me surprend, madame; et ma présence....

LA MARQUISE.

Madame! Ainsi pour vous je ne suis plus Hortense?

LE VICOMTE.

Expliquez-vous enfin, qu'attendez-vous de moi?

LA MARQUISE.

Répondez, j'en appelle à votre bonne foi:
Par quel secret motif, par quel caprice étrange,
Au moment d'obtenir madame de Mérange,
Forcez-vous ses parents à vous la refuser?

LE VICOMTE.

Ils n'en ont pas le droit; on ne peut m'abuser;

De son cœur, de sa main Eugénie est maitresse,
Et, malgré ses parents, couronnant ma tendresse....

LA MARQUISE.

Ne vaudrait-il pas mieux, et pour elle et pour vous,
Que, revenant vous-même à des pensers plus doux,
Rétractant des refus qui déchirent mon âme....

LE VICOMTE.

Je me suis prononcé, n'en parlons plus, madame.

LA MARQUISE.

Des froideurs! du dédain! vous, Albert! Eh! comment
Ai-je pu mériter ce cruel traitement?
A mon premier ami, mon seul parent, mon frère,
Suis-je donc désormais devenue étrangère?
Il cesse de m'aimer, quand ses seuls intérêts....

LE VICOMTE.

Cesser de vous aimer!... en vain je le voudrais!
Mon cœur vous cherche encore, il prend votre défense;
Je ne puis oublier les jours de notre enfance;
Non, même en ce séjour, dans le palais des rois,
Hortense sur ce cœur ne peut perdre ses droits.

LA MARQUISE.

Il se pourrait!... Eh bien! alors qui vous engage
D'une amitié sincère à repousser le gage?
Ce crédit et ses biens qui me sont accordés,
Pourquoi refusez-vous....

LE VICOMTE.

Vous me le demandez?

LA MARQUISE.

Mais....

LE VICOMTE.

Vous feignez encor de ne pas me comprendre?
Eh bien, il faut tout dire, et vous allez m'entendre.
Les vains ménagements sont ici superflus;
A la voix de l'honneur je ne résiste plus;
Nos liens, mon devoir, votre intérêt l'ordonnent.

LA MARQUISE.

Albert, écoutez-moi....

LE VICOMTE.

Mes refus vous étonnent?
Osez donc me confondre et vous justifier:
Ce crédit que pour moi vous voulez employer,
Tous ces biens qu'à m'offrir votre amitié s'obstine,
Parlez, d'où viennent-ils? quel est leur origine?

LA MARQUISE.

Ciel!

LE VICOMTE.

Et vous avouez une telle splendeur!
Et vous avez pensé qu'imitant sans pudeur
Des gens qu'on voit ici la bassesse et l'intrigue,
J'accepterais ma part de l'or qu'on vous prodigue!
Que je pourrais souscrire à vos tristes succès!
Qu'abjurant la fierté de tout soldat français,
Je voudrais, protégé par une favorite,
Ravir l'avancement qui n'est dû qu'au mérite!

LA MARQUISE.

Albert, vous m'accablez!

LE VICOMTE.

Je parle sans détour.

LA MARQUISE.

N'est-il donc pas d'excuse aux erreurs de l'amour?

LE VICOMTE.

De l'amour, dites-vous? Quand il serait possible
Qu'à lui seul en effet votre cœur fût sensible,
On croit, on dit partout que cette passion
N'est qu'un voile, un prétexte à votre ambition.
Gardez-vous de juger l'opinion publique
Sur les respects trompeurs d'une cour politique.
Ici l'éloge seul élève ses accents;
Des courtisans soumis vous respirez l'encens;
Vous voyez à vos pieds, de gloire environnée,
Des plus grands de l'État la fierté prosternée;
On vous craint!... Mais ailleurs savez-vous ce qu'on dit
De vous, de vos honneurs et de votre crédit?
Quels nombreux ennemis tant d'éclat vous attire?
Comme on verse sur vous l'insulte et la satire?
Les êtres les plus vils jugent vos actions,
Signalent votre luxe et vos profusions;
La femme sans honneur hautement vous outrage;
Tous les malheurs publics sont nommés votre ouvrage;
Et le peuple irrité vous impute aujourd'hui
Les maux que le hasard a fait peser sur lui.

LA MARQUISE.

Arrêtez! arrêtez!

LE VICOMTE.

A regret je m'explique.

LA MARQUISE.

Quoi! je serais l'objet de la haine publique!
Le peuple contre moi réunirait ses cris!

Il couvrirait mon nom d'insultes, de mépris !...
Écartons cette idée, elle est épouvantable !

LE VICOMTE.

Telle est de ces liens la suite inévitable ;
Toujours ils sont frappés d'un rigoureux arrêt :
On n'y voit qu'un calcul d'orgueil et d'intérêt.
Un prince rarement est aimé pour lui-même ;
C'est l'éclat de son rang, c'est son pouvoir qu'on aime.
Voilà ce que partout on entend sur vos pas.

LA MARQUISE.

O ciel ! me supposer des sentiments si bas !
A moi, dont les efforts, les soins, les sacrifices....
Mais je saurai souffrir, braver leurs injustices ;
A ces honteux soupçons le prince est étranger,
Et son amour suffit à me dédommager.

LE VICOMTE.

Oui, son affection, je le vois trop, Hortense,
Suffit à votre cœur, charme votre existence ;
Elle étouffe sans doute une secrète voix
Qui, malgré vous, encor vous parle quelquefois.
Le prince vous chérit, je le sais ; mais ce rêve,
Quelque brillant qu'il soit, il faudra qu'il s'achève ;
Des sentiments si vifs ne durent pas toujours :
Un caprice, le temps, de nouvelles amours....

LA MARQUISE.

Que dites-vous ?... Eh ! quoi, trahie ?... abandonnée ?...
A ce supplice affreux je serais condamnée !...
Ah ! par pitié du moins laissez-moi mon erreur.

LE VICOMTE.

D'un funeste abandon épargnez-vous l'horreur :

Prévenir tant de maux est en votre puissance.
Revenez à ces jours de paix et d'innocence,
Ces jours où, vous créant de modestes loisirs,
Au sein de vos devoirs vous trouviez vos plaisirs;
Où vous goûtiez enfin la volupté suprême
D'être bien avec tous, et bien avec vous-même;
Fuyez l'air corrupteur qu'exhale ce séjour;
Reprenez vos vertus, osez quitter la cour.

LA MARQUISE.

Moi, le quitter! le fuir!

LE VICOMTE.

Oui, quoi qu'il vous en coûte.
Le sacrifice est grand, il est affreux sans doute;
Mais de son inconstance il vous sauve l'affront;
Il lave la rougeur qui couvre votre front.
N'en doutez pas, Hortense, une telle victoire
Vous ramène l'estime et vous rend votre gloire.
Pour obtenir ce prix, devez-vous balancer?
Il paîra tous les pleurs que vous pourrez verser!

LA MARQUISE.

Hélas! qu'exigez-vous?

LE VICOMTE.

Par pitié pour vous-même,
Écoutez un ami qui vous plaint, qui vous aime;
Un courageux effort peut vous rendre la paix;
Rompez un nœud fatal qui vous perd à jamais:
Songez-y, vous n'avez qu'un seul instant peut-être.

LA MARQUISE.

Tant d'assauts! de combats!... j'ai peine à me connaître!

Vos discours dans mon âme ont porté, malgré moi,
Le doute, les regrets, la douleur et l'effroi !

LE VICOMTE.

Ah ! cédez à mes vœux, au zèle qui m'inspire.

LA MARQUISE.

De grâce, éloignez-vous, souffrez que je respire.
Chaque moment accroît mon trouble et mes ennuis :
Je ne sais que résoudre en l'état où je suis.

LE VICOMTE.

Ne pensez qu'au devoir où l'honneur vous oblige ;
Vous pouvez d'un seul mot....

LA MARQUISE.

Non, laissez-moi, vous dis-je.
J'ai besoin d'être seule après cet entretien....
Tous vos discours sont là, je n'en oublîrai rien.

LE VICOMTE.

Oui, je vous obéis ; adieu, je me retire.
Mes efforts obtiendront le succès où j'aspire :
Oui, vos yeux sont ouverts, le voile est déchiré,
Mon triomphe, le vôtre est enfin assuré !
Je sors ; ce doux espoir m'a rendu l'existence.

LA MARQUISE.

Demain nous nous verrons.

LE VICOMTE.

Adieu, ma chère Hortense.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICOMTE, D'OLBIGNAC.

LE VICOMTE.

Eh! monsieur, laissez-moi; vos observations
Ne pourraient rien changer à mes intentions.

D'OLBIGNAC.

Cher cousin, sur vous-même ayez donc plus d'empire;
Vous reconnaissez mal l'amitié qui m'inspire.

LE VICOMTE.

D'accord.

D'OLBIGNAC.

Ce que j'en dis n'est que pour votre bien.
A votre procédé, d'honneur, je n'entends rien:
C'est qu'il sort tout à fait de la route commune.
Refuser une charge! un rang! de la fortune!

LE VICOMTE.

Vous accepteriez, vous?

D'OLBIGNAC.

Avec empressement.

LE VICOMTE.

Je n'en ai pas douté, monsieur, un seul moment.

D'OLBIGNAC.

Vous vous enrichissiez, et sans nuire à personne:
Quel bien est mieux acquis que celui qu'on nous donne?

LE VICOMTE.

C'est selon.

D'OLBIGNAC.

Prévenez d'inutiles regrets.
D'abord vous agissez contre vos intérêts,
Puis vous blessez le cœur de madame d'Orbelle.

LE VICOMTE.

Je m'en suis expliqué tête-à-tête avec elle.
Mais voici la baronne, et vous permettrez bien
Que nous ayons ensemble un moment d'entretien?

D'OLBIGNAC.

Il suffit.

LE VICOMTE.

Pardonnez à mon impolitesse.

D'OLBIGNAC, pendant que le vicomte va au-devant de la baronne.

Ces fanfarons d'honneur et de délicatesse
Frondent tout, brouillent tout; ils ne sont bons à rien,
Et font un tort notable à tous les gens de bien.
(Haut.)
Adieu, cousin. Madame, agréez mon hommage.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LE VICOMTE, LA BARONNE.

LE VICOMTE.

Levée aussi matin! ce n'est pas votre usage.

LA BARONNE.

Vous ne savez donc pas la nouvelle du jour?
Une chasse superbe, où va toute la cour!

LE VICOMTE.

Ah!

LA BARONNE.

Mon oncle est ravi, ma tante en perd la tête,
Et moi, je me soumets.

LE VICOMTE.

Une pareille fête
De vous assurément pouvait bien se passer.

LA BARONNE.

D'y suivre mes parents comment me dispenser?
La marquise d'ailleurs pourrait être offensée....

LE VICOMTE.

De blâmer vos plaisirs je n'ai pas la pensée,
Non; mais un jour entier demeurer sans vous voir!

LA BARONNE.

Quelques heures au plus.

LE VICOMTE.

C'est là mon seul espoir.
Laissons donc cette chasse, et parlons d'autre affaire.
Souffrirez-vous qu'ainsi notre hymen se diffère,
Et qu'au pied des autels on arrête nos pas?

LA BARONNE.

Que puis-je, mon ami?

LE VICOMTE.

Vous ne devinez pas?
Le cœur ne vous dit pas le parti qu'il faut prendre?

LA BARONNE.

Mais vous êtes si vif.

LE VICOMTE.

Vous avez su m'entendre.
Oui, secouez le joug; laissons, il en est temps,
Le comte, la marquise et leurs dons insultants:
Je n'accepterai rien ni de l'un, ni de l'autre.
Assurez donc enfin mon bonheur et le vôtre.
Nos bans sont publiés, tout est prêt; et demain
Consentez, Eugénie, à recevoir ma main.

LA BARONNE.

Ne précipitons rien. Sachez que la marquise
Nous a fait espérer que, par son entremise,
On pourrait renouer....

LE VICOMTE.

Je l'ai vue, en effet;
Et de cet entretien mon cœur est satisfait.
La vive émotion que ma voix a fait naître....
A la rendre au devoir je parviendrai peut-être.
Bientôt vous saurez tout. Mais, pour notre union,
Je ne puis accepter son intervention.
C'est à vous, à vous seule enfin que je m'adresse;
Terminez mes tourments, couronnez ma tendresse,
Et demain, sans retard, que je sois votre époux.

LA BARONNE.

Nous marier ainsi? comment! y pensez-vous?

LE VICOMTE.

Sans doute; à mon amour si vous êtes sensible....

LA BARONNE.

Ce que vous demandez, Albert, est impossible.

LE VICOMTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

LA BARONNE.

Réfléchissez un peu:

Mes parents....

LE VICOMTE.

Que nous font leurs biens et leur aveu!

LA BARONNE.

Mais un éclat public! une rupture ouverte!....
Je ne puis m'y résoudre.

LE VICOMTE.

Oh! je le conçois! Certe
Vous ne sauriez avoir trop d'égards, trop de soins....

LA BARONNE.

Avant de vous fâcher, écoutez-moi du moins.
Vous épouser, Albert, est ma plus chère envie;
De ces liens dépend le bonheur de ma vie:
C'est ce qu'à mes parents j'oserai déclarer;
Je ne veux que le temps de les y préparer.

LE VICOMTE.

Mais aujourd'hui, ce soir, vous pouvez leur apprendre...

LA BARONNE.

Un tel langage....

LE VICOMTE.

Enfin quel temps voulez-vous prendre?

LA BARONNE.

Eh bien.... une semaine.

LE VICOMTE.

Une semaine! autant?

LA BARONNE.

D'un aussi court délai vous êtes mécontent?

LE VICOMTE.

Sans doute. Mais du moins, après cette semaine,
Je ne vous verrai plus indécise, incertaine?

LA BARONNE.

Non.

LE VICOMTE.

Et votre famille aura beau vous presser,
De son consentement vous saurez vous passer?

LA BARONNE.

D'accord.

LE VICOMTE.

Après huit jours, plus d'excuse frivole?
Vous jurez d'être à moi?

LA BARONNE.

J'en donne ma parole.

LE VICOMTE.

Allons! puisqu'il le faut, je subirai vos lois.

LA BARONNE.

Nous voilà donc d'accord pour la première fois!

LE VICOMTE.

Oui, je suis exigeant, je n'en fais pas mystère;
Mais aussi, le chagrin aigrit le caractère.
Toujours vivre d'espoir, c'est un tourment affreux:
Pour être aimable, moi, j'ai besoin d'être heureux.

LA BARONNE.

Eh bien, nous le serons.

LE VICOMTE.

Oui, ma chère Eugénie;

Rien ne pourra troubler notre douce harmonie.
Nous vivrons sans éclat, mais du moins noblement.
D'ailleurs n'ai-je pas droit à quelque avancement ?
Oui, justice avant peu me doit être rendue.
Puis, je vais réclamer la somme qui m'est due ;
Et ce nouveau placet au prince présenté....

LA BARONNE.

Ah ! voyons.

LE VICOMTE.

Lisez.

LA BARONNE.

Bien ! tout est d'une clarté....
Souffrez que je le garde.

LE VICOMTE.

Et qu'en voulez-vous faire ?

LA BARONNE.

Mais je veux me mêler un peu de cette affaire.

LE VICOMTE.

Comment cela ?

LA BARONNE.

C'est moi qui solliciterai ;
J'ai le pressentiment que je réussirai.

LE VICOMTE.

Vous, voir le Ministre ?

LA BARONNE.

Oui. Pourquoi pas, je vous prie ?
Quoique Ministre, on a de la galanterie.
Une femme d'esprit, et qui n'est pas trop mal,
Apprivoise d'ailleurs un sauvage, un brutal.
Quelquefois indiscrète, et souvent importune,

Elle sait à propos saisir l'heure opportune,
Multiplier ses soins, ses démarches, ses pas;
Impossible est un mot qu'elle ne comprend pas:
Sans se décourager d'un refus qui la blesse,
Elle affecte d'y voir une demi-promesse;
Le Ministre, accablé de fatigue et d'ennui,
Se trouve ainsi parfois engagé malgré lui;
Aussitôt on le presse, on le loue, on le touche,
Et le mot qu'on voulait sort enfin de sa bouche.
Voilà comme à présent on réussit partout.

LE VICOMTE.

Un tel rôle, je crois, est peu de votre goût?

LA BARONNE.

Peut-être.

LE VICOMTE.

Oh! non, l'intrigue....

LA BARONNE.

Enfin laissez-moi faire.

LE VICOMTE.

Vous le voulez? allons, il faut vous satisfaire:
Je vous donne pouvoir d'agir à votre gré.

LA BARONNE.

Vous verrez mes talents; et bientôt....

LE VICOMTE.

J'y mettrai
Une condition pourtant.

LA BARONNE.

Et quelle est-elle?

LE VICOMTE.

Vous n'aurez point recours à madame d'Orbelle.

LA BARONNE.

Soit.

LE VICOMTE.

On vient !... vos parents !... je ne veux pas les voir...
Je sors.

LA BARONNE.

Oui, laissez-nous.

LE VICOMTE.

Adieu donc.

LA BARONNE.

A ce soir.

SCÈNE III.

LA BARONNE, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Eh bien, avez-vous vu notre chère marquise,
Ma nièce?

LA BARONNE.

Pas encor.

LA COMTESSE.

Comme vous voilà mise!
Mais vous n'y pensez pas.

LA BARONNE.

J'ignore en vérité....

LA COMTESSE.

Une robe, un chapeau d'une simplicité!

LA BARONNE.

Quoi ! pour courir les bois faut-il être en toilette ?

LA COMTESSE.

Mais le prince ! la cour ! Songez à l'étiquette !
Un costume pareil....

LA BARONNE.

Il ne lui manque rien.

LA COMTESSE.

Parce que l'on est jeune, on se croit toujours bien !

LE COMTE.

Voici le chevalier.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, D'OLBIGNAC.

LE COMTE.

Eh bien, quelle nouvelle ?
La marquise déjà....

D'OLBIGNAC.

J'allais passer chez elle.

LE COMTE.

Partirons-nous bientôt ?

LA COMTESSE.

Je compte les instants.

D'OLBIGNAC.

Mais dans une heure ou deux ; vous avez tout le temps.

LA COMTESSE.

Quoi!...

D'OLBIGNAC.

Les dames, du cerf ne suivent point la trace;
Elles vont seulement au rendez-vous de chasse;
C'est l'usage.

LA COMTESSE.

En ce cas....

D'OLBIGNAC.

D'ailleurs chaque matin
La marquise travaille.

LE COMTE.

Ah! j'en étais certain,
Elle se sacrifie au bonheur de la France!

D'OLBIGNAC.

Elle suit ses travaux avec persévérance,
Et jamais nul plaisir ne l'en peut détourner.

LA COMTESSE.

Quelle femme!

D'OLBIGNAC.

Elle doit d'abord examiner
Ces papiers, puis... On vient!... c'est elle, ce me semble.

LE COMTE.

Son temps est précieux, nous vous laissons ensemble.

LA COMTESSE.

Oui, sortons tous sans bruit. Quand il faudra partir,
Vous aurez la bonté de nous faire avertir.

SCÈNE V.

D'OLBIGNAC, LA MARQUISE.

D'OLBIGNAC.

Elle ne me voit pas ; elle est préoccupée.

LA MARQUISE.

Ah ! c'est vous ?

D'OLBIGNAC.

Qu'est-ce donc ? On vous dirait frappée
De quelque noir chagrin ?

LA MARQUISE.

Moi ?

D'OLBIGNAC.

Vous ; ce froid accueil....

LA MARQUISE.

Oui, de toute la nuit je n'ai pas fermé l'œil.

D'OLBIGNAC.

On ne le croirait pas, à vous voir.

LA MARQUISE.

Je vous prie,
Laissons là ces fadeurs de la galanterie.

D'OLBIGNAC.

Je ne puis revenir de mon étonnement !
Qui cause en votre humeur un pareil changement ?
D'où naît cette tristesse où je vous vois plongée ?

LA MARQUISE.

Il est vrai, chevalier, mon humeur est changée.
J'ai beaucoup réfléchi depuis hier.

D'OLBIGNAC.

Eh quoi !
La faveur, les plaisirs....

LA MARQUISE.

Sont un fardeau pour moi.

D'OLBIGNAC.

Qu'entends-je? expliquez-vous; mon dévoûment réclame....

LA MARQUISE.

Les discours du vicomte ont jeté dans mon âme
Un trouble !... Il a raison, je n'en saurais douter.

D'OLBIGNAC.

Quoi ! c'est le colonel....

LA MARQUISE.

Je le dois écouter :
Sa voix m'a rappelée aux devoirs que j'oublie.
Oui, ma position m'afflige et m'humilie.

D'OLBIGNAC.

Ciel !

LA MARQUISE.

J'ai fait sur moi-même un douloureux retour :
Pour regagner l'estime, il faut quitter la cour.

D'OLBIGNAC.

Quitter la cour? qui? vous, qu'on chérit, qu'on révère?

LA MARQUISE.

J'entends au fond du cœur une voix plus sévère.
Je veux vaincre l'amour et réparer mes torts.

D'OLBIGNAC.

Songez....

LA MARQUISE.

Épargnez-vous d'inutiles efforts,
Je suis déterminée.

D'OLBIGNAC.

Alors je dois me taire;
Je dois de vos frayeurs respecter le mystère.
Mais comptez-vous bientôt accomplir ce dessein?

LA MARQUISE.

Que sais-je? le désordre est encor dans mon sein!
Le quitter!...

D'OLBIGNAC.

Ah! chassez d'importunes images;
Il faut de votre front éclaircir les nuages.
Vous avez ce matin donné des rendez-vous;
Cela vous distraira.

LA MARQUISE.

Que d'ennuis! de dégoûts!
Mon pouvoir maintenant me fatigue et m'attriste.
Qui dois-je recevoir?

D'OLBIGNAC.

Tenez, voici la liste.
Voulez-vous....

LA MARQUISE.

Oui, lisez.

D'OLBIGNAC, lisant.

Deux fermiers généraux.

LA MARQUISE.

On va prochainement renouveler les baux;
Je devine aisément le but de leur visite.

D'OLBIGNAC.

L'auteur du *Mercure*.

LA MARQUISE.

Ah ! sans cesse il sollicite !
J'ai fait le mois dernier doubler sa pension.

D'OLBIGNAC.

L'évêque de Béziers, l'abbé de Saint-Yon.

LA MARQUISE.

Après ?

D'OLBIGNAC.

Monsieur d'Orteuil, président aux enquêtes,
Un docteur de Sorbonne, un maître des requêtes,
L'intendant de Bretagne....

LA MARQUISE.

Ah ! c'est un chicaneur !
Quelque querelle encore avec le gouverneur.

D'OLBIGNAC.

Le commandeur d'Harville.

LA MARQUISE.

Un coureur d'aventures !...
C'est tout, j'espère ?

D'OLBIGNAC.

Enfin, pour quelques fournitures,
Ce monsieur Duperrier....

LA MARQUISE.

Oui, je sais ce que c'est ;
Je connais cette affaire, et j'y prends intérêt.
Plus personne ?

D'OLBIGNAC.

Eh! si fait!... il n'est pas sur la liste,
Je l'oubliais.

LA MARQUISE.

Qui donc?

D'OLBIGNAC.

Pour vous voir il insiste.
Il a forcé ma porte, et réclame l'honneur....

LA MARQUISE.

Son nom?

D'OLBIGNAC.

De votre époux c'est l'ancien gouverneur.

LA MARQUISE.

Qui? monsieur Désormeaux?

D'OLBIGNAC.

Oui, lui-même.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je?
Ici! lui? Désormeaux!... Cette visite étrange!...
Un homme dont les mœurs, dont les austérités....

D'OLBIGNAC, à part.

Hypocrite.

LA MARQUISE.

Je crains de dures vérités!...
Eh! bien, oui, que sa voix m'éclaire et me conduise!
Oui, j'y consens, qu'il vienne, allez, qu'on l'introduise.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, ensuite DÉSORMEAUX.

LA MARQUISE.

Ainsi mon sort dépend de ce seul entretien !
Que peut-il me vouloir ? C'est un homme de bien,
Je dois de sa vertu redouter la franchise.

DÉSORMEAUX.

Pardon, mille pardons, madame la marquise ;
Voudrez-vous excuser mon indiscrétion ?

LA MARQUISE.

Que dites-vous, monsieur ?... croyez....

DÉSORMEAUX.

L'intention
Qui m'amène vers vous me fera trouver grâce,
Je l'espère.

LA MARQUISE.

(A part.)

Monsieur.... Combien il m'embarrasse !

(Haut.)

Parlez.

DÉSORMEAUX.

A vos bontés aujourd'hui j'ai recours ;
Pour mes pauvres je viens implorer vos secours.

LA MARQUISE.

C'est le motif ?...

DÉSORMEAUX.

Chacun vous bénit et vous loue.

LA MARQUISE.

Ah! lisez dans mon cœur! je croyais, je l'avoue,
Que, surpris, affligé de me savoir ici,
Vos reproches...

DÉSORMEAUX.

Qui? moi, madame? Dieu merci,
A juger mon prochain je mets plus de mesure;
Avec discrétion j'exerce la censure;
Ou plutôt l'indulgence est ma première loi,
Et ma rigidité ne s'étend que sur moi.

LA MARQUISE.

Non, non, que librement votre voix désapprouve
Les nœuds que j'ai formés, le rang où je me trouve.
Parlez.

DÉSORMEAUX.

Je dirai donc toute la vérité.
Je vous jugeai d'abord avec sévérité;
Aux faiblesses du cœur toujours inaccessible,
Votre amour me parut d'abord répréhensible,
Et d'un oubli plus grand le triste avant-coureur.
Mais bientôt, mieux instruit, je connus mon erreur.

LA MARQUISE.

Comment?....

DÉSORMEAUX.

Oui, quand je vis qu'utile à la patrie,
Encourageant les arts, protégeant l'industrie,
Vous n'aviez d'autre but en vos nobles projets
Que la gloire du prince et le bien des sujets,
Quand je vis les succès dus à votre prudence,
Que vos soins ramenaient le calme et l'abondance,

Que votre cœur enfin, constamment généreux,
Était l'asile ouvert à tous les malheureux,
Alors, je l'avoûrai, je bénis votre faute :
Elle vaut mieux pour nous qu'une vertu plus haute;
D'un tel attachement je rends grâces aux cieux,
Et le bonheur public vous absout à mes yeux.

LA MARQUISE.

Quoi! vous m'excuseriez?

DÉSORMEAUX.

Oui, mon cœur vous l'atteste.

LA MARQUISE.

Le peuple cependant m'insulte, me déteste;
Sa haine....

DÉSORMEAUX.

Vous haïr? ah! ne le croyez point!
Quel rapport mensonger vous abuse à ce point?
Il met à vous chérir son bonheur et sa gloire.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur Désormeaux, j'ai besoin de vous croire!

DÉSORMEAUX.

Vous le pouvez, madame.

LA MARQUISE.

Eh quoi!.... mais, en effet,
Pour mériter la haine, hélas! qu'ai-je donc fait?
Soulager le malheur est ma constante étude,
De s'adresser à moi le pauvre a l'habitude....
Le vicomte sans doute était mal informé;
Quand on aime le peuple on en doit être aimé.

DÉSORMEAUX.

Voilà parler enfin; vous vous rendez justice.

LA MARQUISE.

Cependant ma faveur n'est qu'un frêle édifice,
Un souffle le pourra renverser quelque jour;
Sans doute il vaudrait mieux m'éloigner de la cour.

DÉSORMEAUX.

Que dites-vous? ô ciel! d'un projet si coupable,
D'un pareil abandon seriez-vous bien capable?
Quoi! lorsqu'à notre sort tout semble vous lier,
Quand le bien qui se fait vous est dû tout entier,
Lorsque de la licence arrêtant le scandale,
Vous faites refleurir les lois et la morale,
Vous fuiriez ce pouvoir qu'on bénit en vos mains!....
Et le prince! sans vous, quels seront ses destins?
Qui fera jusqu'à lui parvenir nos prières?
D'un peuple qu'il chérit lui dira les misères?
Enfin, vous le savez, vous êtes tout pour lui!....
Et vous le quitteriez!.... non, restez notre appui,
Notre ange protecteur, la France vous en prie:
Fuir, ce serait trahir le prince et la patrie!....
Pardonnez ce transport; mais, plein d'un juste effroi,
L'amour de mon pays m'emporte malgré moi.

LA MARQUISE.

Un tel emportement n'a rien dont je m'offense:
Ma vanité, d'ailleurs, prendrait votre défense.
Votre zèle me touche, et je vous en sais gré.
Sans doute ce tableau me semble exagéré,
Avec prévention votre amitié me loue,
Je le sais; mais pourtant, il faut que je l'avoue,
Peut-être qu'en effet mes efforts assidus
Pour le bien de l'État n'ont pas été perdus.

Oui, j'ai séché des pleurs, vengé des injustices,
Et, mon cœur me le dit, rendu quelques services.
Mais mon sort à venir a de quoi m'alarmer;
Le prince tout à coup peut cesser de m'aimer....

DÉSORMEAUX.

Cesser de vous aimer! Je le croirais, madame,
Si votre beauté seule avait séduit son âme;
Mais tant de qualités, ces soins toujours nouveaux,
Vos talents, vos vertus, vos utiles travaux,
Votre amitié, pour lui vigilante, attentive,
Voilà, voilà quel nœud l'attache et le captive!
Ses sentiments pour vous doivent durer toujours;
Vous êtes nécessaire au bonheur de ses jours....
Enfin le prince est veuf.... et vous êtes charmante;
Sa tendresse pour vous incessamment augmente;
Il vous voit dévouée à son seul intérêt....
Qui sait si quelque jour par un hymen secret....

LA MARQUISE.

Un hymen!.... ah! laissons des discours si futiles:
Ces suppositions sont au moins inutiles.

DÉSORMEAUX.

Pardon....

LA MARQUISE.

Cet entretien a soulagé mon cœur.
Oui, toutes vos raisons ont un attrait vainqueur.
Quelques craintes troublaient mon esprit trop crédule:
Mais vos sages conseils ont banni ce scrupule:
Un homme tel que vous ne saurait me tromper.

DÉSORMEAUX.

Ah! madame!....

LA MARQUISE.

De moi c'est trop nous occuper.
Pour vos pauvres ici je prétends qu'on vous donne
Deux mille francs par mois.

DÉSORMEAUX.

Ah! vous êtes trop bonne!

LA MARQUISE.

Mais vous? ne puis-je pas....

DÉSORMEAUX.

Je ne demande rien;
Je borne tous mes vœux à faire un peu de bien.
Mais la misère est grande, et je suis sans fortune:
J'ai regretté souvent....

LA MARQUISE.

On peut vous en faire une,
On peut vous procurer une place, un emploi.

DÉSORMEAUX.

Je vis si retiré, que ferait-on de moi?
L'éclat des dignités n'éblouit point mon âme.
Cependant, l'an dernier, le croiriez-vous, madame?
De moi l'on voulait faire un fermier général.

LA MARQUISE.

Pourquoi non? cet emploi ne vous siérait pas mal.

DÉSORMEAUX.

Vous croyez?

LA MARQUISE.

Jouissant d'une honorable aisance,
Vous pourriez vous livrer à votre bienfaisance.

DÉSORMEAUX.

En effet, je pourrais soulager bien des maux.

LA MARQUISE.

Alors, par quel motif....

DÉSORMEAUX.

Il faut des capitaux
Énormes; ma fortune....

LA MARQUISE.

Eh! quoi, voilà la cause?...
Ne peut-on vous aider? Pour moi c'est peu de chose;
Je me charge....

DÉSORMEAUX.

Non pas; non, je n'accepte point.

LA MARQUISE.

Mais, cependant....

DÉSORMEAUX.

Je suis résolu sur ce point.

LA MARQUISE.

Quoi....

DÉSORMEAUX.

L'on dirait qu'usant d'un honteux stratagème,
Ici je suis venu demander pour moi-même.

LA MARQUISE.

Vous ne demandez pas, je vous offre.

DÉSORMEAUX.

Fort bien;
Mais le monde croirait.... rompons cet entretien.
La médiocrité doit être mon partage;
Et vous m'affligeriez d'insister davantage.

LA MARQUISE.

Il n'importe; envers vous je ferai mon devoir.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, DÉSORMEAUX, D'OLBIGNAC.

D'OLBIGNAC.

Le duc de Saint-Albain arrive pour vous voir.

LA MARQUISE.

Le duc? Fort à propos le hasard me l'adresse.

DÉSORMEAUX.

Je vous conjure....

LA MARQUISE.

Il a de l'esprit, de l'adresse.
Tout ce que je demande, il le fait à l'instant;
C'est un fort bon Ministre!

DÉSORMEAUX.

Oserai-je pourtant
Vous exprimer combien....

LA MARQUISE.

Laissons cela, vous dis-je;
Un ami ne doit rien à l'ami qui l'oblige.
Mais le duc va venir; c'est pour quelques travaux....
Chevalier, prenez soin de monsieur Désormeaux.

DÉSORMEAUX.

Vous me désespérez.

LA MARQUISE.

Mon Dieu, laissez-moi faire.

DÉSORMEAUX.

Mais....

LA MARQUISE.

Nous reparlerons plus tard de cette affaire....
Demain.... car vous restez quelques jours avec nous?

DÉSORMEAUX.

Madame....

LA MARQUISE.

Je l'exige; oui, j'ai besoin de vous.

DÉSORMEAUX.

C'en est assez.

(Il sort avec le chevalier.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE.

Enfin je me sens plus tranquille!
Désormeaux, qui m'approuve, est franc et difficile;
Dois-je donc me montrer plus sévère que lui?
Je trouve en sa prudence un salutaire appui:
Du poids qui m'accablait il m'a débarrassée;
Ses discours ont rendu le calme à ma pensée.
Et cet hymen!... je reste; oui, mon cœur s'y résout.
Le colonel est jeune, il exagère tout;
Ses préjugés.... pourtant j'étais persuadée!...
Ah! chassons désormais cette fâcheuse idée.
Quels vœux puis-je former? je trouve en ce séjour
La gloire, les plaisirs, la puissance et l'amour.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LE DUC.

LA MARQUISE.

Ah ! bonjour, duc.

LE DUC.

Salut à la belle Égérie.

LA MARQUISE.

Toujours galant. Ah çà, dites-moi, je vous prie,
Vous allez au conseil ?

LE DUC.

Il n'a pas lieu.

LA MARQUISE.

Comment ?

LE DUC.

Ce soir, après la chasse.

LA MARQUISE.

En effet.

LE DUC.

Autrement,
Implorant des avis, qu'avec soin je recueille,
Ne vous aurais-je pas soumis mon portefeuille?

LA MARQUISE.

Voilà précisément ce que je n'aime pas.

LE DUC.

Eh ! madame, sans vous pourrions-nous faire un pas?
Il faut en convenir, vos talents, vos lumières
Jettent un nouveau jour sur toutes les matières.

LA MARQUISE.

Flatteur!

LE DUC.

Ce que je dis ne peut vous étonner;
C'est public. Avez-vous quelque ordre à me donner?
C'est là l'unique but de ma courte visite.

LA MARQUISE.

Je verrai; car chacun près de moi sollicite.
Au conseiller Vermont j'ai promis mon appui,
Et pour une intendance il faut songer à lui.

LE DUC.

Mais c'est un homme nul.

LA MARQUISE.

Ah! pure calomnie!
Puis, pour être intendant faut-il être un génie?

LE DUC.

Pas précisément; mais....

LA MARQUISE.

Il a cent qualités.

LE DUC, prenant note.

Allons.

LA MARQUISE.

A la bonne heure.

LE DUC.

Est-ce tout?

LA MARQUISE.

Permettez;
Non pas; je veux vous faire encore une demande.

LE DUC.

Ordonnez.

LA MARQUISE.

Celle-là je vous la recommande!...
C'est pour un vieil ami, franc, délicat, loyal.

LE DUC.

Que lui faut-il?

LA MARQUISE.

Un bon de fermier général.

LE DUC.

C'est fort aisé.

LA MARQUISE.

Je veux que la chose soit prompte.

LE DUC.

Je m'en occuperai.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas là mon compte;
Des retards....

LE DUC.

Quinze jours.

LA MARQUISE.

Vrai?

LE DUC.

Je vous en réponds.

LA MARQUISE.

Bien.

LE DUC.

Son nom?

LA MARQUISE.

Désormeaux. Je fournirai les fonds.

LE DUC, *écrivant.*

Désormeaux.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LE DUC, D'OLBIGNAC

D'OLBIGNAC.

Duperrier attend son audience.

LE DUC.

Quoi ! des solliciteurs qui perdent patience !
Je me sauve.

LA MARQUISE, après avoir fait signe au chevalier d'introduire Duperrier.

Une affaire où vous me servirez.

LE DUC.

A vos ordres, ce soir, demain, quand vous voudrez ;
A tous vos intérêts c'est le cœur qui m'attache.
Adieu ; d'auprès de vous il faut que l'on s'arrache.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, D'OLBIGNAC, DUPERRIER.

DUPERRIER.

Souffrez....

LA MARQUISE.

Bonjour, bonjour, monsieur Duperrier.

DUPERRIER.

Si....

LA MARQUISE.

Je m'occupais de vous tout à l'heure.

DUPERRIER.

Ah!... voici
Le petit placet....

LA MARQUISE.

Oui, je veux vous être utile.
Vous êtes, m'a-t-on dit, un homme probe, habile.

DUPERRIER.

Madame!...

LA MARQUISE.

Vous voulez l'entreprise, je crois,
Des bois de la marine?

DUPERRIER.

Et certes j'ai des droits:
Je ne cherche jamais que des profits honnêtes.
Je vais vous expliquer....

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, ensuite LA BARONNE, LE COMTE et LA COMTESSE.

LE DOMESTIQUE.

Les voitures sont prêtes.

LA MARQUISE.

Ces dames?

LE DOMESTIQUE.

Les voici.

LA MARQUISE.

Bien. Faites avancer.

(Le domestique sort.)

(A Duperrier.)

Ah! pardon; je ne puis vraiment me dispenser....

DUPERRIER.

Madame, un seul instant si vous vouliez m'entendre....

LA MARQUISE.

(Aux dames qui entrent.)

Impossible. Excusez, je vous ai fait attendre,
Mesdames.

LA COMTESSE.

Comment donc!...

LA MARQUISE.

Mais nous allons partir.

LE COMTE.

Ah! pour moi je m'apprête à me bien divertir.

LA COMTESSE.

Nous aurons un beau temps.

LE COMTE.

Superbe.

LA MARQUISE.

La comtesse
Voudra bien se charger de son aimable nièce;
Mon cher comte, pour vous, je vous prends avec moi.

LE COMTE.

Avec vous!...

DUPERRIER, à la marquise.

Permettez....

LA MARQUISE, à Duperrier.

N'ayez aucun effroi,
Je me charge....

DUPERRIER.

Deux mots.

LA MARQUISE.

Mon regret est extrême....
Parlez au chevalier, c'est un autre moi-même.

DUPERRIER.

Mes concurrents....

LA MARQUISE.

Feront des efforts superflus,

(Aux dames.)

Croyez-moi. Maintenant rien ne nous retient plus.

D'OLBIGNAC.

Mais vous avez encor des rendez-vous, marquise.

LA MARQUISE.

Encore?

D'OLBIGNAC.

A ces gens-là que faut-il que je dise?
Ils seront mécontents.

LA MARQUISE.

Eh bien, vous leur direz....
Qu'une affaire.... un devoir... oui... ce que vous voudrez;
Arrangez tout cela. Partons, partons, mesdames.

SCÈNE XIII.

D'OLBIGNAC, DUPERRIER.

D'OLBIGNAC.

La marquise est vraiment la meilleure des femmes.
Elle est d'une obligeance!

DUPERRIER.

Ah! sans doute.

D'OLBIGNAC.

Il paraît,
Monsieur, qu'elle vous porte un très-vif intérêt.

DUPERRIER.

Elle a trop de bonté. Mais, pour la satisfaire,
Je vais vous....

D'OLBIGNAC.

Il s'agit d'une fort grande affaire?

DUPERRIER.

Assez. Nous fournissons, monsieur, de père en fils....

D'OLBIGNAC.

Et qui doit vous donner, je pense, des profits....

DUPERRIER.

C'est selon.... il faut voir.

D'OLBIGNAC.

Votre doute m'étonne.

DUPERRIER.

L'affaire, j'en conviens, me paraît assez bonne.

D'OLBIGNAC.

Oui?

DUPERRIER.

Revenons, de grâce. Un concurrent jaloux....

D'OLBIGNAC.

Tenez, monsieur, il faut être franc avec vous.
Puisqu'il est question d'une vaste entreprise,
Je dois de vous servir détourner la marquise.

DUPERRIER.

Comment!

D'OLBIGNAC.

C'est mon devoir.

DUPERRIER.

Son accueil, ses discours
M'avaient....

D'OLBIGNAC.

De son bon cœur elle est dupe toujours.

DUPERRIER.

Quoi!...

D'OLBIGNAC.

Je dois mettre un terme à tant de sacrifices.

DUPERRIER.

Mais....

D'OLBIGNAC.

Elle se ruine à rendre des services.

DUPERRIER.

J'ignorais....

D'OLBIGNAC.

Vous avez, monsieur, plus d'un rival:
Tout s'obtient avec l'or en ce siècle vénal.
Songez, pour enlever une pareille affaire,
Que d'argent à donner! que de cadeaux à faire!
C'est à n'en plus finir.

DUPERRIER.

Si ce n'est que cela....

D'OLBIGNAC.

Elle ne peut suffire à ces dépenses-là.

DUPERRIER.

J'approuve vos raisons : madame la marquise
Ne doit pas, à ses frais....

D'OLBIGNAC.

Vous voyez ma franchise ;
Ne pouvant vous servir, je vous le dis d'abord.

DUPERRIER.

Il est aisé, monsieur, de tout mettre d'accord.

D'OLBIGNAC.

Par quels moyens ?

DUPERRIER.

Eh ! mais nous pouvons, ce me semble,
Nous entendre tous deux et convenir ensemble
D'une somme.... voyons.... de trente mille francs.

D'OLBIGNAC.

Qu'est-ce à dire, monsieur ?

DUPERRIER.

Oui.

D'OLBIGNAC.

Si je vous comprends,
Vous m'offrez.... quelle horreur !... à moi !...

DUPERRIER.

Je vous conjure....

D'OLBIGNAC.

Rien ne peut réparer une pareille injure.
Vous vous êtes, monsieur, étrangement mépris.

DUPERRIER.

Je pourrais...

D'OLBIGNAC.

Vous pensiez m'acheter à ce prix!

DUPERRIER.

Du moins....

D'OLBIGNAC.

Portez ailleurs vos offres illicites,
Et veuillez désormais m'épargner vos visites.

DUPERRIER, au fond du théâtre.

Cinquante mille.

D'OLBIGNAC.

Quoi! vous n'êtes pas sorti?
Si j'appelle mes gens!... Comment! il est parti!

DUPERRIER, entr'ouvrant la porte du fond.

Quatre-vingt mille francs.

D'OLBIGNAC.

Quel homme insupportable!
Vous faites à la porte un bruit épouvantable!
Allons, entrez, voyons, que l'on cause avec vous.

DUPERRIER, à part.

C'est cela.

D'OLBIGNAC.

Je devrais être fort en courroux.

DUPERRIER.

J'ai justement ici la moitié de la somme;
Le reste....

D'OLBIGNAC.

Mais au fond je vous crois un brave homme.

DUPERRIER.

Demain....

D'OLBIGNAC.

De mon côté, moi, je suis indulgent.

DUPERRIER.

Oui !

D'OLBIGNAC.

Mais à l'avenir n'offrez jamais d'argent.
C'est, voyez-vous, mon cher, l'insulte la plus grande !...

DUPERRIER.

Je comprends.

D'OLBIGNAC.

Vous avez ici votre demande ?

DUPERRIER, lui donnant son placet, après y avoir mis des billets.

La voilà; vous verrez quelle est ma bonne foi.

D'OLBIGNAC, après avoir ouvert le placet.

Oui, tout me semble en règle; adieu, comptez sur moi.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, D'OLBIGNAC.

LE COMTE.

Oui, mon cher d'Olbignac.

D'OLBIGNAC.

Allons!

LE COMTE.

Oui.

D'OLBIGNAC.

Quelle histoire!

LE COMTE.

Je puis vous garantir....

D'OLBIGNAC.

Je ne saurais vous croire ;
Il n'est pas vraisemblable....

LE COMTE.

Ah! quel entêtement!
Partout on s'entretient de cet événement.

D'OLBIGNAC.

Quoi....

LE COMTE.

Le prince, vous dis-je, est épris de ma nièce.

D'OLBIGNAC.

Est-ce sur quelques mots de simple politesse,
Quelques propos galants, que vous pouvez juger....

LE COMTE.

Avez-vous donc juré de me faire enrager?
Amoureux, vous dit-on, amoureux.

D'OLBIGNAC.

Quelles preuves...

LE COMTE.

C'est mettre mon sang-froid à de rudes épreuves!
Le prince pour ma nièce a montré constamment
Pendant toute la chasse un vif empressement;
Près d'elle il a passé la matinée entière,
Toujours à ses côtés, sans quitter sa portière;
Et vous ne voyez là nulle preuve d'amour?

D'OLBIGNAC.

Se pourrait-il?

LE COMTE.

Parbleu, c'est clair comme le jour.

D'OLBIGNAC.

Mais la marquise enfin?

LE COMTE.

J'étais dans sa voiture;
Je voyais le dépit colorer sa figure....
Mais ma nièce! ah! mon cher, quel triomphe éclatant

D'OLBIGNAC.

En effet.

LE COMTE.

Vous voilà convaincu?

D'OLBIGNAC.

Mais pourtant
Le prince a dû parler à madame d'Orbelle?

LE COMTE.

Peut-être quelques mots en passant auprès d'elle.

D'OLBIGNAC, à part.

Je ne sais que penser de tout ce qu'il me dit.

LE COMTE.

Enfin, à notre tour, nous aurons du crédit!

D'OLBIGNAC, à part.

Que deviendrais-je alors?

SCÈNE II.

LE COMTE, D'OLBIGNAC, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

C'est vous, monsieur le comte?
Parlez, quelle sottise est-ce que l'on raconte?
La baronne, le prince.... on chuchote, on sourit....
De grâce, remettez le calme en mon esprit;
Que signifie....

LE COMTE.

Allons, modérez votre tête.
Le prince a vu ma nièce, elle a fait sa conquête;
Voilà tout.

LE VICOMTE.

Sa conquête? ô ciel! souffrirez-vous....

LE COMTE.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît, me mettrais-je en courroux?

LE VICOMTE.

Vous me le demandez? Ah! ce discours étrange....
Mais je connais trop bien madame de Mérange:
Non, non, pour mon amour il n'est point de danger;
Elle n'aime que moi, son cœur ne peut changer;
D'un hommage insultant bien loin d'être flattée,
Sa froideur...

LE COMTE.

Au contraire, elle était enchantée.

LE VICOMTE.

Enchantée?

LE COMTE.

Oui, vraiment, le mot n'est pas trop fort.
Elle accueillait ces soins sans trouble, sans effort;
J'ai même remarqué que sa coquetterie....

LE VICOMTE.

Ah! c'en est trop! cessez une plaisanterie....

LE COMTE.

Je ne plaisante pas, je suis de bonne foi.

LE VICOMTE.

Je verrai la marquise, il le faut; comme moi
En cet événement elle est intéressée.

D'OLBIGNAC.

C'est cela. Mon cher comte, où l'avez-vous laissée?

LE COMTE.

Mais dans la galerie, où tous les courtisans
L'accablent à l'envi de leurs soins complaisants.
Ces gens-là, j'en suis sûr, n'étaient point à la chasse.

LE VICOMTE.

Le même coup tous deux aujourd'hui nous menace.
A son opinion je puis m'en rapporter.

D'OLBIGNAC.

Bien vu.

LE COMTE.

Le temps s'écoule et c'est trop m'arrêter.
Adieu, messieurs, je cours au-devant de ma nièce.

(Il sort.)

D'OLBIGNAC.

Certes, il montre là peu de délicatesse.
Un oncle!... Son récit m'a tout bouleversé,
Et je vais m'informer de ce qui s'est passé.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LE VICOMTE, ensuite LA MARQUISE.

LE VICOMTE.

Non, d'une trahison elle n'est point capable :
Oser la soupçonner, c'est me rendre coupable....
Mais les femmes!... Souvent il ne faut qu'un seul jour...
La vanité les perd encor plus que l'amour!
Sur laquelle compter, quand madame d'Orbelle,
Avec tant de vertus.... je l'aperçois, c'est elle!
Ah! cachons-lui ma crainte et mon émotion.
Il la faut observer avec attention :
Par un mot, un regard, je pourrai tout connaître.

LA MARQUISE, à part.

Albert! Ah! devant lui ne laissons rien paraître.

LE VICOMTE, à part.

Elle me semble triste.

LA MARQUISE, à part.

Il me paraît troublé.

LE VICOMTE, à part.

O ciel! serait-il vrai?

LA MARQUISE, à part.

Qui peut avoir parlé?

LE VICOMTE, à part.

Comment l'interroger?

LA MARQUISE, à part.

Que faut-il que je dise?

LE VICOMTE, à part.

Voyons.

LA MARQUISE.

Vous, en ces lieux?

LE VICOMTE.

Oui, moi-même, marquise.

LA MARQUISE.

Vous étiez seul?

LE VICOMTE.

C'est vous que j'attendais ici.

LA MARQUISE.

Ah! vous m'attendiez?

LE VICOMTE.

Oui.... vous voilà.... Dieu merci

LA MARQUISE.

Que voulez-vous, enfin?

LE VICOMTE.

Mais.... l'intérêt.... le zèle....
Notre entretien d'hier....

LA MARQUISE.

Ah ! je me le rappelle !

LE VICOMTE.

Eh bien, que ferez-vous ?

LA MARQUISE.

Je ne sais. Cependant
De suivre vos conseils il serait plus prudent ;
Je le vois trop !

LE VICOMTE.

Comment ! quel sujet vous afflige ?

LA MARQUISE.

Moi ? je suis heureuse.

LE VICOMTE.

Ah !

LA MARQUISE.

Très-heureuse, vous dis-je.

LE VICOMTE.

Fort bien. Mais vos discours, il faut en convenir....

LA MARQUISE.

Oui, sans motif, parfois on craint pour l'avenir ;
L'imagination mal à propos s'éveille....
Vous avez dû vous-même....

LE VICOMTE.

Oh ! j'entends à merveille :
On est mal disposé, n'est-ce pas ?... mais d'abord
Vous paraissiez souffrir, cacher avec effort
Un malaise soudain, une....

LA MARQUISE.

Quelle folie!

LE VICOMTE.

Non; tenez, même encore....

LA MARQUISE.

Albert, je vous supplie....

Cette obstination....

LE VICOMTE.

Si je suis indiscret....

LA MARQUISE.

Je ne vous comprends pas; préoccupé, distrait,
Vous montrez ce matin une humeur....

LE VICOMTE.

Au contraire,
Je suis d'une gaîté.... qui n'est pas ordinaire.

LA MARQUISE.

Oh! je m'en aperçois.

LE VICOMTE.

Oui, tout à l'heure ici....
Je veux à votre tour vous divertir aussi:
On vient de me conter l'histoire la plus drôle!...

LA MARQUISE.

En vérité?

LE VICOMTE.

Comment! vous y jouez un rôle.

LA MARQUISE.

Ah! j'en suis?

LE VICOMTE.

Eh! sans doute. On dit... c'est trop plaisant!

Qu'à la chasse, le prince, aimable, complaisant,
A fait à la baronne une cour assidue.

LA MARQUISE.

On dit cela?

LE VICOMTE.

L'histoire est déjà répandue.

LA MARQUISE.

C'est fort gai.

LE VICOMTE.

N'est-ce pas? j'en ai ri de bon cœur.

LA MARQUISE.

Je le crois.

LE VICOMTE.

On ajoute, et c'est là le meilleur,
Que, fière d'une flamme et si prompte et si belle,
Eugénie à ses vœux n'a pas paru rebelle.

LA MARQUISE.

Excellent!

LE VICOMTE.

Quant à vous, vos déplaisirs secrets
Perçaient dans vos regards, se peignaient sur vos traits.

LA MARQUISE.

Vraiment?

LE VICOMTE.

Oui, c'est ainsi que l'on vous représente.

LA MARQUISE.

Cette histoire en effet est fort divertissante.

LE VICOMTE.

Ainsi, l'on me trahit.

LA MARQUISE.

L'on nous trompe tous deux.

LE VICOMTE.

Elle aime un autre objet.

LA MARQUISE.

Il forme d'autres nœuds.

LE VICOMTE.

Et nous, le désespoir devient notre partage.

LA MARQUISE.

Albert!... Ah! je ne puis supporter davantage....

LE VICOMTE.

Qu'est-ce donc?... se peut-il?... oui, oui, votre douleur
Ne confirme que trop sa honte et mon malheur!

LA MARQUISE.

Albert, écoutez-moi.

LE VICOMTE.

La perfide Eugénie....
Et moi, qui repoussais comme une calomnie....

LA MARQUISE.

Rien n'est certain encor; de grâce, calmez-vous.
Mon cœur est trop épris pour n'être pas jaloux;
Et d'un vague soupçon, qui m'abuse peut-être....

LE VICOMTE.

Non, vous n'en doutez pas!... J'apprends à la connaître!
Le voilà donc ce cœur que j'avais cru toucher!...
Je veux l'attendre ici, je veux lui reprocher....

LA MARQUISE.

Non, vous n'en ferez rien; Albert, je vous conjure:
Venez, retirons-nous, il le faut.

LE VICOMTE.

La parjure !

LA MARQUISE.

Quand vous serez plus calme, alors vous la verrez ;
Tous deux tranquillement vous vous expliquerez :
Peut-être tout ceci n'est rien qu'une méprise....
Elle rentre ! venez.

LE VICOMTE.

Non, laissez-moi, marquise ;
Je dois....

LA MARQUISE.

En ce moment vous ne la verrez pas.

LE VICOMTE.

Mais....

LA MARQUISE.

Je l'exige enfin, venez, suivez mes pas.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Cette chère Eugénie ! elle est bien fatiguée.

LA BARONNE.

Pas du tout.

LE COMTE.

Et pourtant toujours aimable et gaie.

LA COMTESSE.

Quel heureux caractère!

LE COMTE.

Unique, en vérité.

LA COMTESSE.

Puis, un cœur!

LA BARONNE.

Vous avez tous deux trop de bonte.

LE COMTE.

Non, vous êtes parfaite.

LA BARONNE.

Ah!...

LA COMTESSE.

Tant de modestie!

LA BARONNE.

Cette chasse était belle, et m'a fort divertie.

LE COMTE.

Oui, tout ce mouvement, les cors, et les chevaux,
C'est un fort beau coup d'œil.

LA COMTESSE.

Magnifique. A propos,
Vous ne nous dites rien du prince.

LA BARONNE.

Moi, ma tante?
De lui, je l'avouerai, j'ai lieu d'être contente;
On n'est pas plus affable.

LA COMTESSE.

Il est d'ailleurs fort bien.

LE COMTE.

Oui, ma foi, très-bel homme.

LA COMTESSE.

Une grâce, un maintien !...

LA BARONNE.

Je n'ai pas remarqué.

LA COMTESSE.

Moi, que mon âge éclaire,
J'ai vu que vous faisiez quelques frais pour lui plaire.

LA BARONNE.

Je ne m'en défends pas, c'était là mon projet.

LA COMTESSE, au comte.

Vous entendez ?

LE COMTE, à la comtesse.

Fort bien.

LA BARONNE.

Et, je crois, j'ai sujet
De me flatter....

LE COMTE.

Comment ! il vous trouve charmante;
On me l'a dit.

LA BARONNE.

Tant mieux ; mon espoir s'en augmente.

LA COMTESSE, au comte.

Laissez-nous seules.

LE COMTE, à la comtesse.

Quoi !...

LA COMTESSE, au comte.

Vous nous gênez ici.

LE COMTE, à la comtesse.

Pour quel motif?

LA COMTESSE, au comte.

Plus tard, vous serez éclairci.

Sortez.

LE COMTE, à la comtesse.

(Haut.)

J'obéis donc. Pardon si je vous quitte,
Mesdames; d'un devoir il faut que je m'acquitte.
Mais nous nous reverrons, je l'espère, avant peu.

LA COMTESSE.

Pas de contrainte.

LE COMTE.

Adieu, ma chère nièce, adieu.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LA BARONNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Il nous laisse à propos. On ne peut nous surprendre;
Écoutez.

LA BARONNE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous à m'apprendre?

LA COMTESSE.

Vous courez un péril qu'il faut vous signaler.

LA BARONNE.

Lequel?

LA COMTESSE.

Vous êtes veuve, et l'on peut vous parler.

LA BARONNE.

Ma tante....

LA COMTESSE.

Ce sujet est délicat sans doute,
Je le sais; mais personne ici ne nous écoute.

LA BARONNE.

Expliquez-vous enfin.

LA COMTESSE.

Un piége est sous vos pas.

LA BARONNE.

Un piége?

LA COMTESSE.

Mon enfant, ne vous effrayez pas.
Oui, contre votre honneur aujourd'hui l'on conspire.
De la vertu sur vous je sais quel est l'empire;
Mais l'éclat, les grandeurs, un prince à vos genoux....

LA BARONNE.

Qu'est-ce à dire?

LA COMTESSE.

Oui, le prince est amoureux de vous.

LA BARONNE.

De moi?

LA COMTESSE.

J'ai de bons yeux, j'ai vu.

LA BARONNE.

Je vous proteste....

LA COMTESSE.

Vous en doutez encor; vous êtes si modeste!

LA BARONNE.

Croyez....

LA COMTESSE.

J'observais tout, impassible témoin.

LA BARONNE.

Puisque vous le voulez, soit.

LA COMTESSE.

Vous avez besoin,
Je ne le cache pas, d'une prudence extrême.

LA BARONNE.

Fort bien.

LA COMTESSE.

Il faut veiller constamment sur vous-même.

LA BARONNE.

J'y mettrai tous mes soins.

LA COMTESSE.

Je vous le dis encor,
La vertu, mon enfant, est le premier trésor.

LA BARONNE.

D'oublier vos conseils je me ferais scrupule.

LA COMTESSE.

N'allez pas cependant vous rendre ridicule.

LA BARONNE.

Comment?

LA COMTESSE.

Puisque le prince à vos lois est soumis,
Il faut en profiter pour vous, pour vos amis.

LA BARONNE.

C'est mon projet.

LA COMTESSE.

Fort bien. Sans cesser d'être honnête,
On peut tirer parti d'une telle conquête.

LA BARONNE.

Quoi! vous me conseillez....

LA COMTESSE.

Je n'y vois aucun mal :
Protéger sa famille est un but très-moral.
Des déclarations? eh bien, on les écoute,
Sans jamais de l'honneur abandonner la route;
Car l'honneur!... ah! c'est là le véritable bien!
Mais on se laisse aimer, cela n'engage à rien.

LA BARONNE.

Qu'entends-je?

LA COMTESSE.

Oui, prêtez-vous à sa galanterie;
Ayez de la vertu, mais point de pruderie.
Vos principes sont sûrs, rien n'est à redouter.
Le prince, mieux instruit, saura vous respecter;
Et j'espère qu'enfin, épurant sa tendresse,
Vous serez son amie, et non pas sa maîtresse.

LA BARONNE.

De mon étonnement je ne puis revenir!

LA COMTESSE.

Au comble des honneurs tout près de parvenir,
Du sort de vos parents vous devenez l'arbitre!...
Mais c'en est déjà trop sur un pareil chapitre.
Je vous laisse, ma nièce, à vos réflexions.
N'écoutez ni l'orgueil, ni les préventions :
Vous ne sauriez agir avec trop de prudence.

De mes craintes j'ai dû vous faire confidence;
J'ai dû vous avertir; je l'ai fait, c'est assez :
Le péril n'est plus rien quand vous le connaissez.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LA BARONNE, ensuite LE VICOMTE.

LA BARONNE.

L'ai-je bien entendu? qu'est-ce qu'on me propose?
Eh quoi! je parle au prince, et déjà l'on suppose....
N'importe; le hasard pour moi s'est prononcé;
Achevons, s'il se peut, ce que j'ai commencé.

LE VICOMTE.

Elle est seule, approchons.

LA BARONNE.

Arrivez donc, vicomte.
Vous me voyez ravie; il faut que je vous conte....

LE VICOMTE.

Je sais tout.

LA BARONNE.

Quoi! déjà?

LE VICOMTE.

Cet air tranquille et doux....

LA BARONNE.

Pour moi quelle victoire! et quel bonheur pour vous!

LE VICOMTE.

Comment! pour moi.

LA BARONNE.

Sans doute. Ignorez-vous encore....

LE VICOMTE.

Eh! non, madame, non; je sais qu'on vous adore,
Qu'on vous a fait l'aveu de cet indigne amour,
Que vous y répondez.

LA BARONNE.

J'en rirai plus d'un jour.

LE VICOMTE.

Madame!...

LA BARONNE.

Vous aussi!

LE VICOMTE.

Joindre la raillerie....

LA BARONNE.

Allons, vous êtes fou.

LE VICOMTE.

Finissons, je vous prie:
Avec peine déjà je retiens mon courroux.

LA BARONNE.

Vous mériteriez bien.... mais j'ai pitié de vous;
Apprenez donc....

LE VICOMTE.

Pitié! cette insulte nouvelle....

LA BARONNE.

Ah! quel homme! Écoutez du moins qu'on vous révèle....

LE VICOMTE.

Point d'explications.

LA BARONNE.

C'est me pousser à bout!
Croyez, ne croyez pas, peu m'importe après tout.

LE VICOMTE.

Comment?...

LA BARONNE.

C'est trop souffrir un discours qui m'offense.

LE VICOMTE.

Puisque vous l'exigez, voyons votre défense.

LA BARONNE.

Non, je n'ai plus, monsieur, rien à vous confier;
Je ne m'abaisse pas à me justifier.

LE VICOMTE.

Mais du moins....

LA BARONNE.

Tout est dit; vous m'entendez, je pense.

SCÈNE VII.

LA BARONNE, LE VICOMTE, LA MARQUISE.

LE VICOMTE.

Ah! marquise, apprenez quelle est la recompense
Que le plus tendre amour.... je suis au désespoir!

LA MARQUISE.

Une querelle? Eh quoi....

LE VICOMTE.

Vous allez tout savoir;

Jugez-nous, prononcez, dites si je mérite....
Mais non, je le vois trop, ma présence l'irrite,
Elle s'offenserait encor de mes discours;
Je sors. Vous, parlez-lui, j'implore vos secours;
Obtenez qu'elle explique un funeste mystère,
Et que je sache enfin ce qu'il faut que j'espère.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh! qu'est-ce donc? il semble accablé de douleur.

LA BARONNE.

Il ne doit qu'à lui-même imputer son malheur.
Quoi! toujours des soupçons et de la défiance!
Tant d'outrages enfin lassent ma patience.

LA MARQUISE.

Sa conduite en effet ne peut se pardonner;
Car sans doute il a tort d'oser vous soupçonner,
Il n'en a point sujet, vous n'avez pas vous-même....

LA BARONNE.

Doit-on sur des rapports juger celle qu'on aime?
Non, contre elle un amant ne veut rien écouter,
Et de ce qu'il voit même il doit encor douter.

LA MARQUISE.

Eh bien, dans vos débats souffrez que j'intervienne:
Croyez que votre cause est aujourd'hui la mienne.

Albert est criminel ; mais, parlons sans détour,
Il serait moins jaloux, s'il avait moins d'amour :
Un peu de jalousie est souvent désirable.
Non, vous ne pouvez pas rester inexorable ;
Ses torts, je le promets, seront tous expiés ;
Dites un mot, un seul, je l'amène à vos pieds,
Guéri de ses soupçons, repentant et docile.

LA BARONNE.

Apaiser mon courroux n'est pas bien difficile.
Albert auprès de moi n'a pas besoin d'appui ;
Mon cœur prend sa défense, et me parle pour lui.

LA MARQUISE.

Ainsi vous l'excusez ?

LA BARONNE.

J'en aurais bien envie.

LA MARQUISE.

Il vous est toujours cher ?

LA BARONNE.

Ah ! pour toute la vie !

LA MARQUISE.

Et vous l'épouserez ?

LA BARONNE.

Sans doute.

LA MARQUISE.

Assurément ?

LA BARONNE.

Oui ; que dois-je penser de votre étonnement ?

LA MARQUISE.

Qui ? moi ?

LA BARONNE.

Vos questions, et le trouble où vous êtes....

LA MARQUISE.

Vous n'imaginez pas quel plaisir vous me faites!

LA BARONNE.

Comment?

LA MARQUISE.

Mais... c'est tout simple... Albert est mon parent,
Je prends à son bonheur un intérêt si grand....
Cette scène m'avait à tel point affligée!...
Oui, d'un fardeau cruel mon âme est soulagée!

LA BARONNE.

Je sais apprécier....

LA MARQUISE.

De grâce, écoutez-moi.
Puisqu'au vicomte encor vous gardez votre foi,
Puisqu'en tous vos projets vous êtes affermie,
Suivez dès aujourd'hui les conseils d'une amie.

LA BARONNE.

Madame, expliquez-vous.

LA MARQUISE.

Vous voyez qu'entre amants
De tristes démêlés naissent à tous moments;
Quelquefois un débat, plus léger que le vôtre,
Sépara sans retour deux cœurs faits l'un pour l'autre.
L'attente du bonheur est un tourment affreux;
Elle rend inquiet, défiant, malheureux :
Albert et vous, voilà dans quel état vous êtes.
Prévenez, croyez-moi, de nouvelles tempêtes.

Veuve, de votre main vous pouvez disposer,
Et dès ce jour, baronne, il le faut épouser.

LA BARONNE.

Dès ce jour?

LA MARQUISE.

Pourquoi non, si vous l'aimez encore?

LA BARONNE.

Oui; mais, vous le savez, des parents que j'honore,
S'opposent....

LA MARQUISE.

J'aurai soin d'obtenir leur aveu;
Plus d'obstacles alors.

LA BARONNE.

Réfléchissez un peu;
Nous sommes sans fortune, et pour cette alliance...

LA MARQUISE.

Madame, vous avez beaucoup de prévoyance.
Mais un oncle opulent s'empresse à vous doter.

LA BARONNE.

De ma famille Albert ne veut rien accepter.

LA MARQUISE.

Il entendra raison, c'est moi qui vous l'assure.
Ainsi tout est d'accord, et vous pouvez conclure.

LA BARONNE.

Rien ne presse, madame, il n'est pas encor temps.

LA MARQUISE.

Et ne peut-on savoir quels motifs importants....

LA BARONNE.

Une affaire où mon cœur, mon intérêt m'engage,
Et que je veux finir avant mon mariage.

LA MARQUISE.

Ah ! c'est une affaire?

LA BARONNE.

Oui, qui m'occupe beaucoup.

LA MARQUISE.

Elle vous est venue en ce cas tout d'un coup;
Car hier vous alliez signer.

LA BARONNE.

Comme vous dites.
Les chances du succès quelquefois sont subites;
L'occasion inspire, et fait naître l'espoir.

LA MARQUISE.

Madame, disposez de moi, de mon pouvoir;
Parlez, et je vous sers avec un zèle extrême.

LA BARONNE.

Seule j'ai commencé, je finirai de même.

LA MARQUISE.

Ah ! fort bien; je comprends où tendent vos désirs :
Vous voulez à la cour prolonger vos plaisirs.

LA BARONNE.

Eh ! mais....

LA MARQUISE.

Oui, ceux qu'on goûte à la chasse peut-être?

LA BARONNE.

Peut-être.

LA MARQUISE.

Ah ! votre but est facile à connaître !

LA BARONNE.

Arrêtez ! De sang-froid je sens que j'ai besoin,
Madame, et vos discours m'entraîneraient trop loin.

Je ne veux ni souffrir qu'ainsi l'on me soupçonne,
Ni de mes actions rendre compte à personne.
Je sors, il en est temps; votre position
Commande le silence à mon émotion.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, ensuite LE VICOMTE.

LA MARQUISE.

Voilà donc ma rivale ! elle même en fait gloire !
Mais son orgueil trop tôt compte sur la victoire;
Je puis briser encor l'espoir qui la soutient,
Et reprendre ma place au cœur qui m'appartient !...

LE VICOMTE.

Ah ! calmez les tourments de mon âme inquiète;
Eugénie....

LA MARQUISE.

Elle n'est qu'une franche coquette.

LE VICOMTE.

Que dites-vous ? le prince aurait su la charmer ?

LA MARQUISE.

Elle ne l'aime pas, mais veut s'en faire aimer.
C'est à l'ambition qu'elle vous sacrifie.

LE VICOMTE.

Ciel !

LA MARQUISE.

Déjà du succès elle se glorifie ;

Oui, déjà son langage ironique et hautain
Prouve assez qu'elle croit son triomphe certain.
Envers vous, envers moi sa conduite est infâme.

LE VICOMTE.

Tant de duplicité! qui l'eût dit?... ah! madame,
C'est votre faute aussi!

LA MARQUISE.

Ma faute?

LE VICOMTE.

Oui; dans ce jour
Fallait-il donc ainsi la produire à la cour?

LA MARQUISE.

Ce reproche....

LE VICOMTE.

Pardon! mais du moins, chère Hortense,
Vous pouvez arrêter encor son inconstance;
Combattez ce caprice, oui, tout vous le prescrit;
Déployez vos talents, vos grâces, votre esprit;
Réveillez cet amour que votre vue inspire:
Par de nouveaux efforts assurez votre empire;
Le prince, j'en suis sûr, ne peut aimer que vous,
Et, si vous le voulez, il tombe à vos genoux.

LA MARQUISE.

Est-ce vous qui parlez, Albert? vous dont le zèle
Me reprochait hier d'une façon cruelle....

LE VICOMTE.

Oui, vous avez raison! L'intérêt personnel
M'égare, m'avilit, et me rend criminel!
Prenez pitié du trouble où mon âme est livrée.

LA MARQUISE.

Notre cause, je crois, n'est pas désespérée;
Calmez-vous. La douleur troublait mon jugement,
Et nous nous alarmons tous deux trop promptement
Je saurai.... quelqu'un vient! Tâchez de vous contraindre.

LE VICOMTE.

Non, marquise, je sors; je ne pourrais pas feindre.
Inhabile dans l'art qu'on pratique en ces lieux,
Mon malheur, malgré moi, se lirait dans mes yeux.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LE DUC.

LA MARQUISE.

C'est le duc! je saurai par lui quelque nouvelle.

LE DUC.

Vous avez fait, dit-on, la chasse la plus belle!

LA MARQUISE.

Oh! très-heureuse.

LE DUC.

Et puis un déjeuné charmant,
Concert dans la forêt!... c'est un enchantement.

LA MARQUISE.

Mais oui, cette partie était bien disposée,
Et pour moi je me suis tout à fait amusée.

LE DUC.

Les plaisirs en tous lieux accompagnent vos pas.

A propos, dites-moi, ne connaissez-vous pas
Madame de Mérange?

LA MARQUISE.

Oui, je dois la connaître.
Vous aussi.

LE DUC.

Croyez-vous?... Cela pourrait bien être....

LA MARQUISE.

Ici vous l'avez vue; elle loge chez moi.

LE DUC.

Chez vous, précisément, je m'en souviens.

LA MARQUISE.

Pourquoi
Me demandez-vous....

LE DUC.

Rien; c'est une bagatelle.
Le prince tout à l'heure a beaucoup parlé d'elle.

LA MARQUISE.

Ah! beaucoup.

LE DUC.

Il la trouve aimable.

LA MARQUISE.

Il n'a pas tort.
Vous devriez allez lui faire ce rapport;
Il n'en faudrait pas plus pour lui tourner la tête.

LE DUC.

Comment?

LA MARQUISE.

Elle a du prince entrepris la conquête.

LE DUC.

Pas possible.

LA MARQUISE.

Si fait.

LE DUC.

D'honneur?

LA MARQUISE.

En vérité.

LE DUC.

J'espère que du moins cette rivalité
Ne vous alarme pas?

LA MARQUISE.

Oh! vous pouvez le croire!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, D'OLBIGNAC.

D'OLBIGNAC.

Duperrier ce matin m'a remis son mémoire....

LA MARQUISE.

Ah! je n'ai pas le temps.

D'OLBIGNAC.

Qu'avez-vous? quel souci....

LA MARQUISE.

Rien, rien.... oui, j'oubliais.... donnez donc.

D'OLBIGNAC.

Le voici.

LA MARQUISE, au duc.

C'est un homme excellent qu'un concurrent chagrine.
Il demande à fournir les bois de la marine.

LE DUC.

Je connais cette affaire; on doit la décider
Ce soir dans le conseil.

LA MARQUISE.

Il faut nous seconder.
Me le promettez-vous?

LE DUC.

Vous me faites injure,
Madame; et Duperrier aura la fourniture.

LA MARQUISE.

Bon.

D'OLBIGNAC.

Son droit est certain.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas, chevalier?

LE DUC.

Votre vœu me suffit.

LA MARQUISE.

N'allez point oublier....

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, DÉSORMEAUX.

DÉSORMEAUX.

Ah! madame, est-il vrai? quelle nouvelle étrange!

LA MARQUISE.

Quoi donc?

DÉSORMEAUX.

Le prince a vu madame de Mérange,
Il l'adore.... voilà ce qu'on dit en tout lieu.

LE DUC.

Comment! on dit cela?

DÉSORMEAUX.

Publiquement.

LA MARQUISE, à part.

Grand Dieu!

LE DUC, à la marquise.

Vous semblez agitée? allons! quelle faiblesse!

DÉSORMEAUX.

Vous, modèle parfait de bonté, de noblesse,
Perdre votre crédit! quel coup! en vérité
Ce serait pour la France une calamité.

LE DUC, à la marquise.

Quoi! de pareils rapports pourraient troubler votre âme!

LA MARQUISE.

Ah! mon cher duc!

D'OLBIGNAC, à part.

Le comte avait raison.

DÉSORMEAUX.

Madame,
Tantôt la charité près de vous m'appela;
Maintenant le devoir....

LE DUC, à la marquise.

Quel est ce monsieur-là?

LA MARQUISE.

C'est monsieur Désormeaux, dont ce matin encore....

LE DUC.

Je sais. J'en fais grand cas; je vois qu'il vous honore;
Il témoigne pour vous un zèle sans égal.
Nous en ferons bientôt un fermier général....
Vous y pouvez compter; madame a ma parole.

LA MARQUISE.

Combien votre amitié me touche et me console!

D'OLBIGNAC, à part.

Le duc n'y croit donc pas.

LE DUC.

Quant à tous ces propos,
Doivent-ils un moment troubler notre repos?
Non, rien (et de la cour j'ai quelque connaissance)
Ne peut de la marquise ébranler la puissance.

LA MARQUISE.

Je sais apprécier vos soins ingénieux;
Mais mon cœur tout entier doit s'ouvrir à vos yeux:
Je ne suis pas tranquille.

LE DUC.

En vérité, marquise,
Vous perdez la raison.

DÉSORMEAUX.

S'il faut que je le dise,

Je crains aussi....

LE DUC.

De tout, moi, je suis caution.

DÉSORMEAUX.

On peut prendre toujours quelque précaution.

LE DUC.

Pourquoi ?

LA MARQUISE.

C'est sur des faits que ma frayeur repose.

J'observais ce matin!

LE DUC.

Eh bien, je le suppose,

Le prince, promenant son hommage et ses vœux,
Peut-être à la baronne a fait quelques aveux;
Quel grand mal à cela? C'est une fantaisie
Qui ne peut vous donner la moindre jalousie.

LA MARQUISE.

Ah! quand on aime bien!...

LE DUC.

En rire vaudrait mieux.

Mais puisque vous prenez la chose au sérieux,
Puisqu'aucune raison ne vous peut satisfaire,
Il faut agir, marquise, et j'en fais mon affaire.
Il est trente moyens d'éloigner des rivaux;
Nous saurons mettre en jeu les femmes, les dévots;
Médisances, rapports, ruse.... il n'importe guère;
Au moment du danger tout est de bonne guerre,
Pour défendre ses droits, tout est bon, tout est bien.

Votre intérêt lui seul est aujourd'hui le mien :
Dans ses affections mon cœur jamais ne change;
Oui, je suis tout à vous. Madame de Mérange,
Fût-elle aimée enfin plus encor qu'on le dit,
Dussé-je en vous servant exposer mon crédit,
Je ne balance pas; notre cause est commune,
J'accepte vos malheurs, je suis votre fortune;
A de vils intérêts mon cœur n'est pas soumis,
Et je reste en tous temps fidèle à mes amis.

LA MARQUISE.

Je vous reconnais là.

D'OLBIGNAC.

Quel noble caractère!

DÉSORMEAUX.

Je vous offre à mon tour mon humble ministère :
Peut-être puis-je aussi vous payer mon tribut,
Et par d'autres chemins atteindre au même but....
Cette offre, de ma part, surprend Votre Excellence;
Cependant mes amis, s'ils marchent en silence,
N'en arrivent pas moins : c'est vous les désigner;
Et leur appui, je crois, n'est pas à dédaigner.

LE DUC.

Se peut-il?

D'OLBIGNAC.

Ah! monsieur, que j'aime à vous entendre!

LA MARQUISE.

J'ai donc de vrais amis!

LE DUC.

Je cours, sans plus attendre,

M'informer, voir un peu ce qui se passe ici.
Vous, ma chère marquise, écartez tout souci.

LA MARQUISE, au duc.

Vous dînez avec nous?

LE DUC.

Oui.

D'OLBIGNAC, à part.

C'est de bon augure.

LA MARQUISE, à Désormeaux.

Et vous aussi, monsieur?

DÉSORMEAUX.

Mais....

LA MARQUISE.

Je vous en conjure,
Traitez-moi sans façons.

DÉSORMEAUX.

J'accepte cet honneur.

LE DUC.

Allons, tout ira bien, renaissez au bonheur.
S'il est vrai qu'aujourd'hui contre vous on conspire,
Nos soins, n'en doutez pas, vous rendront votre empire.

DÉSORMEAUX.

Je n'épargnerai rien.

D'OLBIGNAC.

Nous vous servirons tous.

LE DUC.

Adieu.

LA MARQUISE.

Je vous attends, et je compte sur vous.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, LA COMTESSE, D'OLBIGNAC.

LE COMTE, au chevalier.

Ne vous contraignez pas ; au milieu de ma joie
J'excuse les regrets où vous êtes en proie.

LA COMTESSE, au même.

Ami de la marquise aux jours de son pouvoir,
Déplorer sa disgrâce est pour vous un devoir.

D'OLBIGNAC.

Sans doute.

LE COMTE.

Oui, chevalier, il faut de la décence :
Vous lui devez enfin de la reconnaissance.

D'OLBIGNAC.

Eh ! mais, peut-être pas autant que vous pensez.

LA COMTESSE.

Oui ?

D'OLBIGNAC.

Mes soins ont été fort mal récompensés.

LE COMTE.

Bon !

D'OLBIGNAC.

Elle me doit tout, sa faveur, sa fortune ;
Et, sans vous fatiguer d'une plainte importune,

Quel prix ai-je reçu? qu'a-t-elle fait pour moi?
Ai-je un rang à la cour? une charge? un emploi?
Rien : je suis mécontent, je ne saurais le taire.

LA COMTESSE.

On nous avait parlé d'un château, d'une terre....

D'OLBIGNAC.

Oh! de peu de valeur, d'un mince revenu.

LE COMTE.

Comment! et vous n'avez d'ailleurs rien obtenu?

D'OLBIGNAC.

Non; de légers cadeaux, les présents d'habitude.

LE COMTE.

Je n'en puis revenir!

LA COMTESSE.

C'est une ingratitude.

LE COMTE.

De sa félicité, vous, le premier auteur.

LA COMTESSE.

Vous, de ses intérêts le constant protecteur.

D'OLBIGNAC.

Je ne l'accuse pas; et, je l'avoûrai même,
Sa chute me serait un déplaisir extrême;
Et votre bonheur seul, s'il ne faut rien celer,
D'un semblable revers me pourrait consoler.
Je suis franc, pardonnez, madame la comtesse.

LE COMTE.

Ce pauvre chevalier!

LA COMTESSE.

Quelle délicatesse!

LE COMTE.

Nous devons notre estime à de tels sentiments.

LA COMTESSE.

Ce jour sera marqué par de grands changements;
Mais vous n'y perdrez pas, c'est moi qui vous l'assure.

D'OLBIGNAC.

Je ne demande rien.... Mais êtes-vous bien sûre....

LA COMTESSE.

Comment! l'amour du prince a frappé tous les yeux.
Et tout à l'heure encore, ici même, en ces lieux,
J'ai sondé la baronne et surpris sa pensée.
De tant d'empressement bien loin d'être offensée,
Les vœux d'un souverain flattent sa vanité.

D'OLBIGNAC.

Elle-même en convient?

LA COMTESSE.

Avec sincérité.
Il lui tarde déjà d'exercer son empire.
Elle veut profiter de l'amour qu'elle inspire
Pour porter aux honneurs ses parents, ses amis.

LE COMTE.

Ses parents!

D'OLBIGNAC.

Ses amis!

LE COMTE.

Nous vous avons promis,
Mon cher, comptez sur nous.

D'OLBIGNAC.

Ah! ma reconnaissance....

LA COMTESSE.

Mousieur de Vilandry, nous devrions d'avance
Chercher quelles faveurs nous pourrons demander.

LE COMTE.

Bien dit.

D'OLBIGNAC.

A vos désirs on doit tout accorder.

LA COMTESSE.

Je veux vivre à la cour.

D'OLBIGNAC.

Vous y serez chérie.

LA COMTESSE, au comte.

Vous, quels sont vos projets?

LE COMTE.

Mais, avec la pairie,
D'un des princes je puis être fait gouverneur.

D'OLBIGNAC.

Il aurait un bon guide au chemin de l'honneur.

LE COMTE.

N'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Il faut voir; et le choix m'embarrasse.
Allons, pour y penser, faire un tour de terrasse.
Nous devons tout prévoir avant de nous lier.

LE COMTE.

Oui, vous avez raison.

LA COMTESSE.

Au revoir, chevalier.

Nous préviendrons pour vous madame de Mérange;
Et peut-être qu'enfin vous gagnerez au change.

SCÈNE II.

D'OLBIGNAC.

D'honneur, je ne sais plus que faire et que penser.
En ce dédale obscur pour qui me prononcer?
Dois-je, lorsque le doute à ce point m'environne,
Opter pour la marquise, ou bien pour la baronne?
Non, gardons de risquer un pas si hasardeux:
Il les faut avec art ménager toutes deux;
Il faut attendre ainsi de plus sûres lumières,
Et des vainqueurs alors arborer les bannières.

SCÈNE III.

D'OLBIGNAC, LA BARONNE.

D'OLBIGNAC, à part.

La baronne! tâchons de la gagner aussi.

LA BARONNE, à part.

D'Olbignac!... J'espérais le rencontrer ici!

D'OLBIGNAC, à part.

Mais j'y songe pourtant, si madame d'Orbelle,
Survenant tout à coup, me trouvait avec elle!

LA BARONNE, *à part.*

L'attendre!... non.... je vais, pour tout concilier,
Causer par contenance avec le chevalier.
(*Haut.*)
Vous me fuyez, monsieur?

D'OLBIGNAC.

Moi, madame? au contraire.

LA BARONNE.

A la bonne heure.

D'OLBIGNAC.

Mais j'ai peur de vous distraire....
Vous désiriez sans doute être seule?

LA BARONNE.

Du tout.

D'OLBIGNAC.

Mon entretien n'est pas....

LA BARONNE.

Il est fort de mon goût.

D'OLBIGNAC.

Ah! madame!...

LA BARONNE.

Vraiment.

D'OLBIGNAC.

Votre bonté m'honore....
Je suis confus.... pourtant, je le répète encore,
Si je suis importun, j'ose vous supplier....

LA BARONNE.

Non, vous dis-je. J'entends; monsieur le chevalier.
(*A part.*)
En restant avec moi, craint de se compromettre.

D'OLBIGNAC, à part.

Si la marquise entrait !

LA BARONNE.

Vous voudrez bien permettre
Que je profite au moins de cette occasion
Pour avoir avec vous une explication.

D'OLBIGNAC.

Une explication ?

LA BARONNE.

Je dois parler sans feindre.
Convenez-en, de vous j'ai sujet de me plaindre.

D'OLBIGNAC.

De moi ?

LA BARONNE.

Vous me traitez avec une froideur !...

D'OLBIGNAC.

O ciel ! que dites-vous ? lisez mieux dans mon cœur,
Rendez plus de justice au zèle qui m'anime ;
Je professe pour vous la plus profonde estime....

LA BARONNE.

Je sais qu'on ne plaît pas à tous également ;
Mais quels sont les motifs de votre éloignement ?

D'OLBIGNAC.

Quelqu'un auprès de vous m'a desservi peut-être.

LA BARONNE.

Non, c'est moi-même....

D'OLBIGNAC.

Eh bien, vous allez tout connaître.
La marquise veut seule occuper ses amis ;
Louer un autre objet ne leur est pas permis ;

Pour ce qui n'est pas elle un mot de politesse
Alarme son orgueil et sa délicatesse;
Et, comme je lui porte une ancienne amitié,
J'ai dû de sa faiblesse avoir quelque pitié.

LA BARONNE.

La marquise à ce point est jalouse?

D'OLBIGNAC.

Ah! madame!
Des scènes, des éclats!...

LA BARONNE.

Vraiment?

D'OLBIGNAC.

Oui; sur mon âme,
C'est à n'y pas tenir.

LA BARONNE.

Avec un air si doux!

D'OLBIGNAC.

Elle a des qualités d'ailleurs; mais, entre nous,
Exigeante à l'excès, pour peu qu'elle soupçonne...
Ciel!

LA BARONNE.

Qu'avez-vous?

D'OLBIGNAC.

On vient!

LA BARONNE.

Non, je n'entends personne.
Demeurez donc.

D'OLBIGNAC.

J'ai cru....

LA BARONNE.

Cette explication
Vous acquiert mon estime et mon affection.

D'OLBIGNAC.

Ah! de mon dévoûment vous devez tout attendre....
Pour le coup, j'en suis sûr!...

LA BARONNE.

Mais oui, je crois entendre....

D'OLBIGNAC.

(A part.)

Eh! c'est le colonel! Ses regrets superflus....

LA BARONNE.

Le vicomte!... Monsieur, je ne vous retiens plus.

D'OLBIGNAC.

Je me retire donc, madame; et je vous quitte

(A part, en sortant.)

Plein de reconnaissance. Enfin m'en voilà quitte!
Personne ne m'a vu; tout a bien réussi.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LE VICOMTE.

LA BARONNE.

Il cherche son pardon; qu'il vienne!

LE VICOMTE.

La voici!
Approchons. Oui, c'est moi; sans vous je ne peux vivre.

Que d'un doute accablant votre voix me délivre.
Quelques transports jaloux ont-ils donc sans retour
Renversé mon bonheur et détruit votre amour?...
Car vous m'aimiez; mon cœur m'en donne l'assurance.

LA BARONNE.

De quoi vous plaignez-vous? Avec persévérance
Je vous ai demandé, je dois m'en souvenir,
De m'entendre un moment, et n'ai pu l'obtenir.
Jugez-vous.

LE VICOMTE.

Oui, j'ai tort, oui, je suis sans excuse.
Tout parle contre vous, tout ici vous accuse;
Qu'importe? je devais, sûr de vos sentiments,
Compter sur vos vertus, et croire à vos serments;
Je devais repousser un soupçon qui vous blesse.
Ah! ne punissez pas ma coupable faiblesse;
Oui, révoquez l'arrêt d'un cruel abandon :
Je viens de mon délire implorer le pardon.

LA BARONNE.

Et vous ne croyez plus qu'un orgueilleux caprice?...

LE VICOMTE.

Qui? moi, commettre encor cette affreuse injustice!...
L'apparence à mes yeux n'est plus rien désormais,
Et mon cœur du soupçon est guéri pour jamais.

LA BARONNE.

Bien sûr?

LE VICOMTE.

Par quels serments faut-il que je m'engage?...

LA BARONNE.

C'est assez : de la paix je vous offre le gage

LE VICOMTE.

Quoi! vous m'aimez encor! quoi! je puis espérer....

LA BARONNE.

J'attendais le moment de vous en assurer.

LE VICOMTE.

Eugénie! Ah! ce mot change ma destinée!
Je renais au bonheur!

LA BARONNE.

Vous m'avez soupçonnée!...
Ne rappelons jamais ce cruel souvenir.
Mais, en vous pardonnant, je prétends vous punir:
De votre confiance il me faut une preuve.

LE VICOMTE.

Exigez, commandez, que faut-il? quelle épreuve?...

LA BARONNE.

Écoutez-moi. Tantôt j'ai voulu vous parler;
Vous alliez tout savoir, j'allais tout révéler:
Maintenant avec vous je veux être discrète;
Je n'expliquerai point ma conduite secrète;
Je veux qu'aveuglément vous comptiez sur ma foi,
Et que vous promettiez de n'en croire que moi.

LE VICOMTE.

Ah!

LA BARONNE.

L'épreuve pour vous serait-elle trop forte?

LE VICOMTE.

Quoi!... je ne saurai rien?

LA BARONNE.

Oh! rien.

LE VICOMTE.

Eh! que m'importe?
Des explications! épargnez-vous ce soin;
Je n'en demande pas, je n'en ai pas besoin.

LA BARONNE.

Mais ne vous démentez en aucune manière.

LE VICOMTE.

Jamais! N'avez-vous pas ma confiance entière?...
Mais le prince?...

LA BARONNE.

Le prince?

LE VICOMTE.

Oui; le reverrez-vous?

LA BARONNE.

Il se pourrait.

LE VICOMTE.

Comment!...

LA BARONNE.

Vous n'êtes plus jaloux?

LE VICOMTE.

Non, sans doute; à présent je suis sûr de moi-même.
Jaloux! je vous estime autant que je vous aime;
Et je me voue enfin à tout votre mépris
Si le moindre soupçon trouble encor mes esprits.

LA BARONNE.

Pour obtenir ma main c'est la meilleure voie.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LA MARQUISE.

LE VICOMTE.

Chère Hortense, venez, prenez part à ma joie :
J'avais trop écouté de perfides discours;
Eugénie est fidèle et le sera toujours.

LA MARQUISE.

Se peut-il?

LE VICOMTE.

Oui, voyez mon bonheur, mon ivresse;
Elle pardonne tout, et me rend sa tendresse.

LA MARQUISE.

Quoi! madame.... en effet, j'aurais dû le prévoir....
Tout est donc expliqué?

LE VICOMTE.

Je ne veux rien savoir.
Qui? moi, l'interroger? que me fait l'apparence?
Sa parole suffit.

LA BARONNE.

Gardez cette assurance:
Quoi qu'il puisse arriver, croyez moi sans détours,
Et ma main est à vous avant qu'il soit huit jours.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je!

LE VICOMTE.

Et j'avais pu soupçonner Eugénie!

LA MARQUISE.

Madame, pardonnez si de la calomnie
J'ai tantôt accueilli les bruits injurieux :
J'aurais dû m'en défendre et vous connaître mieux.
Mais la douleur d'Albert, ses plaintes, son offense,
L'amitié qui nous joint dès la plus tendre enfance....
J'éprouvais contre vous un vif ressentiment ;
J'ai mis dans mes discours peu de ménagement :
A mon tour j'ai besoin d'une indulgence extrême.

LA BARONNE.

Tout semblait m'accuser, j'en conviens ; et moi-même,
Au lieu de supporter, d'excuser votre erreur,
J'ai répondu peut-être avec un peu d'aigreur.
Oublions ces débats.

LA MARQUISE.

Ah ! de toute mon âme !

LE VICOMTE.

Que mon sort est heureux !

LA MARQUISE.

Mais croyez-moi, madame,
Redoutez les dangers qu'on trouve en ce séjour :
Vous ne sauriez trop tôt abandonner la cour.

LA BARONNE.

C'est mon dessein ; dans peu je partirai sans doute :
D'autres cherchent l'éclat, et moi je le redoute.

LA MARQUISE.

Ah ! pour votre repos, pensez toujours ainsi,
Baronne ; le bonheur n'existe point ici.
Si vous saviez quelle est la misérable vie

De tous ces courtisans que de loin l'on envie!
Pour sortir de la foule et devancer autrui,
Que de veilles, de soins, de contrainte et d'ennui!
Renoncer à ses goûts, composer son visage,
Dans l'espoir des honneurs accepter l'esclavage;
Essuyer des refus, demander tous les jours,
Obtenir quelquefois, et désirer toujours;
D'un piége à chaque pas trembler d'être victime;
Caresser qui l'on hait, blâmer qui l'on estime;
Puis les prétentions, le choc des vanités,
Des discordes sans fin pour des futilités;
Et lorsqu'à la faveur le hasard nous appelle,
Au moindre événement notre pouvoir chancelle;
Nous voyons fuir tous ceux qui rampaient à nos pieds;
Le dévoûment, l'amour sont d'abord oubliés;
Seule il faut soutenir une lutte inégale,
Combattre un favori, souvent une rivale!...
Tracer un tel tableau m'entraînerait trop loin;
Et, puisque vous partez, il n'en est pas besoin.

LE VICOMTE.

Eh bien donc, s'il est vrai, si tant de soins, Hortense,
Empoisonnent vos jours, troublent votre existence;
Si l'entretien d'hier, comme j'ai cru le voir,
A touché votre cœur, et le rend au devoir....
(Ne vous offensez point; la baronne vous aime,
Elle vous défendait tantôt contre moi-même.)
Enfin, si mes discours ont dessillé vos yeux,
Pouvez-vous hésiter à partir de ces lieux?
Ah! brisez sans retard les nœuds qui vous retiennent;
Cet effort, qu'aujourd'hui mes prières l'obtiennent:

Venez, vous trouverez, Hortense, auprès de nous
Un bonheur plus solide, et plus digne de vous.

LA BARONNE.

Oui, madame, venez, c'est moi qui vous en prie;
Vous serez parmi nous consolée et chérie.

LA MARQUISE.

Madame!... cher Albert! Oui, vous êtes vainqueur;
Oui, vos sages conseils ont éclairé mon cœur;
Le devoir, je le sens, m'ordonne de les suivre....
Mais rompre tout à coup!... pour lui j'espérais vivre!...
Je veux à ce départ du moins le disposer,
Détacher mes liens, et non pas les briser.

LE VICOMTE.

Vous cherchez un prétexte à vous tromper vous-même.

LA MARQUISE.

J'emploîrai mes efforts à quitter ce que j'aime.

LE VICOMTE.

Non, l'amour malgré vous enchaînera vos pas:
Puisque vous hésitez vous ne partirez pas.

LA MARQUISE.

J'en aurai le courage, oui, mon cœur me l'annonce:
Enfin avant trois jours vous aurez ma réponse.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, D'OLBIGNAC.

D'OLBIGNAC, des lettres à la main.

Madame.... ensemble!

LA MARQUISE.

Eh! mais, qu'apportez-vous donc là?

D'OLBIGNAC, désignant la baronne.

Pour madame....

LA BARONNE.

Pour moi? Qu'est-ce que tout cela?

(Elle ouvre successivement plusieurs lettres.)

Voyons... ah! c'est charmant!.. toujours de même?.. encore!..
Ce sont des placets!

LE VICOMTE.

Bon!

LA BARONNE.

On me loue, on m'implore.

LE VICOMTE.

Ils vous sont adressés?

LA BARONNE.

Oui.

LE VICOMTE.

Les impertinents!

LA BARONNE.

Tous ces solliciteurs sont vraiment étonnants!
Mes charmes!... mes vertus!... voyez, lisez, marquise.

D'OLBIGNAC, à part.

Quoi! les voilà d'accord, à présent! ma surprise....

LA MARQUISE.

Je ne me trompe pas, oui, le fait est certain,
Ces placets.... j'ai reçu les mêmes ce matin.

D'OLBIGNAC.

Les mêmes? quelle horreur!

LA BARONNE.

La piquante aventure!

LA MARQUISE.

Eh! oui, chacun pour soi, c'est la loi de nature:
C'est le plus en crédit qu'on suit avec ferveur;
Et l'on frappe à la porte où l'on croit la faveur.
Je vous fais compliment, madame.

D'OLBIGNAC, à part

Elle plaisante!

Ah!...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DESORMEAUX.

UN VALET DE CHAMBRE annonçant.

Monsieur Désormeaux.

LA MARQUISE.

(A la baronne.)

Venez. Je vous présente,
Baronne, un homme rare, un de mes vrais amis.
(A Désormeaux.)
Madame de Mérange.

DÉSORMEAUX, bas à la marquise.

On m'a déjà promis....

LA MARQUISE, bas à Désormeaux.

Il n'en est plus besoin.... vous saurez tout; silence.

DÉSORMEAUX, de même.

Quoi!...

LA MARQUISE, de même.

Je n'ai rien à craindre.

DÉSORMEAUX.

Alors....

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC.

UN VALET DE CHAMBRE annonce.

Son Excellence
Le duc de Saint-Albain.

LA MARQUISE.

Vous venez à propos
Pour vous faire gronder.

LE DUC.

(Bas à la marquise.)

Moi?... Soyez en repos,
Tout va bien.

LA MARQUISE, bas au duc.

(Haut.)

Je le sais. Madame de Mérange,

Je vous dénonce ici l'homme le plus étrange,
Le plus distrait, le plus....

LE DUC.

Eh! bon Dieu! qu'ai-je fait?

(Bas à la marquise.)

On vous aime toujours.

LA MARQUISE, bas au duc.

Tout l'annonce en effet.

LE DUC, bas à la marquise.

Oui, c'est vous seule encor qui régnez dans son âme.

LA MARQUISE, bas au duc.

(Haut.)

Bien. Baronne, jugez si le trait est infâme!
Il avait oublié, le peut-on concevoir?
Qu'il avait eu chez moi le bonheur de vous voir!

LE DUC.

Ah! vous me faites là, madame, une querelle...

LA BARONNE.

Cette distraction me semble naturelle;
Je n'ai rien qui....

LE DUC.

Madame, ah! ne le croyez pas.
Est-il possible, après avoir vu tant d'appas....

LA MARQUISE.

Oh! vous vous en tirez avec beaucoup d'adresse
Mais que sont devenus le comte et la comtesse?

D'OLBIGNAC.

Ils viennent; dans le parc on les a rencontrés.

LA MARQUISE.

Vous nous ferez servir dès qu'ils seront rentrés.

D'OLBIGNAC.

Justement les voici.

SCÈNE IX.

Les précédents, LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ma nièce! où donc est-elle?

LE COMTE.

Nous vous cherchons partout.

LA COMTESSE.

Une grande nouvelle!

LA BARONNE.

Qu'est-ce donc?

LE COMTE.

J'en suis sûr, un triomphe complet.

LA COMTESSE.

Cette lettre....

LE COMTE.

Voyez le timbre, s'il vous plaît.

LA BARONNE, après avoir lu.

Quel bonheur!

LA COMTESSE.

Expliquez à mon impatience....

LA BARONNE.

Le prince pour ce soir m'accorde une audience.

TOUS.

Une audience!

LA MARQUISE, à part.

O ciel!

LE COMTE et LA COMTESSE.

Pour ce soir!

LE VICOMTE.

Vous irez?

LA BARONNE.

(A la comtesse.)

Je n'y manquerai pas. Vous m'accompagnerez,
Ma tante.

LA COMTESSE.

Vous voulez....

LA BARONNE.

Il le faut.

LA COMTESSE, à part.

Quelle idée!

LE VICOMTE.

Mais cette audience....

LA BARONNE.

Oui, je l'avais demandée.

LE VICOMTE.

Vous?

LE DUC.

De telles faveurs s'accordent rarement;
C'est une exception.

DÉSORMEAUX.

Je vous fais compliment.

LE VICOMTE, à part.

Grand Dieu!

LA MARQUISE, bas au vicomte.

Contenez-vous.

LE COMTE, à la comtesse.

Ma nièce est adorée.

LE VICOMTE, à la marquise.

Quand le prince....

LA MARQUISE, bas au vicomte.

Je dois le voir dans la soirée.

Du calme; je viendrai bientôt vous rassurer.

LE VICOMTE.

Ah!...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, UN HUISSIER DE LA CHAMBRE.

UN VALET DE CHAMBRE annonce.

De la part du prince.

LA MARQUISE.

Eh bien, faites entrer.

(A part.)

A cette heure!

DÉSORMEAUX, à part.

Observons, de crainte de méprise.

LE DUC, à part.

Il faut être prudent.

(Le valet de chambre ouvre les deux battants à l'huissier.)

L'HUISSIER.

Madame la marquise,
Le prince, qu'un travail doit retenir ce soir,
Ainsi qu'il s'en flattait, ne peut vous recevoir.
Ce contre-temps détruit sa plus douce espérance :
Je viens de ses regrets vous offrir l'assurance.

LA MARQUISE, à part.

(Haut.)

Ciel! Il suffit, monsieur.

(L'huissier sort.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, excepté L'HUISSIER.

LA BARONNE, à part.

Que je souffre à la voir!

LE DUC, à part.

La marquise est perdue.

DÉSORMEAUX, à part.

Elle n'a plus d'espoir

D'OLBIGNAC, à part.

Quelle disgrâce!

LA BARONNE, à part.

Non, il faut encor me taire.

LE DUC, bas à la marquise.

Que veut dire ceci ? quel est donc ce mystère?

LA MARQUISE, bas au duc.

Mon cher duc!...

LE DUC, de même.

Ce message a droit de m'alarmer.

LA MARQUISE, de même.

Il ne veut plus me voir!

LE DUC, de même.

Je vais m'en informer.

LA MARQUISE, de même.

Quoi!...

LE DUC, de même.

Sans perdre un instant; votre intérêt l'exige.

LA MARQUISE, de même.

Vous croyez....

LE DUC, de même.

Oui, mes soins.... comptez sur moi, vous dis-je.

LA MARQUISE, de même.

Allez donc.

LE DUC, de même.

Cachons-leur surtout votre danger.

(Haut.)

Oui, je ne suis venu que pour me dégager.
Le conseil aujourd'hui se tiendra de bonne heure:
Impossible avec vous qu'à dîner je demeure.

LA MARQUISE.

Je ne vous retiens pas.

LE DUC, bas à la marquise.

(Haut.)

Du courage. On m'attend.

Mesdames !...

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LE DUC.

DÉSORMEAUX, à part.

Je voudrais pouvoir en faire autant.

Mais....

UN MAÎTRE D'HÔTEL.

Madame est servie.

LE COMTE.

Ah !

(Personne ne s'occupe de la marquise. D'Olbignac, qui s'empresse pour offrir la main à la baronne, est prévenu par Désormeaux ; il la présente alors à la comtesse.)

DÉSORMEAUX, à la baronne.

Que je vous conduise.

D'OLBIGNAC, à la comtesse.

Permettez....

LE VICOMTE, voyant l'hésitation du comte, et l'abandon de la marquise.

C'en est trop ! madame la marquise,

Accordez-moi l'honneur de vous donner la main.

LA MARQUISE.

Albert !

LE COMTE, à part.

A la bonne heure.

LE VICOMTE.

Oui, venez.

LA MARQUISE.

Cher cousin !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'OLBIGNAC, DUPERRIER.

D'OLBIGNAC.

Mon Dieu, ne craignez rien; votre affaire est certaine.

DUPERRIER.

Pourtant....

D'OLBIGNAC.

Encore un coup ne soyez point en peine.
Le duc de Saint-Albain pour vous nous a promis.

DUPERRIER.

Promis !...

D'OLBIGNAC.

Et vous savez qu'il est de nos amis.

DUPERRIER.

Mais êtes-vous bien sûr qu'il tiendra sa promesse ?

D'OLBIGNAC.

Comment ! si j'en suis sûr?

DUPERRIER.

Oui.

D'OLBIGNAC.

Sa delicatesse .
Son honneur ...

DUPERRIER.

Il est bien question de cela!
Ce sont de beaux garants que vous me donnez là.

D'OLBIGNAC.

Mais, monsieur Duperrier....

DUPERRIER.

Je sais ce qui se passe;
Et si votre marquise est vraiment en disgrâce,
Pensez-vous que le duc, malgré tous ses serments,
Se pique de remplir de tels engagements?

D'OLBIGNAC.

Et qui vous a conté des sottises pareilles?

DUPERRIER.

Ce bruit de toutes parts a frappé mes oreilles.

D'OLBIGNAC.

En disgrâce?

DUPERRIER.

En disgrâce.

D'OLBIGNAC.

Elle? allons!

DUPERRIER.

En tous lieux
Voilà ce que l'on dit.

D'OLBIGNAC.

Ce sont des envieux,
Des gens qui par malice ont forgé cette histoire.
Vous, un homme d'esprit, comment pouvez-vous croire....

DUPERRIER.

Écoutez donc, monsieur, il s'agit....

D'OLBIGNAC.

En tous cas.
Soyez sûr que le duc ne nous trahirait pas
Il est l'intime ami de madame d'Orbelle ;
Quoi qu'il puisse arriver il lui sera fidèle.

DUPERRIER.

Oh! ne jurons de rien.

D'OLBIGNAC.

Enfin vous allez voir.
Votre affaire au conseil se décide ce soir :
C'est par votre succès que je veux vous confondre.
Si vous réussissez qu'aurez-vous à répondre?

DUPERRIER.

Ah! s'il en est ainsi j'avouerai que j'ai tort.

D'OLBIGNAC.

Je vous le disais bien, et nous voilà d'accord.
Allez donc. Je ferai tout ce qu'il faudra faire.

DUPERRIER.

Encore un mot, monsieur. Je suis rond en affaire,
Vous ne l'ignorez pas. Expliquons-nous pourtant.
Vous me garantissez le succès?

D'OLBIGNAC.

Dans l'instant....

DUPERRIER.

Fort bien. Mais si le sort trahit votre espérance?

D'OLBIGNAC.

Impossible.

DUPERRIER.

Qui sait?

D'OLBIGNAC.

Non, j'en ai l'assurance.

DUPERRIER.

Supposons cependant; que ferez-vous alors?

D'OLBIGNAC.

Moi?

DUPERRIER.

Vous.

D'OLBIGNAC.

Si le hasard trompe ainsi mes efforts....
Je serai désolé.

DUPERRIER.

Je le crois. Mais ensuite?

D'OLBIGNAC.

Ensuite?

DUPERRIER.

Oui.

D'OLBIGNAC.

Quoi?

DUPERRIER.

C'est clair.

D'OLBIGNAC.

Clair?

DUPERRIER.

Oui, quelle conduite....

D'OLBIGNAC.

Mon zèle une autre fois....

DUPERRIER.

Non, ce n'est pas cela.

D'OLBIGNAC.

Comment?

DUPERRIER.

Mon placet....

D'OLBIGNAC.

Ah!... je sais.

DUPERRIER.

Vous y voilà.

D'OLBIGNAC.

J'oubliais....

DUPERRIER.

Vous l'avez parcouru, je suppose?

D'OLBIGNAC.

Mais oui.

DUPERRIER.

J'en étais sûr. Eh bien?

D'OLBIGNAC.

Je me dispose,
Si le sort contre nous se déclare aujourd'hui,
A vous le rendre.

DUPERRIER.

Avec les pièces à l'appui?

D'OLBIGNAC.

Oui, monsieur.

DUPERRIER.

C'est parler.

D'OLBIGNAC.

Telle était ma pensée.

DUPERRIER.

Oh! je n'en doute pas.

D'OLBIGNAC, à part.

Quelle âme intéressée!

DUPERRIER.

Adieu donc. Vous voyez, tout s'arrange entre nous.
C'est vraiment un plaisir de traiter avec vous.

(Il sort.)

SCÈNE II.

D'OLBIGNAC, seul.

Le fat!... Ces gens de rien, avec leur opulence,
Ça se croit quelque chose!... Ils sont d'une insolence!...
J'avais en vérité peine à me contenir.
Ses craintes cependant, je dois en convenir....

(Apercevant Désormeaux.)

Désormeaux!

SCÈNE III.

D'OLBIGNAC, DÉSORMEAUX.

DÉSORMEAUX, à part.

D'Olbignac!

D'OLBIGNAC, à part.

Il faut que je m'observe.

DÉSORMEAUX, à part.

Je ne saurais avoir ici trop de réserve.

D'OLBIGNAC.

Eh bien, monsieur?

DÉSORMEAUX.

Hé bien, ce n'est plus un secret.

Tout est fini.

D'OLBIGNAC.

Fini?

DÉSORMEAUX.

Je le dis à regret.

D'OLBIGNAC.

La marquise?..

DÉSORMEAUX.

Oui, mon cher.

D'OLBIGNAC.

Plus d'espérance?

DÉSORMEAUX.

Aucune.

D'OLBIGNAC.

Perdue?

DÉSORMEAUX.

Oh! sans retour.

D'OLBIGNAC.

Quel coup!

DÉSORMEAUX.

Quelle infortune!

D'OLBIGNAC.

Vous lui restez du moins.

DÉSORMEAUX.

Votre fidélité....

D'OLBIGNAC.

Tant d'attraits!

DÉSORMEAUX.

De vertus!

D'OLBIGNAC.

De grâces!

DÉSORMEAUX.

De bonté!

D'OLBIGNAC.

Une femme parfaite!

DÉSORMEAUX.

Ah! chevalier, un ange!

D'OLBIGNAC.

Auriez-vous soupçonné madame de Mérange....

DÉSORMEAUX.

Ah! ne m'en parlez pas, c'est une indignité.

D'OLBIGNAC.

Cela n'a pas de nom! Moi, j'en suis révolté.
D'une amie à ce point trahir la confiance!

DÉSORMEAUX.

A l'heure où je vous parle, elle a son audience.

D'OLBIGNAC.

Alors c'est positif.

DÉSORMEAUX.

Oui, tout est éclairci.

D'OLBIGNAC, *à part.*

Allons au-devant d'elle.

DÉSORMEAUX, à part.

Il faut l'attendre ici.

D'OLBIGNAC.

Tenez, cet entretien nous navre l'un et l'autre :
Ma douleur, je le vois, augmente encor la vôtre ;
Je vous laisse. D'ailleurs, en proie à son tourment,
La marquise peut-être est seule en ce moment.

DÉSORMEAUX.

Seule!... Votre amitié lui devient nécessaire.
Allez, monsieur.

D'OLBIGNAC.

Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DESORMEAUX, ensuite LA MARQUISE.

DÉSORMEAUX.

Je le crois peu sincère :
Je ne me fierais point à ces grimaces-là ;
Tant d'exclamations.... on vient! Eh! quoi, déjà
Madame de Mérange.... ô ciel! c'est la marquise!

LA MARQUISE.

De vous trouver ici je ne suis pas surprise.
Quand loin de moi déjà d'autres portent leurs pas,
Vous du moins, je le sais, vous ne me fuirez pas.

DÉSORMEAUX.

Madame, assurément....

LA MARQUISE.

Combien je suis sensible
Aux marques d'intérêt....

DÉSORMEAUX.

Ah! s'il m'était possible....
Croyez que je prends part... oui, le ciel m'est témoin...

LA MARQUISE.

Pourquoi tant de serments? je n'en ai pas besoin.
Laissons cela, vous dis-je. Eh bien, puis-je prétendre
Au secours....

DÉSORMEAUX.

De mes soins vous devez tout attendre;
Mais j'ai beaucoup de zèle, et fort peu de pouvoir.

LA MARQUISE.

Vos amis....

DÉSORMEAUX.

Mes amis.... oui.... je viens de les voir....
Oui, j'avais cru pour vous obtenir leur égide;
Mais ce sont gens exacts, d'une vertu rigide....
Et qui, je dois ici m'expliquer sans détour,
Ne peuvent se mêler d'une affaire d'amour.

LA MARQUISE.

Quoi!...

DÉSORMEAUX.

Bien plus! et c'est là surtout ce qui me blesse!
Mon amitié pour vous leur semble une faiblesse,
Ils me l'ont reprochée avec sévérité;
Ils condamnent mon zèle et ma fidélité;

A rompre nos liens ils veulent me contraindre;
Leur haine me menace.... et leur haine est à craindre.

LA MARQUISE.

Je vous comprends, monsieur.

DÉSORMEAUX.

Croyez qu'en tout ceci...

LA MARQUISE.

Alors que voulez-vous? qui vous ramène ici?

DÉSORMEAUX.

Ne me jugez point mal : je vous plains, vous regrette,
Et mes vœux vous suivront jusqu'en votre retraite.
Mais, c'est peu d'immoler mes plus chers sentiments,
Il me reste à remplir d'autres engagements.
A de pieux devoirs j'ai consacré ma vie;
Cette tâche avant tout doit être poursuivie;
Il faut trouver au pauvre un asile et du pain,
Secourir le vieillard, la veuve, l'orphelin;
Et lorsque, s'opposant à votre bienfaisance,
Le sort de nous aider vous ravit la puissance,
Quels que soient mes regrets, je dois avoir recours
A tous ceux dont je puis espérer des secours.

LA MARQUISE.

J'entends, à la baronne!...

DÉSORMEAUX.

Il le faut bien, madame!
Mais que ne pouvez-vous lire au fond de mon âme!
Vous verriez alors....

LA MARQUISE.

Non, je n'ai plus rien à voir,
Monsieur, je sais de vous tout ce qu'il faut savoir.

DÉSORMEAUX.

Vous avez tort; d'honneur, ma peine est infinie....

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Je viens vous annoncer le retour d'Eugénie.

LA MARQUISE.

O ciel!

LE VICOMTE.

Je ne sais plus que croire, que penser:
Je crains d'être trahi, je crains de l'offenser....
Tantôt par ses discours vous-même étiez séduite;
Mais à présent comment expliquer sa conduite?
En vain j'avais promis de n'être plus jaloux;
Malgré moi, je le sens, ce fatal rendez-vous....
Elle semblait pourtant si franche, si sincère!...
Son amour m'est enfin à tel point nécessaire....

LA MARQUISE.

Quoi! vous pouvez encor conserver quelque espoir?
Vous doutez?

LE VICOMTE.

Moi, douter? non; je viens de la voir.
Les flots de courtisans arrêtent son passage,
La joie et le bonheur brillent sur son visage.
J'observais dans la foule, et loin de ses regards:

On l'entoure de soins, de respects et d'égards;
Ces hommages nouveaux n'ont rien qui l'embarrasse;
Elle répond à tous, et répond avec grâce,
Une aisance modeste, un air.... c'est qu'en effet
Elle met de la grâce à tout ce qu'elle fait!...

LA MARQUISE.

Albert!...

LE VICOMTE.

J'entends... c'est elle! ah! qu'allons-nous apprendre?

LA MARQUISE.

Elle vient nous braver.

LE VICOMTE.

Du moins il faut l'entendre.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LA BARONNE, LE COMTE, LA COMTESSE, D'OLBIGNAC.

DÉSORMEAUX.

Madame, j'attendais ici votre retour:
J'étais impatient de vous faire ma cour.

LA BARONNE.

De cette attention je suis reconnaissante.

LA MARQUISE, bas au vicomte.

Elle est fière déjà de sa faveur naissante;
Et ce ton protecteur....

LE VICOMTE, bas à la marquise.

Marquise, en vérité,
Son regard est trop doux pour tant de fausseté.

LA BARONNE, à part.

Je m'en doutais, tous deux ils m'accusent encore.

DÉSORMEAUX.

C'est que chacun ici vous aime, vous honore.

LA BARONNE.

(A part.)

On a trop de bonté. Je dois leur pardonner.

LE COMTE, à la comtesse.

Eh bien, notre succès....

LA COMTESSE, au comte.

Pourra vous étonner.

LE COMTE, de même.

Ma nièce a donc déjà....

LA COMTESSE, de même.

Ma nièce est une sotte.

DÉSORMEAUX.

J'aurais à vous remettre une petite note.

D'OLBIGNAC, à part.

La marquise me voit!

LA BARONNE, à Désormeaux.

Demain.... oui.... nous verrons.

LA MARQUISE, à part.

C'en est trop! je ne puis supporter tant d'affronts!

LE VICOMTE, à part.

Je n'y saurais tenir, je veux enfin connaître....

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC.

LE DUC, à la baronne.

Ma visite si tard vous étonne peut-être ?
Du cabinet j'ai su qu'on allait à l'instant
Expédier pour vous un paquet important ;
Et pour faire ma paix, rempli d'un zèle extrême,
J'ai voulu sans retard vous l'apporter moi-même.

LA BARONNE.

Je suis confuse....

LE DUC.

Heureux lorsque vous acceptez
Les soins..... mais lisez donc.

LA BARONNE.

Puisque vous permettez....
(Elle ouvre le paquet.)

LE VICOMTE, à part.

Quels sont donc ces papiers ?

LA MARQUISE, à part.

Le duc ne voit plus qu'elle !

D'OLBIGNAC, à part.

Déjà quelque faveur.

LE DUC, voyant la marquise.

Ah ! madame d'Orbelle !

LE COMTE, à la comtesse.

Un paquet de la cour ! elle est donc en crédit ?

LA COMTESSE, au comte.

Vous saurez ce que c'est.

LE DUC, à la marquise.

Eh bien, qui l'aurait dit?
Ah! ma chère marquise! une telle inconstance!
Un changement si prompt!

LA MARQUISE, au duc.

Ainsi votre assistance,
Vos soins....

LE DUC, de même.

N'ont rien produit; l'amour est le plus fort.

LA BARONNE, à part.

Bien! ce que j'attendais.

LE DUC, à la marquise.

J'ai fait un vain effort.
Mais en ce triste jour, et nos cœurs nous l'attestent,
Soyez sûre du moins que vos amis vous restent.

LA MARQUISE, au duc.

Je n'y dois plus compter.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, DUPERRIER.

DUPERRIER, forçant la porte.

Si, j'entrerai.

LA MARQUISE.

Quel bruit...

DUPERRIER, à la marquise.

Ah! pardon! mon malheur près de vous me conduit.

J'avais sur votre appui fondé mon espérance,
Vous répondiez de tout; malgré cette assurance,
Mon concurrent l'emporte!

D'OLBIGNAC, à part.

Ah! grand Dieu! je frémis!

LA MARQUISE.

Eh! quoi, monsieur le duc, après m'avoir promis....

LE DUC.

Oui; mais vous demandiez une chose impossible.

LA BARONNE.

Ah! monsieur Duperrier, combien je suis sensible....

LE DUC.

Qui? vous?

LA BARONNE.

Assurément. Son espoir est déçu!
J'y prends un intérêt....

LE DUC.

Ah! si je l'avais su!....

LA MARQUISE.

Fort bien, monsieur le duc.

LE DUC, bas à la marquise.

Bon! pure politesse.

LA MARQUISE.

Non, je dois admirer votre délicatesse.

LE DUC.

Le malheur vous aigrit.

DUPERRIER.

Et je n'ai plus d'espoir!

LA MARQUISE.

Je voulais vous servir; si j'avais pu prévoir....

DUPERRIER.

Pourtant j'avais agi, je crois, en galant homme.

LA MARQUISE.

Quoi ?...

DUPERRIER.

J'espère qu'au moins on me rendra la somme....

LA MARQUISE.

Quelle somme ? achevez.

DUPERRIER.

Quarante mille francs,
Qu'à monsieur j'ai remis.

LA MARQUISE.

Ciel ! qu'est-ce que j'apprends ?

D'OLBIGNAC.

Madame....

LA MARQUISE.

Quelle horreur !

D'OLBIGNAC.

Ce n'est qu'une méprise,
Une insulte envers vous que monsieur s'est permise.
J'ai trouvé, concevez mon indignation,
Des billets au porteur dans sa pétition !
Je voulais dès demain aller les lui remettre.
Les voici.

LA MARQUISE.

Tant d'audace ! oser me compromettre !
Trafiquer sous mon nom.... vous m'êtes odieux ;
Allez, ne paraissez jamais devant mes yeux.

D'OLBIGNAC.

Mais du moins....

LA MARQUISE.

C'est assez.

D'OLBIGNAC.

Eh bien! à la bonne heure.

Soit.

DUPERRIER.

Il n'est plus besoin qu'en ces lieux je demeure.

(A d'Olbignac.)

J'ai mon argent; salut. Tâchez d'être plus fin.

(Il sort.)

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, excepté DUPERRIER.

D'OLBIGNAC, à part.

La baronne, bientôt....

LA BARONNE, à part.

Je puis parler enfin.

(Haut.)

Chassons le souvenir d'une scène cruelle.
Je vais vous annoncer une heureuse nouvelle.

LA MARQUISE, au vicomte, qui la retient.

Ah! sortons.

LE DUC.

Vos succès nous intéressent tous.

LA BARONNE.

Monsieur le colonel, ces papiers sont pour vous.

LE VICOMTE.

Pour moi?

LA MARQUISE.

Pour le vicomte?

DÉSORMEAUX.

Il se pourrait?

D'OLBIGNAC.

Qu'entends-je?

LE DUC.

On ne m'avait pas dit....

LE COMTE.

Quelle nouvelle étrange!

LA COMTESSE, au comte.

Ce n'est pas tout.

LA BARONNE, au vicomte.

Prenez; qui peut vous arrêter?
Vous verrez qu'en effet je sais solliciter.
Les sommes qui pour vous devaient être perdues,
Avec les intérêts vont vous être rendues;
De plus, vous obtenez un juste avancement:
Et, selon vos désirs, dans un commandement
Éloigné de la cour, vous servirez le prince.

LE VICOMTE.

Ah! fort bien! je vous gêne! on m'envoie en province.

LA BARONNE.

Vicomte, voulez-vous m'emmener avec vous?

LE VICOMTE.

Madame....

LA BARONNE.

Et dès demain devenir mon époux?

LE VICOMTE.

Ciel!

LA BARONNE.

Voilà mon secret.

LE VICOMTE.

Eh! quoi, cette audience....

LA BARONNE.

J'ai répondu, j'espère, à votre confiance;
Du placet de tantôt j'ai fait un bon emploi?...
Interrogez ma tante, elle était avec moi.

LE VICOMTE.

Se peut-il? Eugénie!

LA MARQUISE, à part.

Ah! je respire à peine!

DÉSORMEAUX, à part.

Qu'ai-je fait!

LE DUC, à part.

Quelle école!

D'OLBIGNAC, à part.

Oui, ma perte est certaine.

LA COMTESSE, au comte.

Eh bien, monsieur le comte?

LE COMTE, à la comtesse.

Ah! ne m'en parlez pas.

LA BARONNE.

Cher Albert, oublions ces funestes débats.
(A la marquise.)
Vous m'en vouliez beaucoup, n'est-il pas vrai, madame?
J'aurais pu dissiper le trouble de votre âme;

Mais je voulais encor, vous devez m'excuser,
D'abord punir Albert, et vous désabuser.

LA MARQUISE.

Ah! combien je vous dois!

LE VICOMTE.

Mes remords, ma tendresse....

LA BARONNE.

Il fallait employer le mystère et l'adresse.
Ainsi de mes projets je suis venue à bout;
Et le prince demain vous expliquera tout.

LA MARQUISE.

Je triomphe!

LA COMTESSE, au comte.

Il faudra souffrir cet hyménée.

LE COMTE, à la comtesse.

Si le prince le veut....

LE VICOMTE.

Quelle heureuse journée!

D'OLBIGNAC, à part.

Plus d'espoir!

DÉSORMEAUX, à part.

Imprudent!

LE DUC, à part.

Je me suis compromis.

LA MARQUISE, au vicomte et à la baronne.

Oui, vous êtes tous deux mes vrais, mes seuls amis.
J'estime vos conseils, et je saurai les suivre;
Loin de la cour bientôt je prétends aller vivre.
Mais avant cet instant, je veux, n'en doutez pas,

Confondre les flatteurs, et punir les ingrats.
Je vais aux yeux de tous ressaisir la puissance!

LE DUC.

Quoi! marquise....

LA MARQUISE, au duc.

Comptez sur ma reconnaissance.
Oui, monsieur, vous m'avez éclairée en ce jour;
Et je sais ce que c'est qu'une amitié de cour.

LE DUC.

Que voulez-vous? chacun suit l'exemple du maître.

LA MARQUISE, à Désormeaux.

Pour vous, votre vertu s'est fait assez connaître.
Monsieur l'homme de bien, si moral et si doux,
Vous apprendrez bientôt....

LE VICOMTE.

Marquise! y pensez-vous?..

LA MARQUISE.

Oui, vous avez raison, Albert, je dois me taire.
Songeons à vous plutôt; rappelons le notaire:
Que l'hymen dès demain couronne votre amour....
(Bas au vicomte.)
Mais ne la laissez plus reparaître à la cour.

FIN DE LA FAVORITE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

